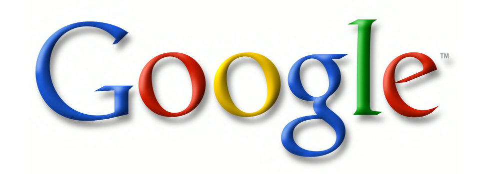




UC-NRLF
$B 184 160


RKELEY
BRARY
VERSITY OF
LIFORNIA



4 vols
8/6

CAI

4 vols
8/6

Ch

OEUVRES DE BERQUIN

L'AMI DES ENFANTS

ET DES

ADOLESCENTS

I

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE BERQUIN

Forment 4 volumes petit in-8° *ornés de 200 vignettes.*

Chaque partie se vend séparément.

L'AMI DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

2 vol. petit in-8, format anglais, ornés de 100 vignettes.

LE LIVRE DE FAMILLE

Suivi d'un Choix de Lectures, 1 volume petit in-8,
format anglais, orné de 50 vignettes.

SANDFORT ET MERTON

Suivi du *Petit Grandisson,* de *Lydie de Gersin,*
et précédé de l'*Introduction familière* à la connaissance de la nature.
1 vol. petit in-8, format anglais, orné de 50 vignettes.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.

L'AMI
DES ENFANTS
ET DES
ADOLESCENTS

PAR

BERQUIN

Nouvelle Édition

I



PARIS
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, QUAI DES AUGUSTINS
1851



NOTICE PAR N. BOUILLY.

Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge, dit Horace.

C'est, en effet, le premier devoir de tout moraliste qui veut peindre d'après nature, gagner la confiance de ses lecteurs, et voir ses écrits répandus dans les différentes classes de la société.

Honneur au savant dont les découvertes contribueront à la gloire, à la prospérité de sa patrie ! Honneur au poëte dignement inspiré qui enrichit notre domaine littéraire de nouveaux chefs-d'œuvre, et corrige les mœurs en tourmentant le vice, en se jouant des ridicules ! Mais comment refuser son estime et sa reconnaissance à l'écrivain modeste, laborieux, dont la seule ambition est d'être utile; qui consacre ses forces, ses veilles, à semer dans les jeunes intelligences tout ce qui peut les épurer, les agrandir, et parvient, sous l'attrait irrésistible d'une narration variée, attachante, à conduire l'enfance, par des sentiers couverts de fleurs, à cette

dignité d'homme, à ces hautes qualités de citoyen, source intarissable de la prospérité publique et de la gloire nationale !

Tel fut l'auteur de tant d'ouvrages recueillis par tous les chefs de famille, et déposés avec sécurité dans les mains du premier âge. Tel fut cet *Ami des Enfants*, dont le nom chéri ne périra jamais. Il faut avoir connu Berquin dans sa vie privée, avoir étudié son caractère et ses douces habitudes, pour savoir tout ce qu'il valait, pour se faire une juste idée de cette angélique philanthropie, de cet inaltérable amour de l'enfance, de cet entier dévouement à l'amélioration de ses semblables, qui l'inspirèrent constamment et le guidèrent dans ses nombreux travaux. Plusieurs écrivains, d'un mérite reconnu, ont retracé avec plus ou moins de fidélité la vie de ce conteur ingénieux, de ce premier guide de l'enfance : pour moi qui eus l'avantage d'habiter le même toit que lui ; moi qu'il honora de son amitié, à qui il révéla plus d'une fois ses secrets de bonheur, je laisserai tout bonnement ma plume obéir à ma mémoire, et je raconterai, s'il m'est possible, avec cette simplesse et cette vérité dont il était le modèle accompli, ce qu'il a fait pour vivre à jamais dans l'estime et la vénération de tous ceux qui reçurent du ciel le don d'aimer et de sentir.

Arnaud-Berquin reçut le jour à Bordeaux en 1749, d'une famille honorable. J'ai connu plusieurs de ses parents qui remplissaient différents emplois, soit au barreau, soit dans l'armée. L'Ami des enfants avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'il débuta, dans le monde littéraire, par des idylles et des romances pleines de grâce et de sentiment. La France entière répétait alors :

Dors, mon enfant, clos ta paupière....

L'âme et l'imagination de Berquin ne pouvaient se borner à exprimer

d'aimables pensées, à faire des tableaux de genre : la nature l'avait doué d'une conception plus étendue, et surtout d'un amour du travail qui cherchait un aliment; il traduisit donc les *Tableaux anglais,* dans lesquels il puisa cette douce jouissance d'instruire en amusant. Bientôt il imita la majeure partie des ouvrages de *Weiss,* moraliste allemand. Il s'appropria si bien les charmes de son style et la candeur de ses sentiments, qu'il répandit en France avec un succès prodigieux ces écrits périodiques qu'on attendait avec impatience dans l'humble foyer du simple artisan, comme dans le palais des rois, et qui, sous le titre heureux de *l'Ami des Enfants,* portèrent dans toutes les classes du peuple ces douces émotions, ces utiles leçons cachées sous le prestige de scènes familières; en un mot, ce besoin de bien faire et de devenir meilleur; et cela par le seul instinct de la nature; et cela sans les remontrances toujours infructueuses du pédantisme et de l'intolérance, qui ne font bien souvent que rétrécir l'âme, abrutir la pensée, et détruire le germe du génie et des plus hautes vertus.

L'Ami des enfants (car à cette époque Berquin n'était plus désigné que sous ce titre honorable et flatteur), l'Ami des enfants recueillait chaque jour le digne prix de ses veilles. Il ne pouvait sortir du modeste asile qu'il habitait sans trouver sur son passage un grand nombre de jeunes habitants du quartier qui, pour jouir de sa présence, se formaient en groupes et provoquaient son regard, son serrement de main. « *Notre ami !* » c'était le seul nom que lui donnaient tous ses lecteurs, dont il lui fallait recevoir les hommages, les félicitations. L'un lui disait qu'il n'avait pu lire *Jacquot* sans pleurer; l'autre soutenait que son chef-d'œuvre était le *Petit Joueur de violon ;* celui-ci préférait le *Nid de moineaux ;* celui-là ne pouvait se lasser de relire la *Petite Glaneuse.* Les aînés lui parlaient de ses contes les plus étendus ; et chacun d'eux, par sa prédilection particulière, donnait à l'heureux auteur de tant d'ingénieuses

productions la plus douce récompense qu'il pût ambitionner.

Ce fut à cette époque où le nom de Berquin était parvenu au plus haut rang parmi les moralistes modernes, qu'une maladie grave mit ses jours en danger. Il faut avoir été témoin de la douleur et de la tendre sollicitude de tous les enfants du voisinage pour décrire les scènes touchantes auxquelles donna lieu cet événement. Je les ai retracées dans la première anecdote des *Encouragements de la Jeunesse ;* je me contenterai de dire ici que jamais homme de lettres ne reçut des preuves plus flatteuses de l'estime publique, et qu'il n'est aucun rang dans le monde, aucunes prérogatives sociales qui puissent être comparées aux touchants honneurs, aux preuves d'attachement que reçut dans cette circonstance l'Ami des enfants, non seulement de ses nombreux élèves, mais de leurs familles qui semblaient alors n'en former qu'une seule, pour en conserver le chef adoré.

Cette impression ne s'effacera jamais de mon souvenir. Je lui dois sans doute ce désir secret d'être à mon tour de quelque utilité morale, cette ambition d'entendre mon nom prononcé par la jeunesse du jour, et cet espoir enivrant de laisser quelques traces de mon passage sur la terre. Ce que je dois surtout à Berquin, c'est ce calcul de jouissances inaperçues, ce besoin d'indépendance, qui faisaient l'aliment de sa vie, et formaient la base de toutes ses spéculations. Parvenu, à force d'économie et par le juste prix de ses œuvres, à une honnête aisance qui lui procurait souvent le bonheur de donner; aussi simple dans ses goûts que dans ses manières, il n'eût pas échangé son humble retraite contre le plus riche palais. Je ne puis, à cet égard, passer sous silence le tourment qu'il éprouva du choix que fit de lui l'opinion publique, pour remplir un poste honorable, important, que briguaient alors l'orgueil et l'ambition. Jamais Berquin ne me fit mieux connaître toute la pureté de son âme, et ne me parut plus digne de tout mon attachement.

Nous habitions le même hôtel : c'était une retraite solitaire près de la rue Montmartre et donnant sur des jardins. Un jour que nous nous entretenions sous le feuillage, lui des nouvelles productions qu'il méditait encore, et moi du désir ardent que j'éprouvais de l'imiter, entre, haletant et hors d'haleine, Ginguené, son ami, qui lui annonce que l'Académie française venait de lui décerner le prix d'*utilité*. Berquin, qui n'avait aucunement sollicité ce triomphe, ne put s'empêcher, malgré sa modestie, d'en être flatté. Son visage, d'une expression douce et pénétrante, se colora de cet incarnat que produit la vive émotion de l'âme ; il avoua sans détour que ce prix, librement décerné, lui devenait d'autant plus cher, qu'il croyait l'avoir mérité. Il appartient au vrai talent de savoir s'apprécier soi-même ; la noble candeur peut se rendre justice, sans être soupçonnée de vanité.

La renommée de Berquin était alors dans tout son éclat. A *l'Ami des Enfants* il avait fait succéder *l'Ami des Adolescents, l'Introduction familière à la Connaissance de la nature, Sandford et Merton, le Petit Grandisson* et *le Livre de Famille,* ouvrages d'un mérite rare et d'une morale attachante, tableaux charmants où la grande scène du monde est représentée frappante de vérité, où le mouvement des premières passions humaines est retracé avec un talent remarquable, et produit tout l'effet que s'était promis son auteur. Aussi l'ai-je plus d'une fois surpris heureux et satisfait de son utile et honorable carrière. Je crois le voir jouant avec les enfants du voisinage dans le jardin de l'hôtel que nous habitions, provoquer les épanchements de leurs âmes toutes neuves, diriger leurs premiers penchants sans qu'ils pussent s'en apercevoir; il me disait alors avec une espèce de fierté qui dans ce moment échappait à sa modestie naturelle : « Quel doux encouragement pour mon cœur, lorsque « je me représente, dans la génération qui s'élève, des milliers d'êtres « attachés à mon souvenir ! »

Nous étions arrivés à cette époque d'anarchie où les amis d'une sage liberté se trouvaient en butte aux piéges funestes, aux attaques virulentes de cette faction qui voulait tout renverser, pour reconstruire à sa manière. La famille royale avait quitté son séjour ordinaire, ou plutôt elle en avait été enlevée, pour être exposée dans Paris aux insultes, aux menaces de ceux-là mêmes qu'elle avait comblés de bienfaits. Louis XVI, en un mot, habitait le château des Tuileries avec la reine et ses enfants. L'héritier de son nom, qui mourut dans une prison, de misère et de stupeur, le jeune Dauphin comptait à peine huit printemps. Tous les jours sur la partie des jardins, au bas de son appartement, et qu'entourait une balustrade, le royal enfant s'amusait aux exercices de son âge ; il s'occupait le plus souvent à rouler dans une brouette un monceau de sable, pour le transport duquel il obtenait une récompense de son auguste mère, qui le provoquait elle-même à ces jeux, pour développer les forces de son corps et l'habituer à supporter les peines de la vie. La figure du royal enfant était ravissante : il y avait dans son regard céleste je ne sais quelle expression qui pénétrait le cœur. Berquin et moi nous nous étions plus d'une fois arrêtés, comme tant d'autres, à le contempler ; et lorsque, assis sur sa brouette, il se reposait en essuyant la sueur qui coulait sur sa figure charmante, et qu'alors, avec cette grâce enfantine, cette bonté naïve empreinte sur tous ses traits, il nous honorait d'un sourire, nous éprouvions cet élan d'un intérêt irrésistible qui, dans ce moment, nous aurait fait sacrifier notre vie pour défendre le rejeton de nos rois.

Cependant la tourmente populaire augmentait sans cesse, et le souverain perdait par degrés son pouvoir et ses prérogatives. Son aversion pour le moindre coup d'État, et l'extrême timidité de son caractère, enhardissaient l'intrigue, et donnaient un champ vaste à l'ambition. Bientôt enfin le roi ne fut plus maître dans son palais ; les sections de Paris s'arro-

gèrent le droit de contrôler, de gouverner sa maison. On prétendait que le jeune héritier de la couronne devait être élevé dans les principes de popularité, et l'on s'occupa de lui désigner un instituteur.

Un soir que Berquin s'entretenait avec moi, dans notre paisible asile, des progrès effrayants de l'anarchie, le propriétaire de l'hôtel accourt apprendre à l'Ami des enfants que, sur la proposition de la section de Saint-Joseph, il vient d'être désigné, par toutes les autres, pour être le précepteur du fils de Louis XVI. Berquin pâlit de frayeur, et me serrant la main, il laisse échapper ces mots : « Je suis perdu ; car j'aimerai cet « auguste enfant. » Paroles mémorables et touchantes ! admirable aveu de l'âme la plus noble et la plus dévouée à l'honneur de son pays !

Bientôt cette nouvelle, répandue dans tout le quartier, attire un grand concours d'habitants chez Berquin. Les uns le félicitent de la justice rendue à son mérite ; les autres félicitent plus encore le monarque d'avoir choisi, pour guide et pour instituteur du jeune Dauphin, le plus habile interprète de la nature et le meilleur des hommes. Mais de tous ces hommages, ce qui flattait le plus celui-ci, c'était la joie, le triomphe des enfants dont il était environné, et qui répétaient à l'envi les éloges les plus ingénus et formaient les vœux les plus sincères pour la gloire et le bonheur de leur ami.

Berquin passa le reste du jour dans la plus cruelle agitation : il se voyait déjà placé entre les anarchistes et le jeune prince royal, cherchant à le garantir de leurs atteintes dangereuses, et résolu de lui servir de bouclier dans tous les dangers dont il serait environné. « Ah ! pourquoi, « me disait-il, est-on venu m'arracher à ma vie solitaire, à mes chères « habitudes ? Je suis si peu fait pour la cour ! j'y serai si gauche et si mal « à mon aise ! — Rassurez-vous, lui dis-je : le poste éminent où l'on « vous appelle est de nature à exciter l'envie, à chatouiller l'ambition. « Ne faites aucune démarche ; ne vous montrez point en public d'ici à

« quelques jours, et peut-être, malgré votre renommée et le choix libre « du peuple, vous échapperez à l'honneur qu'on veut vous faire. »

En effet, l'Ami des enfants, retiré dans son humble retraite, évitant avec soin tout ce qui pouvait le remettre au grand jour, apprit bientôt qu'on avait mis auprès du fils de Louis XVI un autre instituteur que lui; le calme aussitôt revint dans son âme; il reprit avec sécurité ses travaux chéris; mais la bonté de son cœur lui faisait dire quelquefois, tout en se félicitant de n'être point chargé de l'instruction du Dauphin : « Pourvu « qu'on ait mis un honnête homme auprès de ce royal enfant! »

J'ai cru devoir rapporter fidèlement cette anecdote, parce qu'elle seule donne une juste idée de Berquin, prouve que l'Ami des enfants fut toujours sans ambition, comme sans envie. Le vrai mérite, qui sent toute son influence et son utilité, craint d'être distrait de ses occupations, qu'il n'échangerait pas contre les emplois les plus élevés, contre les honneurs les plus séduisants. Rien ne peut remplacer, pour le vrai sage, l'indépendance et la célébrité que lui produit son travail, que lui donnent ses propres forces.

Berquin fut un des premiers rédacteurs du *Moniteur*, de ce précieux dépôt de tous les événements et de toutes les opinions, de ces annales civiques où l'impartiale vérité fait justice de chaque réputation, assigne les rangs, et donne à chacun le prix du bien ou du mal qu'il a fait. L'Ami des enfants, en traçant pour la postérité ces grands mouvements historiques, éprouvait une souffrance, une terreur dont souvent il me faisait part. Sa plume, si naïve et si naturelle, vacillait dans sa main quand il lui fallait peindre le flux et reflux des passions qui, à cette époque, faisaient présager les plus horribles tempêtes : il ne put résister à voguer au milieu de tant d'orages, il reprit ses pinceaux, ses couleurs accoutumées; il se joignit à Ginguené, à Grouvelle, pour fonder un écrit périodique dont la couleur et les principes pussent contraster avec les

vociférations du *Père Duchêne;* il essaya, en créant la *Feuille villageoise*, de neutraliser les poisons que répandait parmi le peuple cet éhonté saltimbanque. Pendant qu'on exaspérait les habitants des villes, cette publication porterait du moins dans les campagnes cet esprit de concorde et ce respect pour les mœurs, propres à les préserver de la contagion générale. Berquin se livrait à cette honorable entreprise avec tout le zèle dont il était capable. Son nom, son style toujours simple, attachant, son aimable philanthropie donnèrent à ce nouvel écrit périodique une vogue qui semblait s'accroître chaque jour, lorsque les fauteurs de l'anarchie, déjà tout-puissants, arrêtèrent le cours de ces feuilles qui répandaient dans les hameaux les principes d'une morale pure et d'une sage liberté. Berquin fut dénoncé comme *Girondin*, parce qu'il recevait chez lui plusieurs députés de Bordeaux, ses dignes compatriotes. On l'accusa de s'entendre avec eux pour s'opposer au renversement de l'aristocratie; on lui fit même un crime d'avoir été désigné pour le précepteur du jeune Dauphin; on chercha, par la plus atroce calomnie, à décolorer ses ouvrages si répandus, non seulement en France, mais dans l'Europe entière; on leur attribua des idées nuisibles à la cause du peuple, un attachement coupable aux anciens préjugés, une tendance évidente à soutenir les droits sacrés de l'autel et du trône ; enfin sa personne fut menacée, et il ne put, que par la fuite, se soustraire aux fureurs de ceux-là mêmes dont les enfants lisaient encore ses ouvrages.

Le chagrin qu'il éprouva fut profond : il épuisa ses forces qu'avaient affaiblies ses efforts généreux et surtout un travail assidu. Les enfants, qu'il aimait tant, ne s'arrêtaient plus sur son passage; quelques-uns même, pour obéir à leurs parents, tournaient la tête à son aspect, pour éviter de le saluer. L'âme aimante du conteur fut déchirée; il prit un dégoût de la vie, où il ne trouvait plus d'affections, et bientôt il la termina sans se plaindre, laissant aux indigents ses modiques économies,

gémissant en secret sur le sort de la France, et se confiant à la justice divine avec cette pieuse résignation que donne une vie utile et sans reproche.

Noble et touchant exemple à suivre! souvenir ineffaçable pour l'écrivain qui consacre sa vie à l'amusement, à l'instruction de la jeunesse! But constant que doit se proposer le moraliste qui met sa richesse dans son indépendance, et son ambition dans l'estime de ses lecteurs!





AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Cet ouvrage a le double objet d'amuser les enfants, et de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre dans lesquels on a si longtemps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les sentiments qu'on cherche à leur inspirer ne sont point au-dessus des forces de leur âme : on ne les met en scène qu'avec eux-mêmes, leurs parents, les compagnons de leurs jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur est familière. C'est dans leur langage simple et naïf qu'ils s'expriment. Intéressés dans tous les événements, ils s'y abandonnent à la franchise des mouvements de leurs petites passions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes, et leur récompense dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur, et à les éloigner du mal, comme d'une source d'humiliations et d'amertumes.

Il est inutile d'observer que cet ouvrage convient également aux enfants des deux sexes. La différence de leurs goûts et de leurs caractères n'est pas encore assez marquée à cet âge pour exiger des traits différents. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été

possible, pour contribuer à faire naître cette union et cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des frères et des sœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent composer chaque volume. Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des enfants d'un âge et d'une intelligence plus ou moins avancés, et l'on a retranché tous les traits qui semblaient ne pas les intéresser vivement.

Il y aura dans chacun des volumes un et quelquefois plusieurs petits drames, dont les principaux personnages seront des enfants, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance assurée, des grâces dans leurs gestes et dans leur maintien, et une manière aisée de s'énoncer en public.

La représentation de ces drames sera de plus une fête de famille qui servira à leur amusement. Les parents, ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme si doux de partager les divertissements de leur jeune famille, et ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnaissance et par le plaisir.





L'AMI DES ENFANS.

LE PETIT FRÈRE.

Fanchette s'était un jour levée de grand matin pour aller cueillir des fleurs, et en porter un bouquet à sa mère dans son lit. Comme elle se disposait à descendre, son père entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, et lui dit : Bonjour, ma chère Fanchette, viens vite avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère? ah! où est-il? Voyons! menez-moi à lui, je vous prie.

Son père ouvrit la porte de la chambre où sa mère était couchée. Il y avait à côté du lit une femme étrangère que Fanchette n'avait pas encore vue dans la maison, et qui enveloppait le nouveau-né dans ses langes.

Ce furent alors mille et mille questions de la part de la petite fille. Son père y répondit de son mieux; et il croyait avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : Mon papa, qui est cette vieille

femme? comme elle ballotte mon petit frère! ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal?

M. DE GENSAC. — Oh! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

FANCHETTE. — Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu?

Mme DE GENSAC, *entr'ouvrant le rideau de son lit.* — Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien aise de le voir?

FANCHETTE. — Oh! fort aise, maman. C'est un très-joli petit camarade que vous me donnez. Quelle drôle de mine il a! il est tout rouge, comme s'il venait de courir. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi?

M. DE GENSAC. — Cela n'est pas possible; il ne peut pas se tenir sur ses pieds. Vois-tu comme ils sont faibles?

FANCHETTE. — Ah, mon Dieu! les petits pieds! Je vois que nous ne pourrons pas courir de long-temps ensemble.

M. DE GENSAC. — Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher; et ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

FANCHETTE. — Est-il vrai? O mon pauvre petit! il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc? ce marmot ne veut pas la prendre; il tient ses petites mains fermées.

M. DE GENSAC. — Il ne sait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

FANCHETTE. — A la bonne heure. O mon petit homme! je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien! cela te fait-il plaisir? réponds-moi donc. Il me semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette, Fanchette. Est-ce que tu ne veux pas parler?

M. DE GENSAC. — Il ne parlera que dans deux ans. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

FANCHETTE. — Ah, mon papa! voilà son visage tout bouleversé; il pleure; apparemment qu'il a faim. Doucement, Monsieur, je vais vous chercher quelques friandises.

M. DE GENSAC. — Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents; comment pourrait-il manger?

FANCHETTE. — Il ne peut pas manger! De quoi vivra-t-il donc? Est-ce qu'il va mourir?

Mme DE GENSAC. — Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frère. Il est encore bien faible; mais dans quelques mois, tu verras, il se roulera à terre comme un petit agneau.

FANCHETTE. — Qu'il me tarde de le voir comme cela! Mais voyez donc, mon papa, la mignonne tête. Je n'ose pas y toucher.

M. DE GENSAC. — Tu peux y toucher, mais bien doucement.

FANCHETTE. — Oh! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle! c'est comme du coton.

M. DE GENSAC. — La tête de tous les petits enfans est comme celle de ton frère.

FANCHETTE. — S'il venait à tomber, il se la romprait en mille pièces.

Mme DE GENSAC. — Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC. — Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans tu étais aussi petite?

FANCHETTE. — Moi, j'ai été comme cela? Vous vous moquez, mon papa.

M. DE GENSAC. — Non, non; rien de plus vrai.

FANCHETTE. — Je ne m'en souviens pas, pourtant.

M. DE GENSAC. — Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai fait tapisser cette chambre?

FANCHETTE. — Elle a toujours été comme elle est.

M. DE GENSAC. — Point du tout; je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étais aussi petite que ton frère.

FANCHETTE. — Eh bien! je ne m'en suis pas aperçue.

M. DE GENSAC. — Les petits enfans ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frère sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer son nom. Tu verras s'il se le rappelle.

FANCHETTE. — J'ai donc pris aussi du lait de maman?

M. DE GENSAC. — Sans doute. Si tu savais toutes les peines qu'elle s'est données pour toi! tu étais si faible que tu ne pouvais rien prendre; nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mère disait: Ma pauvre enfant, si elle allait tomber en faiblesse! et elle eut une peine infinie à te faire sucer quelques gouttes de lait.

FANCHETTE. — Ah! ma chère maman, c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir?

M. DE GENSAC. — Oui, ma fille. Après que ta mère eut réussi à te faire prendre de toi-même la première nourriture, tu devins grasse et réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours et à toutes les heures du jour, les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mère s'était endormie de fatigue, tu troublais son sommeil par tes cris. Il fallait qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chère Fanchette, s'écriait-elle en te caressant, sans doute que tu as soif; et elle te présentait son sein.

FANCHETTE. — J'ai donc eu la tête aussi faible que celle de mon frère?

M. DE GENSAC. — Aussi faible, ma fille.

FANCHETTE. — Moi qui l'ai si dure à présent! Mon Dieu, j'aurais dû me la casser mille fois.

M. DE GENSAC. — Nous avons eu pour toi tant d'attentions! Ta mère a renoncé pour un temps à tous les plaisirs; elle a négligé toutes ses sociétés, pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle était obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables, elle était toujours dans les transes. Ma chère Gothon, disait-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant; et elle lui faisait continuellement des cadeaux, pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

FANCHETTE. — Ah, ma bonne maman! Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne savais pas courir? je cours si bien à présent! Voyez, en trois pas je suis au bout de la chambre. Qui est-ce donc qui me l'a appris?

M. DE GENSAC. — Ta mère et moi, nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que si tu venais à tomber, tu ne te fisses pas de mal; nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas; nous allions tous les jours dans le jardin sur la pièce de gazon, et là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, et nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faisais, nous tournait le sang. C'est à force de répéter ces exercices, que nous t'avons appris à marcher.

FANCHETTE. — Je n'aurais jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler?

M. DE GENSAC. — C'est nous encore. Je te prenais sur mes genoux, et je te répétais les mots de papa et de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les

bégayer. Tous les mots que tu sais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière; tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

FANCHETTE. — Oh! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportait au dessert une assiette pleine de raisins secs, et de petits carrés où il y avait des lettres moulées. Lorsque j'avais bien réussi à les nommer, vous me donniez quelques grains de raisin. Oh! c'était un jeu bien joli!

M. DE GENSAC. — Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi; si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serais-tu devenue?

FANCHETTE. — Il y a bien long-temps que je serais morte. Oh! le bon papa, la bonne maman que vous êtes!

M. DE GENSAC. — Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman!

FANCHETTE. — Je ne le serai plus de ma vie; je ne savais pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

M. DE GENSAC. — Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, et dis en toi-même : Et moi aussi, j'ai donné autant de peine à mes parens.

Cet entretien fit une vive impression sur Fanchette; et lorsqu'elle voyait toute la tendresse que sa mère montrait à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitaient sur sa santé, toute la patience qu'il lui fallait pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle était affligée lorsqu'elle entendait ses cris, avec quel empressement son père la soulageait d'une partie de ses soins, comme l'un et l'autre se fatiguaient pour apprendre à l'enfant à marcher et à parler, elle se disait dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirèrent tant de tendresse et de reconnaissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avait faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

Ah! si l'hiver pouvait durer toujours! disait le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige. M. Gombault, son père, l'entendit, et lui dit : Mon fils, tu me ferais plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, et le printemps survint.

Fleuri se promenait avec son père le long d'une plate-bande, où fleurissaient des jacinthes, des auricules et des narcisses. Il était transporté de joie en respirant leur parfum, et en admirant leur fraîcheur et leur éclat. Ce sont les productions du printemps, lui dit M. Gombault : elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah! répondit Fleuri, si c'était toujours le printemps!

Voudrais-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla se promener avec ses parens et quelques compagnons de son âge, dans un village voisin. Ils trouvaient sur la route, tantôt des blés verdoyans, qu'un vent léger faisait

couler en ondes comme une mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyaient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leurs mères. Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison, et ils passèrent la journée entière à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs?

Oh! répondit-il, je voudrais qu'il durât toute l'année! et, à la prière de son père, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisait pas tout-à-fait si chaud que dans l'été; l'air était doux et le ciel serein; les ceps de vigne étaient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandaient une odeur délicieuse; les branches des arbres courbaient sous le poids des plus beaux fruits. Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimait rien tant que les raisins, les melons et les figues. Il avait encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau temps, lui dit son père, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeler l'automne.

Ah! répondit Fleuri, je voudrais bien qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

M. GOMBAULT. — En serais-tu bien content, Fleuri?

FLEURI. — Oh! très-content, mon papa; je vous en réponds.

Mais, repartit son père, en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

FLEURI *lit.* « — Ah! si l'hiver pouvait durer toujours! »

M. GOMBAULT. — Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

FLEURI lit. — « Si c'était toujours le printemps! »

M. GOMBAULT. — Et sur ce feuillet-ci, que trouverons-nous?

FLEURI lit. « Je voudrais que l'été durât toute l'année! »

M. GOMBAULT. — Reconnais-tu la main qui a écrit tout cela?

FLEURI. — C'est la mienne.

M. GOMBAULT. — Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même?

FLEURI. — « Que l'hiver s'arrêtât en » chemin, et que l'automne ne nous quit» tât jamais. »

M. GOMBAULT. — Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitais que ce fût toujours l'hiver; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps; dans l'été, que ce fût toujours l'été; et tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela?

FLEURI. — Que toutes les saisons de l'année sont bonnes.

M. GOMBAULT. — Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs; et Dieu s'entend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avait tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurais couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurais jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurais-tu pas été privé par cet arrangement!

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout serait perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étaient exaucés.

LES JARRETIÈRES ET LES MANCHETTES.

LOUISE. — Le joli jour que celui des étrennes ! Ah ! ma sœur, il me tarde bien qu'il arrive.

SOPHIE. — Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de décembre me paraît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir ! J'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

LOUISE. — Te souviens-tu, l'année dernière, comme tous les amis de papa et de maman nous apportaient des bonbons et des joujoux? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

SOPHIE. — Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies ! Je crois y être encore. Il y avait une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appela d'une voix douce. Venez, mes chères filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassait, et pleurait de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, et danser, comme des folles, autour de la chambre.

LOUISE. — Elle était, je crois, encore plus heureuse que nous.

SOPHIE. — Il semblait que c'était elle qui recevait ses étrennes.

LOUISE. — Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner ! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous sommes bien petites, et nous ne possédons pas grand'chose ; mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

SOPHIE. — Comment cela, ma sœur?

LOUISE. — C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, et nous avons de l'argent dans notre bourse.

SOPHIE. — Oui, j'ai près de six francs moi. Qu'en ferons-nous?

LOUISE. — Tu sais bien que c'est après-demain Saint Thomas, fête de la paroisse? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, et apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pièces de douze sols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, et nous en achèterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées ; et la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la portière.

SOPHIE. — Mais il faudrait que les enfans de notre pauvre frotteur en eussent aussi quelque chose.

LOUISE. — Tu as raison ; je n'y songeais pas. Oh ! comme ils vont sauter de joie ! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

SOPHIE. — Nous serons donc les premières qui leur aurons causé ce plaisir ! O ma sœur! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

LOUISE. — Oui ; mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser....

SOPHIE. — Eh bien ! il est à nous, et nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

LOUISE. — Je le sais aussi. Mais....

SOPHIE. — Mais quoi donc?

LOUISE. — C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons, ce seront nos parens.

SOPHIE. — Oui, cela est vrai. Nous

n'en avons pourtant pas d'autre que celui là.

LOUISE. — Écoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je sais broder assez joliment, et toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE. — A quoi cela nous servira-t-il ?

LOUISE. — Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa. Moi, depuis quinze jours, je lui brode des manchettes. Il faut faire en sorte, et nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

SOPHIE. — Pourquoi donc, ma sœur ?

LOUISE. — Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, et qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh ! j'en suis bien sûre

SOPHIE. — Mais la foire tient après-demain ; et nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi tes manchettes, et moi mes jarretières.

LOUISE. — Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après-demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, et nous serons en état de nous la rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE. — Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

LOUISE. — Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

SOPHIE. — Oh ! si c'était demain, ce grand jour !

LOUISE. — Il viendra bientôt à présent ; et nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.

LA NEIGE.

Apres plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps était enfin arrivé. Il soufflait un vent doux qui réchauffait les airs. On voyait la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre : on n'entendait que le chant des oiseaux. La petite Louise était déja allée à la campagne avec son père. Elle avait entendu les premières chansons des pinsons et des merles, et elle avait cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent de nord violent, qui sifflait dans la forêt, et couvrait les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah ! tout, tout était blanchi. Il était tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passans en avaient jusques aux genoux. Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paraissaient bien davantage. Comme toute la terre était couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvaient trouver aucun grain, aucun vermisseau pour apaiser leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts se réfugiaient dans les villes et dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nombreuses de moineaux, de linotes, de pinsons et d'alouettes, s'abattaient dans les chemins et dans les cours des maisons, et furetaient des pattes et du bec dans les amas de dé-

bris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, et elle entra tout affligée dans la chambre de son père. Qu'as-tu donc, ma fille? lui dit-il. Ah! mon papa, lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux, qui chantaient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, et ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain?

Bien volontiers, lui dit son père. Louise n'en attendait pas davantage. La grange était de l'autre côté du chemin: elle y courut avec sa bonne chercher des poignées de millet et de chenevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltigeaient par troupes autour d'elle, et cherchaient le moindre petit grain. Louise s'occupait à les regarder, et elle en était toute réjouie. Elle alla chercher son père et sa mère pour venir aussi les regarder, et se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur les bords des toits, et ils regardaient Louise d'un air triste, comme s'ils avaient voulu lui dire: N'as-tu rien de plus à nous donner?

Louise comprit leur langage. Elle part aussitôt comme un trait, et court chercher de nouveau grain. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avait pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portait à la main une cage pleine d'oiseaux; et il la secouait si rudement, que les pauvres petites bêtes allaient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que veux-tu faire de ces oiseaux? demanda-t-elle au petit garçon. Je n'en sais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre; et si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat? répliqua Louise; ton chat? ah! le méchant enfant!

Oh! ce ne seraient pas les premiers qu'il aurait croqués tout vifs; et en balançant sa cage comme une escarpolette, il allait s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, et lui demanda combien il voulait de ses oiseaux. Je les donnerai tous à un liard la pièce: il y en a dix-huit.

Hé bien! je les prends, dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon, et courut demander à son père la permission d'acheter ces oiseaux. Son père y consentit avec plaisir; il céda même à sa fille une chambre vide, pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appelait le méchant garçon) se retira fort content de son marché; et il alla dire à tous ses camarades qu'il connaissait une petite demoiselle qui achetait les oiseaux.

Au bout de quelques heures, il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise, qu'on eût dit que c'était l'entrée du marché. Ils se pressaient tous autour d'elle, sautant l'un au-dessus de l'autre, et soulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence, chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étaient présentés, et les porta dans la chambre où étaient les premiers.

La nuit vint. Il y avait bien long-temps que Louise ne s'était mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse, se disait-elle, d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures, et de pouvoir les nourrir? Lorsque l'été viendra, j'irai dans les champs et dans les forêts, tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons, pour me remercier des soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, et elle rêva qu'elle était dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étaient couverts d'oiseaux qui voltigeaient

sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissaient leurs petits : et Louise souriait dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure, pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la volière et dans la cour; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avait été la veille. Elle savait le compte de l'argent qu'elle avait mis dans sa bourse, et il ne devait pas lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leur chat; et faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor. Mais quel est son étonnement de la trouver si lourde! Elle l'ouvre, et la voit pleine de pièces de monnaie de toute valeur, mêlées et confondues ensemble : il y en avait jusqu'aux cordons. Elle court vite à son père, et lui raconte, avec des transports de surprise et de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son sein, l'embrassa, et laissa couler ses larmes sur les joues de Louise. Ma chère fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise! Elle courut dans la volière, ayant son tablier plein de chenevis et de millet. Tous les oiseaux voltigeaient autour d'elle, en regardant leur déjeuner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, et offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyait alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissait. C'était un plaisir, un plaisir! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avaient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : « Les habitans de » l'air volent vers toi, Seigneur, et tu » leur donnes la nourriture; tu étends la » main, et tu rassasies de tes bienfaits » tout ce qui respire. » Son père l'avait suivie. Elle se tourne vers lui, et lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu : les habitans de l'air volent vers moi; et lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits?

Oui, ma fille, lui dit son père; toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux; et tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu!

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, et rassasia tout ce qui avait faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure; et les oiseaux qui n'avaient pas osé s'écarter de la maison, tournèrent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étaient dans la volière, y restaient renfermés. Ils voyaient le soleil, volaient contre la fenêtre, béquetaient les vitrages. C'était en vain; leur prison était trop forte pour eux : Louise n'imaginait pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportait leur provision, son père entra quelques momens après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il voulait être témoin de ses plaisirs. Ma chère Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet? il semble qu'ils désirent quelque chose. N'auraient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seraient bien aises de revoir?

Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux

jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferais pas mal, lui répondit son père; tu répandrais la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iraient retrouver leurs amis; et ils voleraient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avait pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étaient ouvertes. Les oiseaux s'en aperçurent, et en deux minutes il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyait les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise allait tous les jours se promener dans la campagne; de tous côtés elle voyait ou elle entendait des oiseaux. Tantôt une alouette partait à ses pieds, et chantait sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages; tantôt c'était une fauvette qui fredonnait la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson : et lorsqu'elle en entendait quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disait : Voilà un de mes pensionnaires; on connaît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.



AMAND.

Un pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avait six enfans en bas âge, et il se trouvait fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile; et le pain se vendait une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travaillait jour et nuit : malgré ses sueurs, il lui était impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfans affamés. Il était dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille, et, les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfans, le pain est devenu si cher, qu'avec tout mon travail je ne peux gagner assez pour vous substanter. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré; il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage : il leva les yeux vers le ciel, et se mit à pleurer. Ses enfans pleuraient aussi; et chacun disait en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes! assistez notre père, et ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, et distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais un d'entre eux, qui s'appelait

Amand, refusa de recevoir la sienne, et dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade · mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit; et, le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un médecin, et le pria de venir, par charité, voir son fils malade, et de le secourir.

Le médecin, qui était un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie : il lui trouva cependant une grande faiblesse; et pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, monsieur, lui dit Amand; je ne prendrais pas ce que vous m'ordonneriez.

LE MÉDECIN. — Tu ne le prendrais pas ! et pourquoi donc, s'il te plaît?

AMAND. — Ne me le demandez pas, monsieur, je ne peux pas vous le dire.

LE MÉDECIN. — Et qui t'en empêche, mon enfant? Tu me parais être un petit garçon bien obstiné.

AMAND. — Monsieur le médecin, ce n'est point par obstination, je vous assure.

LE MÉDECIN. — A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre; mais je vais le demander à ton père, qui ne sera peut-être pas si mystérieux.

AMAND. — Ah ! je vous en prie, monsieur, que mon père n'en sache rien.

LE MÉDECIN. — Tu es un enfant bien incompréhensible ! Mais il faut absolument que j'en instruise ton père, puisque tu ne veux pas me l'avouer.

AMAND. — Mon Dieu, monsieur, gardez-vous-en bien : je vais plutôt vous le dire; mais auparavant, faites sortir, je vous prie, mes frères et mes sœurs.

Le médecin ordonna aux enfans de se retirer; et alors Amand lui dit : Hélas ! monsieur, dans un temps si dur, mon père ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous; chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau, et il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères et mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné; j'ai plus de force qu'eux; j'aime mieux ne pas manger, pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, et de ne pouvoir pas manger; mais que mon père n'en sache rien, je vous en prie.

Le médecin essuya ses yeux, et lui dit : Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami?

AMAND. — Pardonnez-moi, j'ai bien faim; mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

LE MÉDECIN. — Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

AMAND. — Je le sens bien, monsieur, mais je mourrai de bon cœur : mon père aura une bouche de moins à remplir; et lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères et à mes petites sœurs.

L'honnête médecin était hors de lui-même d'attendrissement et d'admiration, en entendant ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi et de ta famille : rends-lui grâces de ce qu'il m'a conduit ici; je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, et revint aussitôt avec lui vers Amand et ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, et leur donna à manger jusqu'à ce

qu'ils fussent rassasiés. C'était un spectacle ravissant pour le bon médecin, de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, et qu'il pourvoirait à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisait passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imitèrent sa bienfaisance. Les uns envoyaient des provisions, les autres de l'argent, ceux-là des habits et du linge; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussitôt que le prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avait fait pour son père et pour ses frères, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, et lui dit : Vous avez un enfant admirable; je veux être aussi son père; j'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand et tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir; et s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie, et s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.

LE NID DE MOINEAUX.

Le petit Robert aperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toit de sa maison. Aussitôt il courut chercher ses sœurs, pour leur faire part de sa découverte; et ils cherchèrent ensemble comment ils pourraient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entre eux, qu'il fallait attendre que les petits se fussent couverts de leurs premières plumes; qu'alors Robert appliquerait une échelle à la muraille, et que ses sœurs la tiendraient par le pied, tandis qu'il grimperait en haut pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugèrent que les oisillons s'étaient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouvèrent dans le nid trois petits. Le père et la mère jetaient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans qu'ils avaient eu tant de peine à nourrir; mais Robert et ses sœurs étaient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouvèrent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devaient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractère doux et compatissant, voulait qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeait d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frère et à sa sœur le plaisir qu'ils auraient de voir et d'entendre ces jeunes oiseaux, lorsqu'ils seraient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valait mieux les plumer tout vifs, et qu'il y aurait bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nus dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui était l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline. Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles

virent que leur frère ne voulait point céder, et que d'ailleurs il tenait le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il voulait.

Il n'avait pas attendu leur aveu pour commencer son exécution. Il avait déjà plumé le premier. En voilà un de déshabillé, dit-il en le mettant à terre. Dans un moment, toute la petite famille fut dépouillée de ses plumes naissantes. Les pauvres bêtes jetaient des cris douloureux, elles tremblottaient, elles agitaient tristement leurs ailes; mais Robert, au lieu de se laisser attendrir par leurs souffrances, ne borna pas là ses persécutions. Il les poussait du pied pour les faire avancer; et lorsqu'elles faisaient une culbute, il faisait de grands éclats de rire. A la fin, ses sœurs se mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils se livraient à cet amusement barbare, ils virent de loin venir leur précepteur. Pst! chacun met un oiseau dans sa poche, et se sauve à toutes jambes.

Hé bien! leur cria le précepteur, où allez-vous? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancèrent lentement, et les yeux baissés vers la terre.

LE PRÉCEPTEUR. — Pourquoi donc fuyez-vous à ma présence?

ROBERT. — C'est que nous étions en train de jouer.

LE PRÉCEPTEUR. — Vous savez que je ne vous ai pas interdit les amusemens, et que je n'ai jamais tant de plaisir que lorsque je vous vois bien joyeux.

ROBERT. — Nous avions peur que vous ne vinssiez nous gronder.

LE PRÉCEPTEUR. — Est-ce que je vous gronde lorsque vous prenez une récréation innocente? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez-vous tous une main dans la poche? je veux savoir ce que c'est. Présentez-moi votre main et ce que vous y tenez. (*Ils présentent chacun leur main avec un oiseau plumé.*)

LE PRÉCEPTEUR, *avec un mouvement mêlé de pitié et d'indignation.* Et qui vous a donné l'idée de traiter de la sorte ces pauvres petites bêtes?

ROBERT. — C'est qu'il est si drôle de voir sauter des moineaux sans plumes!

LE PRÉCEPTEUR. — Vous trouvez donc bien drôle de voir souffrir d'innocentes créatures, et d'entendre leurs cris douloureux?

ROBERT. — Non, certainement; mais je ne croyais pas que cela les fît souffrir.

LE PRÉCEPTEUR. — Eh bien! approchez, je veux vous en convaincre. (*Il lui tire quelques cheveux.*)

ROBERT. — Aye! aye!

LE PRÉCEPTEUR. — Est-ce que cela vous fait mal?

ROBERT. — Vous croyez donc que cela fait du bien, d'arracher des cheveux?

LE PRÉCEPTEUR. — Bon! il n'y en a qu'une douzaine.

ROBERT. — Mais c'est trop.

LE PRÉCEPTEUR. — Que serait-ce donc si l'on vous arrachait toute la chevelure? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avaient fait aucun mal. Et vous, mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert!

Les deux petites filles étaient restées debout en silence; mais en entendant ces dernières paroles, accablées du reproche, elles allèrent s'asseoir, et des larmes roulèrent dans leurs yeux.

Le précepteur remarqua leurs regrets; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleurait pas; et il chercha à se justifier de cette manière : Je ne croyais pas leur faire du mal; ils ne ces-

saient pas de chanter, et ils battaient des ailes comme s'ils avaient du plaisir.

LE PRÉCEPTEUR. — Vous appelez leurs cris des chansons? Mais pourquoi chantaient-ils?

ROBERT. — Apparemment pour appeler leur père et leur mère.

LE PRÉCEPTEUR. — Sans doute. Et lorsque leurs cris les auraient attirés, que voulaient-ils leur témoigner en battant des ailes?

ROBERT. — Je ne le sais pas trop. C'était peut-être pour leur demander du secours.

LE PRÉCEPTEUR. — Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avaient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier : «Ah! mon père et ma » mère, sauvez-nous. Nous sommes mal« heureusement tombés entre les mains » d'enfants barbares, qui nous ont arra» ché toutes nos plumes. Nous avons froid, » nous souffrons. Venez nous réchauffer » et nous panser, ou nous allons mou» rir. »

Les petites filles ne purent y tenir plus long-temps. Elles cachèrent, en sanglottant, leur visage dans leur mouchoir. C'est toi, Robert, dirent-elles, qui nous as poussées à cette méchanceté. Nous en avions horreur.

Robert lui-même sentit, en ce moment, toute sa faute. Il en avait déjà eté puni par les cheveux que son précepteur lui avait arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de son cœur. Le précepteur crut n'avoir pas besoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'était pas en effet par un instinct de cruauté, mais seulement par un défaut de réflexion, que Robert avait commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus faibles que lui, ouvrit son cœur aux sentimens de bienfaisance et d'humanité, qui l'ont animé tout le reste de sa vie.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécile avait farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine. A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin. Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle était cachée, et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osait qu'à peine regarder autour d'elle : tout à coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours! au secours! Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait à crier. Angélique, sans avoir la force

d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit ; et, pour prouver à la petite fille combien peu elle avait eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier qui avait le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit, et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existait réellement des hommes à qui la nature donnait un visage tout noir, mais qui n'étaient point à craindre pour les enfans; qu'il y avait même un pays où les enfans étaient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O vous, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avait été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avait pris un au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchait, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardait de travers, et murmurait un quart d'heure entre ses dents.

Lui faisait-on quelque léger reproche? elle se levait, trépignait des pieds, renversait les chaises et les fauteuils.

Son père, sa mère, personne, dans la maison, ne pouvait plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentait quelquefois de ses fautes. Elle répandait même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusqu'à ses parens; mais l'habitude l'emportait bientôt, et son humeur devenait de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'était la veille du jour des étrennes), elle vit sa mère qui passait dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie voulait la suivre; madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit à ce sujet la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, et ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, et la table couverte des joujoux les plus brillans! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'était, de joie et d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère,

et lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, et vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, et y lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien! Rosalie, à qui cela est-il destiné? lui dit sa mère. Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères, vois s'il ne serait pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON, QUI RECONNAÎT SES DÉFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, et en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignait.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient; et que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chère maman, répondit Rosalie; tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, et en présenta la clé à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'était déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman? — Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère? — Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté; mais tous les matins et tous les soirs, cent fois dans la journée, je priais Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avait le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même, elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudrait pas jouir de cette gloire et de ce bonheur?

LE CONTRETEMPS UTILE.

Dans une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposait à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, était l'objet de toutes ses pensées. Il s'était levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyait avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout à coup; les nuages s'entassèrent; un vent orageux courbait les arbres, et soulevait la poussière en tourbillons. Alexis descendait à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontait les degrés trois à trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordaient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses allaient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il ferait même bientôt le plus beau temps du monde; et il conclut qu'il fallait partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avait pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il était plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation. La pluie continua jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respirait la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'était par degrés éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhalaient autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui affligeaient hier nos regards: la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui semblait décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature?

A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes et la folie de sa conduite le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; et son père jugea qu'il suffisait de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

La charmante soirée! Viens, Antonin, disait M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau. Nous pouvons l'envisager main-

tenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il était au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or! Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres? Est-ce un feu? Non, c'est la lune. Elle est bien grande; et comme elle est rouge! On dirait qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après-demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui, et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN. — Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL. — Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras en état de m'entendre. Écoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante: Je suis le roi du jour; je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis: Paresseux, lève-toi: je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil : je brille pour que tu te lèves et que tu travailles. Je suis le grand voyageur. Je marche, comme un géant, à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent, brille d'éclat et de beauté. Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessais de régner sur la nature, rien ne croîtrait dans son sein, et les pauvres humains mourraient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurais qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreraient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère que l'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers. Il y a six ans qu'Antonin ne vivait pas encore. Antonin n'était pas au monde; mais le soleil y était. J'y étais, lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu peux soutenir mes regards; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserais porter sur moi la vue, j'éblouirais tes yeux, je t'aveuglerais. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un air immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cîme des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq, resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vues s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat. Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles, et je parais dans leur foule comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, c'est lui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accens aussi doux que ma lumière, tendis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.



CLÉMENTINE ET MADELON

Avant que le soleil s'élevât sur l'horizon pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine était descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeuner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premières heures du jour, se réunissait pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphyr portait dans tous ses sens la fraîcheur et le calme. Son goût était flatté de la douceur des friandises qu'elle savourait; son œil, du tendre éclat de la verdure renaissante; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs; et pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allèrent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine était si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignaient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, était pénétré de sentimens de tendresse et de bienfaisance. Tout à coup elle fut interrompue dans son agréable rêverie par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançait vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venait aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erraient sans objet autour d'elle; en sorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir aperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre, puis, comme une jeune biche effarouchée, et non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine; attends-moi donc, attends-moi; pourquoi te sauver? Ces paroles faisaient fuir encore plus vîte la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre; mais comme elle était moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre. Heureusement la petite fille avait pris un détour, et l'allée où se trouvait Clémentine, allait directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille épaisse qui formait la bordure de l'allée, et elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille était prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant: Te voilà ma prisonnière! Oh! je te tiens! il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattait pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine; si tu savais le bien que je te veux, tu ne serais pas si farouche. Viens, ma chère enfant, viens un moment avec moi. Ces paroles d'amitié, et plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçait, rassurèrent la petite fille, et elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

As-tu encore ton père? lui dit Clémentine, en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle.

MADELON. — Oui, mamselle.

CLÉMENTINE. — Et que fait-il?

MADELON. — Toute sorte de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin, et il m'a menée avec lui.

CLÉMENTINE. — Ah! je le vois là-bas, dans le carré de laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeuner? Voyons, que je goûte ton pain. Ah! mon Dieu, il me déchire le gosier. Pourquoi ton père ne t'en donne-t-il pas de meilleur?

MADELON. — C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLÉMENTINE. Mais il en gagne par son travail; et il pourrait bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

MADELON. — Oui, si j'étais sa seule enfant: mais nous sommes cinq qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camisole, l'autre d'une jaquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois: J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai assez pour nourrir et vêtir toute cette marmaille.

CLÉMENTINE. — Tu n'as donc jamais mangé de confitures?

MADELON. — Des confitures? Qu'est-ce que c'est que ça?

CLÉMENTINE. — Tiens, en voici sur mon pain.

MADELON. — Je n'en avais jamais vu de ma vie.

CLÉMENTINE. — Goûte-s-en un peu. Ne crains rien; tu vois bien que j'en mange.

MADELON, *avec transport.* — Ah! mamselle, que c'est bon!

CLÉMENTINE. — Je le crois! Ma chère enfant, comment t'appelles-tu?

MADELON, *se levant et lui faisant une révérence.* — Madelon, pour vous servir.

CLÉMENTINE. — Eh bien, ma chère Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, et je reviens aussitôt. Ne t'en va pas au moins.

MADELON. — Oh! je n'ai plus peür de vous!

Clémentine courut chez sa bonne, et la pria de lui donner des confitures pour en faire goûter à une petite fille qui n'avait que du pain sec pour déjeuner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet; et Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes avec le déjeuner de Madelon.

Eh bien! lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-temps attendre? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse-là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

MADELON, *goûtant la confiture, et passant sa langue sur ses lèvres.* — C'est comme du sucre. Je n'avais jamais rien mangé de si doux.

CLÉMENTINE. — Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étais bien sûre que cela te ferait plaisir.

MADELON. — Comment, vous en mangez tous les jours? Nous ne connaissons pas ça, nous pauvres gens.

CLÉMENTINE. — J'en suis assez fâchée. Écoute, viens me voir de temps en temps, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter! N'es-tu jamais malade?

MADELON. — Malade? moi? jamais.

CLÉMENTINE. — N'as-tu jamais de rhume? N'es-tu jamais enchifrenée?

MADELON. — Qu'est-ce que c'est que ce mal?

CLÉMENTINE. — C'est lorsqu'il faut tousser et se moucher sans cesse.

MADELON. — Oh! ça m'arrive quelquefois, mais ce ne sont pas des maladies.

CLÉMENTINE. — Et alors te fait-on rester au lit?

MADELON. — Ha! ha! ma mère ferait, je crois, un beau train, si je m'avisais de faire la paresseuse.

CLÉMENTINE. — Mais qu'as-tu à faire? Tu es si petite!

MADELON. — Ne faut-il pas aller, dans l'hiver, ramasser du chardon pour notre âne, et du bois mort pour la marmite? Ne faut-il pas, dans l'été, sarcler les blés, ou glaner? cueillir les pommes et les raisins dans l'automne? Ah! mamselle, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

CLÉMENTINE. — Et tes sœurs, se portent-elles aussi bien que toi?

MADELON. — Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

CLÉMENTINE. — Ah! j'en suis bien aise! J'étais d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfans; mais puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nu-pieds; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure?

MADELON. — C'est qu'il en coûterait trop d'argent à mon père, s'il fallait qu'il nous en donnât à tous; et il n'en donne à aucun.

CLÉMENTINE. — Et ne crains-tu pas de te blesser?

MADELON. — Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

CLÉMENTINE. — Je ne voudrais pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus?

MADELON. — Nous nous sommes amusées à babiller, et il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son dejeuner.

CLÉMENTINE. — Eh bien, emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie; tu mettras la confiture dans le creux.

MADELON. — Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh! elle ne fera pas la petite

bouche, celle-là! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

CLÉMENTINE. — Je t'en aime davantage, d'avoir pensé à ta petite sœur.

MADELON. — Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, mamselle.

CLÉMENTINE. — Adieu, Madelon. Mais souviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

MADELON. — Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avait goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le jardin en pensant au plaisir qu'elle avait donné à Madelon, à la reconnaissance que Madelon lui en avait témoignée, et à la joie qu'aurait sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disait-elle, quand je lui donnerai des rubans et un collier! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis, mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille; mes robes lui iront à ravir. Oh! qu'il me tarde de la voir bien ajustée!

Le lendemain, Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avait achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeait qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisaient pas, elle priait sa mère de lui donner quelque chose de l'office, et sa mere y consentait avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle priait sa mère de lui faire une petite avance sur ses pensions de la semaine, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nu-pieds. Non, ma chère Clémentine, lui répondit sa mère.

Et pourquoi donc, maman?

Je te dirai à table ce qui me fait désirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avait jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin on se mit à table.

Le repas était déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

Mme D'ALENÇAY. — Ah! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai? Je suis bien aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

CLÉMENTINE. — Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes; et voici la saison où elles sont excellentes.

Mme D'ALENÇAY. — Je suis sûre que Madelon les trouverait encore meilleures que toi.

CLÉMENTINE. — Ah! ma chère Madelon! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle apercevait seulement ces longues moustaches, elle en aurait une peur, une peur! Je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serais bien curieuse de voir la mine qu'elle ferait. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seraient les plus petites.

Mme D'ALENÇAY. — J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

CLÉMENTINE. — Et pourquoi donc, maman, vous qui faites du bien à tant de monde? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent pour acheter des bas et des souliers à Madelon, et vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle aurait fait quelque

dégât dans le jardin? Oh! je me charge de la gronder.

Mme D'ALENÇAY. — Non, ma chère Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur?

CLÉMENTINE. — Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

Mme D'ALENÇAY. — Je voudrais aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeuner?

CLÉMENTINE. — C'est bien vrai, maman. Je ne voudrais pas vous tromper.

Mme D'ALENÇAY. — Comment? elle s'en est contentée jusqu'à présent?

CLÉMENTINE. — Mon Dieu oui! Et quand ce serait de la frangipane, je ne la mangerais pas avec plus de plaisir qu'elle ne mange son pain bis.

Mme D'ALENÇAY. — Il me paraît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me persuader qu'elle aille nu-pieds.

CLÉMENTINE. — C'est toujours nu-pieds que je l'ai vue. Demandez au jardinier.

Mme D'ALENÇAY. — Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable et sur les cailloux?

CLÉMENTINE. — Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche; et elle dit en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

Mme D'ALENÇAY. — Je sais que tu n'es pas menteuse; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrais bien voir les grimaces que ferait ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures.

CLÉMENTINE. — Oh! je sens qu'il me resterait au gosier.

Mme D'ALENÇAY. — Je ne serais pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendrait pour aller nu-pieds.

CLÉMENTINE. — Tenez, maman, ne vous fâchez pas; mais hier je voulus l'essayer. Étant seule dans le jardin, je tirai mes souliers et mes bas pour marcher pieds-nus. Je les sentais tout meurtris, et cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un tesson. Aye! cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, et je me promis bien de ne plus marcher les pieds nus. Ma pauvre Madelon! elle est cependant ainsi tout l'été.

Mme D'ALENÇAY. — Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain sec ni aller nu-pieds comme elle?

CLÉMENTINE. — C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

Mme D'ALENÇAY. — Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises, et à être bien chaussée, et qu'ensuite le pain sec lui répugne, et qu'elle ne puisse plus aller nu-pieds sans se blesser, croirais-tu lui avoir rendu un grand service?

CLÉMENTINE. — Non, maman; mais je veux faire en sorte que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

Mme D'ALENÇAY. — Voilà un sentiment très-généreux : et tes épargnes te suffiront-elles pour cela?

CLÉMENTINE. — Oui bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

Mme D'ALENÇAY. — Tu sais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux, lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle la seule enfant que tu connaisses dans le besoin?

CLÉMENTINE. — J'en connais bien d'autres encore. Il y en a deux surtout, ici près dans le village, qui n'ont ni père ni mère.

Mme D'ALENÇAY. — Et qui, sans doute, auraient besoin de secours?

CLÉMENTINE. — Oh! oui, maman.

Mme D'ALENÇAY. — Mais si tu donnes tout à Madelon, si tu la nourris de biscuits et de confitures, en laissant les autres mourir de faim, y aura-t-il bien de la justice et de l'humanité dans cet arrangement?

CLÉMENTINE. — De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

Mme D'ALENÇAY. — Si tu venais à mourir, et que Madelon se fût accoutumée a avoir toutes ses aises....

CLÉMENTINE. — Je suis bien sûre qu'elle pleurerait ma mort.

Mme D'ALENÇAY. — J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberait dans l'indigence; et il faudrait peut-être qu'elle fît des choses honteuses pour continuer de se bien nourrir et de se bien parer. Qui serait alors coupable de sa perte?

CLÉMENTINE, *tristement*. — Moi, maman. Ainsi donc, il faut que je ne lui donne plus rien?

Mme D'ALENÇAY. — Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferais bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, et de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

CLÉMENTINE. — J'y avais pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelqu'une de mes robes.

Mme D'ALENÇAY. — J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siérait à merveille, surtout sans chaussure.

CLÉMENTINE. — Bon! tout le monde la montrerait au doigt. Comment donc faire?

Mme D'ALENÇAY. — Si j'étais à ta place, j'économiserais pendant quelque temps sur mes plaisirs; et lorsque j'aurais ramassé un peu d'argent, je l'emploierais à lui acheter ce qu'elle aurait de plus nécessaire. L'étoffe dont les enfans des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeuner; mais Clémentine lui faisait d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnait un tablier, tantôt un cotillon, et elle payait ses mois d'école chez le magister du village, pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venait souvent la trouver, et lui disait : Auriez-vous quelque commission à me donner? Pourrais-je faire quelque ouvrage pour vous? Et lorsque Clémentine lui donnait l'occasion de lui rendre quelque léger service, il aurait fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressait de l'obliger.

Elle s'était rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît; mais Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite; Clémentine ne paraissait point.

La pauvre Madelon était désolée de ne plus voir sa bienfaitrice. Ah! disait-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savais en quoi, je lui en demanderais pardon. Je ne pourrais pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où donc est mamselle Clémentine, lui demanda-t-elle?

Mademoiselle Clémentine? répondit la femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-temps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure!

Elle court aussitôt vers l'escalier, monte à la chambre de madame d'Alençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est mamselle Clémentine. Je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Made-

lon ; mais elle avait aperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine, et elle était déjà à son côté.

Clémentine était dans les agitations d'une fièvre violente. Elle était seule et bien triste; car toutes ses petites amies l'avaient abandonnée.

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, et lui dit : Ah ! bon Dieu, comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie; que deviendrais-je, si je vous perdais? Je resterai le jour et la nuit auprès de vous; je vous veillerai, je vous servirai; me le permettez-vous? Clémentine lui serra la main, et lui fit comprendre qu'elle lui ferait plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittait à merveille de son emploi. On lui avait dressé une couchette à côté du lit de la petite malade ; elle était sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissait échapper Clémentine, Madelon se levait pour lui demander ce qu'elle avait. Elle lui présentait elle-même les remèdes prescrits par les médecins. Tantôt elle allait cueillir du jonc pour faire, sous ses yeux, de petits paniers et de fort jolies corbeilles ; tantôt elle bouleversait toute la bibliothèque de madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchait dans son imagination tout ce qui était capable d'amuser Clémentine, et de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paraissait bien long : mais Madelon lui faisait des histoires de tout le village; et comme elle avait bien su profiter de ses leçons, elle lui lisait tout ce qui pouvait la réjouir. Elle lui adressait aussi de temps en temps des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disait-elle, le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleurait à ces mots; puis séchant aussitôt ses larmes : Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson? Clémentine n'avait qu'à faire un signe, et Madelon lui chantait toutes les chansons qu'elle avait apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passait de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu à peu; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons séchèrent, et l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon semblait ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avait couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissait aussi en la regardant. Comment pourrai-je, lui disait-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi ? Elle demandait à sa maman de quelle manière elle pourrait récompenser sa tendre et fidèle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédait pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie, après une maladie si dangereuse, lui répondit : Laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une et l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement pour Madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui serait permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay et tous ses gens étaient enivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine était transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon : et Madelon ne se possédait pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avait commencé leur connaissance, et encore de se trouver tout habillée de neuf de la tête aux pieds.



LE ROSIER A CENT FEUILLES ET LE GENÊT D'ESPAGNE.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin, disait un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur? (Leur papa leur avait cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.) Ce n'est pas moi, répondit Auguste; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux?

Un rosier, s'écria Frédéric; vois-tu le mien, le seul qui me reste? il est tout jauni.

Viens-en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduisit son frère au petit carré qu'elle cultivait, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC. — Comment! tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes. Non, non, ma sœur : voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE. — Quel plaisir aurais-je à te le donner? Il ne te produirait peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien. Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avait vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne;

et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venait de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respirait l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venait quelquefois l'y trouver, et lui racontait des histoires, qui tantôt la faisaient rire aux éclats, et tantôt faisaient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se souriait à elle-même un moment après.

LES PETITES COUTURIERES.

LOUISE *et* LÉONOR *travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfans.* SOPHIE *est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.*

CHARLOTTE, *en entrant*. — Eh bien! vous voilà tristement assises, et occupées à coudre! moi, qui croyais vous trouver jouant sur la neige dans le jardin! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE. — Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE. — Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-temps?

LÉONOR. — Nous y avons travaillé tout hier, et nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE. — Depuis sept heures? J'étais encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

LOUISE. — Si tu savais pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrais être de la partie.

CHARLOTTE. — Non, certes, quand ce serait pour moi.

LOUISE. — Oh! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

SOPHIE. — Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE. — Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée. C'est tout naturel. N'ai-je pas deviné?

LÉONOR. — Oui, regarde si ce sont là des ajustemens de poupée. (*Elle soulève sur la table des jaquettes, des camisoles et des tabliers.*)

CHARLOTTE. — Comment donc? voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie?

LÉONOR, *d'un air piqué.* — Une ja-

quette pour habit de noces? Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devinerait jamais.

SOPHIE. — Eh bien! je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connais ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid?

CHARLOTTE. — Quoi! les enfans de cette pauvre femme, dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE. — C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE. — Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE. — Il est vrai; mais il y avait des dettes à payer, et des provisions à faire. Quant aux habits.....

LÉONOR. — Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHARLOTTE. — Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres? vous vous seriez épargné la façon.

LOUISE.—Nos habits pourraient-ils aller bien juste à ces petits enfans?

CHARLOTTE. — J'en conviens. Ils auraient traîné d'un quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère aurait pu les mettre à leur taille.

LOUISE. — Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE. — Pourquoi donc?

LÉONOR, *regardant fixement Charlotte*. — C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE.—Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil et de la futaine, et de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LÉONOR. — Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ses enfans soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

SOPHIE. — Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE, *avec un soupir étouffé*. — Ah! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE. — Je te le disais bien.

LÉONOR. — Non, non, cela n'est pas nécessaire; nous allons achever.

LOUISE. — Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE. — Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas, d'abord.

CHARLOTTE. — Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étais pour quelque chose?

LOUISE. — Comment donc! Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenait l'étoffe, quand il y avait quelque bout à rogner; c'est elle qui nous présentait le peloton; c'est elle qui ramassait nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonor.

CHARLOTTE. — Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LÉONOR, *saisissant l'ouvrage*. — Fi donc! ces points sont trop allongés; et puis c'est tout de travers.

LOUISE. — Il est vrai que cela ne tiendrait guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE. — Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LÉONOR, *jetant un coup d'œil en-dessous sur l'ouvrage de Charlotte*. — Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers? L'ouvrage nous ferait honneur assurément.

LOUISE. — C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

CHARLOTTE. — C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LÉONOR. — Tant pis pour toi, je te plains.

LOUISE. — Ne va pas la fâcher, ma sœur ; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc ! voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor ?

LÉONOR, *tirant d'une main la jaquette de l'autre le cordon.* — C'est dommage qu'il ne tienne pas. (*Le cordon et la jaquette se séparent, et l'on voit le fil qui va en zig-zag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.*) Une bonne ouvrière que nous avons là ! Elle ne fait rien, et nous détourne.

CHARLOTTE, *tristement.* — Hélas ! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE. — Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté, c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne...... Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor ?......

LÉONOR. — J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon ; je vais maintenant faire un paquet de tout cela. (*Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe. Madame de Valcourt entre.*)

SOPHIE. — Ah ! voici maman.

Mme DE VALCOURT. — Eh bien ! mes enfans, où en sommes-nous ? Avez-vous besoin d'un peu de secours ?

LOUISE. — Non, maman ; Dieu merci, nous venons d'achever.

Mme DE VALCOURT. — Déja ? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le temps a dû te paraître bien long.

SOPHIE. — Non, maman ; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

LOUISE. — Nous ne serions pas si tôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

Mme DE VALCOURT. — Je suis ravie de ce que tu me dis : Ah ! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées, sans doute ?

LÉONOR, *d'un ton ironique.* — Elle a voulu essayer ; mais.....

LOUISE. — Nous allions finir, lorsqu'elle est arrivée.

SOPHIE. — Elle a fait deux ou trois points. Ah ! elle n'en sait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'était torché !

LOUISE. — Paix donc, Sophie.

Mme DE VALCOURT. — Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle....

SOPHIE. — Et quoi donc, maman ?

Mme DE VALCOURT. — La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le salon. Je vais vous envoyer les enfans ; vous les habillerez vous-mêmes, pour jouir de la surprise de leur mère.

LOUISE. — Ah ! maman, comme vous savez assaisonner nos plaisirs !

SOPHIE. — Voulez-vous que je les aille chercher ?

Mme DE VALCOURT. — Oui, suis-moi, tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère, et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie. (*Elle sort, tenant Sophie par la main*).

LOUISE. — Reste avec nous, Charlotte ; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE. — Ma chère amie, que je sens tout ton bon cœur ! (*Elle l'embrasse*).

LÉONOR. — J'ai eu un petit brin de malice, ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner ?

CHARLOTTE, *l'embrassant aussi.*) — Ah ! de toute mon ame !

LOUISE. — J'entends les petites filles qui montent. Les voici. (*Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites paysannes.*)

SOPHIE, *bas à Louise.*—Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE. — Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LÉONOR. — Moi, je m'empare de Jacqueline

LOUISE. — Moi, je me charge de Margotton.

CHARLOTTE. — Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles. (*Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfans.*

JACQUELINE, *d'un ton pleureur.* — Nous avons bien déja assez de froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits?

LOUISE. — Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

MARGOTTON. — Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

JACQUELINE. — Quoi! c'est pour nous ces beaux habits neufs?

MARGOTTON. — Ah! mon Dieu, que va dire ma mère? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

LOUISE. — Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE. — O ma belle demoiselle, nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE. — Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre..... Mais comme c'est court! il ne lui va qu'aux genoux. (*à Léonor.*) Eh bien! étourdie, voilà de tes œuvres! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LÉONOR. — Mon Dieu! je ne savais aussi ce que c'était. Jacqueline en avait sous les pieds, et je voyais que je ne lui voyais pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE. — Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE. — J'y vole. (*Elle sort.*)

LOUISE. — Ah! je m'y reconnais à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, et marchez devant nous. *Les deux petites filles vont côte-à-côte, et se regardant l'une l'autre tout ébahies.*)

CHARLOTTE. — Comme elles sont bien ajustées! Les voilà jolies à croquer! Il ne faut plus qu'une chose. (*à Jacqueline.*) Tiens, voici un mouchoir blanc; crache, que je te débarbouille. (*à Margotton.*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnait pourtant leurs cheveux?

LOUISE. — Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendans. N'est-ce pas, Léonor?

LÉONOR. — Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge.

SOPHIE *entre en sautant de joie.* — Voici maman! voici maman! (*Madame de Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au-devant d'elle.*)

LA PAUVRE FEMME. — O Dieu! que vois-je? sont-ce là mes enfans? Ma noble et généreuse dame! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*

Mme DE VALCOURT, *la relevant.*— Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnaissance. Mes enfans ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir. (*Elle examine l'habillement des petites paysannes.*) Mais cela n'est point si mal pour un premier ouvrage! Louise, tu aurais là un bon métier.

LA PAUVRE FEMME, *courant vers Louise, Léonor et Sophie.* - Ah! mes bonnes demoiselles, que je vous remercie! Je prie Dieu de vous en récompenser. (*Elle leur baise la main, malgré leur résistance. Elle aperçoit Charlotte, qui s'est retirée seule dans un coin.*) Ah! pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avais pas vue, que je vous fasse aussi mes remercîmens. (*Elle veut lui baiser la main.*).

CHARLOTTE, *la retirant avec un grand soupir.* — A moi? à moi? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

Mme DE VALCOURT. — Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle de s'accoutumer de bonne heure au travail?

CHARLOTTE. — Oh! si je le crois!

Mme DE VALCOURT. — De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge!

LA PAUVRE FEMME. — Ah! ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrais aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

Mme DE VALCOURT. — Franchement, ma bonne amie, cela aurait été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage; et lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE. — Ah! bon! bon! j'irai lui aider tant que je pourrai.

Mme DE VALCOURT. — A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.

CHARLOTTE. — Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage?

Mme DE VALCOURT. — Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. (*à la pauvre femme*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement?

LA PAUVRE FEMME. — Dieu! si je le suis! Ah! ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bonheur, et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez grâces à Dieu, tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous, et pour nos semblables.

CAROLINE.

Madame P..., jeune femme aussi distinguée par les grâces et la tournure piquante de son esprit, que par la délicatesse de ses sentimens et la force de son caractère, reprenait un jour Pauline, sa fille aînée, d'une légèreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mère mettait dans ses reproches, versait des larmes de repentir et d'attendrissement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle; d'une main prend son mouchoir dont elle lui essuie les yeux, et de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle roulait dans la sienne. Il me semble que M. Greuze pourrait faire un tableau charmant de ce sujet.

L'AMOUR DE DIEU ET DE SES PARENS.

Hélène et Théophile étaient tendrement chéris de leurs parens, et les aimaient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours, ils avaient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeuner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart d'heure, pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni, leur père. Ses deux enfans, jusqu'alors, avaient été fort studieux; et il avait su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissaient souvent leur déjeuner à moitié, pour courir plus vite à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement? dit-il à son épouse. Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avaient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour elle dit à ses enfans : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvrefeuille qui était au bout de la grande allée.

Madame de Florigni attendait ce moment, et les suivit sans en être aperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvait tout remarquer à travers le feuillage, Dieu! de quelle joie son cœur maternel fut saisi, lorsqu'elle vit ses deux enfans joindre leurs mains, et se mettre à genoux!

Théophile disait cette prière. Hélène la répétait après lui :

« Seigneur, mon Dieu, je te prie que
» nos parens ne meurent pas avant nous.
» Nous les aimons tant, et nous aurons
» tant de plaisir de faire leur bonheur,
» lorsque nous serons devenus grands!

» Rends-nous bons, justes et sages,
» pour que notre papa et notre maman
» puissent tous les jours se réjouir de nous
» avoir donné la vie.

» Entends-tu, mon Dieu? Nous voulons
» aussi faire tout ce qui est dans tes com-
» mandemens. »

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison, en se tenant par la main.

Des larmes de joie coulaient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avait entendu; et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avaient été transportés tout d'un coup avec leur famille, dans les délices du paradis.



LES CERISES.

Julie et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avaient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaîté paisible à laquelle il est si facile de reconnaître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étaient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguait un jeune cerisier qui portait pour la première fois. Ses fruits se trouvaient en très-petite quantité; mais ils n'en étaient que plus beaux. Madame Dumesnil n'en avait point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservait pour le retour de son mari, qui devait ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étaient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avait sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveraient à terre pour les manger sans sa permission, elle avait cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regardaient les beaux fruits

suspendus aux arbres, et s'en réjouissaient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avait fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi. Ils en avaient encore les noyaux dans la bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avait faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnait.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans, et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

FIRMIN. — Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE. — Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN. — Oui : mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE. — Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous; et alors il ne nous arrive plus de si tôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN. — Oui, ma sœur; mais elle est toujours fâchée de nous punir, et cela me ferait de la peine de la voir fâchée.

JULIE. — Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans, et que nous ne le mériterons plus?

FIRMIN. — Ah! ma sœur, que nous serions de petits monstres! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main. Ma chère maman, dit Julie, nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité; mais ne vous mettez point en colère; nous aurions de la peine, si cela vous donnait du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'était passée, et sans chercher à s'excuser. Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savait bien que sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.



UN BON CŒUR FAIT PARDONNER BIEN DES ÉTOURDERIES.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.
RODOLPHE, son fils.
MARIANNE, sa fille.
FRÉDÉRIC, son neveu.
DOROTHÉE, sa nièce.
UN DOMESTIQUE.
PÉTREL, ancien cocher.

La scène est dans un appartement du château de M. de Valcourt.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VALCOURT.

M. DE VALCOURT. — Voilà ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui! Ce Frédéric, comme je l'aimais! Il m'était, je crois, plus cher que mon propre fils; et le vaurien me joue de ces tours! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçait dans l'enfance! C'était une bonté de cœur, un feu, une gaîte! le courage d'un lion et la candeur d'un

agneau ! On ne pouvait se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparaisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE.

DOROTHÉE. — Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle ? me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT. — J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

DOROTHÉE, *en pâlissant*. — De Frédéric ?

M. DE VALCOURT. — Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt, je vais te la lire moi-même. (*Il lit.*)

« Mon cher papa,

» J'ai bien du chagrin de n'avoir que » des choses si désagréables à vous an- » noncer ; mais il vaut encore mieux que » vous les appreniez de moi que d'un au- » tre. Notre cher Frédéric.... »

Oh ! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

» Notre cher Frédéric mène une mau- » vaise conduite. Il y a quelques jours » qu'il a vendu sa montre, et, ce qui est » encore pis, la plupart de ses livres de » classe et de prières. Je vais vous dire » comment je l'ai su. Un vieux bouqui- » niste qui nous apporte au collége des » livres de rencontre, vint l'autre jour » m'offrir un *Exercice du Chrétien*. » Comme j'ai usé le mien à force de le » lire, je ne demandais pas mieux que » d'en acheter un autre. Il me le pré- » sente. Je le reconnais aussitôt pour » celui de Frédéric ; et d'autant mieux, » que son nom était griffonné sur le ti- » tre. Je l'achetai six sous ; mais je n'en » dis rien, pour que cela ne lui fît pas » de tort parmi nos camarades. Je me » contentai de le porter au préfet, qui fit » venir le bouquiniste, et lui demanda » de qui il tenait ce livre. Le bouquiniste » avoua qu'il l'avait acheté de mon cou- » sin. Frédéric ne put le nier, et il dit » qu'il l'avait vendu, parce qu'il avait » besoin d'argent ; et qu'en attendant » qu'il pût en acheter un autre, il avait » emprunté celui d'un de ses amis qui » en avait deux. Le préfet voulut savoir » ce qu'il avait fait de cet argent. Fré- » déric le lui déclara ; mais je le soup- » çonne de n'avoir fait qu'un mensonge. » Ah ! ah ! dis-je en moi-même, il faut » savoir s'il ne s'est pas aussi défait de » quelques-unes de ses nippes. Je pensai » d'abord à la montre que vous lui avez » donnée pour ses étrennes, afin qu'il » sût un peu le compte de son temps, » dont il ne s'occupait guère, comme » vous devez vous en souvenir. Je le » priai de me dire l'heure qu'il était. Il » fut embarrassé, et il me répondit que » sa montre était chez l'horloger. J'y allai » sur-le-champ pour m'en éclaircir. Il » n'y avait pas un mot de vrai. Je lui fis » des représentations en bon cousin. Il » me répliqua que cela ne me regardait » point, et que sa montre était beaucoup » mieux là où il l'avait mise que dans son » gousset ; qu'il n'avait plus besoin de » savoir l'heure pour ce qu'il avait à » faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait » de pis ? car on ne peut pas tout de- » viner. »

Eh bien ! que dis-tu de cela, Dorothée ?

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

M. DE VALCOURT. — Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

« Écoutez un peu ce qu'il a fait de- » puis. Avant-hier après-midi, il sortit » sans permission, et le soir il n'était pas » encore de retour. On sonne le souper, » il ne se trouve point au réfectoire. » Enfin, il passe toute la nuit dehors, et

» ne rentre que le lendemain au matin.
» Vous pouvez imaginer comment il fut
» reçu. On lui demanda où il était allé.
» Il avait forgé d'avance toutes ses men-
» teries. Mais quand même tout ce qu'il
» a dit, serait vrai.... Au reste, il doit
» paraître ce soir à l'assemblée générale
» des maîtres du collége; et si on lui fait
» justice, il sera chassé honteusement,
» ou tout au moins renvoyé. Ce qui
» m'afflige le plus, c'est son ingratitude
» pour vos bontés, la honte dont il nous
» couvre, et le train de vie libertine qu'il
» prend. Je ne puis me persuader qu'il
» n'ait pas menti en disant l'endroit où
» il a passé la nuit. »

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

» Mais je veux bien qu'il ait dit la vé-
» rité. Ce serait peut-être pis, et il n'en
» serait que plus digne de votre colère.
» Il menace maintenant de s'échapper
» pour se rendre chez vous.... »

Oui, oui, qu'il y vienne! qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe les nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal; je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et s'embarquer pour les Grandes-Indes. Je l'ai regardé trop long-temps comme mon fils.

DOROTHÉE. — Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père; et nos parens même n'auraient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT. — Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainsi, c'était pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étais jamais repenti jusqu'à ce jour; mais....

DOROTHÉE. — Ah! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu long-temps sous vos yeux. Lorsqu'il avait commis une faute, son repentir, et le regret de vous avoir fâché, étaient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT. — Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf, lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grâce de tout cela? J'attribuais ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçait pas encore de mauvais naturel; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi!

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT. — L'entendre! Dieu me préserve seulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE. — Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. DE VALCOURT. — Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE. — Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. DE VALCOURT. — Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes senti-

mons à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE. — Comment pourrais-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrâce?

M. DE VALCOURT. — Il l'a trop bien méritée! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir?

DOROTHÉE. — Il paraît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire. (*Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.*) Ah! mon cher oncle!...

M. DE VALCOURT, *un peu attendri.* — Eh bien! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT. — Que me veux-tu?

LE DOMESTIQUE. — C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT. — Qu'est-ce qu'il m'apporte?

LE DOMESTIQUE. — Une lettre du collége. (*Le domestique lui remet la lettre.*)

M. DE VALCOURT, *regardant la lettre.* — Bon! voici ce que j'attendais. C'est du préfet; je reconnais sa main. Où est le messager? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE. — Voulez-vous que je le fasse monter?

M. DE VALCOURT. — Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche. (*Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.*)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Écoutez, écoutez, mamselle Dorothée.

DOROTHÉE. — Qu'avez-vous à me dire?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur votre frère est ici.

DOROTHÉE. — Mon frère?

LE DOMESTIQUE. — S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE. — De qui le savez-vous?

LE DOMESTIQUE. — Du messager, qui l'a rencontré sur la route. Ah! mamselle, qu'a donc fait M. Frédéric?

DOROTHÉE. — Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE. — Oh! c'est aussi ce que je pensais! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensait du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisait notre paix avec votre oncle, lorsqu'il était en colère contre nous. Il était le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah! je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie, et lui qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE. — Où le messager l'a-t-il trouvé?

LE DOMESTIQUE. — Près du second village. Il dormait entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE. — Mon pauvre frère!

LE DOMESTIQUE. — Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avait été mis à ses trousses pour le ramener; et il lui a dit qu'il se ferait mettre en pièces plutôt que de le suivre.

DOROTHÉE. — Je le reconnais bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE. — Le messager lui a protesté qu'il avait tant d'amitié pour lui, que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudrait pas le chagriner. Il lui a dit le

sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenait sur son compte.

DOROTHÉE. — Et quel parti mon frère a-t-il pris?

LE DOMESTIQUE. — Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager, et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'ermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE. — Oh! si je pouvais lui parler!

LE DOMESTIQUE. — Il y a apparence qu'il le desire autant que vous.

DOROTHÉE. — Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il allait le rencontrer dans son premier feu! O mon ami. courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE. — Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *seule.* — Que de chagrins il me cause sans cesse! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE. — Ah! ma chère cousine, que j'avais d'impatience de t'entretenir! Hélas! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE. — Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE. — Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE. — Je parierais qu'il est innocent. Tu connais cet hypocrite de Rodolphe? Il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avait que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

DOROTHÉE. — Quelle douce consolation me donne ton amitié! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE.— Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerais mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE. — Et s'il y était?

MARIANNE. — Oh! où est-il donc? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE. Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE. — Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa; pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

DOROTHÉE. — Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure; car il la mérite de toutes façons. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT. — Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE. — Quoi! mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. DE VALCOURT. — Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui; et que tu aurais peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE. — Et qui donc?

M. DE VALCOURT. — Mon brave Rodolphe.

MARIANNE. — Ah, oui! mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux! C'est un digne modèle!

M. DE VALCOURT. — Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avais pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages....

MARIANNE. — Eh! mon Dieu! ses précepteurs ne vous accablaient-ils pas ici de ses louanges? On sait qu'il est né d'un homme riche, et on espère toujours attraper des présens d'un père, en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT. — Je veux bien qu'on m'ait un peu flatté sur son compte; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance?

MARIANNE. — Ses tours ne portaient de préjudice à personne; ils ne faisaient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT. — Tu me mettrais en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture? Une voiture dorée toute neuve, qui venait de me coûter six mille francs!

MARIANNE. — Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrel essayait cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siége, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe; Pétrel descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus faible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT. — Ce n'est pas assez, peut-être? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi?

MARIANNE. — Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et surtout le pauvre Pétrel, qui a perdu son service.

M. DE VALCOURT. — Ah! je ne puis y penser sans frémir encore de colère! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE. — Et combien de regrets elle a coûtés au bon Frédéric! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT. — Deux bons vauriens à mettre ensemble! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

MARIANNE. — Mais au moins....

M. DE VALCOURT. — Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver. (*Il sort et laisse son chapeau.*)

SCÈNE VIII.

MARIANNE.

MARIANNE. — J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *présentant son nez à la porte entr'ouverte.* — Bst !

MARIANNE. — Eh bien ?

DOROTHÉE. — Mon oncle est-il dehors?

MARIANNE. — Il vient de sortir. Et Frédéric?

DOROTHÉE. — Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE. — Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

DOROTHÉE. — Il faut bien s'en garder. Justine y est.

MARIANNE. — Que ne le faisons-nous entrer ici ? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE. — Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

SCÈNE X.

MARIANNE.

— Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah ! je l'entends. (*Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.*)

SCÈNE XI.

MARIANNE, DOROTHÉE, FRÉDÉRIC.

MARIANNE, *l'embrassant.* — Ah ! mon cher cousin !

DOROTHÉE. — Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause!

MARIANNE, *lui tendant la main.* — Je le vois, tout est oublié.

FRÉDÉRIC. — Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

DOROTHÉE. — Si je l'étais autant que votre oncle, va...

FRÉDÉRIC. — Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

DOROTHÉE. — S'il savait que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison, et de courir les champs.

MARIANNE. — Oh oui ! garde-toi bien de te présenter si tôt à ses yeux : il serait homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

FRÉDÉRIC. — Que peut donc lui avoir écrit le préfet ?

DOROTHÉE. — Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE. — Mon frère en avait déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC. — Quoi ! Rodolphe a écrit? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

MARIANNE. — Il n'y aurait qu'à te juger sur sa lettre !

FRÉDÉRIC. — Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE. — Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRÉDÉRIC. — Et vous avez pu me croire coupable? Quel est donc mon crime ? d'avoir vendu ma montre?

DOROTHÉE. — N'est-ce rien que cela ? et qui sait encore si tes chemises, tes habits....

FRÉDÉRIC. — Il est vrai. J'aurais tout vendu si j'avais eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE. — Voilà une belle manière de te défendre ! Et passer les nuits hors de ta pension ?

FRÉDÉRIC. — Une nuit, ma sœur.

DOROTHÉE. — Et te révolter contre un juste châtiment ?

FRÉDÉRIC. — Dis contre un outrage que je n'avais pas mérité. Quand je m'y serais soumis, j'aurais toujours conserve dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et si l'on m'avait chassé, je n'aurais jamais reparu devant vous.

MARIANNE. — Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC. — Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHÉE. — Ah ! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton *Exercice du Chrétien?* ou bien à voir les singes et les marmottes?

FRÉDÉRIC. — Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avais soif, et j'entrai dans une auberge, où l'on vendait de la bière.

DOROTHÉE. — Mais, c'est encore pis.

FRÉDÉRIC.—En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étais assis....

MARIANNE, *prêtant l'oreille vers la porte.* — Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends.

DOROTHÉE. — Sauve-toi ! sauve-toi !

FRÉDÉRIC. — Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE. — Eh non, mon ami ! il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi....

FRÉDÉRIC. — Tu le veux?

MARIANNE. — Oui, oui, laisse-moi gouverner tes affaires. (*Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui, et revient.*)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE.

MARIANNE. — Eh bien ! mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

M. DE VALCOURT. —Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, *cherchant des yeux.*—Tenez, tenez, le voici. (*Elle le lui présente.*)

M. DE VALCOURT.—Tu ne pouvais pas avoir l'avisement de me le porter. ?

DOROTHÉE.—Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE. — Qui peut penser à tout ?

M. DE VALCOURT. — Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent !

MARIANNE.— C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT. — N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreiles ?

MARIANNE.—Eh bien ! mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein ?

M. DE VALCOURT. —Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas, et qu'il veut me parler.

MARIANNE et DOROTHÉE. — Pétrel ?

M. DE VALCOURT.—Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE.— Il pourrait bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT. — Non, non; j'en serai plus tôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne et Dorothée se parlent en secret. A Marianne.*) Lorsque votre père, (*à Dorothée*) lorsque votre oncle vous

parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... (*Dorothée veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothée ?

DOROTHÉE, *embarrassée.* — C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT. — Eh bien ! dites à Pétrel de monter. (*Dorothée sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT. — Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On aurait pu se mirer sur le poil de mes chevaux, et il n'allait pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE. — Ah ! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT. — Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, voici Pétrel.

PÉTREL. — Je vous demande pardon, monsieur; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paraître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT. — Est-ce que je ne t'en ai pas donné?

PÉTREL. — Je n'en ai pas eu d'autre que.... « Tiens, voilà ton argent; sors à » l'instant du château, et ne te présente » jamais à mes yeux. » Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT. — C'est que tu ne méritais pas qu'on fît plus de cérémonie; car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

PÉTREL. — Que voulez-vous, monsieur? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'était échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT. — Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

PÉTREL. — Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le major de Braffort. Oh, quel homme ! il ne savait parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. DE VALCOURT. — Il est donc mort?

PÉTREL. — Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnait jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux et force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE. — Ah ! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurais-tu à son service ?

PÉTREL. — Où serais-je allé? Ce qui me retenait encore, c'est que ma femme trouvait de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnait au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde tremblait devant M. le major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT. — Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique.

PÉTREL. — Ah ! je le pensais toujours ! mais vos terribles paroles ; « Ne te pré» sente jamais à mes yeux », elles résonnaient sans cesse comme un tonnerre à

mon oreille. Dix des plus gros juremens de M. le major ne m'auraient pas fait tant de peur.

MARIANNE — Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps?

PÉTREL. — Oh! ma chère demoiselle! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louais à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentait sa quenouille, et mes enfans allaient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin. (*Il s'essuie les yeux.*)

M. DE VALCOURT. — Tu l'as mérité. Que ne venais-tu chercher du secours auprès de moi?

MARIANNE, *à Dorothée.* — Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric!

PÉTREL. — Ah! monsieur, quelle femme c'était! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrais le soir sans avoir un sou, et que je croyais être obligé de me coucher avec la faim, je trouvais qu'elle n'avait mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumais de rage comme un possédé, et que je voulais tout briser autour de moi, elle savait me rendre au bon Dieu, et me refaire honnête homme. A présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

DOROTHÉE. — Ah! mon pauvre Pétrel!

PÉTREL. — Il n'y avait plus à espérer de trouver condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenait ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur, un ange, un ange du ciel, M. Frédéric....

M. DE VALCOURT. Un ange, Frédéric? ce garnement! (*Marianne et Dorothée se prennent par la main, et s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble* :) Frédéric? Frédéric?

PÉTREL. — Oui; mon cher maître; maltraitez-moi si vous voulez, mais non, ce brave et généreux enfant. J'aimerais mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE. — Oh! conte-nous, contenous, Pétrel!

PÉTREL. — Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe et M. Frédéric y étaient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. DE VALCOURT. — Ah! voilà de jolies inclinations! dans un cabaret!

DOROTHÉE. — Mon oncle, c'est qu'il avait besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT. Qu'avait-il à faire dans ce village?

MARIANNE. — Il était allé voir la foire. Votre Rodolphe y était bien aussi.

PÉTREL. — Il reconnut aussitôt ma fille, et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter, en peu de mots, notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étais. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir

de la grande chaleur. Je crus que je deviendrais fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étais, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignait que je ne l'étouffasse, tant je le pressais contre mon cœur. Ah! je sentis qu'il me serrait bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avais déjà retenu mon coucher.

MARIANNE. — Ah! mon papa, je parierais...

M. DE VALCOURT. — Silence. Eh bien! Pétrel?

PÉTREL. — Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. Ce serait à moi, s'écriait-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulais pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'était apparemment de l'argent qu'on lui avait donné pour s'amuser, que j'étais accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'aurait battu, si je n'avais pris sa bourse.

M. DE VALCOURT. — Et combien y avait-il!

PÉTREL. — Pres de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfans, et qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans ma petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. nous l'avons tous deux mis en colère contre nous, mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

M. DE VALCOURT. — Est-il bien vrai, qu'il ait dit cela!

PÉTREL. — Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

MARIANNE. — Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL. — Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot? Ce que j'en fais, lui répondis-je? ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre, et quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendraient, à ce métier, que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE. — Frédéric avait bien raison, mon papa.

PÉTREL. — Oui, lui dis-je; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons? Si j'avais seulement une vingtaine d'écus, je trouverais bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendrait mon Guillot en apprentissage, si je pouvais lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargerait aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avais de quoi lui donner un cotillon. Je pourrais alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serais pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT. — Et que te répondit Frédéric?

PÉTREL. — Rien, monsieur. Il s'en alla; mais deux jours après, il était déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage? mène-moi chez lui. Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. Et la jardinière qui se charge de Louison? mène-moi chez elle.

Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de là, il s'arrête, et me dit, en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avait déjà payé ce surtout et cette redingote que vous me voyez....N'ai-je pas l'air d'un prince, là-dessous ?

MARIANNE. — O mon brave cousin ! le bon Frédéric !

M. DE VALCOURT, *s'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.* — Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL. — Ce n'est pas tout, monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche ? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avait dejà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'était vous, monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulais courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah ! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est si bon maître ! peut-être qu'il me reprendrait ! Cependant je n'osais pas venir, puisque M. Frédéric me l'avait défendu.

M. DE VALCOURT. — O mon Frédéric ! mon cher Frédéric ! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance !

MARIANNE. — Et qui t'a enfin décidé à reparaître devant mon oncle ?

PÉTREL. — Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il fallait venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avait porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienne avait besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportais un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvais pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le major, je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner ; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remercîmens pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT. — Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui, sans toi, sans toi, j'étais si en colère contre lui, que je l'aurais banni pour jamais de ma présence.

PÉTREL. — Que dites-vous, monsieur ? Ah ! je serais l'homme de la terre le plus heureux ! il m'aurait tiré de peine et je l'en aurais tiré à mon tour ! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

M. DE VALCOURT. — Ce maudit coquin de Rodolphe l'avait presque chassé de mon cœur. Comment pouvais-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé ? Mais le préfet ! le préfet !

MARIANNE. — Eh, mon papa ! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT. — Mais, mon Dieu ! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir allait le prendre ! s'il lui arrivait quelque malheur !

PÉTREL. — Un cheval ! un cheval ! Je vous le ramenèrai quand il serait au bout du monde. (*Il veut courir.*)

DOROTHÉE, *le retenant.* — Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. DE VALCOURT. — Ah ! quand il aurait vendu tous ses habits ! quand il reviendrait nu comme la main ! (*Dorothée*

fait un signe à Marianne, et part comme un éclair.)

MARIANNE. — Et s'il était ici, mon papa?

M. DE VALCOURT. — Ici quelqu'un l'a-t-il vu? Où est-il? où est-il?

PÉTREL. — Ah! s'il était ici! s'il était ici! j'irais donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE. — Eh! mon papa, le voyez-vous?

SCÈNE XV.

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagans de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.

FRÉDÉRIC. — Ah! mon oncle! mon oncle! me pardonnez-vous?

M. DE VALCOURT, *d'une voix étouffée, à force de le presser.* — Te pardonner! Ah! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRÉDÉRIC. — Oui, mon oncle, jamais, jamais. (*Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.*) Ah! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfans! si vous aviez été la cause de leur malheur!

PÉTREL. — C'est moi! pourquoi vous laisser grimper sur mon siége et vous livrer des chevaux fringans? Mais qui pouvait vous refuser quelque chose? Non, quand la voiture aurait dû me passer sur le corps. Tenez, monsieur Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudrait vous l'accorder; mais j'irais de là me jeter dans la rivière.

M. DE VALCOURT. — Que ne m'instruisais-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres et peut-être tes habits? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connaît pas le prix des choses.

FRÉDÉRIC. — Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissais souffrir cette famille, il me semblait commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignais que vous ne me fissiez défense de le secourir, et que par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. DE VALCOURT. — Tu m'aurais donc alors désobéi?

FRÉDÉRIC. — Oui, mon oncle; mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT. — Embrasse-moi, brave Frédéric.... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée?

FRÉDÉRIC. — C'était le jour que je portais l'argent à Pétrel. Le préfet n'était pas à la pension, et je savais que la porte serait fermée le soir à dix heures. Je croyais être de retour auparavant, j'y aurais été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE. — Mon pauvre frère, où as-tu donc couché?

FRÉDÉRIC. — Je trouvai une masure abandonnée, je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étais si content d'avoir soulagé Pétrel!

MARIANNE. — Ah! méchant Rodolphe! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses; il les savait pourtant.

M. DE VALCOURT. — Dès ce moment je lui retire ma tendresse, et toi seul.....

FRÉDÉRIC. — Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE *lui tend la main.* — O mon frère, combien je dois t'aimer !

M. DE VALCOURT. — Eh bien ! qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferais plutôt venir des maîtres de toute espèce, de deux cents lieues. (*Frédéric lui baise la main.*)

PÉTREL, *lui baisant le pan de son habit.* — Mon digne maître, vous êtes toujours le même !

M. DE VALCOURT, *lui frappant sur l'épaule.*—Pétrel, as-tu pris des engagemens avec M. de Vienne ?

PÉTREL. — Bon ! je n'avais pas mon certificat.

M. DE VALCOURT. — Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siége. On pourvoira aussi à tes enfans.

PÉTREL *se met à sangloter et à crier :*— Mon cher maître !... monsieur !... c'est-il bien vrai ? n'est-ce qu'un songe ? Frédéric ! M. Frédéric ! mes pauvres enfans !... Ah ! que j'aille revoir mes chevaux !





COLIN-MAILLARD.

PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.
FRÉDÉRIC, son fils.
LÉONOR, JULIE, } ses filles.
DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, un peu boiteuse, } leurs amies.
DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, bègue, } amis de Frédéric.
ROBERT, leur voisin.
LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, et dans le fond une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche, on voit une grande table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte-voix.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC *avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parlait encore à son père tandis qu'il descend.* — Oui, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à

vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant et en fredonnant tra le ra le ra.*) Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, JULIE.

FRÉDÉRIC. — Eh bien! ma sœur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE. — Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDÉRIC. — Oh! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE. — Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDÉRIC.—Est-ce qu'il avait quelque chose à refuser, dès que je me mêlais de la négociation? Ah ça! petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE. — Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC, *avec un air d'importance.* — C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE. — Vraiment, mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDÉRIC. — Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras. (*Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.*)

JULIE. — Mais tu en as trop?

FRÉDÉRIC, *reculant la tête, et se penchant en arrière.* — Encore un. Bon; en voilà assez pour un voyage. (*Il fait quelques pas, et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.*)

JULIE, *poussant un grand éclat de rire.* — Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan par terre! Ces beaux livres que mon papa ne voulait pas nous laisser toucher, même du bout du doigt! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDÉRIC. — Tu ne sais pas, toi? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins? (*Il se met à ramasser les livres; et tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.*) Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE, *approchant de lui.* — Tu ne finirais jamais sans moi. Tiens, arrange les dans mon tablier.

FRÉDÉRIC. — Ah! c'est bien dit. (*Frédéric se jette à genoux; et d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.*)

JULIE. — Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, et les placer sur la cheminée. (*Elle sort.*)

FRÉDÉRIC, *se relevant tout essoufflé.* — Ouf! je ne voudrais rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des singes. (*Il s'évente avec son chapeau.*)

JULIE, *en rentrant.* — Si tu voyais comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste. (*Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit en les recevant.*) Il faut

convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDÉRIC. — Oh oui! toi surtout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE. — Et toi donc! si ton précepteur n'y veillait sans cesse, tu ne saurais jamais où trouver tes thèmes et tes versions. (*Elle regarde autour d'elle.*) Mais voilà tout, je pense.

FRÉDÉRIC. — Oui, je ne vois plus rien, va. (*Julie sort.*)

FRÉDÉRIC *range la table, les fauteuils et les chaises.* — Bon, nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE, *en rentrant, regarde de tous côtés.* — Ah! voilà qui est bien! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDÉRIC. — Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

JULIE. — Bah! nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDÉRIC. — Oui-da? Si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu?

JULIE, *haussant les épaules.* — O mon Dieu! je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDÉRIC. — Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

JULIE, *en sortant.* — Oui, oui.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *maniant le porte-voix.* — Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric!.... — Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie:*) Courez, volez, troupe joyeuse; le jeu va bientôt commencer. (*Il se retire de la fenêtre, et va vers la porte.*) Eh bien! cela n'est-il pas merveilleux? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étais assis sur mon trône. (*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC. — Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

DUVERNEY l'aîné. — Bon! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourrait bien dégringoler avec sa majesté.

FRÉDÉRIC. — En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY l'aîné. — C'est à peu pres ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY le cadet, *d'un ton pleureur, et en bégayant.* — Hé-é-las! ou-ou-i. Il

me fait en-en-core un peu-eu de mal. Ce mo-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

FRÉDÉRIC. — Est-ce qu'il est avec vous ?

DUVERNEY l'aîné. — Dieu nous en préserve ! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY le cadet. — Il ne son-on-ge qu'à-à-mal.

FRÉDÉRIC. — Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DUVERNEY l'aîné. — J'étais resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendait tout seul. Robert l'a entendu ; il s'est caché, puis il a sauté tout à coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé ; et en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDÉRIC. — Oh ! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société !

DUVERNEY l'aîné. — Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDÉRIC. — Mon papa vous croyait fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison, et il a pensé que ce serait vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY l'aîné. — Ah ! du plaisir? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre ; et il voulait faire croire que c'était nous.

FRÉDÉRIC. — Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY l'aîné. — Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDÉRIC. — A la place de votre papa, je ne voudrais pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY l'aîné. — Que veux-tu? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvait vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvait plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDÉRIC. — Et il en est peut-être fâché à présent.

DUVERNEY l'aîné. — Oh! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement ! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures ; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques !

FRÉDÉRIC. — Que veux-tu dire ?

DUVERNEY l'aîné. — Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison; en sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

FRÉDÉRIC. — Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY l'aîné. — Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlais de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirais pas. Il n'y a pas long-temps qu'un des amis de son père se

fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avait semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resterait pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDÉRIC. — Je t'avoue que je ne serais pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

DUVERNEY l'aîné. — A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaîté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi. Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrais pas faire de mal exprès à qui que ce fût; au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

FRÉDÉRIC. Oh! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le moriginer.

DUVERNEY l'aîné. — S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui jouerait quelque vilain tour.

DUVERNEY le cadet. — Ou-ou-i, je m'en i-irai.

FRÉDÉRIC. — Non, non; nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau-venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE.

Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.

LÉONOR. — Je suis bien votre servante, messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout? Il me semble, mon frère, que tu aurais pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici?

FRÉDÉRIC. — Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames.

LÉONOR. Je suis charmée que tu connaisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici? (*à Duverney l'aîné.*) Je croyais qu'il serait venu avec vous.

DUVERNEY l'aîné. — Il y a long-temps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci!

FRÉDÉRIC. — Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah! mon petit coquin! nous nous verrons.

DOROTHÉE. — Est-ce qu'il pourrait être encore plus espiègle que M. Frédéric?

LOUISE, *d'un air malin.* — C'est beaucoup dire.

ADÉLAÏDE. — M. Frédéric? c'est un agneau en comparaison. Nous le connaissons depuis long-temps, ma sœur et moi, ce M. Robert. N'est-ce pas vrai, Louise?

LOUISE. — Oh! sûrement, il m'a déjà bien fait endêver.

ADÉLAÏDE. — Il était autrefois de la société de mon frère, qui, heureusement, s'en est dépétré. C'est bien le plus méchant lutin!

LÉONOR. — Oh! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE. — Oui; mais faire le mal pour le plaisir de le faire!

JULIE. — C'est cela qui est vilain! Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ironique.* — Crois-tu? Je t'en remercie.

DOROTHÉE. — Ah! ça, ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauvegarde. Tu es la plus grande; et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

LÉONOR. — Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, *d'un air important.* — Oui, oui, tu défendras ces demoiselles; et

vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY l'aîné. — Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure, il me connaît. Je ne crains que pour mon frère.

DUVERNEY le cadet. — Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

LOUISE. — Le voilà bien! Les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'était moi qu'il attaquait toujours.

LÉONOR. — Je le crois : presque tous les méchans sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête et se sauve à son tour.

JULIE. — Eh bien! tu lui fera le chat, toi.

LOUISE. — Oui, tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR. — Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre monsieur le songe-malices.

FRÉDÉRIC. — Ah! le voici.

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADELAIDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT, *à Frédéric, Léonor et Julie, en leur faisant un salut respectueux.* — Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR. — Il nous a fait espérer beaucoup d'avantage de l'honneur de votre connaissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE. — Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDÉRIC. — Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas ?

LÉONOR. — Je crois, monsieur, devoir, avant tout, vous faire connaître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, *d'un son de voix moqueur.* Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR. — Voilà mesdemoiselles de...

ROBERT. — Oh! j'ai bien l'honneur de les connaître. Celle-ci (*montrant Adélaïde*), c'est madame de Pimbêche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là, (*en montrant Louise, et boitant tout autour de la chambre*) hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe, en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur, (*en montrant Duverney l'aîné*) c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis, (*en montrant Duverney le cadet, et faisant tomber son chapeau à terre*) c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde. (*Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.*)

FRÉDÉRIC. — Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT. — Il faut que je vous connaisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR. — Pour vous, monsieur, vous vous faites connaître au premier coup d'œil, et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurais jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étaient pas aussi sincèrement, ils auraient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devais pas m'y attendre.

ROBERT. — Monsieur Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur

fort éloquente? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison.

FRÉDÉRIC. — Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT. — Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. (*Fléchissant un genou devant Léonor.*) Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien!

LÉONOR. — Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiraient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : et si je n'avais pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurais déjà fait. Je vous prie très-instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, *un peu confondu.* — Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois? Allons soyons bons amis. (*Il lui tend la main.*)

LÉONOR *lui donne la sienne.* — Très-volontiers, monsieur Robert, mais à condition....

ROBERT, *lui tournant le dos, et allant vers le petit Duverney.* — Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin : allons tope là. (*Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.*)

DUVERNEY l'aîné, *courant au secours de son frère.* — Monsieur Robert!

FRÉDÉRIC *l'arrête, et se met entr'eux.* — Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille; autrement....

ROBERT. — Eh bien! que feriez-vous, petit marmouset?

FRÉDÉRIC, *d'un ton fier.* — Je suis petit; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT. — En ce cas-là je veux en être. J'aurais cependant envie de faire auparavant un petit assaut. (*Il saute tout à coup sur lui, le prend par la queue, et lui donne un croc en jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, et le repousse. Robert chancelle, et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine, et lui saisit les mains. On veut les séparer.*)

FRÉDÉRIC, *avec sang-froid.* — Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Hé bien! monsieur Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, *en se débattant.* — Aye, aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC. — Je ne me relèverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, *furieux.* — Pardon?

FRÉDÉRIC. — Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT. — Hé bien! oui, grâce, grâce.

FRÉDÉRIC. — S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (*Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser; et quand il est debout*) : Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat. (*Robert paraît honteux. Il garde un moment le silence.*)

DOROTHÉE, *bas à Julie.* — Je n'aurais pas cru ton frère si brave.

JULIE. — Oh! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si long-temps? Nous

devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDÉRIC. — Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas Duverney?

DUVERNEY l'aîné. — Il faut laisser le choix à ces demoiselles. (*Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.*)

LÉONOR. — Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrais retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au loto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous a la fois.

LOUISE. — Moi, j'aimerais mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avais un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter! N'est-il pas vrai, mon ami?

DUVERNEY le cadet. — Oh! ou-ou-i.

LÉONOR. — De tout mon cœur, mes enfans; je vais vous instaler là-haut dans notre chambre. Vous n'y manquerez point d'images ni de joujoux. (*Louise et le petit Duverney se prennent par la main, et sautent de joie.*)

LÉONOR, — Voulez-vous monter avec moi, mes chères amies? J'ai un bonnet charmant à vous montrer. (*Toutes ensemble.*) Oui, mon cœur, allons, allons.

DUVERNEY l'aîné. — Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement?

LÉONOR. — Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles. (*Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.*)

ROBERT, *d'un ton hargneux.* — Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici?

FRÉDÉRIC. — Non, monsieur, ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, ROBERT.

ROBERT. — Bon, nous voilà seuls: nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC. — Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT. — Il y aurait un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDÉRIC. — Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malices à mes amis.

ROBERT. — On m'avait dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries!

FRÉDÉRIC. — Si je les aime? Eh! je ne vis que de cela; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé?

ROBERT. — Tenez, voyez-vous? voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par dessous deux chaises, et faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les siéges à vos amis, car peut-être se défieraient-ils de moi. Et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir: Aye! aye! aye! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha! cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles, qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FRÉDÉRIC — Et si je vous en faisais autant à vous, comment prendriez-vous la chose?

ROBERT. — Oh! moi, c'est bien différent. Mais ces petits idiots?

FRÉDÉRIC. — Vous les croyez idiots, parce qu'ils ne font pas de méchancetés?

ROBERT. — Vous êtes bien difficile au moins? Eh bien! en voulez-vous d'un autre?

FRÉDÉRIC. — A la bonne heure.

ROBERT. — J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à

descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences; et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac! crac! Entendez-vous? Ha, ha, ha, ha!

FRÉDÉRIC. — Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans?

ROBERT. — Eh! tant mieux! c'est le plaisir!

FRÉDÉRIC. — N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal?

ROBERT. — Mais cela ne m'en fait pas à moi.

FRÉDÉRIC.— Ah! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers. vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT. — Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Écoutez, si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney?

FRÉDÉRIC. — Mais c'est vilain encore! On n'aurait qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT *d'un air fanfaron.*— Oh! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC, *en se mordant le bout du doigt.*— Oui da? nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Passe pour cela.

ROBERT. — Eh bien! j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tout seuls; et vous verrez! Je suis à vous dans un moment.

FRÉDÉRIC. — Bon! bon! *Robert fait quelques pas pour sortir* (*Frédéric à part.*) C'est toi qui y seras pris, va. (*Il court après lui.*) monsieur Robert! monsieur Robert!

ROBERT, *revenant sur ses pas.*—Qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC. — Il faut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit; et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT. — Que voulez-vous dire avec vos esprits?

FRÉDÉRIC. — Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paraît tout en feu. (*Il se recule, en affectant de la frayeur.*) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, *un peu effrayé.* — Eh! mon Dieu, que me dites-vous? Et d'où cela vient-il donc?

FRÉDÉRIC, *à voix basse, en le tirant à part.* — C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT, *tremblant.*—Oh! je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDÉRIC.—Vous faisiez tant le brave tout à l'heure.

ROBERT. — Ce n'est pas que j'aie peur..... mais..... mais..... c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRÉDÉRIC. — Oui, allez, allez. Je vais tout disposer moi. Oh! quel plaisir!

ROBERT, *avec un sourire méchant.*— Sentez-vous comme ce sera plaisant!

FRÉDÉRIC. — On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT. — Eh! tant mieux, tant mieux! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. — Ah! tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur? Je vais t'épouvanter, moi.

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR.— Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble?

FRÉDÉRIC.— Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendait faire aux enfans qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR. — Quel est donc ton projet?

FRÉDÉRIC. — Je te le dirai tout à l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant?

DOROTHÉE.— Oui, monsieur Frédéric, mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC.— Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCÈNE X.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR. — Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY l'aîné.—Ah! mademoiselle, de grâce ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAÏDE. — M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE. — Tout cousu qu'il est de méchanceté, je suis sûre que mon frère l'attraperait mille et mille fois.

DOROTHÉE.— Quel service il nous rendrait de nous délivrer de ce mauvais garnement! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il était de notre société.

LÉONOR. — Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY l'aîné.—Il n'en saurait jamais faire assez. Ces ames noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre; et je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas! il donnerait la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE. — Ah ça, Léonor! ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

LÉONOR. —Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADÉLAÏDE.—Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE. — Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchans!

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC, *accourant joyeux.*—Voilà mes batteries toutes dressées Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

LÉONOR. — Mais enfin, peut-on apprendre?....

DOROTHÉE.— Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDÉRIC. — Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR. — Au moins faut-il que nous sachions....

FRÉDÉRIC. — Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY l'aîné. — Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête?

FRÉDÉRIC. — Bon! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout à l'heure combien il est poltron. Mais avant tout, il faut faire descendre les petits, car il pourrait monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher et amène-les ici.

JULIE. — Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR. — Mais Frédéric; je ne sais pas trop si je dois permettre.....

ADÉLAÏDE. — Eh mon Dieu! laisse-le donc faire.

FRÉDÉRIC. — Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR. — A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDÉRIC. — Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (*On range la table et les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise et le petit Duverney.*)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDÉRIC, *allant à leur rencontre.* — Venez, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE. — Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE. — J'ai cru qu'on venait nous chercher pour le goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

FRÉDÉRIC. — J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudrait vous faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY le cadet. — O-oh! a-al-lons-nou-ous-en. (*Julie prend un flambeau sur la table, et les conduit dans le cabinet.*)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDÉRIC. — Tout est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence surtout.

DOROTHÉE. — Oui, oui, soyez tranquille.

FRÉDÉRIC. — J'entends du bruit, je crois. Chut. (*Il court à la porte qui donne sur l'escalier, et prête l'oreille.*) C'est lui, c'est lui. Vite que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE. — Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir. (*Adélaïde bande les yeux à Dorothée, et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repas-

sent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY l'aîné, ROBERT.

Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorsqu'elle étend ses mains en avant.

DOROTHÉE, *saisissant Robert.*—C'est M. Robert. Je le reconnais à sa malice.

FRÉDÉRIC. — Il est vrai, c'est lui; mais il n'était pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT. — Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHÉE. — A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT. — Oui, oui. (*Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de sa poche, et le lui montre.*) Voyez-vous cela?

FRÉDÉRIC, *reculant comme s'il avait peur.* — Oh! comme il est affreux! il m'effraierait moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquiverons.

ROBERT, *bas, à Frédéric.* — C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.* — Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, *bas, à Frédéric.* — Bon, bon! je veux lui faire la mienne aussi.

ADÉLAÏDE. — Eh bien! messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT. — Nous voilà, nous voilà! (*Frédéric rôde autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe, et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothée :*) Je vais me faire prendre. (*Robert revient avec une chaise, et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise, et se met en place à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avait peur qu'on le reconnût.*)

DOROTHÉE, *après l'avoir tâtonné longtemps et fait semblant d'hésiter, s'écrie:* — C'est M. Frédéric!

FRÉDÉRIC, *affectant un air déconcerté.* — Ah! diantre, me voilà pris!

DOROTHÉE, *ôtant son mouchoir.* — Vous vous avisez donc aussi de faire des malices? Je croyais que cela n'appartenait qu'à M Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche. (*Elle bande les yeux à Frédéric, de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et, levant ses deux mains en l'air:*) Combien de doigts?

FRÉDÉRIC. — Six.

DOROTHÉE, *le poussant.* — Pauvre aveugle, passe ton chemin. (*Frédéric erre long-temps et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothée surtout l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre, et tombe tout-à-coup sur Robert.*)

FRÉDÉRIC. — Ha, ha! j'en tiens un. C'est un garçon. M. Robert! (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé,

ROBERT, *bas, à Frédéric.* — Pourquoi me prendre?

FRÉDÉRIC, *bas, à Robert.* — Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains. (*Avec un air mystérieux.*) Motus!

ROBERT, *à part.* — Ah! c'est bon! quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang. (*Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies, et se retirent sur la pointe du pied dans le*

cabinet, en disant l'un après l'autre avant d'y entrer :) Eh bien! c'est-il fait? — Dépêchez-vous donc. — Il vous faut bien du temps. — Que complotez-vous-là tous deux? (*Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant d'une main une torche allumée, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, et lui fait faire quelques pas.*) Allons, les trois tours. Les bras étendus. (*Robert tourne.*) Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (*Il le pousse.*) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin. (*Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes qui tombent autour de lui, et s'écrie :* Que vois-je? Le revenant! sauvons-nous, sauvons-nous! (*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme, et crie avec son porte-voix :*) C'est donc toi qui viens voler mon trésor?

ROBERT, *tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux.* — Qu'entends-je? au feu! au secours! Frédéric! Duverney!

LE PORTE-VOIX. — Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau, et regarde-moi. (*Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le fantôme.*) Je le veux. (*Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu ; et considérant le fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante.*)

LE PORTE-VOIX. — Je te reconnais! Tu es Robert! (*Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, et détourne la tête. Le porte-voix continue :*) Crois-tu donc m'échapper?

ROBERT, *d'une voix entrecoupée.* — Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX. — Tu ne m'as pas volé? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passans? Qui leur accroche au derrière des queues de lapins? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon? Qui estropie les chiens, et coupe la queue à tous les chats? Qui voulait tout à l'heure piquer les fesses à ses amis? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans?

ROBERT. — Ah! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX. — Et tout ce que tu as fait? Tu ne feras plus rien? Qui m'en répond?

ROBERT. — Moi, moi.

LE PORTE-VOIX. — Me le promets-tu?

ROBERT. — Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX. — Eh bien! je te fais grace. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer. (*Le fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.*)

SCÈNE XVI.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LE FANTOME.

M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.

M. DE JULIERS. — Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends?

ROBERT, *sans lever la tête.* — Mais

est-ce que je fais du bruit donc? Mon Dieu! mon Dieu! Ah! ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS, *l'apercevant.* — Qui est là?

ROBERT. — Eh! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grâce.

M. DE JULIERS. — Moi, je vous ai fait grâce?

ROBERT. — Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. DE JULIERS. — Mais, n'est-ce pas Robert?

ROBERT. — Eh oui, je suis Robert! Grâce! grâce!

M. DE JULIERS.—Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture? (*Il pose sa lumière à terre, va à lui, et le relève.*)

ROBERT, *se débattant d'abord, et le reconnaissant ensuite.* — M. de Juliers! c'est vous? (*son visage s'éclaircit.*) Ah! il est parti. (*Il tourne la vue de tous côtés; il aperçoit le fantôme, et se détourne avec effroi.*) Le voilà encore! Le voyez-vous? (*Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, *sortant du cabinet avec des flambeaux.*

Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.

M. DE JULIERS. — Que signifie tout ceci?

FRÉDÉRIC *s'avançant.* — Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER *jette à terre son déguisement et paraît en souquenille.* — Oui, monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS. — Voilà un vilain badinage, mon fils.

FRÉDÉRIC. — Mon papa, demandez à la compagnie, si M. Robert ne l'a pas mérité. Il voulait faire peur à ces petits (*en montrant Louise et Duverney le cadet*). Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, *à Robert.* — Cela est-il vrai?

ROBERT, *lui donnant le masque.* — Hélas! oui, monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS. — Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité?

DOROTHÉE. — C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAÏDE. — Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites!

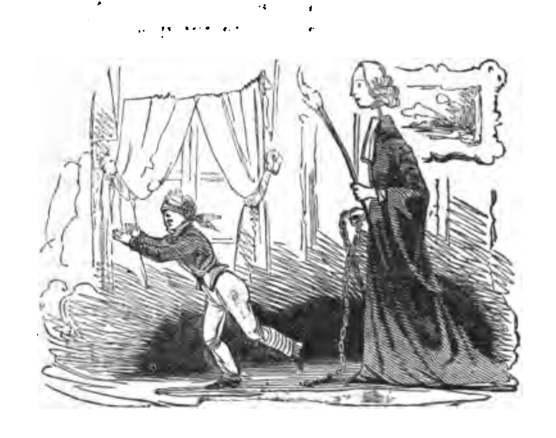
M. DE JULIERS. — Quoi! monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez? Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui se faisaient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, monsieur, et ne reparaissez plus ici. (*Robert confondu se retire.*)

SCÈNE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

M. DE JULIERS. — Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les

frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre, peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.



LA PETITE FILLE A MOUSTACHES.

« Veux-tu bien faire ce que je te dis, Placide? Mais voyez donc ce petit obstiné! Allons, monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne. » C'est de ce ton qu'on entendait toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisait jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensait, au contraire, lui paraissait un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposait étaient toujours tristes et ennuyeux; puis elle les choisissait elle-même le lendemain comme les plus amusans. Il fallait que son malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osait se permettre la plus légère représentation, elle prenait aussitot contre lui ses grands airs, brisait quelquefois ses joujoux, et le pauvre Placide était obligé de rester seul dans un coin sans amusement.

Les parens de Camille avaient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère surtout ne cessait de lui représenter qu'on ne parvenait à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance; qu'une petite fille qui prétendait imposer aux autres ses volontés, était la plus insupportable créature de l'univers; ces sages leçons étaient inutiles. Déjà son frère, aigri par son arrogance, commençait à ne plus l'aimer; toutes ses compagnes fuyaient loin d'elle; et Camille, au lieu de se corriger, n'en devenait que plus volontaire et plus exigeante.

Un officier d'un caractère franc, et d'un esprit très-raisonnable, dînait un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitait son frère, et tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse, mais enfin excédé par tant d'impertinences : Si j'avais une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à madame de Florigni, je sais bien, madame, ce que j'en ferais.

Et quoi donc, monsieur? lui répondit-elle.

Je lui donnerais, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferais appliquer des moustaches, et j'en ferais un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit, et des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, et résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvaient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il serait cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vînt dîner chez leurs parens un homme raisonnable pour leur dire en face qu'elles seraient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce et gentille demoiselle.

PHILIPPINE ET MAXIMIN.

Madame de Cerni, jeune veuve, avait deux enfans nommés Philippine et Maximin, l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle était, sentait la prédilection de sa maman pour son frère : elle en était affligée ; mais elle cachait, dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causait cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondait point à la beauté de son ame : son frère était beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs et toutes les caresses de madame de Cerni étaient pour lui seul ; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupaient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en était que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeait jusqu'à ses besoins. Elle versait des torrens de larmes, lorsqu'elle se voyait seule et abandonnée ; mais jamais elle ne laissait échapper devant les autres la plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'était en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et par ses prévenances, elle cherchait à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquait en beauté ; les qualités de son ame échappaient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnait Philippine, surtout depuis la mort de son père, semblait ne la regarder qu'avec une espèce de répugnance. Elle la grondait sans cesse, et exigeait d'elle des perfections qu'on n'aurait pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mere injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances : Mais Philippine, qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyait voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins et pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettait toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connaître. Aussi long-temps que sa maladie eut quelque apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prières, les ordres mêmes ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine ; mais ses chagrins recommencèrent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame de Cerni s'entretenait avec ses deux enfans des maux qu'elle avait soufferts dans sa maladie, et les remerciait des soins tendres et empressés qu'elle avait reçus de leur amour : Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos désirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que désires-tu, Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre et une épée, maman, répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine? Moi, maman? moi? répondit-elle toute tremblante ; je n'ai rien à désirer, si vous

m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, mademoiselle. Que désirez-vous? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère, elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance qu'elle ne l'avait jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes; et cachant tout à coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : Donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni, attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avait jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, et l'accabla de baisers. Philippine, qui recevait, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour. Elle baisait ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui, moins injuste, avait toujours aimé sincèrement sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûtèrent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni rendit avec usure à Philippine tout ce qu'elle lui avait dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux; il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la faiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa dans sa jeunesse bien des étourderies qui lui auraient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvait le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnait, achevèrent de le ramener; et ils éprouvèrent tous trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères et les sœurs, la plus vive et la plus égale tendresse entre les pères et les enfans.

L'AGNEAU.

La petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, était assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempait, pour son déjeuner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps, il passait sur le chemin un voiturier qui portait dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il allait vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrottés et la tête pendante, remplissaient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçaient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtait qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jeta à ses pieds un agneau qu'il portait en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, et de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeuner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussitôt : Pourquoi le plaindrais-je? Aujourd'hui ou demain, on t'aurait passé un grand

couteau dans le cou, au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parlait ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un *béé* languissant, comme s'il criait après sa mère.

Il serait difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore pardessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage, et lui souffle, de toute son haleine, dans les narines et sur le museau. Elle sentit la pauvre bête s'agiter peu à peu; et son propre cœur tressaillait à chacun de ses mouvemens. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle, puis les ramassant, du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les lui faire glisser entre les dents, qu'il tenait étroitement serrées. L'agneau, qui ne mourait que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de la queue, et à redresser ses oreilles. Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeuner de Fanchonnette, qui le voyait faire en souriant. Enfin, un quart d'heure ne s'était pas écoulé, qu'il avait déjà fait mille cabrioles. Fanchonnette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, et le présenta à sa mère. Bebé, c'est ainsi qu'elle l'appelait, devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins Elle partageait avec lui le peu de pain qu'on lui donnait pour ses repas; elle ne l'aurait pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bebé fut si reconnaissant de son amitié, qu'il ne la quittait jamais d'un seul pas. Il venait manger dans sa main, il bondissait autour d'elle; et lorsqu'elle était quelquefois obligée de sortir sans lui, il poussait les bêlemens les plus plaintifs. Dieu qui voulait payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bebé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; en sorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute la famille, et lui fournit de sa laine les meilleurs vêtemens.



JACQUOT.

Monsieur de Cursol revenait, un jour, à cheval d'une promenade dans ses terres. Comme il passait le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissemens qui partaient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avait un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendait ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivait, et franchit d'un saut les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna les yeux de toutes parts; enfin, il aperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse était étendu un enfant d'environ cinq ans, qui pleurait. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, et lui dit :

Que fais-tu là, mon petit ami ?

L'ENFANT. — J'appelle ma mère. Hier on l'a couchée ici, et elle ne se lève pas.

M. DE CURSOL. — C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'ENFANT. — Oui, on dit qu'elle est morte; mais je ne peux pas le croire. Elle se portait si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon ! elle me dit qu'elle allait revenir, et elle ne revint pas. Mon père s'en est allé, mon

petit frère aussi, et les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

M. DE CURSOL. — Ils ne veulent plus de toi? Et pourquoi donc?

L'ENFANT. — Je n'en sais rien; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent et me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon père et sur ma mère. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mère, lève-toi, lève-toi!

Les larmes roulaient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton père s'en est allé, et ton frère aussi? Où sont-ils donc?

L'ENFANT. — Je ne sais pas où est mon père; et mon petit frère est parti hier pour un autre village. Il vint un monsieur tout noir, comme notre curé, qui l'emmena avec lui.

M. DE CURSOL. — Et où demeures-tu à présent?

L'ENFANT. — Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon; mais (*en montrant la fosse*) j'aime encore plus ma mère qui est là. Ma mère, ma mère! pourquoi es-tu si long-temps couchée? Quand est-ce que tu te lèveras?

M. DE CURSOL. — Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

L'ENFANT. — Eh bien! je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle. Ah! je l'ai vue, lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle était pâle! comme elle était froide! Je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus long-temps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et lui dit:

Comment t'appelles-tu, mon cher ami?

L'ENFANT. — On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage; et Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon?

JACQUOT. — Oui! oui, oui, mon beau monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vite que ses petits pieds pouvaient le lui permettre, et il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit notre gentilhomme entrer dans sa chaumière, et le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt et courant cacher sa tête entre ses genoux, dit: La voilà; c'est mon autre mère. Elle ne savait que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-temps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avait trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avait inspirée, et la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardait les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siége auprès d'elle, et commença ainsi son récit:

Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dons la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, et fort bien bâti. Sa femme était d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé; du reste, très-diligente et très-économe. Ils étaient mariés depuis sept ans, vivaient fort bien ensemble, et ils auraient fait le couple le plus heureux, s'ils avaient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédait que son métier; et Madeleine, qui était orpheline, n'avait apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avait gagné au service du bon curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, et une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de se soutenir pendant les premières an-

nées de leur mariage, à force de travail et d'économie. Mais il était venu des enfans : c'est là ce qui commença à les déranger. Encore auraient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur était arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avait travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue, et sa maladie dura tout l'automne et tout l'hiver. Les remèdes étaient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'allait pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittaient peu à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avait une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'apothicaire et le médecin. Le travail de Julien n'allait plus du tout; il avait perdu toutes ses pratiques : et Madeleine ne trouvait pas de journées à gagner, parce que ses forces s'étaient affaiblies, et que personne ne voulait l'employer. De plus, le loyer de leur maison, et la rente de l'argent qu'ils avaient emprunté, les écrasaient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; et ils se trouvaient bien heureux, lorsqu'ils avaient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots, le petit Jacquot se retira dans un coin, et se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenait leur maison, voyant qu'ils n'avaient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hiver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourraient gagner des journees à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'était pas payé en entier, il ferait vendre leurs meubles, et mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse et une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, monsieur, que mon cœur s'est serré bien souvent d'entendre ces bons voisins se lamenter, et de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, et je le priai d'avoir compassion de leur misère. Je lui dis que j'engagerais, s'il le fallait, ma chaumière, qui était tout ce que je possédais. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi bien qu'eux, me répondit-il, voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah! monsieur (*ici des larmes coulèrent sur les joues de Suzon*), j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage; mais que je souffrais de n'être qu'une pauvre veuve, et de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens! Combien les riches pourraient faire de bien, s'ils en avaient la volonté comme les pauvres! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Madeleine d'aller se jeter aux pieds du curé chez qui elle avait servi quelques années en digne et honnête fille, et de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parlerait à son mari; mais qu'elle aurait bien de la peine à faire ce que je lui disais, parce que le curé pourrait croire qu'ils étaient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avait coutume de le faire, ses deux enfans, et me pria de les garder jusqu'au soir. Elle voulait aller dans le village voisin, et voir si elle ne pourrait pas trouver chez le tisserand du chanvre à filer, pour payer leur dette. Elle n'avait jamais pu prendre sur elle-même de se présenter

chez le curé, son ancien maître; mais son mari devait y aller à sa place; et il s'était mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimais beaucoup, les ayant vus naître. Madeleine, en partant, les serra contre son cœur, et les embrassa, comme si elle les voyait pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avait les yeux tout pleins de larmes; et elle dit à l'aîné : Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bien tôt de retour, et je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulais bien garder ses enfans, les embrassa encore, et sortit.

Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyais partie, je pensai que c'était un fagot mal appuyé contre la muraille, qui avait roulé à terre; et je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit; et je ne voyais point reparaître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y était pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, et j'entrai. O mon Dieu! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue raide morte au pied d'une échelle! je demeurai moi-même immobile, et froide comme une pierre. Je ne savais ce que je devais faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en hochant la tête, et envoya tout de suite chercher le bailli. Les gens de justice et le chirurgien examinèrent comment elle pouvait s'être tuée; et on trouva qu'elle devait être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeler pour avoir du secours, elle était expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle était rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devait rapporter la filasse; et comme elle avait encore les yeux troubles de larmes, elle n'avait pas bien vu à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle, et elle était tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui était à côté d'elle, le disait assez. Cependant il vint d'autres idées au bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, et sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière; et il dit qu'il allait faire des informations pour savoir ce que Julien était devenu. Je lui offris de garder les deux enfans chez moi; car, bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disais : Le bon Dieu sait que je suis une pauvre veuve; et s'il met ces enfans à ma charge, il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté long-temps. Hier même, quelques heures après que Madeleine eut été enterrée, le bon curé, chez qui elle avait servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte, et, comme personne n'ouvrait, il vint à ma fenêtre, et me demanda où était Julien le cordonnier, qui demeurait dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il voulait se donner la peine d'entrer un moment, j'aurais bien des choses à lui dire. Il entra, et s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui était arrivé; il versa un torrent de larmes; je lui dis ensuite que Julien avait eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvait. Il parut surpris, et il m'assura qu'il n'avait absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui, il les caressa beaucoup, et Jacquot lui demanda s'il ne pourrait pas réveiller sa mère, qui dormait depuis si long-temps. Les larmes revinrent aux yeux du bon curé, en entendant ainsi parler cet enfant, et il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits

garçons, et je les garderai avec moi. Si leur père revient, et qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mère; et il m'en aurait coûté de me les voir ôter si vite. Monsieur le curé, lui répondis-je, je ne saurais consentir à me séparer de ces enfans : je suis accoutumée à eux, et ils sont accoutumés à moi. — Eh bien! ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, et moi, je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien. Je ne pouvais refuser cela au bon curé. Il demanda à Jacquot s'il ne serait pas bien aise d'aller avec lui. Là où est ma mère? répondit Jacquot; oh! oui de bon cœur. — Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin. — Non, non, laissez-moi ici avec Suzon; j'irai tous les jours voir ma mère; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant, qui était allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il allait faire emporter par son valet le plus jeune, qui m'aurait donné plus d'embarras que l'aîné : et il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, et que les gens de justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers, et que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les aient dans la bouche; et lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent, et veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, et il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mère.

M. de Cursol avait écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot était revenu auprès d'elle. Il la regardait avec amitié, et l'appelait de temps en temps sa mère. Enfin M. de Cursol dit à Suzon : Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

SUZON. — Je n'ai fait que ce que je devais. Nous ne sommes ici-bas que pour nous aider et nous secourir. Je pensais toujours que je ne pouvais rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah! si j'avais pu en faire davantage! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, et ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, et j'espère qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

M. DE CURSOL. — Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie?

SUZON. — Je ferai en sorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. DE CURSOL. — Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtemens?

SUZON. — J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon, et les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre et pour filer; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier et travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL. — Vous êtes donc bien

décidée à garder Jacquot avec vous ?

SUZON. — Toujours, monsieur. Je ne saurais vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL. — Vous êtes apparemment alliée à sa famille ?

SUZON. — Nous ne sommes alliés que par le voisinage et par la religion.

M. DE CURSOL. — Et moi, je vous suis allié à l'un et à l'autre par la religion et par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot ; et puisque vous êtes si bien accoutumée l'un à l'autre, et que vous méritez vous-même, par votre bienfaisance, tout ce que son attachement pour sa mère a su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, et j'aurai soin de votre sort. Vendez votre jardin et votre chaumière, et venez auprès de moi. Vous y serez nourrie et logée pendant votre vie entière.

SUZON, *le regardant avec des yeux attendris*. — Ne soyez point fâché contre moi. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL. — Et pourquoi donc?

SUZON. — D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, et où j'ai vécu si long-temps : et puis il me serait impossible de me faire au tracas d'une grande maison, et à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberais malade si je n'avais rien à faire, ou si je mangeais de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école, et pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot et moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfans ; Jacquot sera le mien : et le peu que j'ai lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL. — A la bonne heure. Je ne voudrais pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi de votre côté les soins et le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir ; et ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, et attacha ses lèvres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce monsieur ; il veut être ton père. Jacquot baisa la main de M. de Cursol ; mais il dit à Suzon : Comment peut-il être mon père? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot ; et jetant sa bourse sur la table : Adieu, brave Suzon, dit-il ; adieu, mon petit ami, vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, et prit sa route vers la paroisse du curé qui avait emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissait tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne pasteur le sujet de sa visite, et lui demanda s'il savait ce qu'était devenu le père des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le curé, il n'y a pas un quart d'heure que j'ai reçu de lui cette

lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'une et l'autre, et la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici; ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, et lut ce qui suit :

« MA CHÈRE FEMME,

« Je ne puis penser, sans chagrin, que tu aies été dans la peine à cause de mon absence; mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étais en chemin pour me rendre chez M. le curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant? Je ne ferai que sortir d'une dette pour entrer dans une autre, et il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, et qui peux travailler, aller demander tant d'argent! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le curé a fait notre mariage; il nous aime comme ses enfans; mais s'il allait me refuser par mépris, ou qu'il fût hors d'état de nous secourir! Et puis quand il m'avancerait la somme pour un an, serais-je bien sûr de pouvoir la lui rendre? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un voleur? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disais, ma chère Madeleine, et je pensai ensuite comment je pourrais nous tirer de peine, toi et moi, d'une manière plus honnête. Je ne savais quel parti prendre. Je poussais bien des soupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout à coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand et robuste, quel mal y aurait-il de te faire soldat pour quelques années? Tu sais lire, écrire et compter joliment, tu peux encore faire la fortune de ta femme et de tes enfans; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, et que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étais depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derrière moi deux soldats Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demandèrent d'où je venais, où j'allais, et si je ne serais pas bien-aise de servir le roi? Je fis d'abord comme si je n'avais pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmentèrent encore, et me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrais bien m'enrôler pour six ans. Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt bâclée. Ils m'emmenèrent devant un officier. Il me fit toiser, et me demanda si je savais lire, écrire et compter; et quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit aussitôt délivrer mon argent; et de cette façon, ma chère Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de suite les trente écus que je dois, et six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, et envoie-les bientôt à l'école. Je sais que tu es adroite et diligente; mais avec tout cela, tu ne saurais aller bien loin. Patience! j'aurai une paie de cinq sols par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sols pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu; six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, et nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Elève bien nos enfans; retiens-les à la maison, et fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, et dis-leur bien des choses du bon Dieu, et d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur; prie-le pour moi,

et je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement; tu n'auras qu'à donner ta lettre au curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfans. Dis à Jacquot que s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses! Aime-moi toujours, et je resterai toujours ton fidèle mari. »

JULIEN.

Les yeux de M. de Cursol s'étaient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeler un bon mari, un bon père, et un honnête homme! Monsieur le curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien, je paierai ses dettes, et je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur père! ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, et leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en paierai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne curé était trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la main, et partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, et jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, serait le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, et se croit la mère de ses enfans. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien; et il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui survient quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses; et il s'en retourne toujours chez lui soulagé de son chagrin.

LE SERIN.

Serins à vendre! qui veut acheter des serins, de jolis serins?

Ainsi criait un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit : elle courut à la fenêtre, et regarda de tous côtés dans la rue. C'était un marchand d'oiseaux, qui en portait une grande cage sur sa tête. Elle était toute pleine de serins. Ils sautillaient si légèrement sur les bâtons, et gazouillaient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre, pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un serin, mademoiselle, cria l'oiseleur? Peut-être bien, lui répondit Joséphine; cela ne dépend pas tout-à-fait de moi; attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avait une large borne de l'autre côté de la rue : il y déposa sa cage, et se tint debout à côté. Joséphine, dans cet inter-

valle, courut à la chambre de son père; elle y entra tout essoufflée, en lui criant: Venez vite, mon papa; venez, venez.

M. DE GOURCY. — Et qu'y a-t-il donc de si pressé?

JOSÉPHINE. — C'est un homme qui vend des serins : il en a, je crois, plus d'un cent; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

M. DE GOURCY. — Et pourquoi en as-tu tant de joie?

JOSÉPHINE. — Ah, mon papa! c'est que je veux... c'est-à-dire, si vous me le permettez, je voudrais bien en acheter un.

M. DE GOURCY. — Et as-tu de l'argent?

JOSÉPHINE. — Oh! j'en ai assez dans ma bourse.

M. DE GOURCY. — Mais qui nourrira ce pauvre oiseau?

JOSÉPHINE. — Moi, moi, mon papa. Vous verrez; il sera bien aise de m'appartenir.

M. DE GOURCY.—Ah! je crains bien...

JOSÉPHINE. — Et quoi donc?

M. DE GOURCY. — Que tu ne le laisses mourir de soif ou de faim.

JOSÉPHINE. — Moi, le laisser mourir de soif ou de faim? Oh! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeuner, avant que mon oiseau ait eu le sien.

M. DE GOURCY.—Joséphine, Joséphine, tu es bien étourdie; tu n'as qu'à l'oublier un jour seulement.

Joséphine donna de si belles paroles à son père; elle lui fit tant de caresses, et le tirailla si fort par le pan de son habit, que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de sa fille. Il traversa la rue en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, et choisirent le plus beau serin de toute la volière. C'était un mâle du jaune le plus brillant, avec une petite houppe noire sur la tête. Qui fut jamais plus content que ne l'était alors Joséphine? Elle présenta sa bourse à son père, pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy tira de la sienne de quoi acheter une belle cage, garnie d'une mangeoire et d'un abreuvoir de cristal.

Joséphine n'eut pas plus tôt installé le serin dans son petit palais, qu'elle courut par toute la maison, en appelant sa mère, ses sœurs, tous les domestiques, et leur montrant l'oiseau que son père avait bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venait quelqu'une de ses petites amies, les premiers mots qu'elle leur disait, c'était : Savez-vous bien que j'ai le plus joli serin de tout Paris? il est jaune comme de l'or, et il a un panache noir, comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvait fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeait, en se levant, qu'à lui donner du grain nouveau, et de l'eau bien pure. Lorsqu'on servait des biscuits sur la table de son père, la part de Mimi était faite la première. Elle avait toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui. La cage était garnie de tous côtés de mouron frais, et de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions : il apprit à distinguer Joséphine; et, au premier pas qu'elle faisait dans la chambre, c'était des battemens d'ailes et des *cuic, cuic*, qui ne finissaient pas. Joséphine le mangeait de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter . il se faisait lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il roulait si long-temps sa voix dans son gosier, qu'on aurait cru qu'il allait tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences. Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençait de plus belle, et d'un ton si fort et si brillant, qu'on l'entendait dans toute la maison.

Joséphine passait des heures entières à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissait quelquefois tomber son ouvrage

de ses mains pour le regarder; et lorsqu'il l'avait régalée d'une jolie chanson, elle le régalait à son tour d'un air de serinette, qu'il cherchait ensuite à répéter.

Cependant Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic, cuic*, disait-il toujours d'aussi loin qu'il voyait Joséphine : Joséphine ne l'entendait plus.

Près de huit jours s'étaient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais, ni biscuit. Il répétait les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris; il en composait de nouveaux pour elle; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avait bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête était arrivé. Son parrain lui avait donné une grande poupée qui allait sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appelait Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levait jusqu'au soir, elle ne s'occupait qu'à habiller et à déshabiller cent fois mademoiselle Colombine, à lui parler, et à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau était encore bien content, lorsqu'on lui donnait sur la fin du jour quelque nourriture.

Quelquefois il lui arrivait d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, et tournant par hasard les yeux vers la cage, vit que le serin était couché sur le ventre, et qu'il haletait avec peine. Ses plumes étaient hérissées, et il paraissait rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche; plus de ces *cuic, cuic* d'amitié : la pauvre bête avait à peine assez de force pour respirer.

Joséphine! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton serin? Joséphine rougit. Ah! mon papa, c'est que j'ai.... c'est que j'ai oublié..... et alla toute tremblante chercher la boîte de millet. M. de Gourcy décrocha la cage, et visita la mangeoire et l'abreuvoir. Hélas! Mimi n'avait plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

Ah, mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avais prévu, je ne t'aurais jamais acheté. Toute la compagnie, qui était à table, se leva en frappant dans ses mains, et en s'écriant : Le pauvre oiseau!

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, et remplit l'abreuvoir d'eau fraîche : il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, et mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain, M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, et qu'on en fît présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passait pour un enfant très-soigneux, et qui aurait pour lui plus d'attentions que Joséphine. Il aurait fallu entendre les regrets et les plaintes de la petite fille : Ah! mon cher oiseau, mon pauvre Mimi! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie; laissez-le moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, et lui rendit le serin. Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère, et des exhortations pressantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il, est renfermée, et n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu lui laisses encore souffrir ou la soif, ou la faim... A ces mots, un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa et les baisa, mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde

fois de Mimi, et Mimi réconcilié de bon cœur avec Joséphine. Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parens furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, et pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui était nécessaire. Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer; elle envoya chercher ses petites amies, et sa gaieté revint: elles allèrent ensemble à la promenade, et à leur retour elles passèrent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard et aux quatre coins; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard, et Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès la pointe du jour, elle se réveilla en pensant aux amusemens de la veille. Si sa gouvernante avait voulu l'en croire, elle aurait couru, en se levant, chez les demoiselles de Saint-Maur: il fallut attendre jusqu'à l'après-dîner; mais à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces demoiselles.

Et Mimi? il fut obligé de rester seul et de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi? Qui aurait pensé à lui dans toutes ces dissipations?

Le quatrième jour, M. et madame de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'était guère occupée de leur retour. A peine son père l'eut-il embrassée et se fut-il informé de sa santé, qu'il lui dit: Comment se porte Mimi?

Fort bien, s'écria Joséphine, un peu surprise; et elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau. Hélas! la pauvre bête ne vivait plus: elle était couchée sur le ventre, les ailes étendues et le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri et se tordit les mains. Toute la famille accourut, et fut témoin de ce malheur. Ah, mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse! Si je t'avais étouffé le jour de mon départ, tu n'aurais eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourmens de la faim et de la soif, et que tu es mort dans une longue et cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine aurait voulu se cacher dans les entrailles de la terre: elle aurait donné tous ses *joujoux* et toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi; mais tout cela était alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau, le fit vider et remplir de paille, et le suspendit au plancher. Joséphine n'osait y porter ses regards: les larmes lui venaient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'apercevait; elle priait chaque jour son père de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il échappait à Joséphine quelque trait d'étourderie et de légèreté, l'oiseau était remis à sa place, et elle entendait dire à tout le monde: Pauvre Mimi, tu as souffert une mort bien cruelle!



LES ENFANS QUI VEULENT SE GOUVERNER EUX-MEMES.

CASIMIR. — Ah! mon papa, que je voudrais être grand, grand comme vous!

M. D'ORSAY. — Et pourquoi le voudrais-tu, mon fils?

CASIMIR. — C'est que je n'aurais plus à recevoir les ordres de personne, et que je pourrais faire tout ce qui me passerait par la tête.

M. D'ORSAY. — Il en arriverait des choses bien merveilleuses, j'imagine.

CASIMIR. — Oh! je vous en réponds.

M. D'ORSAY. — Et toi, Julie, voudrais-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairait?

JULIE. — Vraiment oui, mon papa.

CASIMIR. — Oh! si Julie et moi nous étions les maîtres!

M. D'ORSAY. — Mes enfans, je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

CASIMIR. — Vous vous moquez de nous, mon papa.

M. D'ORSAY. — Non, je parle très-sérieusement. Demain, ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

CASIMIR. — Quel plaisir nous allons

avoir de nous sentir la bride sur le cou !

M. D'ORSAY. — Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement : je vous l'abandonne jusqu' à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

CASIMIR. — Sur ce pied-là, nous serons long-temps nos maîtres.

M. D'ORSAY. — Je serai bien aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi, préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfans, au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend tristes et pesans : c'est ce qui arriva à Casimir et à Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, et se levèrent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayèrent un peu par la douce pensée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendrait dans l'idée.

Allons, par où commencerons-nous ? dit Casimir à sa sœur, quand ils furent habillés, et qu'ils eurent déjeûné.

JULIE. — Nous allons jouer.

CASIMIR. — Et à quoi ?

JULIE. — Il faut bâtir des châteaux de cartes.

CASIMIR. — Oh ! c'est un amusement bien triste ! je n'en suis pas.

JULIE. — Veux-tu jouer à colin-maillard ?

CASIMIR. — Nous ne sommes que deux.

JULIE. — Aux dames, ou au domino ?

CASIMIR. — Tu sais que je ne puis souffrir ces jeux où l'on est assis.

JULIE. — Eh bien ! propose m'en quelqu'un de ton goût.

CASIMIR. — Nous n'avons qu'à jouer à broche-en-cul.

JULIE. — Oui, c'est un joli jeu pour une demoiselle !

CASIMIR. — Nous jouerons, si tu veux, au carrosse : tu seras le cheval, et moi le cocher.

JULIE. — Oui-dà ! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

CASIMIR. — Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

JULIE. — Mais cela me fait mal. Non, non, point de ces jeux.

CASIMIR. — Tu ne veux donc pas ? Hé bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, et tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

JULIE. — Fi de ta chasse, tu as toujours tes pieds sur mes talons, et tes poings enfoncés dans mes côtes.

CASIMIR. — Puisque tu ne veux aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien ?

JULIE. — Ni moi avec toi, m'entends-tu bien aussi ?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étaient, chacun s'en alla dans un coin ; et ils furent long-temps sans se regarder et sans se dire une parole.

Ils en étaient encore à se bouder lorsque l'horloge sonna. Dix heures ! Il ne leur restait plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, et lui dit : Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

JULIE. — Oh ! je n'ai pas de marrons. Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

CASIMIR. — Je te les devais hier ; mais je ne dois rien aujourd'hui.

JULIE. — Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît ?

CASIMIR. — C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

JULIE. — Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

CASIMIR. — Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

JULIE. — En ce cas, je ne jouerai pas.

CASIMIR. — Tu en es bien la maîtresse.

Seconde bouderie; et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet et le fit claquer; Julie arrangea sa poupée, et entama une conversation avec elle. Casimir grommelait entre ses dents, Julie poussait des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures! Ils n'avaient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre, et ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence: Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

CASIMIR. — Ah! voilà qui est bien! J'ai un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

JULIE. — Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

CASIMIR. — Comme tu parles! As-tu jamais vu que les chevaux aient le mors ailleurs qu'entre les dents?

JULIE. — Mais je ne suis pas un véritable cheval.

CASIMIR. — Tu dois faire comme si tu l'etais.

JULIE. — Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

CASIMIR. — Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

JULIE. — Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

CASIMIR. — Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

JULIE. — Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet; Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne sait plus claquer. Les ajustemens de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle; et M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. Mais qu'avez-vous donc? leur dit-il, en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfans. Ils s'essuyèrent les yeux, et suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avait même une bouteille de vin auprès de chaque couvert. Mes enfans, leur dit M. d'Orsay, si j'avais encore quelques droits sur vous, je vous défendrais de manger de tous ces plats, et surtout de boire du vin. Je vous prescrirais au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin et les épiceries sont dangereux pour les enfans. Mais vous êtes maintenant vos maîtres: vous pouvez boire et manger suivant votre caprice. Les enfans ne se le laissèrent pas dire deux fois. L'un avalait de gros morceaux de viande sans pain; l'autre prenait de la sauce à grandes cuillerées. Ils se versaient de pleines rasades de vin, qu'ils oubliaient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés. Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay; mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur dérobions le fruit d'une importante leçon.

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari; et elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se leva de table. Le ventre des enfans était tendu comme un tambour; et leurs petites têtes commencèrent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Casimir; et il emmena sa sœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avait dans le jardin un petit étang, au bord de l'étang un batelet; Casimir eut la fantaisie d'y entrer. Julie l'arrêta. Tu sais bien, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

Défendu! répondit Casimir. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes?

Ah! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère, et ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près, mais il ne jugea pas à propos de se découvrir. Il savait que l'étang n'était pas bien profond. Quand ils y tomberaient, se disait-il, je n'aurais pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfans voulaient détacher le bateau du bord, et le pousser vers le milieu de l'étang; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenait. Puisque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Casimir, il faut du moins nous balancer. Aussitôt, ayant écarté ses jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarrassée, ils ne tardèrent pas long-temps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un l'autre pour se soutenir; mais, *plump!* ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet, et du bord dans l'étang. M. d'Orsay sortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il était caché. Il se jeta dans l'eau, saisit de chaque main un de ses téméraires enfans, et les ramena à la maison demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomissemens violens pendant qu'on leur ôtait leurs habits et qu'on les frottait. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étaient successivement dans un accablement et dans des convulsions qui faisaient frémir. Ils se plaignaient d'un mal de tête affreux et de tiraillemens d'entrailles; ils tombaient à chaque instant en faiblesse, puis c'étaient des nausées et des étouffemens.

C'est dans cet état déplorable qu'ils passèrent le reste du jour. Il leur échappait des sanglots et des torrens de larmes, jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, et leur demanda comment ils avaient passé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un et l'autre d'une voix affaiblie : nous nous sommes levés très-souvent, et la tête et le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfans, leur dit M. d'Orsay, que je vous plains! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc, mes amis? vous disiez l'autre jour qu'il était si triste de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Casimir.

C'est pour long-temps, ajouta Julie.

M. D'ORSAY. — Vous ne voulez donc plus vous appartenir?

CASIMIR. — Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

JULIE. — Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. D'ORSAY. — Pensez-bien à ce que vous dites; car, si je reprends mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai d'abord quelque chose de désagréable à vous ordonner.

CASIMIR. — N'importe, mon papa. Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. D'ORSAY. — Hé bien! j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a un mauvais goût, mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous consentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre; qu'on m'obéisse!

CASIMIR. — Oui, oui, mon papa.

JULIE. — Quand ce serait amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pilules qu'il leur présenta. Les enfans, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisaient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce remède fit heureusement son effet, et ils guérirent tous deux.

Lorsqu'on voulait dans la suite les menacer d'une punition effrayante, on leur disait : Nous allons vous donner la liberté; et les enfans tremblaient encore plus de cette menace que ceux à qui l'on dirait : Je vais vous mettre en prison.

LES BUISSONS.

Dans une riante soirée de mai, M. d'Ogères était assis, avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer la beauté de la nature que le soleil couchant semblait revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivait s'élevaient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchait sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchans arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me lèverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, et *ritz, ratz!* je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chasse, et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner. Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogères. En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons, et rappelle-toi ce que nous faisons vers la Saint-Jean.

ARMAND. — Et quoi donc, mon papa?

M. D'OGÈRES. — N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

ARMAND. — Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons, qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin!

M. D'OGÈRES. — Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

ARMAND. — Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi, il vaut bien mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

M. D'OGÈRES. — Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement, et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

ARMAND. — Mais le buisson n'a pas besoin de vêtemens. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer. Il faut, dès demain, jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

M. D'OGÈRES. — Je ne demande pas mieux. Allons! à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyait déjà un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé comme il l'était de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand allait le premier d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avait bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui allaient et venaient en voltigeant sur leurs branches. Doucement, dit M. d'Ogères à son fils, suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé. Ils remontèrent la colline, s'assirent et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportaient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avaient accrochés la veille aux brebis. Il venait des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin.

Que veut dire cela? s'écria Armand tout étonné. Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportais hier si légèrement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire? Que le ciel nous en préserve! s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogères, qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET. — Mon frère, voilà tous nos camarades qui se retirent; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous?

L'AINÉ. — Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET. — Cela ne fait rien: jouons toujours.

L'AINÉ. — Mais à quoi?

LE CADET. — A colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ. — Bon, cela ne finirait pas. Ce n'est pas comme dans une foule, où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela; on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapais, je saurais à coup sûr qui j'aurais pris.

LE CADET. — Tu as raison. Hé bien! jouons à la main chaude.

L'AINÉ. — Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET. — Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ. — Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET. — Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux; et mets ton autre main sur le dos. Bien comme cela. Tu ne regardes pas au moins?

L'AINÉ. — Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET, *donnant son coup*. — Pan. Qui a frappé?

L'AINÉ, *se relevant*. — Eh! c'est toi.

LE CADET. — Oui. Mais de quelle main?

L'aîné ne s'attendait pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'était de la gauche que son frère l'avait frappé.

LES TULIPES.

Lucette avait vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs. Semblable au papillon léger, elle avait souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvait les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusait à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçait des ognons. Ah, mon papa! s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains ognons pour la cuisine!

Son père lui répondit qu'il savait bien ce qu'il avait à faire : et il allait lui apprendre que c'était de ces ognons que sortiraient l'année suivante des tulipes nouvelles; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter. Comme son père vit qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'apaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retirait en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupirait; et elle pensait en elle-même qu'il était bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours; et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'était pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvait l'y attirer, puisqu'il ne devait plus lui offrir sa superbe parure?

Un jour cependant elle y entra sans réflexion. Dieu! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée, lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente!

Elle resta d'abord immobile et muette

d'admiration ; enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant : Ah, mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes ognons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père, car ces belles fleurs que tu aimes tant ne sont venues que de mes tristes ognons.

L'opiniâtre Lucette n'en voulait encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes, avec l'ognon d'où sortait la tige, et la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnaisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger d'après leur ignorance les actions des personnes expérimentées. Oh ! oui, mon papa, répondit Lucette, je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des ognons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire, car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant, pour ne l'avoir pas sue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père que les enfans ne savaient rien de ce qui pouvait leur convenir, et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait-il oubliée.

On avait partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Prosper se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre. Rufin lui donna des ognons et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux, et de les diriger.

Anselme levait les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous ? Fi donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons ! Il alla cueillir des fleurs, et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées, et penchaient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après. Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'était en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printemps, il aperçut, sur le terrein de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étaient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en avais aussi planté dans mon jardin !

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin! Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.



LE PETIT JOUEUR DE VIOLON.

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.
CHARLES, son fils.
SOPHIE, sa fille.
SAINT-FIRMIN, son neveu.
AGATHE, } DE SAINT-FÉLIX,
CHARLOTTE, } amies de Sophie.
JONAS, petit joueur de violon.

La scène est à Paris, dans la maison de M. de Melfort.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, SAINT-FIRMIN.

CHARLES. — Écoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

SAINT-FIRMIN. — Voyons, de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES. — C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette fable de Phèdre que notre précepteur m'a donnée à faire?

SAINT-FIRMIN. — Est-ce que tu ne l'as pas encore finie?

CHARLES. — Comment aurais-je pu l'achever? je ne l'ai pas commencée.

SAINT-FIRMIN. — Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois?

CHARLES. — Tu vas voir si cela était possible. A onze heures, j'avais besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avais bien mangé, il m'a fallu faire long-temps de l'exercice pour ma digestion.

SAINT-FIRMIN. — Mais au moins à présent la voilà faite; et jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

CHARLES. — Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture?

SAINT-FIRMIN. — Mais puisque ton maître n'est pas venu?

CHARLES. — Je l'attendrai : je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

SAINT-FIRMIN. — Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après midi, et toute la soirée.

CHARLES. — Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de Saint-Félix.

SAINT-FIRMIN. — Est-ce pour toi qu'elles viennent?

CHARLES. — Non, mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

SAINT-FIRMIN. — Et qui t'empêchera. lorsque ces demoiselles seront retirées..?

CHARLES. — Oui-dà! travailler aux lumières, pour me gâter la vue! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

SAINT-FIRMIN. — Hé bien! qu'elle le soit ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe?

CHARLES. — Tu voudrais donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa?

SAINT-FIRMIN. — Tu sais toujours me prendre par mon faible. Voyons, où est cette version?

CHARLES. — Là-haut dans notre chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

SAINT-FIRMIN. — Va le premier, je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudrait me parler.

CHARLES. — Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci, entends-tu?

SCÈNE II.

SOPHIE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE. — Hé bien! mon petit cousin, quel démêlé avais-tu là avec mon frère? Il t'a assurément joué quelque tour de son métier?

SAINT-FIRMIN. — Ce n'est pas un tour de son métier, c'est une demande de sa façon : il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

SOPHIE. — Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse!

SAINT-FIRMIN. — Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que depuis la mort de ta maman mon oncle est d'une santé si faible que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits, et il pourrait croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE. — Hé bien! j'attends mon frère à la première occasion... Mais sais-tu pourquoi je voulais te parler? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir : il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

SAINT-FIRMIN. — Oh! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE. — Ah! les voici.

SCÈNE III.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE ET CHARLOTTE DE SAINT-FÉLIX.

SOPHIE. — Bonjour, mes bonnes amies.

(*Elles s'embrassent l'une l'autre, et font la révérence à Saint-Firmin, qui leur baise la main avec respect.*)

CHARLOTTE. — Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

AGATHE. — Mais il y a déjà bien long-temps.

SOPHIE. — Il y a, je crois, plus de trois semaines. (*Saint-Firmin range la table et dispose des siéges.*)

CHARLOTTE. — Ne vous donnez pas cette peine, monsieur de Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN. — Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

SOPHIE. — Oh! je suis bien sûre que Saint-Firmin le fait avec plaisir. (*Elle lui présente la main.*) Je voudrais que mon frère eût un peu de sa complaisance.

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLES, (*sans faire la moindre attention aux demoiselles de Saint-Félix*).
C'est bien mal à toi, Saint-Firmin, de me faire si long-temps attendre, pour faire ici le damoiseau.

SAINT-FIRMIN. Je croyais être le dernier de la compagnie à qui tu adresserais tes complimens.

CHARLES. — Oh! n'en soyez pas fâchées, mesdemoiselles : je vais être bien tôt tout à vous.

AGATHE. — Ne vous pressez pas au moins, monsieur Charles. (*Charles mène à l'écart Saint-Firmin; et, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et le donne à Saint-Firmin.*)
La voilà, tu m'entends?

SAINT-FIRMIN. — Six lignes? C'est bien la peine! N'as-tu pas de honte?

CHARLES. — Chut! Tais-toi.

SAINT-FIRMIN. — Mesdemoiselles, si vous le permettez, je sors pour un demi-quart d'heure.

CHARLOTTE. — Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE. — Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

SCÈNE V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE.

CHARLES, *se jetant dans un fauteuil*:
Allons, c'est ici que je m'établis.

SOPHIE. — Je pense qu'il aurait été à propos d'en demander la permission.

CHARLES. — A toi, peut-être?

SOPHIE. — Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE. — Je vois que ton frère nous compte pour rien.

AGATHE. — C'est qu'il s'imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

CHARLES. — Oh! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie; mais, moi, je ne me priverais pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE. — Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurais dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES. — Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE. — Oh! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourrait me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (*Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.*)

CHARLES. — Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE. — Non, non, c'est mon affaire; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

AGATHE. — Pas tant de sucre pour moi.

SOPHIE. — Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier.*) *A Charles.* Tu as déjà trois gros morceaux.

CHARLES. — Mais ce n'est pas trop, j'aime à boire un peu doux. (*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.*)

SOPHIE. — N'as-tu pas de honte, mon frère? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

CHARLES. — Ne sais-tu pas où est le buffet?

SOPHIE. — Mon frère se reprocherait d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES. — C'est que par-là tu me procurerais le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

AGATHE. — Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE, *après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.* — Charles, présente cette tasse à Agathe.



(*Charles prend la tasse, et, en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.*)

SOPHIE. — Voilà une preuve de sa galanterie. (*Bas à Charles.*) Je parierais, méchant, que tu l'as fait à dessein.

AGATHE. — Ah, Dieu! que dira maman? et qu'allons-nous faire?

CHARLOTTE. — C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons, vite un verre d'eau fraîche.

SOPHIE. — Non, j'ai ouï dire qu'il était mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc. (*Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie frotte. Pendant ce temps, Charles reste à table, et boit tout à son aise.*)

CHARLOTTE. — Bon, bon, cela passe: il faut le laisser sécher.

AGATHE. — Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

CHARLES, *à part.* — Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE. — Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paraisse.

CHARLOTTE. — Si je n'avais pas vu d'abord la tache.....

AGATHE. — A la bonne heure. Mais, monsieur Charles, une autre fois, je vous

prie de vous épargner la peine de me servir.

SOPHIE. — Remettons-nous, mes bonnes amies. (*Elle veut verser du thé, et elle trouve la théière vide. Elle regarde Charles avec indignation.*) Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne saurait imaginer. Croiriez-vous bien, mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé? Je vais dire qu'on en fasse d'autre : attendez un moment.

CHARLOTTE. — Non, c'est assez; je n'en boirai plus une goutte.

AGATHE. — Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

CHARLES. — Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

AGATHE. — Effectivement, tu aurais dû prévoir que ton frère serait notre convive.

SOPHIE. — Ceux qui ne sont pas invités devraient au moins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE. — N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

SOPHIE. — Eh bien, à présent, qu'allons-nous faire? Ah! voici notre ami Saint-Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

CHARLES, *d'un ton moqueur.* — Notre ami Saint-Firmin!.... mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous. (*Il va au-devant de Saint-Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.*)

SCÈNE VI.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, CHARLES.

CHARLES, *à Saint-Firmin.* — Eh bien! as-tu fini?

SAINT-FIRMIN. — La voilà : prends, et rougis de ta paresse.... Eh bien! mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté?

AGATHE. — Nous vous attendions pour décider notre partie.

SAINT-FIRMIN. — J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

SOPHIE. — Un petit musicien! où est-il? où est-il?

CHARLOTTE. — Il faut convenir que M. de Saint-Firmin s'entend bien à amuser sa société.

SAINT-FIRMIN. — Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

CHARLES. — Et qui le paiera? M. de Saint-Firmin? Il parle et il agit toujours comme si le roi était son parrain, et il n'a pas une maille.

SOPHIE. — Ne rougis-tu pas, mon frère?....

SAINT-FIRMIN. — Laissez-le dire, ma cousine, il ne m'offense point; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse, et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE. — Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE. — Oui, oui, nous boursillerons.

SAINT-FIRMIN. — Voulez-vous que j'aille le chercher? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE. — Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi. (*Saint-Firmin sort. En même temps Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES.

Charles veut prendre le plat des mains de Justine: Sophie l'en empêche.

CHARLES. — C'est que je voulais faire les portions.

SOPHIE. — Je vais t'en épargner la peine : tu pourrais les faire si bien qu'il ne nous resterait pas plus du gâteau que du thé. (*Elle fait le partage, et présente les morceaux à la ronde.*)

CHARLES, *après avoir pris sa portion.* — Pour qui donc le morceau qui reste?

SOPHIE. — Est-ce que mon petit cousin n'en aurait pas?

AGATHE. — J'aimerais mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE. — Et moi aussi la mienne.

CHARLES, *avec aigreur.* — Il est bienheureux!

SOPHIE. — Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES, SAINT-FIRMIN, tenant par la main le petit **JONAS**, qui a un violon sous son bras.

SAINT-FIRMIN. — J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

CHARLOTTE et AGATHE. — Il est tout-à-fait gentil.

SOPHIE. — De quel pays es-tu, mon enfant?

JONAS. — Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE. — Et pourquoi viens-tu de si loin?

JONAS. — C'est que mon pauvre père est aveugle : il ne peut plus travailler; nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

SOPHIE. — Eh bien! veux-tu nous faire connaître ton savoir-faire?

JONAS. — Ce sera de bon cœur; mais mon talent n'est pas grand'chose.

SAINT-FIRMIN. — Joue de ton mieux : ce sera toujours assez bien pour moi; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

(*Jonas accorde son violon. Agathe en même temps prend l'assiette avec le reste de gâteau, et le présente à Saint-Firmin. Il la remercie, prend l'assiette et la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante; ensuite il chante.*)

Plaignez le sort d'un petit malheureux
Chargé tout seul du soin de son vieux père!
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inspire leur misère.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours;
Pour travailler, l'autre est trop faible encore.

Soyez touchés de leur sort malheureux;
Ayez pitié de l'enfant et du père :
Ils n'ont hélas! pour se nourrir tous deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère.

SAINT-FIRMIN, *lui tendant la main.* — Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres?

JONAS. — Hélas! oui; mais avec mon violon, j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous; et si nous mourons, nous n'aurons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve partout.

SAINT-FIRMIN. — Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

JONAS. — Nenni, mon beau monsieur, mangez-le vous-même : un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

SAINT-FIRMIN. — Non, tu prendras ceci; je sais manger du pain aussi bien que toi.

JONAS. — Eh bien ! je vous remercie ; mais je ne le mangerai pas à présent : je veux le partager avec mon pauvre père ; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

SOPHIE. — Ton pauvre père, dis-tu ? tiens, ma portion est pour lui.

CHARLOTTE. — Voici encore la mienne.

AGATHE. — Prends la mienne aussi.

JONAS. — Nenni, nenni : gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles, j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES, *ironiquement*. — Il a raison ; cela lui ferait perdre sa belle voix.

SOPHIE, *à Charles*. — Personne ne t'a demandé ta portion.

CHARLES. — Oh ! il y a long-temps que je l'ai croquée.

SAINT-FIRMIN, *à Jonas*. — Allons. mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau ?

JONAS. — Nenni, mon beau monsieur, puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

SOPHIE. — Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre ; tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

JONAS. Oui, ma petite demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

AGATHE. — Je voudrais bien danser un menuet avec M. de Saint-Firmin. En sais-tu quelqu'un ?

JONAS. — Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE. — Voyons d'abord le menuet. (*Saint-Firmin prend la main d'Agathe, et se prépare à danser.*)

CHARLOTTE. — Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois ? (*Elle s'avance vers Charles.*) M. Charles !

CHARLES. — Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas danser.

SOPHIE. — Il a pourtant appris deux ans entiers.

CHARLES. — C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, *lui faisant la révérence.* — Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE. — Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*A Charlotte.*) J'aurai l'honneur, mademoiselle, d'être votre cavalier.

AGATHE. — Et si nous dansions un menuet à quatre ?

SAINT-FIRMIN. — Mademoiselle, je suis à vos ordres. (*Elles dansent un menuet à quatre; et, lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre Saint-Firmin.*)

CHARLOTTE. — M. de Saint-Firmin, je veux aussi danser avec vous.

SAINT-FIRMIN. — Je serai ravi, mademoiselle, d'avoir cet honneur.

AGATHE. — Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

SOPHIE. — Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance. (*Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.*)

SOPHIE, *à Saint-Firmin qui s'essuie le front.* — Ah ! te voilà rendu. Il faut convenir que, nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, messieurs.

SAINT-FIRMIN. — C'est que vous avez bien plus d'agilité.

AGATHE, *à Saint-Firmin.* — Si votre cousin était aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents, car l'une de nous pourrait reprendre haleine, tandis que les deux autres danseraient. (*Elles cherchent Charles de tous côtés.*)

CHARLOTTE. — Ah ! il s'en est allé ! tant mieux.

JONAS. — Jouerai-je encore un petit air ?

SAINT-FIRMIN. — Non, c'en est assez ; à moins que vous n'en demandiez davantage, mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avais dans ma bourse, et Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE. — Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE. — Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*) Tenez, M. de Saint-Firmin, voilà mes douze sous.

CHARLOTTE. — Voilà aussi les miens.

SOPHIE. — Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sous ; garde ton argent ; ce sera pour nous deux.

SAINT-FIRMIN. — Non, non, Sophie ; je dois être le premier à payer. (*Il rassemble toutes les pièces, et les donne à Jonas.*)

JONAS. — Je ne prendrai jamais tout cela : ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sous.

SAINT-FIRMIN. — Prends tout, mon ami ; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien !

JONAS. — Que le bon Dieu vous en récompense ! (*à Sophie.*) A présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

SOPHIE. — Je l'avais oublié. (*Elle court à une petite commode, et en tire un mouchoir.*) Tiens, il est un peu usé, mais il servira bien pour cela.

JONAS. — Voyez, il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE. — Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurais donné à un autre.

JONAS. — Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité ! (*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

SOPHIE. — Donne-le-moi, que je l'enveloppe. (*On cherche inutilement le gâteau.*)

JONAS, *tristement.* — Il n'y est plus.

SOPHIE. — C'est un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

JONAS. — N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite demoiselle ; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

SAINT-FIRMIN. — Si Charles n'était pas ton frère, sa gourmandise lui coûterait cher ; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulais me prêter les douze sous que tu voulais donner pour moi tout à l'heure.

SOPHIE. — Non, mon cousin ; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens, voilà douze sous ; achète à ton père un autre morceau de gâteau. (*Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

CHARLOTTE. — Tiens, voici encore quelque monnaie.

AGATHE. — Prends donc.

JONAS. — Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ; c'est trop.

SAINT-FIRMIN *lui tend la main avec attendrissement.* — Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je suis orphelin, et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

JONAS, *à Saint-Firmin.* — Je voudrais que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

SAINT-FIRMIN. — Ne te mets pas en peine de moi. Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

JONAS, *en sortant, à Sophie.* — Voilà votre mouchoir, ma jolie demoiselle.

SOPHIE. — Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS. — Que le Ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies. (*Il sort.*)

SCENE IX.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE. — Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles?

AGATHE. — Il ne s'aviserait pas de ces tours si j'étais sa sœur.

CHARLOTTE. — Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE. — Il n'est pas maintenant trop à plaindre; le gâteau lui a été bien payé.

SAINT-FIRMIN. — Il est vrai, graces à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles; et le pauvre Jonas aurait pu avoir l'un sans perdre l'autre.

SOPHIE. — C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion, et c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE X.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

SAINT-FIRMIN. — Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami?

JONAS, *en pleurant.* — Ah Dieu! Dieu! secourez-moi; je suis perdu. (*Les enfans s'assemblent autour de lui.*)

SOPHIE. — Que t'est-il donc arrivé?

JONAS. — Toute ma pauvre richesse... avec laquelle je me nourrissais moi et mon père... Voyez, voyez... mon petit violon.... il est tout en pièces; et votre mouchoir, votre argent... tout est perdu... il m'a tout pris...

SAINT-FIRMIN. — Et qui t'a brisé ton violon? qui t'a pris ton argent?

JONAS. — Celui... celui qui m'avait déjà pris mon gâteau.

SOPHIE. — Mon frère? Est-il possible?

SAINT-FIRMIN. — Charles?

CHARLOTTE. — C'est incroyable.

AGATHE. — O le scélérat!

JONAS. — Oui, c'est lui, c'est lui. Je passais le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avais été payé de ma musique, sans quoi il allait me payer. Oh! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement; je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécile que je suis! j'aurais dû penser au gâteau; mais je n'y pensais plus. J'étais si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père! Je n'en avais pas fait le compte; j'étais bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avais mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui; je retire à moi. Tout à coup il s'aperçoit que mon violon est par terre; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir; il l'a pris, et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père! mon pauvre père, qu'allons-nous devenir?

SOPHIE. — Mais effectivement, je ne le sais pas... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin!

CHARLOTTE, *à Jonas.* — Voici quelques petites pièces; c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS. — Ma belle demoiselle, je vous remercie; mais pour cela je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avait.

AGATHE. — Prends encore ceci; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE *court à sa commode.* — Voilà

mon dé, il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

SAINT-FIRMIN. — Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras. (*Il se baisse, ôte ses boucles et les lui donne.*) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête. (*Sophie lui présente son dé, et Saint-Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.*)

JONAS. — Non, je ne veux rien prendre de cela ; mon père croirait que je l'ai dérobé.

SOPHIE. — Prends au moins mon dé.

SAINT-FIRMIN. — Veux-tu prendre mes boucles ? Tu me mettrais en colère. Prends, te dis-je.

JONAS. — Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

SAINT-FIRMIN. — Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain ; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

SOPHIE. — Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS. — Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE. — Je n'y pense plus.

CHARLOTTE. — Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

AGATHE. — C'est à la Place-Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de Saint-Félix, au premier.

JONAS. — Oh ! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours ; je ne monte jamais que tout-à-fait dans le haut de la maison.

SOPHIE. — C'en est assez ; ton père est peut-être inquiet sur ton compte, et le nôtre pourrait venir.

JONAS. — Comment ! monsieur votre père ? Est-ce que vous l'attendez tout à l'heure ?

SOPHIE. — Oui, va-t'en ; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent pourrait encore t'enlever ceci.

JONAS. — Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

SAINT-FIRMIN. — Non ; ne crains rien. Adieu.

JONAS, *en sortant.* — Les bons petits cœurs !

SCÈNE XI.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

CHARLOTTE. — Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de Saint-Firmin.

AGATHE. — Vous nous donnez là un bel exemple.

SAINT-FIRMIN. — C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avais pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirais d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

SCÈNE XII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie et Saint-Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, et se parlent à l'oreille.

M. DE MELFORT, *aux demoiselles de Saint-Félix.* — Bonjour, mesdemoiselles ; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille ; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendait sur l'escalier, et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. (*A Jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire ?

JONAS, *à Sophie et à Saint-Firmin.* — Mes bonnes petites personnes, je vous

prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal; mais je ne puis me taire; et ce serait mal fait à moi si je gardais ce que vous m'avez fait prendre sans le consentement de votre père. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT. — Qu'est-ce donc que ceci?

JONAS. — Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser avec mon violon ces petites demoiselles. Il y avait encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT. — Quoi! mon fils?

JONAS. — Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais; et ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces : je ne sais pas ce qu'il y avait.

M. DE MELFORT. — Eh bien?

JONAS. — Eh bien! le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulais porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette, et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous? (*Il se met à pleurer*) toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissais, moi et mon père.

M. DE MELFORT. — Dis-tu vrai? Ce serait une effroyable méchanceté. Quoi! mon fils...?

CHARLOTTE. — Sa conduite dans tout le reste rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT. Va, mon ami, ne t'afflige pas; je saurai te dédommager; mais est-ce là tout?

JONAS. — Non, monsieur : écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étais, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avaient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvais pas les prendre : mon père aurait cru que je les aurais volés. Je savais que vous alliez revenir; je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon! ô mon pauvre père!

M. DE MELFORT. — Que viens-tu de me raconter? est-ce toi? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer? Excellente petite créature! dans une extrême indigence, tout perdre; et dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes!

JONAS. — Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout serait réparé. Ce que le dé et les boucles m'auront valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. DE MELFORT. — Il faut que ton père et toi vous ayez une droiture bien extraordinaire pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes. Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de Saint-Firmin; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

JONAS. — Quoi! auprès de ce petit ange? oh! je suis transporté de joie. (*Il baise la main de Saint-Firmin.*) Mais non (*avec tristesse*), je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment ferait-il pour vivre? Quoi! je serais dans la richesse, et il mourrait de faim! Oh! non.

M. DE MELFORT. — Excellent enfant! et qui est ton père?

JONAS. — Un vieux paysan aveugle, que je nourrissais avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait cru. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée, et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT. — Eh bien! je veux prendre soin de ton père; et, s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras. (*Jonas pousse un cri de joie, et court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.*)

JONAS. — Oh Dieu! mon pauvre père! Non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-temps; il faut que je l'aille chercher, et que je vous l'amène ici. (*Il court vers la porte. Sophie et Saint-Firmin prennent la main de M. de Melfort, et s'essuient les yeux.*)

SCENE XIII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT. — O mes chers enfans! que ce jour aurait été heureux pour moi si, en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venait empoisonner mon bonheur! Mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher Saint-Firmin : si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang et par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils... Mais, où est Charles? Va le chercher, et amène-le-moi tout de suite ici. (*Saint-Firmin sort.*)

SOPHIE. — Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisait danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

SAINT-FIRMIN, *en rentrant*. — On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT. — Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

CHARLOTTE ET AGATHE. — En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT. — Non, mes enfans, je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur, et je n'en connais point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

SOPHIE, *prêtant l'oreille*. — Je crois entendre venir Charles. (*M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent.*)

SCENE XIV.

M. DE MELFORT.

M. DE MELFORT. — Il y a long-temps que je craignais cette affreuse découverte; mais je ne l'aurais jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés?

SCÈNE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES. — Que me voulez-vous, mon papa?

M. DE MELFORT. — D'où viens-tu? n'étais-tu pas dans ta chambre?

CHARLES. — Notre précepteur est sorti;

Saint-Firmin était descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT. — Que n'es-tu allé joindre, comme Saint-Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur?

CHARLES. — C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi...

M. DE MELFORT. — Comment donc? tu m'étonnes.

CHARLES. — D'abord elles ont pris du thé, mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. Saint-Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avait servi, à moi, pas un morceau. On a dansé; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que Saint-Firmin. Qu'aurais-je fait ici? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT. — Sur la porte seulement? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi? Certaines gens m'ont dit que tu l'avais battu, que tu avais brisé son violon, et qu'il s'en était allé en pleurant.

CHARLES. — Cela est vrai, mon papa; et si je n'avais pas eu le cœur aussi bon, j'aurais appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Écoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine; car je sais que Saint-Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnaie que je lui ai donnée; et il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma sœur; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grace : il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet; nous avons lutté ensemble, et par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT, *avec colère.* — Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

CHARLES *s'approche de lui, et veut lui prendre la main.* — Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché?

M. DE MELFORT. — Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux, tu me fais horreur. (*Il fait sortir les enfans du cabinet.*)

SCÈNE XVI.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT. — Venez, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour; et toi, sors pour jamais de ma présence! Mais non, demeure; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (*A Sophie et à Saint-Firmin.*) Vous avez entendu ses accusations contre vous?

SOPHIE. — Oui, mon papa; et si cela n'était pas nécessaire pour notre justification, je ne dirais pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

CHARLES. — Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT. — Tais-toi; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime; il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

SOPHIE. — Premièrement, il ne s'est occupé de rien cet après-midi : c'est Saint-Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT. — Cela est-il vrai?

SAINT-FIRMIN. — Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE. — Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe; et tandis

que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table et a vidé toute la théière; il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins (*montrant les demoiselles de Saint-Félix*). A l'égard du gâteau...

M. DE MELFORT. — C'en est assez; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte dans ta chambre pour aujourd'hui; dès demain au matin je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger avant que tu y rentres; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. Saint-Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur aussitôt qu'il sera de retour.

SOPHIE ET SAINT-FIRMIN, *intercédant pour lui.* — Mon cher papa, mon cher oncle...

M. DE MELFORT. — Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ses atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le Ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous . c'est vous qui serez ma consolation, et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.



LA PREMIÈRE ÉPREUVE DU COURAGE.

Mme DULIS. — Il me tarde bien de savoir lequel de mes deux enfans va montrer aujourd'hui le plus de courage lorsque M. Jourdain arrivera.

MARCELLIN. — Quoi, maman ! Est-ce qu'il doit venir ?

Mme DULIS. — Je l'attends.

LAURETTE. — Celui qui arracha l'autre jour une dent à mon papa ?

Mme DULIS. — Oui, ma fille. C'est un fort habile dentiste. Je l'ai fait prier de passer ici ce matin pour visiter votre bouche.

MARCELLIN. — C'est apparemment pour ma sœur ; car pour moi, j'espère bien qu'il ne m'arrachera pas de dents.

LAURETTE. — Ni à moi non plus.

Mme DULIS. — Je crois cependant, mes amis, qu'il sera obligé de vous en ôter à l'un et à l'autre. Vous en avez une toute branlante, Laurette. Et vous, Marcellin, je vous en ai vu deux qui s'embarrassent. Il faut jeter à bas la plus avancée.

MARCELLIN. — Que me dites-vous, maman? Je n'en ai pas trop, je vous assure.

Mme DULIS. — C'est à M. Jourdain à le décider.

LAURETTE. — Mais cela me fera mal ?

Mme DULIS. — Je le crains, ma chère

amie. Il ne faut pourtant pas t'effrayer. L'opération est bientôt faite; et quand elle serait douloureuse, il est de toute nécessité qu'elle se fasse.

LAURETTE. — Je ne vois pas de nécessité à ce qu'on me fasse du mal, maman. Je ne m'en soucie pas du tout.

Mme DULIS. — Je le crois. Personne au monde ne s'en soucie. Mais lorsqu'il est pour nous d'un grand avantage de souffrir une douleur passagère, il serait ridicule de ne pas s'y résigner tranquillement.

MARCELLIN. — Oh! je tiendrai ma bouche si fermée, que M. Jourdain sera bien fin s'il y regarde.

Mme DULIS. — Je vous conseille, monsieur, de prendre un ton moins leste et plus sensé. Vous fermerez votre bouche? voilà un grand effort de raison. Voulez-vous que je vous regarde comme un lâche, qui ne sait pas supporter la plus légère douleur? Je serais bien honteuse, à votre place, qu'un étranger n'eût que cette opinion à prendre de moi!

MARCELLIN. — Je le serais aussi, maman, mais....

Mme DULIS. — Écoute-moi, mon fils. Crois-tu qu'il n'en coûte pas beaucoup à mon cœur de te voir souffrir? Lorsque tu étais si malade, n'as-tu pas observé que j'en avais perdu le sommeil et l'appétit, et que j'étais encore plus tourmentée que toi-même? Tu peux donc penser que si je me décide à te faire supporter une opération douloureuse, je dois avoir un motif fort pressant; et ce motif, le voici. Je serais au désespoir que mes enfans eussent les dents de travers dans leur jeunesse, et qu'on fût obligé de les arracher ensuite dans un temps où il ne leur en viendrait plus de nouvelles. Cet intérêt est bien vif pour une mère qui vous aime; mais il me semble que pour vous il doit l'être encore davantage, puisqu'il vous touche de plus près. Il ne s'agit pas moins que d'avoir pour le reste de la vie une bouche difforme, ou de l'avoir bien ornée. Laurette, comprends-tu ce que je viens de dire à ton frère?

LAURETTE. — Oui, maman; mais combien de mal cela me ferait-il?

Mme DULIS. — Je ne puis te dire précisément le mal que cela te ferait. Ce que je sais, c'est qu'il ne tient qu'à toi de le rendre beaucoup plus supportable. Veux-tu que je t'en apprenne le moyen?

LAURETTE. — Si je le veux, maman? Oh, je t'en prie!

Mme DULIS. — C'est de ne pas faire une resistance inutile, et de laisser de bonne grace opérer M. Jourdain. Ton frère parlait de tenir sa bouche fermée. Si tu voulais t'aviser de fermer aussi la tienne, penses-tu que M. Jourdain ne viendrait pas à bout de l'ouvrir? Tu peux être sûre d'avance que plus tu ferais de contorsions, et plus il serait obligé de te faire de mal. Si les plaintes et les larmes pouvaient adoucir la douleur, quoiqu'elles soient des marques de faiblesse, elles auraient encore une excuse. Mais lorsqu'elles ne servent à rien du tout, et qu'elles peuvent même rendre le mal plus sensible, il me semble que c'est une grande honte et une extrême folie que de s'abandonner à de pareilles lâchetés.

MARCELLIN. — Eh bien, maman, voyons : dis-nous comment il faut nous comporter.

Mme DULIS. — Rien de plus facile. Je ne vous demande que de rester tranquillement assis une minute, et tout sera fini. Vous étiez l'autre jour dans l'anti-chambre de votre papa lorsqu'on lui ôta une dent. Je vous fis entrer un instant après; l'entendîtes-vous se plaindre?

LAURETTE. — C'est que mon papa a cent fois plus de force que nous.

Mme DULIS. — Il est vrai. Mais aussi sa dent tenait cent fois plus fortement que les vôtres Un grand chêne est bien plus

difficile à déraciner qu'un chêne tout petit.

MARCELLIN. — Quel plaisir prend donc ce monsieur Jourdain à vous démantibuler les mâchoires?

Mme DULIS. — Ce n'est pas son plaisir, c'est son état; et c'est un état fort utile, puisqu'il a pour objet de nous épargner des souffrances cruelles.

MARCELLIN. — Mais puisqu'on le paie pour arracher des dents, plus il en arrache et plus il gagne. S'il allait me les arracher toutes les unes après les autres?

Mme DULIS. — Il gagnerait bien davantage à te laisser même les mauvaises, car alors tu serais obligé d'avoir recours a lui, soit pour les nettoyer, soit pour les tenir en ordre; au lieu qu'avec un peu d'attention chaque jour, tu n'auras peut-être jamais plus besoin qu'il y touche. Vois si, par mes propres soins, je n'ai pas su conserver les miennes.

LAURETTE. — Est-ce qu'on t'en a arraché lorsque tu étais aussi petite que moi?

Mme DULIS. — Sans doute. J'avais une mère qui veillait tendrement sur tout ce qui pouvait m'intéresser. Elle me parla comme je vous parle aujourd'hui.

LAURETTE. — Tu t'en souviens donc? Crias-tu beaucoup?

Mme DULIS. — Non, ma fille, je puis me rendre cette justice.

LAURETTE. — Et comment fis-tu pour t'en empêcher?

Mme DULIS. — Je compris tout de suite que mes lamentations ne serviraient qu'à désoler ma mère, à me faire passer dans l'esprit du dentiste pour une petite fille sans courage, et à me rendre ainsi méprisable à moi-même.

MARCELLIN. — Eh bien! maman, j'espère que je ne pleurerai pas.

Mme DULIS. — Je suis persuadée que si tu en prends la résolution, tu sauras la soutenir, en te souvenant que tu dois être homme un jour.

LAURETTE. — Mais moi, qui ne dois être qu'une femme?

Mme DULIS. — Les femmes n'ont pas moins besoin de constance pour supporter la douleur. Peut-être même la faiblesse de leur constitution demande-t-elle un plus haut degré de courage et de patience. Afin de retrouver cette force dans les grands maux de la vie, il faut l'avoir mise à l'épreuve dans les plus petits. J'ai pris soin de vous endurcir de bonne heure contre les accidens ordinaires à votre âge, tels que les meurtrissures, les chutes et les entorses. Il est temps de vous endurcir de même contre des douleurs plus aiguës. Au reste, je ne crois pas que dans cette occasion vous ayez beaucoup à souffrir. Vos dents ne sont pas assez affermies pour qu'il soit nécessaire d'employer un grand effort à les détacher. C'est comme un brin d'herbe menue qui ne tient à la terre que par de faibles racines, et qu'on enlève sans les endommager. J'ai cru devoir vous parler de la douleur de cette opération, quelle qu'elle puisse être, de crainte que, si vous la trouviez plus vive que vous ne vous y seriez attendus, vous n'eussiez le droit de m'accuser d'avoir voulu vous tromper.

LAURETTE. — Tu sais bien que je me fie toujours à toi.

MARCELLIN. — Maman, je te connais. Je n'ai plus de peur à présent.

Mme DULIS. — Je suis enchantée de vous avoir inspiré de la confiance, et de vous trouver si raisonnables. Aussi ne veux-je pas vous traiter comme ces faibles enfans à qui l'on promet des biscuits ou des joujoux pour une dent inutile dont on les débarrasse. Je vous réserve une récom-

pense plus digne de vous et de moi. Le plus courageux et le plus ferme aura le plus tendre baiser.

MARCELLIN. — Tu verras, maman, que j'en mériterai deux.

LAURETTE. — Va, je n'en aurai pas moins que toi, mon frère.

MARCELLIN. — Eh bien, nous verrons. M. Jourdain peut maintenant venir quand il lui plaira.

JOSEPH.

Il y avait à Bordeaux un fou qu'on nommait Joseph. Il ne sortait jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'était point méchant, et il fallait le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passait dans les rues, il sortait de toutes les maisons des petits garçons malicieux, qui le suivaient en criant : Joseph! Joseph! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques? Il y en avait même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportait ordinairement avec douceur toutes ces insultes : cependant il était quelquefois si tourmenté, qu'il entrait en fureur, prenait des cailloux ou des poignées de boue, et les jetait aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri était engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il aperçu qu'il referma la croisée, et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils : Quel était cet homme après qui tu courais en poussant des cris?

HENRI. — Vous le connaissez bien, mon papa : c'est ce fou qu'on appelle Joseph.

M. DESPREZ. — Le pauvre homme! Qui peut lui avoir causé ce malheur?

HENRI. — On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. DESPREZ. — Si tu l'avais connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit, les larmes aux yeux : « Mon cher Henri, je suis bien malheureux; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissais paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure; je n'ai plus ni maison de campagne ni maison à la ville, il ne me reste rien; » est-ce que tu te serais moqué de lui?

HENRI. — Dieu m'en préserve! qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux? J'aurais bien plutôt cherché à le consoler.

M. DESPREZ. — Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit?

HENRI. — Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. DESPREZ. — Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux que tu aurais cherché à consoler lorsqu'il était beaucoup moins à plaindre.

HENRI. — Mon cher papa, j'ai mal fait; pardonnez-le-moi.

M. DESPREZ. — Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

HENRI. — C'est apparemment Joseph ?

M. DESPREZ. — Et pourquoi donc Joseph ?

HENRI. — Parce que je l'ai offensé.

M. DESPREZ. — Si Joseph avait conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrais demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderais par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés ?

HENRI. — Vous me l'avez appris, mon papa.

M. DESPREZ. — Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux ?

HENRI. — C'est Dieu.

M. DESPREZ. — Cependant tu n'as point montré de pitié pour le pauvre Joseph ; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu ?

HENRI. — Oui, je le reconnais, et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté, et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivaient. Ce n'était à la vérité que par une pure curiosité, et seulement pour voir les niches qu'on faisait à ce pauvre homme. De temps en temps il lui échappait de crier comme les autres : Joseph ! Joseph ! Peu à peu il se trouva le premier de la bande ; en sorte que Joseph, impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout à coup, et ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de raideur qu'elle lui frôla la joue, et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisaient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connaissais mieux que les autres le mal que tu faisais, et que par conséquent ton offense était plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père, soit doublement puni lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

Monsieur Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissait, et qui était déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussaient et baissaient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit

où ils n'avaient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui allait prendre un moellon dans un grand tas, et le portait à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci, élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentait le moellon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisait passer à un quatrième; et ainsi, de mains en mains, le moellon parvenait en un moment à la hauteur de l'échafaud sur lequel étaient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à son fils? Pourquoi tant de personnes sont-elles employées a bâtir cette maison? Ne serait-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent faire chacun leur édifice?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y aurait alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci? Il faudrait donc qu'un homme seul, qui en entreprendrait l'édifice, se formât dans toutes ces professions; en sorte qu'il passerait sa vie entière à acquérir ces diverses connaissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il faudrait savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit?

ALBERT. — Ah, mon papa! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. DURAND. —Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart et travailler pour lui seul; lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles, et pour lesquelles il aurait fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudrait en jouir tout seul n'aurait à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrégent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.



LA PETITE GLANEUSE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
Madame DE JOINVILLE.
ÉMILIE, sa fille.
HUBERT, garde-chasse de M. DE BEAUVAL.

La scène est dans un champ qu'on vient de moissonner, et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château de M. de Beauval, de l'autre, des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.

ÉMILIE, *tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.* — Allons, voilà qui n'est pas trop mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère! (*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurais eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurais jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense! Voici

encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerais qu'une poignée ou deux... (*Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.*) Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je pas mon tablier ? (*Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu ! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la reprend et veut s'en aller.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT, *l'arrêtant par le bras.* — Ah, petite voleuse ! je vous y prends !

ÉMILIE.—Que voulez-vous dire, monsieur ? Je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

HUBERT. — Une honnête petite fille ! toi, une honnête petite fille ? (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

ÉMILIE. — Des épis, comme vous voyez.

HUBERT. — Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE. — Ah ! s'ils poussaient dans ma corbeille je n'aurais pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT. — C'est donc volé !

ÉMILIE. — Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerais mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites là.

HUBERT. — Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE. — Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos juremens : écoutez-moi. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avait un bon vieillard qui me voyait faire. La pauvre enfant ! a-t-il dit, qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avait des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disait-il, Dieu le rend, et.....

HUBERT. — Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

ÉMILIE. — Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

HUBERT. — Que j'aille courir là-bas ! oh bien ! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE.—Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela était permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

HUBERT. — Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là ; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

ÉMILIE, *avec effroi.* — Comment ! que dites-vous, mon brave homme ?

HUBERT. — Oh ! oui, ton brave homme ! je serais bien plus brave homme si je te laissais échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons !

ÉMILIE. Ah ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu ! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que dirait ma pauvre mère si je ne rentrais pas de la journée, si elle apprenait que l'on m'a mise en prison ! elle est capable d'en mourir.

HUBERT. — Le grand malheur ! la paroisse en serait débarrassée.

ÉMILIE *se met à pleurer.* — Ah ! si

vous saviez quelle bonne mère c'est! combien nous sommes pauvres! vous auriez pitié de nous.

HUBERT. — Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens; j'y suis pour les arrêter lorsqu'ils entrent sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE. — Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi?

HUBERT. — Oui, parle-moi de ton innocence! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries! Allons, allons, qu'on me suive!

ÉMILIE. *Elle tombe auprès d'une gerbe.* — Ah, mon cher monsieur! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche; mais laissez-moi aller, je vous en prie; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère! je suis toute sa consolation, tout son secours.

HUBERT. — Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis; je voudrais la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice; et puis, c'est vendredi jour d'audience, M. le bailli prononcera une bonne amende; si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Émilie pleure à chaudes larmes, et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais voyez donc, si l'on n'était pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enlèveraient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

SCENE III.

ÉMILIE.

ÉMILIE, *seule.* (*Elle s'assied à terre, et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques momens en silence; enfin elle se lève et regarde autour d'elle.*) — Ah! il s'en est allé, ce méchant homme! il m'emporte toute ma joie : je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille; et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi? (*Après une petite pause.*) Que ces petits oiseaux sont heureux! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, et moi... Mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter pour les tuer avec son fusil? Je vais les faire envoler, et je m'en irai; car peut-être me punirait-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfans qui s'avancent?

SCÈNE IV.

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE, *essuyant ses larmes.*

MARCELLIN. — Ha! ha! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes? (*Les sanglots empêchent Émilie de répondre.*)

HENRIETTE *la regarde avec attention, et tire à part son frère.* — Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine...) *Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

ÉMILIE. — C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN. — Tu ne l'es donc pas?

ÉMILIE. — Non, vous pouvez m'en croire. J'étais allée glaner dans ce champ;

là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille; et il m'aurait mise en prison si, par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avais tant fait qu'il m'a laissée aller.

HENRIETTE. — Ah! j'aurais bien voulu voir qu'il t'arrêtât! Nous avons un bon papa qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'aurait fait bien vite relâcher.

MARCELLIN. — Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie.* — Oh! le croyez-vous? mon cher petit monsieur?

HENRIETTE. — Marcellin et moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE. — Ah! que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres!

MARCELLIN. — Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant?

ÉMILIE. — Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE. — Quoi! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis? Je croyais, moi, que c'était pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère et moi, quand personne ne nous regarde.

ÉMILIE. — Eh, mon Dieu, non! Ma mère et moi nous voulions battre ces épis, et en donner les grains au meunier, pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE. — Mais ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand chose, et cela ne vous durera pas long-temps.

ÉMILIE. — Et quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN. — Eh bien! pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE. — Ah! mon cher petit monsieur, tant d'argent! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant.* — Tant d'argent! Prends, prends toujours. Si j'avais ma bourse sur moi, je t'en donnerais bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce.* — Reçois-la comme une médaille. (*Emilie rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main sans lui répondre.*)

MARCELLIN. — Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse; et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement....

ÉMILIE. — Ah! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

HENRIETTE. — Dis-moi, où loges-tu?

ÉMILIE. — Ici, dans le village.

MARCELLIN. — Nous ne t'avions pas encore vue; et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au temps de la moisson.

ÉMILIE. — Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh! une bien grande amitié.

HENRIETTE. — Quoi! la vieille Marguerite?

MARCELLIN. — Nous la connaissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avait pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

HENRIETTE. — Veux-tu me conduire chez ta mère?

ÉMILIE. — Ce serait pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous....

HENRIETTE. — Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres; et si tu n'as pas d'autres raisons....

ÉMILIE. — Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées....

MARCELLIN. — Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; et sûrement..... Reviendras-tu ici?

ÉMILIE. — Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

MARCELLIN. — Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE. — Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remerciemens.

HENRIETTE. — Allons, allons, courons la trouver. (*Elle prend Émilie par la main et sort avec elle.*)

SCÈNE V.

MARCELLIN.

MARCELLIN *seul.* — Que nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre! En vérité, cette petite parle comme si elle était née quelque chose: elle n'a point l'air malpropre et déguenillé des filles de nos paysans. Oh! j'obtiendrai sûrement de mon papa.... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

SCÈNE VI.

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT.

MARCELLIN, *en courant à son père.* — Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer! — (*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

HUBERT. — Doucement, doucement, monsieur, vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL. — Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

MARCELLIN. — Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avait donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT. — Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages?

M. DE BEAUVAL. — Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d'incommoder mes vassaux; mais non pas pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, et de quelques épis échappés à une riche moisson.

HUBERT. — Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe....

MARCELLIN, *ironiquement.* — Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

HUBERT. — Vous n'entendez rien du

tout à cela, monsieur. Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

MARCELLIN. — Des voleurs, grand Dieu! des voleurs! La petite fille m'a dit qu'elle n'avait pris ici aucun épi, et que c'était un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avait rempli sa corbeille.

HUBERT. — Bon, elle vous l'a dit, comme s'il y avait un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL. — Qui détachait des épis?

HUBERT. — Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je, moi, ce qu'elle avait fait avant mon arrivée? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille? Oh! je reconnais bien là nos paysans: ce sont des messieurs si charitables!

MARCELLIN. — Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit; et une si bonne petite fille ne saurait mentir.

HUBERT. — Et vous, n'avez-vous jamais menti, monsieur? cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

MARCELLIN. — Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite? (*A Hubert, en colère.*) Non, si je mentais, je serais un méchant garçon; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un...

M. DE BEAUVAL. — Doucement, Marcellin: je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

HUBERT. — Non, non, monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchans, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes: c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me retire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. DE BEAUVAL. — Si tous les hommes avaient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre? Et qu'en serait-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avais livré à la justice comme un vagabond qui n'avait ni certificat ni passeport?

HUBERT. — Oui, cela est vrai; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL. — Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé; mais je ne pouvais le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

MARCELLIN. — Oh! mon cher papa! si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT. — Oui-dà, monsieur! regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille si elle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN. — Vraiment oui, il te sied bien, avec ta figure d'ours....

M. DE BEAUVAL. — Fi donc, Marcellin! — Hubert, connais-tu la petite fille?

HUBERT. — Oui, je la connais, et je ne la connais pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours, avec sa mère; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le bailli qui

puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, monseigneur? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

MARCELLIN. — Eh bien! c'est moi qui les nourrirai, oui, moi.

HUBERT. — Vous avez donc quelque chose à vous, monsieur?

MARCELLIN. — Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT. — En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place (*il compte dans sa main*), car j'imagine que monsieur le bailli....

MARCELLIN. — Ne voilà-t-il pas qu'il dît aussi des injures à monsieur le bailli? Je le lui dirai, va!

M. DE BEAUVAL. — Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe; tu juges que monsieur le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village. Eh bien! je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurais volontiers relâchée.

HUBERT. — Quoi, monseigneur! vous pourriez croire?...

M. DE BEAUVAL. — Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres?

HUBERT. — Tenez, monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrais ces mendians charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies.... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le bailli?

MARCELLIN. — Oh! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL. — Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT. — Des excuses, monseigneur, des excuses, y pensez-vous? Moi lui aller faire des excuses, et pourquoi?

MARCELLIN. — Pourquoi? pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT. — Si elles n'ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille....

M. DE BEAUVAL. — Hubert, si j'avais commis une injustice envers vous, je ne balancerais pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, et je ferai des excuses en votre nom.

HUBERT. — Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN. — Oh! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère: il faut l'attendre.

HUBERT. — En ce cas-là je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendians dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN.

MARCELLIN. — Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit?

M. DE BEAUVAL. — Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN. — Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

M. DE BEAUVAL. — Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN. — Mais s il est injuste?

M. DE BEAUVAL. — Tu viens d'enten-

dre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN. — Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL. — Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendrait. Cet ordre ne pouvait regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendraient piller ou assassiner.

MARCELLIN. — Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres ; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAL. — Très-bien, mon fils, car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes ?

MARCELLIN. — Non, mon cher papa, c'est impossible.

M. DE BEAUVAL. — Pourquoi cela serait-il impossible ? As-tu pris des éclaircissemens ? Sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici ?

MARCELLIN. — Ah ! si vous l'aviez seulement vue ! si vous l'aviez seulement entendue ! son langage, sa figure, ses larmes !..... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage ? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance ?

M. DE BEAUVAL. — Embrasse-moi, mon fils ; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, et Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentimens, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice ; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

MARCELLIN. — Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. DE BEAUVAL. — Tu aurais raison, mon fils, si je lui avais laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai dans mon bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village ; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

MARCELLIN. — Mais si Hubert avait battu la petite fille comme il l'en a menacée ?

M. DE BEAUVAL. — Il ne se serait jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendrait en faute ; et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN. — Ah ! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

MARCELLIN, *courant avec la corbeille vers Émilie.* — Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi.

ÉMILIE. — O ma chère corbeille! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit monsieur! (*Elle aperçoit M. de Beauval.*) Qui est ce monsieur là?

HENRIETTE, *courant vers son père, et lui sautant au cou.* — C'est notre bon papa.

MARCELLIN, *à Émilie.* — Oh! c'est un bon père, je t'assure; tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux père Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE, *s'avance timidement vers M. de Beauval, et lui baise la main.* — Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté? Oh! que vous avez de braves enfans!

M. DE BEAUVAL. — Marcellin a raison; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE, *bas à Marcellin et à Henriette.* — Est-ce que j'aurais fâché votre papa? il parle tout seul.

M. DE BEAUVAL, *qui l'a entendue.* — Non ma chère fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paraisses mériter.

HENRIETTE. — Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah! si vous aviez vu sa mère!

M. DE BEAUVAL. — Qui est ta mère, mon enfant? qui vous a engagées à venir dans ma terre? et quelles ressources avez-vous pour vivre?

ÉMILIE. — Nous vivons.... Ah! grand Dieu, je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, et quelquefois la nuit, à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère; elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, *bas à Émilie.* — Pas si mal que tu penses. Ma sœur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL. — Mais où demeuriez-vous auparavant?

ÉMILIE. — Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y était trop chère : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. DE BEAUVAL, *à part.*—Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir! (*à Émilie.*) Ton père vit-il encore? quel est son état?

MARCELLIN. — Je gagerais bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE. — Je le parierais aussi, surtout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, *embarrassée.* — Mon père?.. je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il était mort quand je suis née. Ah! s'il vivait encore!

M. DE BEAUVAL. — Et tu ne sais pas qui il était? comment il s'appelait?

ÉMILIE. — Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL. — Ne pourrais-je pas lui parler?

HENRIETTE. — Oh! oui, mon papa. Elle va venir elle-même; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL. — Et qui t'a élevée?

ÉMILIE. — Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'in-

struit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL. — De dessin? Je n'en doute plus : c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE. — Ah! la voici qui vient.

MARCELLIN. — Est-ce elle?

M. DE BEAUVAL, *à part.* — Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCÈNE IX.

M. DE BEAUVAL, Mme DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *courant au-devant de sa mère, qui paraît embarrassée, en voyant M. de Beauval.* — Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfans. (*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.*)

HENRIETTE. — Oh! notre bon papa est instruit de tout.

Mme DE JOINVILLE. — J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Émilie.

M. DE BEAUVAL. — On n'a besoin, madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN. — Elle s'appelle Émilie? Oh! mon papa, on voit bien qu'elle n'était pas née pour glaner.

Mme DE JOINVILLE. — La nécessité impose quelquefois des lois cruelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

M. DE BEAUVAL. — On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserais-je vous demander, madame, qui vous êtes?

HENRIETTE. — Elle s'appelle madame Laborie.

Mme DE JOINVILLE. — Je ne crois pas, monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrais (*elle regarde les enfans*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon nom était connu, je craindrais de trouver parmi les gens du peuple des ames peu généreuses qui se feraient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

MARCELLIN. — Eh bien! je n'écouterai point.

HENRIETTE. — Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure; et qui que vous soyez, Émilie sera toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL. — Croyez, madame, que je ne vous aurais pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, et si je n'étais pas dans la résolution de réparer les injustices du sort.

Mme DE JOINVILLE. — Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connaissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui était venu passer quelques mois dans la capitale.

M. DE BEAUVAL, *avec transport.* — Joinville! Joinville!

Mme DE JOINVILLE. — Il prit de l'inclination pour moi; ses vertus m'avaient prévenue en sa faveur, je lui donnai ma main; et quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédait en Provence.

M. DE BEAUVAL. — Oh ! c'est lui ! c'est lui. Je retrouve tous ses traits sur la figure de cette enfant.

Mme DE JOINVILLE. — Que dites-vous, monsieur ?

M. DE BEAUVAL. — Poursuivez, madame, je vous en conjure.

Mme DE JOINVILLE. — J'abrégerai autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avaient altéré la santé de mon époux ; et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

HENRIETTE, *à Émilie.* — Pauvre enfant ! tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE. — Hélas ! même avant d'être née.

Mme DE JOINVILLE. — Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avait point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs ; et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL. — Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire longtemps.

Mme DE JOINVILLE. — Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattais d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venait de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressource que de vendre ce qui me restait de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avais connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE. — Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

Mme DE JOINVILLE. — Elle avait servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avais donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation : elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrais vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité ; et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterais à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez....

M. DE BEAUVAL. — C'en est assez, madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

Mme DE JOINVILLE. — Comment, monsieur, est-ce que vous l'auriez connu ?

MARCELLIN. — Le père de cette bonne Émilie ?

HENRIETTE. — O ma chère Émilie, je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi ! tu pleures ?

ÉMILIE. — Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAL. — C'est à lui que je dois la vie : quel bonheur pour moi de pouvoir reconnaître ce bienfait envers son épouse et son enfant ! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étais épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avait le sabre levé sur ma tête. C'en était fait de moi, si mon digne lieu-

tenant-colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

Mme DE JOINVILLE. — Je le reconnais bien à ces traits : il était aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAL. — Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés, et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avaient été pillés. J'étais dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, graces à lui, tous les secours dont j'avais besoin, dans le traitement d'une blessure profonde que j'avais reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposais à voler dans ses bras lorsque j'appris qu'il ne vivait plus. Que j'étais loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

Mme DE JOINVILLE. — Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici ?

MARCELLIN. — Quoi ! ton père a sauvé la vie au nôtre !

HENRIETTE. — Combien nous devons t'aimer !

M. DE BEAUVAL. — Viens, mon Émilie : tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Émilie s'avance vers lui, et lui baise la main*) me fait voir, madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Émilie, qui lui tient toujours la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse qu'il l'était de ma reconnaissance.

Mme DE JOINVILLE, *saisissant avec transport la main de M. de Beauval.* — Comment pourrai-je répondre à tant de bienfaits, monsieur? Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, *l'embrassant.* — O ma nouvelle maman ! vous serez donc toujours auprès de nous avec Émilie ? Vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

MARCELLIN. — Oui, Émilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

Mme DE JOINVILLE. — Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vous remplissez mon ame ! au lieu d'un enfant j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (*A M. de Beauval.*) Permettez-vous, monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite ? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL. — Rien de plus juste, madame ; et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE. — Mon papa, me permettez-vous de suivre Émilie et ma nouvelle maman ?

MARCELLIN. — Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

M. DE BEAUVAL. — Je le veux bien, mes enfans. Vous ramènerez ensuite au château madame de Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN, *à Emilie, qui veut emporter la corbeille.* — Non, Émilie, cela

n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE. — Ah! monsieur, pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi. (*Elle la relève, et s'en charge avec beaucoup de peine.*)

HENRIETTE. — Du moins ôte-s-en les épis, elle sera plus légère.

ÉMILIE. — Non, non. Ces épis sont à moi; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL. — Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson; et dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

Mme DE JOINVILLE. — Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfans!

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mme DE MONVAL, PAULINE ET EUGÉNIE, ses filles.

Mme DE MONVAL. — Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie?

EUGÉNIE. — Je l'ai donné, maman.

Mme DE MONVAL. — Et à qui, ma fille?

EUGÉNIE. — A un méchant petit garçon.

Mme DE MONVAL. — Pour qu'il devînt meilleur, sans doute?

EUGÉNIE. — Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu?

Mme DE MONVAL. — Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE. — Eh bien! maman, ce malin garçon avait dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portait pour le vendre. Le pauvre oiseau criait de toutes ses forces, et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avait peur que le bon Dieu ne l'entendît, et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mme DE MONVAL. — Et toi, Eugénie?

EUGÉNIE. — Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mme DE MONVAL. — Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE. — Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avait besoin d'argent.

Mme DE MONVAL. — Je le crois aussi.

EUGÉNIE. — Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avais, moi qui n'en avais pas besoin.

PAULINE. — Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse, et il y avait bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il aurait fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il voulait avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE. — Qui de nous deux a raison, maman?

Mme DE MONVAL. — Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE. — Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne fallait jamais balancer à faire le bien?

Mme DE MONVAL. — Je t'ai dit qu'il

fallait être toujours décidé à le faire, mais qu'il fallait aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il serait en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avais plus d'argent qu'il n'en fallait pour racheter le pauvre oiseau, il fallait réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il était venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurais-tu fait?

EUGÉNIE. — Maman, je serais venue t'en demander.

Mme DE MONVAL, — Et si je n'en avais pas eu moi-même?

EUGÉNIE. — Ah! tant pis.

Mme DE MONVAL. — Tu vois donc que ta sœur te donnait un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvais donner des secours?

EUGÉNIE. — Ah! je ne pensais qu'à lui dans ce moment. Si tu avais vu comme il avait l'air de souffrir! Si tu l'avais vu ensuite comme il paraissait content quand on lui a donné la volée! il était si étourdi de sa joie, qu'il ne savait où aller s'abattre.. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercherait pas à le rattrapper.

Mme DE MONVAL. — Tu as toujours fait le bien, ma fille, et, en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE. — O maman! je te remercie.

Mme DE MONVAL. — Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.



LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans sans qu'il lui fût jamais échappe un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner, et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour, son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard, qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; et il perdit en un quart d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son

fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.— C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD. — Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD. — Non, mon papa.

M. GASPARD. — Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

GASPARD. — C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour m'acheter un livre. Je l'avais mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna dans ce récit un peu de mensonge, mais il cacha son mécontentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit: Eh bien! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils? — Vingt-quatre sous. — Et t'a-t-il payé?— Eh, mais, sans doute. Oh! oui, je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris: Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison, et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau porte-crayon dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément: Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'était un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher; et comme Gaspard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa, s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit: Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain, il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assurait l'autre jour que depuis ce moment il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté, il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait

plus de lui ni assurance, ni protestation. C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié!

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrais bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disait la petite Laurette à madame Durval, sa mère.

Mme DURVAL. — Quoi! pendant la journée entière?

LAURETTE. — Mais oui, maman.

Mme DURVAL. — Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE. — De jouer, maman! Oh! que non, vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle était seule, car ses sœurs devaient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtait commença à perdre quelque chose de sa vivacité. Elle avait déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savait plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade. Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avait alors des affaires pressantes à terminer, et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît. La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en baillant, l'heure où ses sœurs suspendraient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive combien le temps lui avait paru long, et avec quelle impatience elle les avait désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur qu'elles aimaient fort tendrement. Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étaient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causaient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avaient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main, et lui dit avec amitié:

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE. — Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAÏDE. — C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi: car, tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paraissent tout nouveaux. Si tu avais gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te serait certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle était, ne manquait pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse, il fallait mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'aurait pas encore plus effrayée qu'un jour entier des légères occupations de son âge.

LE BOUQUET QUI NE SE FLÉTRIT JAMAIS.

AGATHE. — Eh! bonjour, ma chère Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

EUGÉNIE. — Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

AGATHE. J'en suis bien charmée; le temps est si beau! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers, quand la nature est riante.

EUGÉNIE. — Je le sens aussi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaser et courir ensemble!

AGATHE. — Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet?

EUGÉNIE. — Vraiment oui, c'est fort bien pensé. Nous pourrons y causer plus à notre aise.

AGATHE. — Je te demande seulement la permission de m'asseoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

EUGÉNIE. — A la bonne heure. Je t'aiderai même, si tu veux.

AGATHE. — Oh, non, je te remercie. Je ne voudrais pas qu'il y eût un seul point d'une autre main que de la mienne.

EUGÉNIE. — Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

AGATHE. — Tu l'as deviné.

EUGÉNIE. — Et l'ouvrage presse donc beaucoup?

AGATHE. — Tu sais que c'est le 4 de ce mois le jour de Sainte-Rosalie. Je ne me consolerais de ma vie, si ce tablier de filet n'était fait pour ce jour-là.

EUGÉNIE. — Rosalie, dis-tu? Je ne connais personne de ce nom-là parmi toutes les demoiselles de notre société.

AGATHE. — C'est pour une de mes amies particulières; oh! une tendre et excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

EUGÉNIE. — Et comment cela, s'il te plaît, ma chère Agathe? Je meurs d'envie de le savoir.

AGATHE. — Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère?

EUGÉNIE. — Puisque tu veux que je te dise, j'en conviendrai franchement avec toi : je ne te reconnais plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois, pour aller passer un an chez ma tante, tu étais vaine et acariâtre. Tu offensais sans pitié tout le monde, et la moindre familiarité te paraissait un outrage. Aujourd'hui tes manières sont simples et prévenantes. Tu as un air de complaisance et d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimais alors. Tu prenais quelquefois des airs de hauteur qui me révoltaient. Il me venait à chaque instant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHE. — Je le suis aussi, ma chère

amie. Ah ! j'étais bien à plaindre dans le temps dont tu me parles. Je faisais également le désespoir de ma famille et de tous ceux qui s'intéressaient à mon bonheur. La pauvre demoiselle Brochon surtout, que je la faisais souffrir ! Elle pourtant qui m'aimait avec tant de tendresse, qui remplissait si bien la parole qu'elle avait donnée à maman, le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère !

EUGÉNIE. — Il faut convenir que tu ne pouvais pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE. — Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée, qui restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois il y aura un an, c'était le jour de sa fête ; je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je à moi-même ; je veux la surprendre avant qu'elle ne se lève. Je m'habillai toute seule ; je pris la corbeille qu'une aimable petite demoiselle m'avait donnée au premier jour de l'an (*elle serre la main d'Eugénie*), et je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulais répandre sur le lit de mademoiselle Brochon. Je me glissai en cachette le long de la charmille, et j'arrivai, sans que personne m'eût aperçue, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis trois des plus belles roses qui venaient de s'épanouir. Il me fallait encore du chèvrefeuille, du jasmin et du myrte. J'allais pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en passant devant l'ouverture, j'aperçois, en un coin du berceau, mademoiselle Brochon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la pointe des pieds ; mais elle avait entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, tourna la tête, m'aperçut, et me cria de venir la trouver.

Elle n'avait pas eu le temps de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux en étaient encore mouillés. Mais ce n'étaient pas de ces larmes douces, comme je lui en avais vu souvent répandre au récit de quelque action généreuse, de bienfaisance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié, dont elle me recevait, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, et passa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allée, sans qu'elle me dît un seul mot. De mon côté, je n'osais ouvrir la bouche, tant j'étais interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein ; et me regardant avec un air attendri, en jetant un coup d'œil sur les fleurs dont ma corbeille était remplie : Je vois, ma chère Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me ferait oublier les tristes pensées dont j'étais occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y était attaché. Oui, ma chère amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir ensuite tout entier aux nouveaux sentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étais tremblante et muette pendant qu'elle m'adressait ce discours. C'était comme si ma conscience m'eût parlé tout haut par sa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cultivées par les exemples et les instructions de votre maman, pourquoi voulez-vous

les pervertir par un défaut capable d'empoisonner lui seul les plus excellentes qualités? Je ne vous le nommerai point : après ce que je viens de vous dire, son nom vous inspirerait peut-être trop d'horreur contre vous-même, et je ne veux pas vous mortifier. Il suffit que votre cœur vous le nomme en secret, et je crois vous connaître assez pour être sûre que vous emploierez les plus nobles efforts à le détruire. »

N'allons point chercher des temps trop reculés. Faisons seulement l'examen de la conduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'est elle qui m'avait plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeuner, pour étaler vos connaissances dans l'histoire? Vous rappeliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du désir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfaite de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même temps de l'attention qu'on prêtait à l'aimable petite Adélaïde, comme tout le monde était enchanté des graces simples et naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissait de paraître si bien instruite! Je vous voyais pâlir de dépit et d'envie; je voyais rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissait intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, et qu'on se le faisait passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur et de colère!

Enfin, le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavecin, les fausses mesures, que peut-être vous faisiez exprès, la déroutaient de son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juste, quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie!

Ah! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je, en fondant en larmes; car ses paroles m'avaient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'était la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer. Jamais je n'avais senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage; mais elle vit bien ce qui se passait dans mon cœur : Ses bras agités me pressèrent contre son sein avec une tendresse que je ne saurais te peindre. Je sentais ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étaient tournés vers le ciel.

L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues, sans nous en apercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres secours, et ranima, par ses caresses, mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison, je lui dis en l'embrassant : Séchez vos larmes, ma bonne amie, ce sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

Ma chère Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête que par cette noble résolution. C'est le bouquet le plus propre à nous parer l'une et l'autre, et j'espère qu'il ne se flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvait en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulèrent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance et d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avait fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venaient de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres, et à moi-même. Je te laisse maintenant à penser si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnaissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE. — O ma chère Agathe, heureusement j'ai du temps encore! Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentais à t'aimer.

LE NID DE FAUVETTE.

Maman, maman, s'écriait un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère! voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

Mme DE BLEVILLE. — Ha, ha! c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN. — J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, et avant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les ailes.

Mme DE BLEVILLE. — Est-ce qu'il était seul dans son nid?

SYMPHORIEN. — Ses enfans y étaient aussi, maman. Ah! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mme DE BLEVILLE. — Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN. — Je veux le mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

Mme DE BLEVILLE. — Et les pauvres petits?

SYMPHORIEN. — Oh! je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mme DE BLEVILLE. — Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN. — Oh! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mme DE BLEVILLE. — Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN. — Des soldats? Pour me prendre?

Mme DE BLEVILLE. — Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père; et la garde qui l'a emmené a dit qu'elle allait revenir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN. — Hélas, mon Dieu! que veut-on faire de nous?

Mme DE BLEVILLE. — Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN. — O le méchant roi!

Mme DE BLEVILLE. — Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté et du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer.*)

Mme DE BLEVILLE. — Eh bien ! mon fils, qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les necessites de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mme DE BLEVILLE. — Le roi en agit envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.* — Oh ! je vais lâcher la fauvette. (*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

Mme DE BLEVILLE, *prenant Symphorien dans ses bras.* — Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison ; et ni toi, ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissais méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé lors que je t'ai dit qu'on allait te prendre, autant l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère ; combien celle-ci doit gémir d'en être séparée ? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurais pas pris l'oiseau : n'est-il pas vrai, mon cher Symphorien ?

SYMPHORIEN. — Oui, maman, je n'avais pensé à rien de tout cela.

Mme DE BLEVILLE. — Eh bien ! penses-y dorénavant, et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, et qu'il serait cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrais apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN. — De l'Ami des Enfans ? Oh ! récitez-la-moi, je vous en prie.

Mme DE BLEVILLE. — Tiens, la voici,

Je le tiens ce nid de fauvette,
Ils sont deux, trois, quatre petits ;
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi, qui l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviens dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusait à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travaillaient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenait une raquette à la main : Ma petite maman, venez, venez vite chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric. Ah maman! ils n'ont rien mangé de la journée! Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avait faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. Aussitôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osaient venir si souvent nous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer.... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. (*En pleurant encore plus fort.*) Ah ! ma sœur, si tu l'avais vue, tu aurais aussi pleuré, je t'assure. Et Julien, se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien ; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre. Venez, mes enfans, leur dit la mère, en les serrant tous deux contre son cœur : allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe et leur mère éplorée embrassaient les genoux de leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille : Ecoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour notre goûter.... Ah! mon Dieu, s'écria Julien en se retournant tout-à-coup, cela est vrai! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine, soulevant en cachette le chapeau de Frédéric, qui s'était par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avait adroitement glissé par-dessous.

CAROLINE.

La petite Caroline, dont nous avons parlé dans le premier volume, jouait un jour auprès de sa mère, occupée en ce moment à écrire quelques lettres. Le coiffeur étant arrivé, madame P..... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, et de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le coiffeur en donna tant et tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venait d'ache-

ver cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus ! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas, ils ne sont pas perdus; on les a mis dans le tiroir.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P...., seule avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pourquoi donc, ma fille? — Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, et que nous vivions familièrement ensemble. — Mais ta sœur en mange. — Oh ! ma sœur peut bien en manger : elle ne le connaissait pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, et un cœur si tendre ! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, et tous mes vœux pour elle seront remplis.



LE FERMIER.

Monsieur Dublanc s'était un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son fermier, était à la porte de la rue, et demandait à lui parler. M. Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son antichambre, et qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie (ainsi se nommaient les enfans de M. Dublanc) étaient dans l'antichambre de leur père lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse; mais il était aisé de voir qu'il ne l'avait pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un air moqueur. Ils mesuraient l'honnête fermier des pieds à la tête d'un coup d'œil méprisant, se chuchotaient à l'oreille, et faisaient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, et ne savait plus quelle contenance il devait prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frère, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas

ici une odeur de fumier? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disait-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avait répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenait les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en était pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du fermier; et, s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir, et prit elle-même son chapeau et son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet; il s'avança d'un air amical vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfans, et quelles affaires l'amenaient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; et il tira en même temps de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étaient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturer plus tôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, répliqua M. Dublanc: je sais que vous êtes un honnête homme, et qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagemens. En même temps il fit avancer une table pour que le fermier comptât ses espèces.

Roger ouvrait de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; et il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, monsieur, leur faire prendre, quelqu'un de ces jours, l'air de la campagne? Je tâcherais de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux: je viendrais les prendre moi-même, et je les ramènerais dans ma carriole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, et s'excusa de ne pouvoir y répondre sur ce qu'il avait quelques emplettes à faire dans la ville, et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avait fait aux siens, et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusque sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception grossière qu'ils avaient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger et à Alexandre, et loua en même temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il en la baisant au front, que ma Sophie sait comment on doit se comporter envers d'honnêtes gens. Comme c'était l'heure du déjeuner, il se fit apporter les fruits secs du fermier, et en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouvèrent l'un et l'autre excellens. Roger et Alexandre assistèrent au déjeuner; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoraient des yeux. M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, et l'exhorta à ne jamais mépriser personne pour la simplicité de ses habits. Car, disait-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui sont d'une parure brillante, nous avons

l'air d'adresser nos civilités à l'habit même plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens le plus grossièrement vêtus sont quelquefois les plus honnêtes; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir, lui, sa femme et ses enfans, mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon fermier, il paie si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme-là n'était pas si honnête, je ne pourrais fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes frères. C'est lui qui vous habille, et qui vous procure une bonne éducation; car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeuner fut fini, il ordonna qu'on en serrât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé, et ils comprirent bien que ce n'était pas pour eux qu'on les gardait. Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui ni un autre jour de ces fruits. Lorsque le fermier qui vous les apportait aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

ROGER. — Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentait si mauvais.

M. DUBLANC. — Que sentait-il donc?

ROGER. — Une odeur insupportable de fumier,

M. DUBLANC. —D'où peut-il avoir contracté cette odeur?

ROGER. — C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. DUBLANC. — Que devrait-il faire pour s'en garantir?

ROGER. —Il faudrait.... il faudrait....

M. DUBLANC. — Il faudrait peut-être qu'il ne fumât point ses terres?

ROGER. — Il n'y a que ce moyen.

M. DUBLANC. — Mais s'il n'engraissait pas ses champs, comment pourrait-il y recueillir une abondante moisson? Et s'il n'en faisait que de mauvaises, comment viendrait-il à bout de me payer le prix de sa ferme? Roger voulait répliquer; mais son père lui lança un regard où Alexandre et lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin était à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne serait pas bien aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger et Alexandre prièrent instamment leur père de les mettre de la partie; et ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils montèrent d'un air joyeux dans la carriole, et comme le fermier avait d'excellens chevaux, et qu'il savait bien les conduire, ils furent arrivés chez lui avant de s'en douter.

Qui pourrait peindre leur joie, lorsque la voiture s'arrêta! Claudine, femme de Mathurin, se présenta, d'un air riant, à la portière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfans dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, et les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étaient en habit de grandes fêtes. Soyez les bien-venus, dirent-ils aux jeunes messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc aurait bien voulu causer un moment avec eux, et les caresser; mais la fermière le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il était déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafetière n'était ni d'argent, ni de porcelaine; elle était, ainsi que les tasses, d'une faïence grossière, mais fort propre. Roger et Alexandre se regardèrent en dessous; et ils auraient éclaté de

rire, s'ils n'avaient craint de fâcher leur père. Claudine avait cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensaient. Elle s'excusa, et leur dit qu'ils auraient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il fallait se contenter de ce qui était offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servait des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la fermière avait mis tout son art à les pétrir et à les cuire. Après le déjeuner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup d'œil à son verger et à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toute les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvraient les prairies, et leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y était propre et vivant. Il y avait sur le sol deux jeunes colombes qui venaient de quitter leur nid, mais qui n'osaient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyait des mères qui couvaient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupaient à donner la nourriture aux petits qui venaient d'éclore. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étaient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils allaient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendait. Ils furent servis en vaisselle de terre et en couverts d'étain et d'acier. Roger et Alexandre étaient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouvèrent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'était surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc aperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens? demanda-t-il. Mon fils aîné et moi, répondit le fermier; et, sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour-à-tour des airs champêtres si tendres et si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils allaient remettre les instrumens à leur place : Or ça, Roger, et toi, Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains; mais ils ne savaient pas même comment tenir leur archet, et il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui; mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son fils, en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage?

ROGER. — Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. DUBLANC. — Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'était pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avait pas présenté le moindre rafraîchissement, aurais-tu été aussi content que tu le parais?

ROGER. — Non certes.

M. DUBLANC. — Qu'aurais-tu pensé de lui?

ROGER. — Que c'eût été un paysan grossier.

M. DUBLANC. — Roger! Roger! cet honnête homme est venu chez nous; et

loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre, de toi ou du fermier?

ROGER, *en rougissant.* — Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. DUBLANC. — Qu'appelles-tu du profit?

ROGER.—C'est qu'il trouve son compte a recueillir les moissons de nos champs et le foin de nos prairies.

M. DUBLANC. — Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain?

ROGER.—Il s'en nourrit, lui, sa femme et ses enfans.

M. DUBLANC. — Et du foin?

ROGER. — Il le donne à manger à ses chevaux.

M. DUBLANC. — Et que fait-il de ses chevaux?

ROGER. — Il les emploie à labourer les terres.

M. DUBLANC. — Ainsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre y retourne. Mais crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille et ses chevaux?

ROGER. — Les vaches en prennent aussi leur part.

ALEXANDRE. — Et ses moutons aussi, ses pigeons et ses poules.

M. DUBLANC. — Cela est vrai. Mais ses récoltes entières se consomment-elles dans sa maison?

ROGER. — Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portait une partie au marché, pour en avoir de l'argent.

M. DUBLANC. — Et cet argent, qu'en fait-il?

ROGER. — J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en apportait son sac de cuir tout plein.

M. DUBLANC. — Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du fermier ou de moi. Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seraient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses moutons et ses vaches; mais le fumier qu'il en retire est porté dans les guérets, et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les blés, ensuite à les scier, et puis à les battre, et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre; mais c'est pour me donner l'argent qu'il en reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux? Encore un coup, dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres?

ROGER. — Je vois bien a présent que c'est vous.

M. DUBLANC. — Et sans ce fermier, aurais-je ce profit?

ROGER. — Oh! il y a tant de fermiers dans le monde!

M. DUBLANC. — Tu as raison; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avais autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisait les terres, abattait les arbres, et laissait dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivait, il n'avait jamais d'argent à me donner; et quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tout ce qu'il possédait il n'avait pas assez de quoi s'acquitter envers moi.

ROGER. — Ah, le coquin!

M. DUBLANC. — Si celui-ci l'était de même, aurais-je un grand profit de mes biens?

ROGER. — Vraiment non.

M. DUBLANC. — A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire?

ROGER. — Je vois que vous le devez à cet honnête fermier.

M. DUBLANC. — N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services?

ROGER. — Ah! mon papa, vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien:

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon?

ROGER. — Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. DUBLANC. — Le fils de Mathurin sait donc quelque chose que tu ne sais pas?

ROGER. — Cela est vrai, mais aussi entend-il comme moi le latin?

M. DUBLANC. — Et toi, sais-tu labourer? sais-tu conduire un attelage? sais-tu comment on sème le froment, l'orge, l'avoine, et tous les autres grains? comment on les cultive? Saurais-tu seulement tailler un pied de vigne, et gouverner un arbre pour avoir de beaux fruits?

ROGER. — Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, je ne suis pas fermier.

M. DUBLANC. — Mais si tous les habitans de la terre ne savaient autre chose que du latin, comment irait le monde?

ROGER. — Fort mal. Où trouverions nous du pain et des légumes?

M. DUBLANC. — Et le monde pourrait-il se soutenir, quand bien même personne ne saurait du latin?

ROGER. — Je pense qu'oui.

M. DUBLANC. — Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi, sait beaucoup plus de choses, et des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de graces de ses manières.

LES DEUX POMMIERS.

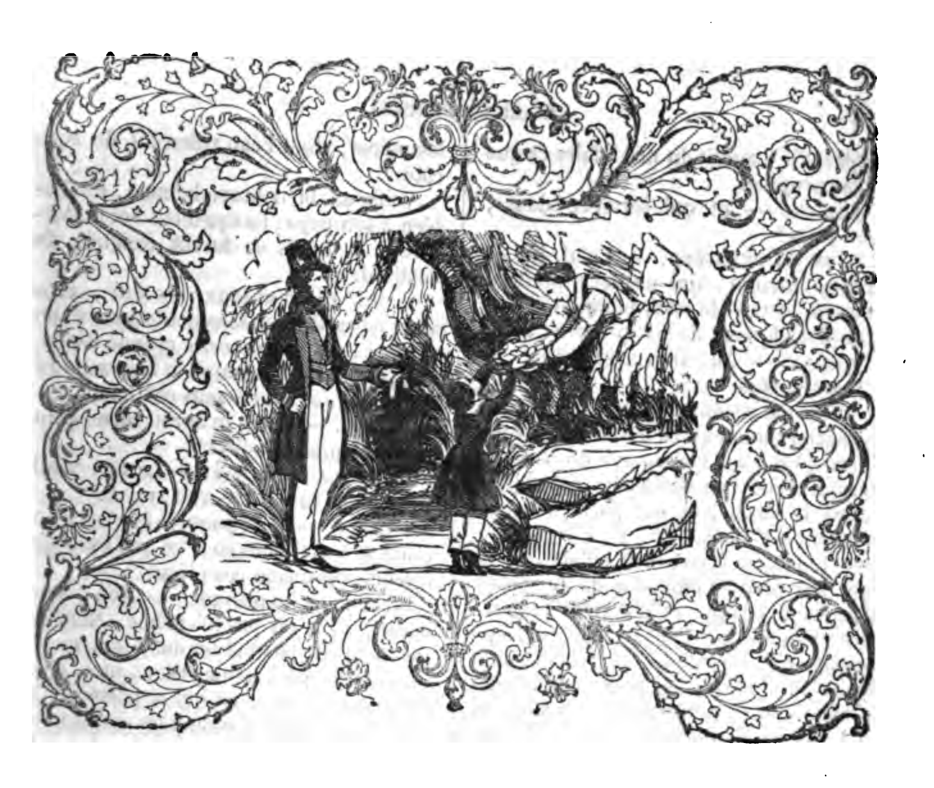
Un riche laboureur était père de deux garçons, dont l'un avait tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avait planté à l'entrée de son verger deux pommiers d'une tige égale, qu'il avait cultivés depuis avec le même soin, et qui avaient si également profité de leur culture, qu'on n'aurait jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printemps, devant les deux arbres qu'il avait plantés pour eux, et nommés de leur nom; et après leur avoir fait admirer leur belle tige et la quantité de fleurs dont ils étaient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins qu'ils perdraient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Étienne, était infatigable dans ses soins. Il s'occupait tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auraient dévoré. Il étaya sa tige, pour empêcher qu'il ne prît une mauvaise tournure; il piochait la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil et de l'hu-

midité de la rosée. Sa mère n'avait pas eu plus d'attention pour lui dans sa plus tendre enfance qu'il n'en avait pour son jeune pommier.

Michel, son frère, ne faisait rien de tout cela. Il passait la journée à grimper sur le coteau voisin, d'où il jetait des pierres aux passans. Il allait chercher tous les petits paysans d'alentour, pour se battre avec eux. On ne lui voyait que des écorchures aux jambes et des bosses au front, des coups qu'il avait reçus dans ses querelles. En un mot, il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea du tout qu'au moment où il vit, dans l'automne, celui d'Etienne si chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenaient ses branches, le poids de ses fruits l'aurait entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse et quelques feuilles jaunies ! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit : Mon père, quel arbre m'avez-vous donné ? Il est sec comme un manche à balai, et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère !..... Oh ! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi ? lui répondit son père : ainsi le diligent aurait perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! Souffre, c'est le prix de ta négligence : et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre était aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avait une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrein ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres insectes ; tu leur as laissé dévorer le tien dans sa fleur. Comme je ne veux rien laisser perdre de ce que Dieu m'a donné, puisque je lui en dois compte, je te reprends cet arbre, et je lui ôte ton nom. Il a besoin de passer par les mains de ton frère pour se rétablir, et il lui appartient dès ce moment, ainsi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un dans ma pépinière, et le cultiver si tu veux, pour réparer ta faute : mais, si tu le négliges, il appartiendra encore à ton frère, puisqu'il me seconde dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentence de son père et la sagesse de son conseil. Il alla dès ce moment choisir dans la pépinière le jeune élève qu'il crut le plus vigoureux ; il le planta lui-même. Etienne l'aida de ses avis pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment ; plus de querelles avec ses camarades, encore moins avec lui-même ; car il se portait de gaîté de cœur au travail. Il vit dans l'automne son arbre répondre pleinement à ses espérances. Ainsi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, et de perdre les habitudes vicieuses qu'il avait contractées. Son père fut si satisfait de ce changement, qu'il lui céda l'année suivante, de moitié avec son frère, le produit d'un petit verger.



SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

Monsieur de la Ferrière se promenait un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'était un beau jour d'automne, et il faisait encore grand chaud. Mon papa, lui dit Fabien, en tournant la tête du côté d'un jardin le long duquel ils marchaient alors, j'ai bien faim.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN. — Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyenné. Ah! que j'en mangerais une avec grand plaisir!

M. DE LA FERRIÈRE. — Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN. — La haie n'est pas trop fourrée, et voici un trou par où je pourrais bien passer.

M. DE LA FERRIÈRE. — Et que dirait le maître du jardin, s'il était là?

FABIEN. — Oh! il n'y est pas sûrement, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIÈRE.—Tu te trompes, mon enfant : il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous punirait avec justice,

parce qu'il y aurait du mal à faire ce que tu me proposes.

FABIEN. — Et qui serait-ce donc, mon papa?

M. DE LA FERRIÈRE. — Celui qui est présent partout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusques dans le fond de nos pensées. Dieu.

FABIEN. — Ah! vous avez raison. Je n'y songe plus.

Au même instant il se leva de derrière la haie un homme qu'ils n'avaient pu voir, parce qu'il était étendu sur un banc de gazon. C'était un vieillard à qui appartenait le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien :

« Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenait pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des piéges pour surprendre les voleurs; tu t'y serais cassé les jambes, et tu serais resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur le vol que tu méditais, je vais te donner avec plaisir des fruits que tu désires. »

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires. M. de la Ferrière voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurais plus si je m'en laissais payer; il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main par-dessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignait sa reconnaissance d'une manière encore bien plus vive par l'air d'appétit dont il mordait dans les poires, dont l'eau ruisselait de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière, et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. DE LA FERRIÈRE. — Oui, mon ami; il l'est devenu sans doute pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtiment.

FABIEN. — Dieu m'aurait donc puni si j'avais pris les poires?

M. DE LA FERRIÈRE. — Le bon vieillard t'a dit ce qui te serait arrivé.

FABIEN. — Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces piéges.

M. DE LA FERRIÈRE. — Non, sans doute, ce n'est pas lui-même. Mais les piéges n'ont pas été tendus à son insu, et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre, et il dirige toujours les événemens de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

FABIEN. — Ah! mon papa, que je suis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, et une histoire encore!

M. DE LA FERRIÈRE. — « Quand j'étais encore aussi petit que toi, et que je vivais auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appelait Dubois, et le second Verneuil.

M. Dubois avait un fils nommé Silvestre; et M. Verneuil en avait aussi un, nommé Gaspard.

Derrière notre maison et celles de nos voisins, étaient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives

Silvestre, lorsqu'il était seul dans le jardin de son père, s'amusait à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvait blesser quelqu'un. M. Dubois s'en était aperçu, et lui en avait fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier s'il y revenait jamais. Mais, par malheur, cet enfant ignorait, ou n'avait pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père était sorti, croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le punirait, il remplit sa poche de cailloux, et se mit à les lancer de tous les côtés.

Dans le même temps, M. Verneuil était dans son jardin avec Gaspard son fils.

Gaspard avait le défaut de croire, comme Silvestre, que c'était assez de ne pas faire le mal devant les autres, et que lorsqu'on était seul, on pouvait faire tout ce qu'on voulait. Son père avait un fusil chargé, pour tirer aux moineaux qui venaient manger ses cerises, et il se tenait sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendait dans le salon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard, se voyant seul, se dit à lui-même: Je ne vois pas le mal qu'il y aurait à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, et se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentait les armes, il se reposait sur ses armes: il voulut essayer s'il saurait aussi coucher en joue et ajuster.

Le bout de son fusil était tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il allait fermer l'œil gauche pour viser, un caillou lancé par Silvestre vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi et de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit, et Aye! Aye! on entendit des cris dans les deux jardins.

Gaspard avait reçu une pierre dans l'œil. Silvestre reçut toute la charge du fusil dans une jambe. L'un devint borgne, l'autre boiteux; et ils restèrent dans cet état toute leur vie. »

FABIEN. — Ah! le pauvre Silvestre! le pauvre Gaspard! que je les plains!

M. DE LA FERRIÈRE. — Ils étaient effectivement fort à plaindre. Mais je suis encore plus sensible au malheur de leurs parens, d'avoir eu des enfans indociles et disgraciés. Dans le fond, ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens d'avoir eu cette mésaventure.

FABIEN. — Et comment donc, mon papa?

M. DE LA FERRIÈRE. — Je vais te le dire. Si Dieu n'avait de bonne heure puni ces enfans, ils auraient toujours continué de faire le mal lorsqu'ils se seraient vus seuls; au lieu qu'ils apprirent par cette expérience que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit et le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un et l'autre, qu'ils devinrent prudens et religieux, et qu'ils évitaient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avaient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'était bien aussi le dessein de Dieu en les punissant de cette manière, car ce bon père ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

FABIEN. — Voilà un œil et une jambe qui me rendront sage. Je veux éviter le mal, et pratiquer le bien, quand même je ne verrais personne auprès de moi. Et en disant ces mots, ils arrivèrent à la porte de leur maison.

LA MONTRE.

Au retour d'une visite qu'elle venait de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentrait chez ses parens d'un air triste et pensif. Elle trouva ses frères et ses sœurs qui jouaient ensemble avec cette joie vive et pure dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, et de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paraissait souffrir de l'air de gaîté qui regnait autour d'elle, et ne répondait qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisait pour la tirer de son abattement. Son père, qui l'aimait avec tendresse, fut très-inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractère. Il la fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, et lui demanda ce qui l'affligeait. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin, pressée plus vivement, elle lui dit que toutes les petites demoiselles qu'elle venait de voir chez son amie avaient reçu de leurs parens de très-jolis cadeaux pour leur foire, quoique, sans vanité, aucune d'elles ne fût si avancée pour les talens et pour l'instruction. Elle cita surtout mademoiselle de Richebourg, à qui son oncle avait donné une montre d'or entourée de brillans. Oh! quel plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si belle montre à son côté!

Voilà donc le sujet de ta peine? lui dit M. de Fonrose en souriant; Dieu merci, je respire. Je te croyais attaquée d'un mal plus sérieux. Que voudrais-tu donc faire d'une montre, ma chère Charlotte?

CHARLOTTE.—Eh! mon papa, ce qu'en font les autres. je la porterais à ma ceinture, et je regarderais à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE. — A tout moment? Tes quarts d'heure sont-ils si précieux? ou est-ce que les jours de la soumission et de l'obéissance te paraîtraient si longs?

CHARLOTTE. — Non, mon papa: vous m'avez dit souvent que je suis dans la saison la plus heureuse de la vie.

M. DE FONROSE. — Si ce n'est donc que pour savoir quelquefois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin?

CHARLOTTE. — Oui; mais lorsqu'on est en haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi pour leur demander l'heure. Il faut se détourner et descendre. C'est du temps perdu; au lieu qu'avec une montre, on voit cela tout de suite, sans importuner personne, et sans se déranger.

M. DE FONROSE. — Il est vrai que c'est fort commode, quand ce ne serait que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie, lorsque, par politesse ou par attachement, ils voudraient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE. — Quel plaisir vous prenez toujours à me désoler par votre badinage!

M. DE FONROSE. — Eh bien! si tu veux que nous parlions plus sérieusement, avoue-moi avec franchise quel est le motif qui te fait désirer une montre avec tant d'ardeur.

CHARLOTTE. — Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONROSE. — C'est le véritable que je demande. Tu sais que je ne me paie pas de raisons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus sincère amitié que toi-même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté : Ho! ho! voyez quelle belle montre a cette petite demoiselle! Il faut qu'elle soit bien riche! Or, dis-moi si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres, et d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son père? En considères-tu davantage celles qui sont plus riches que toi? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connaitrais pas, au lieu de dire: Voilà une demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte cette montre! tu dirais plutôt: Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette demoiselle! Si une montre peut faire honneur, c'est à l'habileté de l'horloger qui l'a faite, et au goût de celui qui l'a commandée ou choisie. Mais pour celui qui la porte, je ne lui dois que du mépris, s'il veut en tirer vanité.

CHARLOTTE. — Mais, mon papa, vous semblez toujours me parler comme si c'était par ce motif que je l'eusse désirée!

M. DE FONROSE. — Je ne te cacherai point que je le soupçonne terriblement. Tu ne veux pas en convenir encore, à la bonne heure. Je me flatte de t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE. — Ne parlons point de cela, s'il vous plaît. Mais il faut qu'une montre soit un meuble bien utile, puisque vous en avez une, vous qui êtes si philosophe?

M. DE FONROSE. — Il est vrai que je ne pourrais guère m'en passer. Tu sais que les occupations de mon cabinet sont interrompues par des devoirs publics qui demandent de l'exactitude et de la ponctualité.

CHARLOTTE. — Et moi, n'ai-je pas aussi vingt exercices différens dans la journée? Que diriez-vous, si je ne donnais pas à chacun la mesure du temps qu'il exige?

M. DE FONROSE. — C'est juste. Tu vois que je ne suis pas obstiné. Quand on m'allègue des raisons frappantes, je m'y rends. Eh bien! ma chère fille, tu auras une montre.

CHARLOTTE. — Badinez-vous, mon papa?

M. DE FONROSE. — Non certainement. Et dès ce jour même; pourvu que tu n'oublies pas de la prendre, quand tu sortiras.

CHARLOTTE. — Pouvez-vous me le demander? Oh! je suis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je suis allée chez mademoiselle de Montreuil.

M. DE FONROSE. — Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE. — Oui, vous avez raison. Mademoiselle de Richebourg y sera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE. — Tu sais ma chambre à coucher? A côté de mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE. — Quoi! cette grande patraque du temps du roi Dagobert, qui lui servait peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens!

M. DE FONROSE. — Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisait pas autrement du vivant de mon père. Je l'ai trouvée dans son héritage, et je me faisais un devoir de la garder pour moi-même. Mais en te la donnant, elle ne sortira pas

de la famille ; et j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE. — Oui ; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand-papa ?

M. DE FONROSE. — Eh ! c'est là précisément où je t'attendais. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguais avec tant d'importance, n'est qu'un vain prétexte dont ta vanité cherchait à se couvrir, puisque cette montre te rendrait le même service que tu pourrais attendre d'une montre d'or enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser des vains propos des autres ? D'ailleurs ils ne pourraient que faire honneur à ton caractère. La solidité de la montre passerait pour l'emblême de celle de tes goûts.

CHARLOTTE. — Mais ne pourrais-je pas en avoir une qui fût en même temps solide et d'une forme agréable ?

M. DE FONROSE. — Tu crois donc que cela ferait ton bonheur ?

CHARLOTTE. — Oui, mon papa, je me croirais fort heureuse.

M. DE FONROSE. — Je voudrais que ma fortune me permît de te convaincre, par ta propre expérience, combien la félicité qu'on attache à de pareilles bagatelles, est frivole et passagère. Je parie que dans quinze jours tu ne regarderais guère plus ta montre ; qu'au bout d'un mois tu oublierais de la monter ; et que bientôt elle ne serait pas mieux réglée que ta folle imagination.

CHARLOTTE. — Ne pariez point, mon papa, vous perdriez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE. — Aussi je ne veux pas parier ; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudrait risquer l'épreuve, et qu'elle pourrait te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

CHARLOTTE. — Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne servirait qu'à me rendre malheureuse ?

M. DE FONROSE. — Si je le pense, ma fille ? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placés la Providence, et des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudrait encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au maître d'un vaste royaume, que les provinces qui le bornent, manquent à ses états pour les arrondir. De là naissent entre les princes ces guerres cruelles qui désolent la terre ; et entre les particuliers, ces procès ruineux qui les dévorent ; ou ces haines de jalousie qui les bourrèlent et les avilissent. Quels étaient tes propres sentimens envers mademoiselle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étalait à son côté ? Retrouvais-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portaient autrefois vers le sien ? Lui aurais-tu rendu, dans ce moment, ces services dont tu te serais fait hier une joie si pure ? Mais cette inimitié secrète que sa montre t'inspirait contre elle, ta montre ne l'inspirerait-elle pas contre toi à tes meilleures amies, et peut-être à tes frères et tes sœurs ? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité tu aurais rompu les plus doux nœuds du cœur et du sang, les plus tendres affections de la nature ? Pourrais-tu te croire heureuse à ce prix ?

CHARLOTTE. — O mon papa, vous me faites frissonner !

M. DE FONROSE. — Eh bien ! ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits dé-

raisonnables qui troublent ton repos? Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition où le Ciel t'a fait naître? N'as-tu pas une nourriture saine et abondante, des vêtemens propres et commodes pour toutes les saisons? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier et tes boucles d'oreilles de perles fausses? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses? Encore te faudra-t-il de plus, des dentelles, de riches étoffes, et des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderais. Il ne te manquerait plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, et visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudrait-il pas un hôtel magnifique, une table splendide et des ameublemens précieux? Vois combien une première fantaisie satisfaite, engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accroissant, jusqu'à ce que, pour avoir voulu s'élever un moment au-dessus de son état, on retombe pour toujours au-dessous des plus étroites nécessités de la vie. Tourne les yeux autour de toi, et regarde combien de personnes gémissent aujourd'hui dans la plus affreuse misère, qui consumaient hier peut-être les derniers débris d'une fortune suffisante pour leur bonheur. Pense à ce qui te serait arrivé à toi, à tes sœurs et à tes frères, si ma tendresse et mes réflexions ne m'avaient fait profiter, pour votre avantage, de toutes ces déplorables expériences. Il m'a souvent été pénible d'aller à pied dans les rues. Un bon carrosse aurait peut-être ménagé mes forces autant qu'il aurait flatté ma vanité. En employant à cette dépense ce qu'il m'en coûte pour votre entretien, votre instruction et vos plaisirs, j'aurais été en état de la soutenir pendant quelques années. Mais enfin, quel aurait été mon sort et le vôtre? Je vous aurais vu croître dans le désordre et la stupidité. Je n'aurais pu attendre de vous, dans ma vieillesse, des soins que je vous aurais refusés dans votre enfance. Pour quelques jours passés dans l'éclat insolent du luxe, j'aurais langui long-temps dans les mépris d'une juste misère. De quel front aurais-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurais laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite? J'aurais fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir et de la terreur; et vos malédictions m'auraient poursuivi jusqu'au délà de ma tombe.

O mon papa! quelle était ma folie! s'écria Charlotte en se jetant à son cou. Non, non, je ne veux plus de montre; et si j'en avais une, je vous la rendrais à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment et de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa première gaîté; et lorsqu'elle voyait quelques bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle était bien plus tentée de la plaindre que de lui porter la plus légère envie.

UN PETIT PLAISIR CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

LOUISE. — Bonjour, ma petite maman. Voyez-vous, nous sommes déjà prêtes. Oh! si le bateau pouvait arriver tout de suite!

Mme DELORME. Patience, il n'est que six heures. Venez, nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

HENRIETTE. — Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer, sans perdre une minute. (*Elles courent dans le jardin, et entraînent leur mère vers l'allée.*)

CHARLOTTE. — Ah! ma chère maman, comme le temps est beau! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la rivière! On dirait qu'il y jette des millions de diamans. Ce sera un plaisir! un plaisir! n'est-il pas vrai? Quelle joie de revoir la bonne Marthe qui a servi si long-temps chez nous!

Mme DELORME. — Oui, mes enfans, elle sera bien aise de vous voir, j'en suis sûre.

HENRIETTE. — Combien y a-t-il d'ici chez elle?

Mme DELORME. — Nous serons à peu près une heure sur l'eau: ensuite il y aura bien trois quarts-d'heure de marche; car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

HENRIETTE. — Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeûner. Et après cela dites-nous encore, ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir?

Mme DELORME. — Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs, et attraper des papillons.

CHARLOTTE. — Laissez-moi vous conduire; j'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous mènerai au bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

Mme DELORME. — Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, et je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE. — Ah! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires?

Mme DELORME. — Tu verras.

CHARLOTTE. — Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée: et alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, et entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE *qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.* — Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où est Louise? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend? Louise! (*Elle court vers elle.*) Louise! le bateau! le bateau!

LOUISE *accourt en sautant.* — Le bateau, ma sœur! Oh! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre sous. Il y a là-bas une femme et un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

Mme DELORME. — Où as-tu donc vu ces pauvres gens?

LOUISE. — Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu

voir s'il passait du monde. Deux pauvres enfans sont venus à moi. Oh! maman, comme ils sont déguenillés, et comme ils ont l'air d'avoir faim! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin.

Mme DELORME. — Venez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE. — Oui, oui, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterais quelque chose. (*Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une jeune fille d'environ dix ans en porte un autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.*)

Mme DELORME. — (*Bas.*) O Dieu, quelle misère! (*Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc?

LA PAUVRE FEMME. — Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari était pêcheur; on est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau du roi. Il est revenu rongé de scorbut et de misère. Il avait perdu ses forces, et ne pouvait plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînait trop long-temps. Nos créanciers ont pris ce qui nous restait; et comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtait le pain de sa bouche et de celle de ses enfans, pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin; et quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussitôt que je me suis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être plus long-temps à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville; mais il y a bien loin encore, et je ne sais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

Mme DELORME. — Et quel est ce vieillard?

LA PAUVRE FEMME. — C'est mon père, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, et je me faisais une joie de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Hélas! c'est sa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée; mais la fatigue a enflammé la plaie. Sa jambe est tout enflée, et il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes douleurs. Si vous vouliez me faire donner un chiffon de vieux linge pour le panser, et un morceau de pain pour mes pauvres enfans.

Mme DELORME. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais y pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous attendre, et asseyez-vous sur ces siéges. (*Elle s'éloigne avec ses filles qui ont attentivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné son attendrissement par des larmes. Louise a partagé entre les enfans de petits gâteaux qu'elle avait dans sa poche pour le voyage. Henriette, après avoir donné la main au vieillard pour le soutenir, est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue et d'épuisement.*)

Mme DELORME, *à ses filles, en marchant vers la maison.* — Eh bien! que dites-vous de ces malheureux? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre père chercher du linge, des bas et des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

CHARLOTTE. — Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misère. Vous

avez entendu qu'ils avaient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils allaient tomber malades sur la route! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres! Si vous leur donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, et qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette dame qu'ils vont chercher?

Mme DELORME. — Me connais-tu assez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurais pas eu cette idée de moi-même, si je le pouvais? Mais, hélas! ce n'est pas en mon pouvoir. Tu sais que nous ne sommes pas riches? Je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudrait pour cela.

CHARLOTTE. — S'il ne fallait que ce que nous avons?

HENRIETTE. — Ah! ce serait de bon cœur.

Mme DELORME. — Et combien avez-vous?

CHARLOTTE. — J'ai six francs, moi.

HENRIETTE. — Moi, trois livres.

Mme DELORME. — Et toi, Louise?

LOUISE. — Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sous que j'avais, dans la poche du pauvre vieillard.

Mme DELORME. — Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux? Cela ne suffirait pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la somme.

CHARLOTTE. — Et lequel, s'il vous plaît?

Mme DELORME. — Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE. — Pourquoi donc?

LOUISE. — Dites, dites toujours, maman.

Mme DELORME. — Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-temps que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusé bien des choses pour en faire les frais. Car il ne faut pas seulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe, pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse; mais il vous appartient, et vous êtes libres d'en faire tel usage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il serait possible d'avoir un charriot pour les pauvres gens, et de les défrayer sur la route jusqu'à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand; je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourrait plus avoir lieu cette année.

LOUISE. — Oh! ce serait bien fâcheux.

Mme DELORME. — J'en aurais moi-même quelque regret. Louise, va dire au batelier de préparer sa voile.

LOUISE. — Tout-à-l'heure, maman. (*Elle reste, et regarde ses sœurs.*)

HENRIETTE. — Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE. — Je sais bien ce que j'aurais à faire, pour moi.

HENRIETTE. — Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE. — Moi, mes sœurs? Il n'y a que Marthe qui me fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE, *avec joie*. — Eh bien! maman, nous voilà toutes les trois d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

Mme DELORME. — Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le temps est beau, et quel plaisir nous aurions dans notre promenade!

CHARLOTTE. — Ah! je n'en aurais plus, dès qu'il me viendrait cette pensée: Tu te fais voiturer bien à ton aise, et toute une honnête famille meurt de lassitude par ta dureté!

HENRIETTE. — Ne sont-ils pas de la même espèce que nous? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en passant.

Mme DELORME. — Tu ne dis rien, Louise ?

LOUISE. — Maman, je pensais que tout notre plaisir n'est pas perdu. Nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin. Ce sera toujours une promenade.

Mme DELORME, *en les embrassant.* — O mes chères filles ! quelle félicité pour moi de vous voir des cœurs si compatissans et si généreux ! Vous ne manquerez jamais de plaisir sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations et de vos sacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance. (*Madame Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant sa journée. Les trois petites demoiselles vont et viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme a panser le pied du vieillard. Henriette et Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mère.*)

HENRIETTE. — Ah, ma chère maman ! il aurait fallu voir comme ses enfans ouvraient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, et Louise, du pain. Ils se pressaient autour de leur mère, en frappant dans leurs mains de surprise et de joie.

LOUISE. — Je craignais qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paraissaient affamés.

CHARLOTTE. — Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau, jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à manger à son petit frère, qui ne sait pas encore se nourrir tout seul !

Mme DELORME. — La pauvre fille est bien à plaindre ! Si elle demeure toujours chargée du soin des plus petits, elle n'aura pas le temps de s'instruire ; et la voilà pour toute sa vie une femme très-misérable : au lieu que si elle avait le moyen d'apprendre un métier, elle pourrait un jour être fort utile à sa mère, et l'aider à nourrir les autres enfans.

LOUISE. — Eh bien ! maman, faites une chose. Mettez-la auprès de nous. Je me charge de lui montrer tout ce que vous m'avez fait apprendre. Elle pourra bientôt coudre et tricoter, ensuite vendre son ouvrage et en envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE. — Ce n'est pas une mauvaise tournure, au moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE. — Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pensez-vous, si cette bonne fille allait devenir fainéante comme la vieille femme que nous vîmes l'autre jour, il faudrait qu'elle en revînt à mendier, et nous ne l'aurions servie en rien du tout.

Mme DELORME. — Mais savez-vous bien, mes enfans, à quoi vous vous engagez ? Prenez-y garde.

CHARLOTTE. — A quoi donc, maman ?

Mme DELORME. — Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison, il faudra lui donner des habits, et je n'en ai guère le moyen. Je me trouverais obligée de retrancher sur les vôtres ce que les siens pourraient coûter. Au lieu de fourreau de taffetas dont je voulais vous faire présent, vous ne pourriez en avoir que de toile : au lieu de plumes et de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout simple sur votre chapeau ; et je ne vois plus que la serge et l'étamine pour faire vos déshabillés.

CHARLOTTE. — J'avais pourtant dit à Rosalie que j'aurais bientôt un habit de soie tout comme elle.

HENRIETTE. — La toile ne pare jamais si bien, n'est-il pas vrai?

Mme DELORME. — Non, sans doute.

HENRIETTE, *après avoir fait quelques réflexions.* — Mais si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille ferait encore bien plus triste figure avec ses haillons.

CHARLOTTE. — Et puis, si elle les portait plus long-temps, ne courrait-elle pas le risque de devenir malade? Vous m'avez dit souvent que rien n'était si mal sain que la malpropreté.

Mme DELORME. — Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi, Louise, que dis-tu de ma proposition? Serais-tu contente de porter un habit de laine?

LOUISE. — Oh! très contente, maman : on n'en saute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie.

Mme DELORME. — Voilà qui s'arrange à merveille; cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrais la préférence; mais tu es un peu trop évaporée pour remplir cet emploi. D'ailleurs tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger; les soins du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est à toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE. — Ah! grand merci, maman.

Mme DELORME. — Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connais, tu es vive et emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitais, je serais forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien! oserais-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance?

HENRIETTE. — Oh! maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurais parié, sur ma vie, que cela ne me serait plus arrivé. Bon! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chaussant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma sœur, et que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte, mais c'était fait.

Mme DELORME. — Il est singulier que les enfans qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux mêmes, n'en aient presque jamais pour les autres. Vraiment tu jouerais un joli personnage dans la société, si tu laissais invétérer en toi ce défaut!

HENRIETTE. — Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE. — Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

HENRIETTE. — Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, et qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente et plus douce envers une élève. Elle pourrait imaginer que j'aurais du regret de l'avoir obligée.

Mme DELORME. — Avec de pareils sentimens, je ne suis plus inquiète de ta résolution. Ha ça, Louise, il te faudra tous les jours travailler une heure de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises et ses bas.

LOUISE. — Oh! je m'en charge de tout mon cœur; je craignais qu'Henriette ne prit pour elle toute la besogne.

Mme DELORME. — Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs ravaux.

CHARLOTTE. — Oui, maman, je serai l'inspecteur-général.

Mme DELORME. — Allons, mes filles,

hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espère que leur joie vous servira d'encouragement et de récompense.

MATHILDE.

Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêché, pendant quelque temps, de répondre à votre flatteuse impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéressant, auquel elles ont donné occasiou.

J'étais à Windsor chez une jeune dame, qui, par les principes éclairés qu'elle transmet à ses enfans, justifie si bien le choix qu'on a fait de sa respectable mère pour présider à l'éducatiou d'une auguste famille. Nous nous amusions à de petits jeux de société, lorsqu'il survint un orage furieux. Le tonnerre roulait avec un fracas épouvantable, dont toute la maison était ébranlée, tandis que les éclairs semblaient à chaque instant l'embraser. Une jeune demoiselle de la compagnie ne put se défendre de quelque émotion. On entendait aussi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce trouble, la petite Mathilde avait disparu. Sa mère qui passait dans la chambre voisine, l'aperçut agenouillée dans un coin.

LA MÈRE. — Que faites-vous-là, ma fille?

MATHILDE. — Oh! rien, maman.

LA MÈRE. — Est-ce que vous êtes effrayée de l'orage?

MATHILDE.— Non, maman, vous m'avez appris à ne pas le craindre, et vous avez bien vu que je ne le craignais pas tout-à-l'heure.

LA MÈRE. — Pourquoi donc êtes-vous à genoux?

MATHILDE. — C'est que j'ai vu frissonner Élise, j'ai entendu crier Kitty; cela m'a fait de la peine. Je priais Dieu pour elles, et pour tous ceux qui ont peur.

LE FORGERON.

Monsieur de Cremy passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pouvait gagner sa vie du labeur de la journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travailie, répondit le forgeron, c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plutôt, et je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour

quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

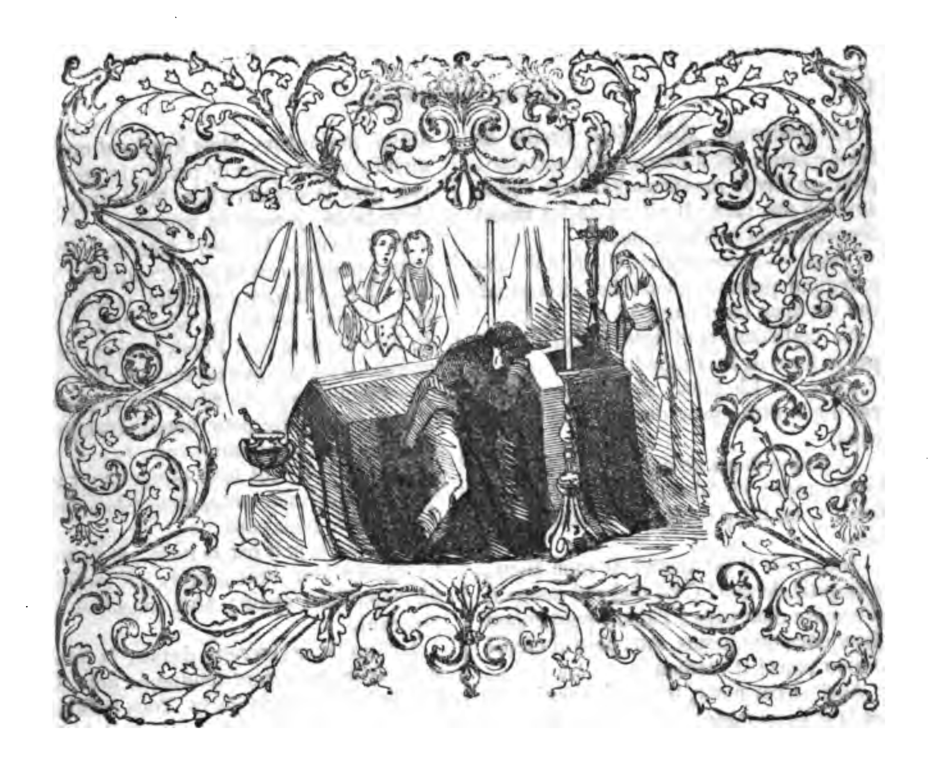
Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant, si j'étais à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-temps de ses occupations; et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta. Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron, dont il voulait récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le Forgeron lui dit: Reprenez votre argent, monsieur. Je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le temps où je ne possédais que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires; et moi, je pourrai dormir alors tout mon saoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.



ABEL.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venait de perdre sa mère. Il en fut si affligé, que rien ne pouvait lui rendre la gaîté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrit encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Ils allaient cependant le voir quelquefois. Abel quittait alors ses habits de deuil; et quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçait de prendre une figure joyeuse. M. Duval était sensible à cette attention délicate de son fils; mais il n'en ressentait qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant; et son désespoir le poussait à grands pas vers le tombeau.

Il y avait près de quinze jours qu'Abel n'était allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avait toujours éludé ses instances. M. Duval était dangereusement malade. Il n'osait demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'était éveillé de bonne heure, et il tourmentait sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisait reprendre ses habits de deuil.

ABEL. — Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante était si affligée, qu'elle n'eût pas la force de lui répondre.

ABEL. — Eh bien! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus long-temps; et laissant éclater sa douleur: C'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle.

ABEL. — Il est mort! O mon Dieu, ayez pitié de moi! C'est d'abord maman, et ensuite mon papa! Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère! O mon papa! O maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disait-elle, tes parens te restent encore.

ABEL. — Et où donc? Où les retrouver?

SA TANTE. — Dans le ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, et ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête et laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

ABEL. — Hier au soir! quand je me réjouissais de l'aller embrasser aujourd'hui! Hier au soir! il n'est donc pas encore à l'église? O ma tante! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah! il craignait de m'affliger, et je l'aurais peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie!

SA TANTE. — Eh bien! mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étais pauvre, et je ne subsistais que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi, mon petit ami.

ABEL. — Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le jour était sombre; il tombait un brouillard épais; Abel marchait en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil était sur la porte. Tous les amis de M. Duval étaient autour de lui. Ils pleuraient, ils sanglotaient, ils disaient tous que sa vie avait été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jeta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole; enfin, il releva sa tête en s'écriant: O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolais, lorsque maman mourut; et pourtant tu pleurais toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche était ouverte, et sa langue restait immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avaient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenait embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père. Elle n'osait le

prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardait était sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, et court à l'église. Les prêtres achevaient les prières des morts. On descendait le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa. Abel s'était précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisait revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleurait plus ; mais il était encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avait pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils ; et il gagnait tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernait déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisait prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avait toujours soutenu sa tante de ses économies ; eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchait, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avait une fois éprouvé à cette époque. Et il avouait que c'était aux sensations dont il était alors affecté, qu'il devait les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

LES CAQUETS.

Aurélie, quoique d'un naturel assez doux, avait contracté un défaut bien cruel : c'était de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyait remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisait souvent interprêter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisaient pour former d'injustes soupçons ; et à peine venaient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courait les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutait même quelquefois les circonstances que lui avait prêtées son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques étaient dans un état de guerre continuel. La confiance était soudain bannie des sociétés où la petite fille entrait avec sa mère. On n'osait plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère faible tremblaient en sa présence, et n'en étaient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avaient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressaient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer

toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations ne pouvaient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'était déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire était réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de leur ramener d'un penchant qui l'entraînait au malheur de sa vie entière.

Aurélie était allée un jour la voir, et avait passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connaissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignait à l'écouter. Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre toute entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnais d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable, qui veut rappeler le genre humain à la vertu, en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie qui se voyait devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença, dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avait causés, et résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avait prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme et courageuse résolution ? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur, que vers les objets dignes de ses éloges; et les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle était la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvait se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être, se disait-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'était susceptible d'aucune indulgence, elle plaignait le coupable, rejetait sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvait commettre.

Cependant elle fut bien long-temps encore à regagner les cœurs qu'elle avait aliénés. Elle était déjà parvenue a l'âge de s'établir, et personne ne se présentait pour l'épouser. On l'avait évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avait insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyait déjà abandonnée, et réduite à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage, et d'une société choisie d'amis;

lorsqu'un étranger fort riche, adressé à son père, l'ayant un jour entendue prendre le parti d'un absent qu'on accusait, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisait avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, et de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgence, les faiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle était prête à devenir la victime.



LE GRAND JARDIN.

Monsieur Sage n'avait reçu de ses pères qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avait su toujours conformer ses goûts et ses désirs ; et quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyait les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avait troublé l'égalité de son humeur et la paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, était celui d'une épouse vertueuse que la mort avait frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune encore, restait seul pour le consoler ; et le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenait de la nature une imagination très sensible, par laquelle son père avait trouvé le secret de former de bonne heure sa raison. C'était en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue, qu'il lui en avait donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, et dans un moment choisi pour leur effet, il avait déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse et de profondeur.

Satisfait de son sort, ce père tendre voulait surtout inspirer à son fils les principes auxquels il devait le calme de sa vie et la sérénité de son cœur. Oui, se

disait-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, et à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité que si je lui laissais un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise et d'admiration. L'éclat et le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes et de femmes qui se promenaient, superbement vêtus, sous des voûtes de verdure, les mouvemens confus de cette foule empressée, le murmure de leurs discours, le bruit des jets d'eau et des cascades, tout plongeait ses esprits dans une rêverie profonde. Il promenait ses yeux d'un air égaré, et frappait dans ses mains. Son père, le voyant bien pénétré de toutes ces impressions, l'emmena dans un bosquet plus solitaire, pour rendre un peu de repos à ses sens trop vivement émus. Il lui proposa ensuite de prendre quelques rafraîchissemens. Philippe y consentit avec joie; et, lorsqu'il eut satisfait son appétit : Mon papa, dit-il, comme on est bien ici! Ah! si nous avions un aussi beau jardin! Avez-vous fait attention au nombre de voitures qu'il y avait à la porte? Et tous ces gens qui se promènent là-bas, comme ils sont richement habillés! Je voudrais bien savoir pourquoi nous sommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorsque les autres ne se refusent rien? Je commence à voir que nous sommes pauvres. Mais pourquoi les autres sont-ils riches? Ils ne sont certainement pas plus honnêtes gens que nous deux.

Tu parles comme un enfant, lui répondit son père: je suis très-riche, moi.

PHILIPPE. — Où sont donc vos richesses?

M. SAGE. — J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

PHILIPPE. — Vous, mon papa? Oh! je voudrais bien le voir.

M. SAGE. — Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main, et le conduisit dans la campagne. Ils montèrent sur une colline du haut de laquelle s'étendait une perspective admirable. A droite, on découvrait une vaste forêt dont les extrémités se perdaient dans l'horizon. A gauche, on voyait s'entrecouper, dans un agréable mélange, de rians jardins, de vertes prairies, et des champs couverts de moissons dorées. Au pied de la colline serpentait un vallon, arrosé dans toute sa longueur par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage était animé. Dans son immense étendue, on distinguait des pêcheurs qui jetaient leurs filets, des chasseurs qui poursuivaient des cerfs fugitifs avec leurs meutes aboyantes, des jardiniers qui remplissaient leurs corbeilles d'herbages et de fruits, des bergers qui conduisaient leurs troupeaux au son des musettes, des moissonneurs qui chargeaient des chariots de leurs dernières gerbes, et les précédaient en dansant autour de leurs bœufs. Ce tableau délicieux captiva long-temps, dans une extase muette, les regards de M. Sage et de son fils. Celui-ci, rompant enfin le silence, dit à son père :

Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin?

M. SAGE. — Nous y sommes, mon ami.

PHILIPPE. — Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa, c'est une colline.

M. SAGE. — Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

PHILIPPE. — A vous? C'est vous moquer de moi.

M. SAGE. — Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout à l'heure que j'en dispose en maître.

PHILIPPE. — Je serais charmé d'en être bien sûr.

M. SAGE. — Si tu avais tout ce pays, dis-moi qu'en ferais-tu?

PHILIPPE. — Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE. — Mais quoi encore?

PHILIPPE. — Je ferais abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irais à la chasse du chevreuil, je pêcherais du poisson, j'éleverais des troupeaux de bœufs et de brebis, et je recueillerais les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

M. SAGE. — Voilà un plan qui me paraît bien entendu; et je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrais faire, je le fais dejà, moi.

PHILIPPE. — Comment cela donc?

M. SAGE. — D'abord, j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE. — Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE. — C'est qu'on a l'avisement de les prévenir. Tu sais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, et tout l'hiver dans nos appartemens. Eh bien! c'est du bois que j'en tire.

PHILIPPE. — Cela peut être; mais il faut le payer.

M. SAGE. —Si j'étais celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serais-je pas obligé de le payer tout de même?

PHILIPPE. — Non, sans doute: on vous l'apporterait, sans que vous eussiez rien à débourser.

M. SAGE. — Tu crois cela? Je pense, au contraire, qu'il me reviendrait peut-être plus cher. Car, alors, n'aurais-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclore de murs, des bûcherons pour y exploiter les arbres?

PHILIPPE. — Passe pour cela; mais vous ne pouvez pas y aller chasser.

M. SAGE. — Et pourquoi veux-tu que je chasse?

PHILIPPE. — Pour avoir votre provision de gibier.

M. SAGE. — Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux?

PHILIPPE. — Il faudrait être de bon appétit.

M. SAGE. Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE. — Pour votre argent.

M. SAGE. — D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer, je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tout ces furets, ces braques, ces chiens courans, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE. — Sont-elles aussi à vous, ces vaches et ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie?

M. SAGE. — Vraiment oui: ne manges-tu pas tous les jours du beurre et du fromage? C'est elles qui me les fournissent.

PHILIPPE. — Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivières sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grands plats de viandes et de poissons, comme les gens riches?

M. SAGE. — Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert?

PHILIPPE. — Non, mais ils peuvent choisir sur la table.

M. SAGE. — Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi; mais qu'en ferais-je s'il m'appartenait? Il me faudrait aussi un estomac superflu.

PHILIPPE. — Les gens riches font bonne chère, et vous n'en faites pas.

M. SAGE. — Je la fais bien meilleure. J'ai une sauce qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins, c'est le bon appétit.

PHILIPPE. — Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux?

M. SAGE.— Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

PHILIPPE. — Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE.— Cent fois plus encore à être content : et je le suis.

PHILIPPE. — Mais enfin le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or et d'argent?

M. SAGE. — Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour que nous avions prié ton oncle à dîner?

PHILIPPE. — Oui, mon papa, vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. SAGE. — Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurais bien pu t'en donner, puisqu'il en restait encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas?

PHILIPPE. —C'est que vous aviez peur que cela ne me fît mal.

M. SAGE. — Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison?

PHILIPPE. — Oui, mon papa; je sais que vous m'aimez, et que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat si vous aviez pensé que cela pût me faire du plaisir sans m'incommoder.

M. SAGE.— Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même?

PHILIPPE. — Non, mon papa, je ne puis le croire; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté!

M. SAGE. — D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses?

PHILIPPE. — Oh! non; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE. — Eh bien! si, pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus?

PHILIPPE. — Que les richesses que je lui demande pourraient m'être dangereuses.

M. SAGE. — Cela te paraît-il assez clair?

PHILIPPE. — Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire: cependant....

M. SAGE. — Pourquoi secoues-tu la tête? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE. — Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous, tout ce pays-là.

M. SAGE. — Et pourquoi le penses-tu?

PHILIPPE.— Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous le voulez.

M. SAGE. — Connais-tu M. Richard?

PHILIPPE. — Si je le connais? Oh dame! c'est lui qui a de beaux jardins!

M. SAGE. — Et peut-il en jouir comme il veut?

PHILIPPE. — Ah! le pauvre homme! il ne le peut guère; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

M. SAGE. — Il en a cependant dans son jardin des treilles superbes.

PHILIPPE. — Oui, vraiment; mais cela l'incommode.

M. SAGE. — Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, et cepen-

dant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrais, parce que ma fortune ne me le permet pas : et M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE. — Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai?

M. SAGE. — Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE. — Eh bien ! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval?

M. SAGE. — C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas est peut-être pour celui que je monte.

PHILIPPE. — Vous n'en avez pourtant pas dans votre écurie.

M. SAGE. — Dieu me préserve de cet embarras!

PHILIPPE. — Oui, mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez!

M. SAGE. — Tu te trompes; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin; et alors, je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE. — Croyez-vous qu'il ne vous serait pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse?

M. SAGE. — Cela serait assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvéniens d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron et du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux, et de l'exactitude de son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-temps. Mais voilà le soleil qui se couche; il est temps de nous retirer. Allons, mon ami, n'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine?

PHILIPPE. — Ah! mon papa, je le serais bien davantage si tout cela était réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils; et, le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passaient auprès d'une prairie, qu'ils avaient prise d'en haut pour un étang parce qu'elle était couverte d'eau. Ah! mon Dieu, s'écria M. Sage; vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une mare? Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaison. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE. — Celui à qui appartient cette prairie sera, je crois, bien triste quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE. — Encore s'il en était quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE. — C'est un drôle de bonheur que celui-là!

M. SAGE. — Il me semble qu'il y avait ici près un moulin.

PHILIPPE. — Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous?

M. SAGE. — Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendais pas aller. O mon Dieu! je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement, le voilà tout délabré. Que deviendra le malheureux propriétaire? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE. — Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie, pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage?

M. SAGE. — Je n'en sais rien. Il n'y a

qu'à le leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail?

LE MAÇON. — Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, et voler les meubles d'un pavillon qu'on venait de faire construire. On ne s'en est aperçu que ce matin; et il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris sur le fait.

M. SAGE. — Et comment donc cela?

LE MAÇON.—C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avaient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, si on était venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte et de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il aurait pu perdre toute sa forêt, au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, et la perte des meubles de son pavillon, qui, à la vérité, étaient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelques pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs? Te causent-ils beaucoup de chagrins?

PHILIPPE. —Pourquoi m'en chagriner, mon papa? Je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE. —Mais si cette terre t'appartenait de la même manière que les jardins de M. Richard lui appartiennent, et qu'en te promenant aujourd'hui, tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, et ton pavillon mis au pillage, t'en retournerais-tu à la maison aussi tranquille que tu me parais l'être?

PHILIPPE. — Mon Dieu, non! Je serais au contraire bien triste d'essuyer de si grandes disgraces en un jour.

M SAGE. — Et si tu avais tous les jours de semblables disgraces à souffrir ou à craindre, serais-tu alors plus heureux que tu ne l'es à présent?

PHILIPPE. — Je serais mille fois plus malheureux.

M. SAGE. —Eh bien! mon ami, tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent, et des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de sa décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craindraient de perdre de leur considération imaginaire s'ils imposaient quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappans, plus ils croient devoir étaler de faste et de somptuosité pour soutenir l'opinion de leur opulence, et rétablir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que l'éducation de leur famille, leurs terres tombent en friche, et ne produisent plus que des moissons avortées; leurs enfans, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris. Et ces favoris de la fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, et des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre et le désespoir.

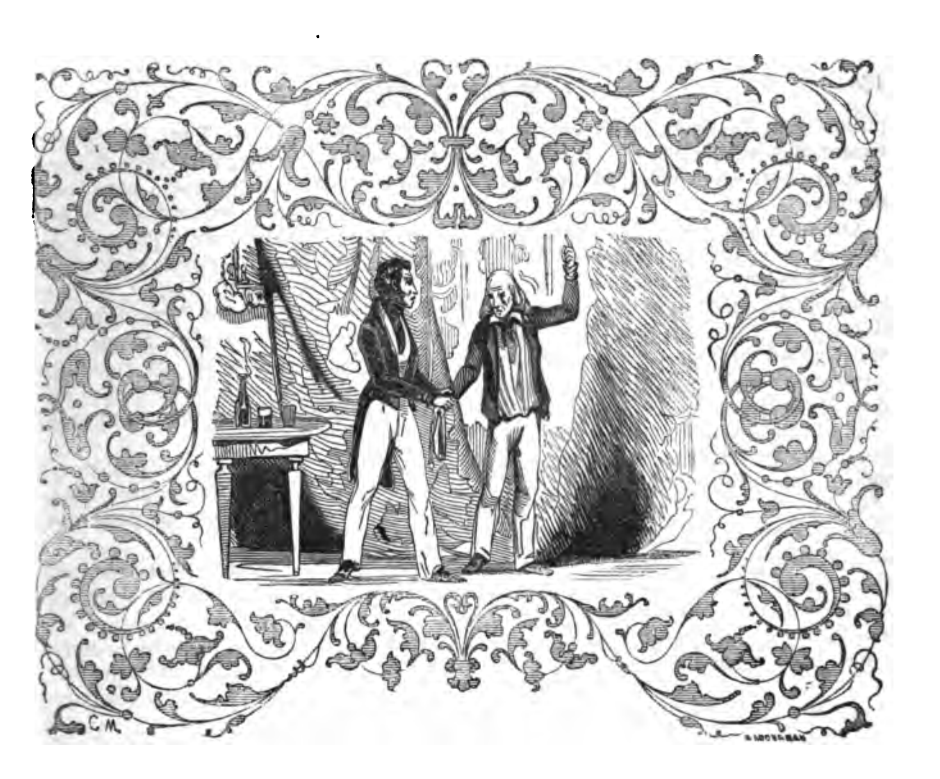
PHILIPPE. — Ah ! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir !

M. SAGE. — Celui qui se présente à tout moment dans la société ; et n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics : l'histoire du renversement de quelque grande maison ; leçon frappante que la Providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie et leur orgueil ! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie, je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh ! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop par leur désespoir ces effrayantes révolutions !

PHILIPPE. — Eh quoi ! me faudrait-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du Ciel ?

M. SAGE. — Oui, mon fils, si tu es économe et laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition et la cupidité, d'enchaîner tes désirs et tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur ; et voudrais-tu donc être plus heureux que ton père ? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête, et les premières douceurs de la vie. Le Ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, et au pied de laquelle s'étendent des marais impurs entrecoupés de mille précipices. Élève quelquefois tes yeux vers les riches et les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfans, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, et surtout donne-leur-en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement ; et s'étant précipité à genoux, il rendit graces au Ciel, et lui offrit sa vie. Que lui restait-il à faire sur la terre ? Ses jours avaient été pleins de justice et d'honneur ; et en inspirant la modération à son fils, il venait de lui transmettre un riche héritage.



LE VIEILLARD MENDIANT.

M. D'ARCY, *à un domestique.* — Que ne faisiez-vous entrer ce bon vieillard?

LE VIEILLARD. — Monsieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY. — Et pourquoi donc?

LE VIEILLARD. — Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé; je viens..... pour demander l'aumône.

M. D'ARCY. — Vous me paraissez honnête : pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre? J'ai des amis qui le sont, soyez de ce nombre.

LE VIEILLARD.—Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas le temps.

M. D'ARCY — Qu'avez-vous donc à faire?

LE VIEILLARD. —Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY. — Comment savez-vous cela?

LE VIEILLARD. — Comment je le sais? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le sais, parce que je le sens; et cela est sûr. Heureusement personne ne perd à

ma mort : ma fille et mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY. — Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD. — J'étais assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un gentilhomme qui se disait mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, monsieur : vous êtes aussi gentilhomme ; mais je dis la vérité.

M. D'ARCY. — J'ai autant de plaisir à l'entendre que vous en avez à la dire, même quand elle parlerait contre moi.

LE VIEILLARD. — J'aurais été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étais devenu pâle et blême ; et je regardai ce changement comme un signe que me faisait Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étais jeune, c'est lui qui soutenait ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvais plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulais de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si faible.

M. D'ARCY. — Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

LE VIEILLARD. — Non, monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avais plus qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avaient semblait m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

M. D'ARCY. — Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

LE VIEILLARD. — Non, monsieur ; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes et renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à la mort ; c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY. — Et où demeurez-vous ?

LE VIEILLARD. — Pardonnez, monsieur ; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

M. D'ARCY. — Excusez mon indiscrète curiosité. Que Dieu me punisse, si je cherche à la satisfaire !

LE VIEILLARD. — J'y compte, monsieur. Dans huit jours, regardez le ciel, vous y verrez, je l'espère, ma demeure, qui ne sera plus secrète.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.* — Prenez ceci, bon vieillard, et que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD. — Tout cela, monsieur ? non, ce n'était pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile ; on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY. — Vous donnerez le surplus à vos enfans.

LE VIEILLARD. — Que Dieu m'en préserve ! Mes enfans peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY. — Adieu, bon vieillard ; allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent, excepté un écu.* — Reprenez ceci, monsieur.

M. D'ARCY. — Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD. — Je rougis bien aussi moi ! C'est déjà trop de prendre un écu

Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus long-temps que moi.

M. D'ARCY. — Votre situation me touche.

LE VIEILLARD. — J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, monsieur; et il vous en tiendra compte.

M. D'ARCY. — Voulez-vous prendre quelque nourriture?

LE VIEILLARD. — J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D'ARCY. — Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD. — Non, monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D'ARCY. — Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD. — Non, monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre, et je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi. (*M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le vieillard, se voyant seul, élève ses mains vers le ciel.*) Mon dernier coup de vin! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

M. D'ARCY, *portant une bouteille et deux verres.* — Prenez ce verre, bon vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD, *regardant le ciel.* — Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu, et s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi!

M. D'ARCY. — Bon vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra, si vous le désirez.

LE VIEILLARD. — Non, monsieur, je ne le peux pas. Mon temps est précieux.

M. D'ARCY. — Pourrais-je vous être bon encore à quelque chose?

LE VIEILLARD. — Je le voudrais, monsieur, par rapport à vous; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde (*Il regarde sur lui.*) rien que d'un gant, toutefois : j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY, *fouillant dans sa poche et lui en présentant une paire.* — Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD. — Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

M. D'ARCY. — Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre?

LE VIEILLARD. — Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, et présente la droite nue à M. d'Arcy*). Je penserai à vous, monsieur.

M. D'ARCY. — Et moi aussi à vous. O mon ami! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

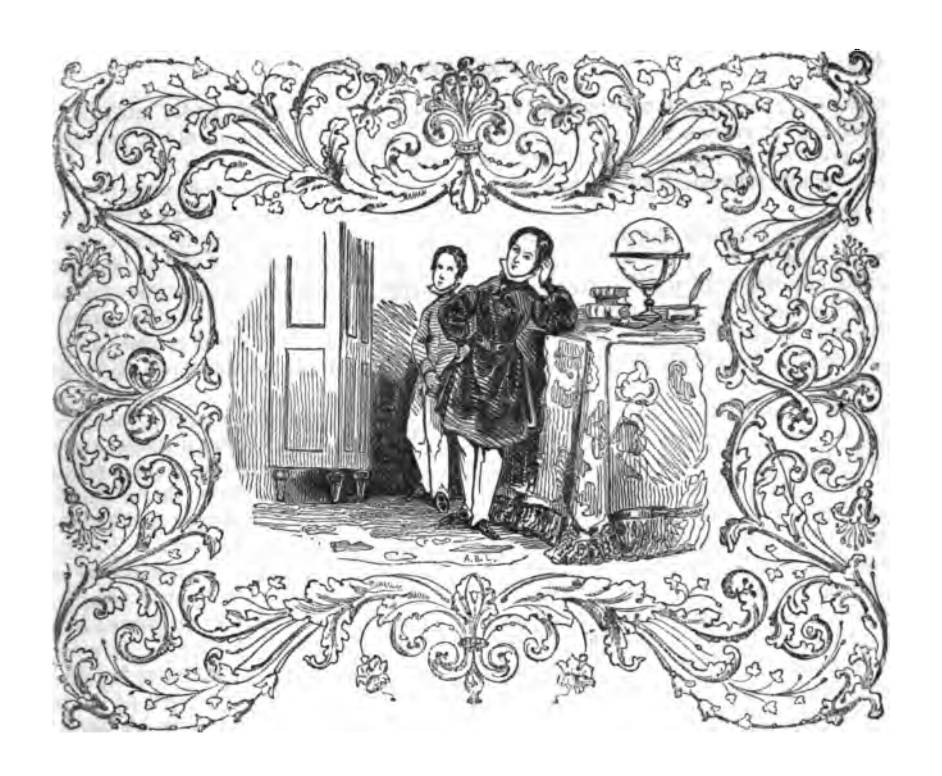
LE VIEILLARD. — Aussi, tant mieux pour vous, monsieur, si vous la gardez. (*Il dégage sa main, et veut s'en aller.*)

M. D'ARCY. — Donnez-moi encore votre main, bon vieillard; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD. — Je lui présenterai la vôtre dans le paradis. (*Il s'en va.*)

LES DOUCEURS ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITÉ.

Fulbert avait reçu de la nature un caractère mélancolique, et un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisait avec son oncle, rien de ce qui frappait ses regards n'échappait à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, paraissant goûter tant de jouissances, il cherchait si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur père de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir pendant quelques jours avec lui la même conduite qu'il tenait avec eux. L'un alla visiter le jardin et le cabinet du Roi; l'autre, le garde-meuble de la Couronne; le troisième, les tableaux du Louvre et ceux du Luxembourg; mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avaient coutume de se faire de leurs observations furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisaient passer des soirées si récréatives, il ne régnait entre eux qu'une grave réserve, et un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vide de ces épanchemens d'entretiens et de gaîté, qu'il provoquait rarement lui-même, mais auxquels il cherchait à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'était, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif qu'il avait été jusque-là concentré. En se livrant à ces douces effusions que la nature inspire aux hommes pour rapprocher leurs ames et les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance et de l'amitié; et l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueillait des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avait observés.



LA CICATRICE.

Ferdinand avait reçu de la nature une ame pleine de noblesse et de générosité. Son esprit était vif et pénétrant, son imagination forte et sensible, son humeur franche et joyeuse, et ses manières avaient une grace animée qui lui conciliait tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avait un défaut bien incommode pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, et de s'abandonner en aveugle à tous les mouvemens qu'elles excitaient dans son ame.

Lorsqu'il jouait avec ses camarades, la plus légère contradiction irritait ses esprits fougueux; on voyait le feu de la colère enflammer tout à coup son visage; il trépignait des pieds, poussait des cris, et se livrait à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenait à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avait permis de donner à sa sœur, Marcelin, son ami et son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étaient venues à ce sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, ne l'avait pas aperçu. Marcelin, après l'avoir inutilement appelé assez haut, se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impa-

tienté de ces secousses, se retourna brusquement, et repoussa le pauvre Marcelin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcelin restait là étendu sans aucune apparence de vie et de sentiment; et, comme sa tête avait porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang coulait à grands flots de ses tempes.

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avait certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il aurait donné la moitié de sa vie!

Il se précipite à son côté, en disant avec de grands cris : Il est mort, il est mort! J'ai tué mon cher Marcelin, mon meilleur ami! Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeurait couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avait entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcelin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, et lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcelin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en fallait de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, et peut-être mortelle.

Marcelin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête était prise; et il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardait un morne silence; car personne ne lui adressait la parole. On ne cherchait ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcelin l'appelait sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écriait-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traite si méchamment? Ah! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colère, je ne voulais pas te fâcher.

Ces discours que Marcelin lui adressait sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux et qu'il lui tînt la main, redoublaient encore la tristesse de Ferdinand.

Chaque trait de tendresse était un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu à peu, et que la plaie commençât à guérir. Au bout de six jours, Marcelin fut en état de se lever.

Qui pourrait se représenter la joie de Ferdinand? Ah! certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois dans sa vie la douleur qu'il éprouva aussi longtemps qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinand reprit un visage serein, et, sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla de toute la force de son caractère à vaincre cette humeur emportée qui le dominait.

Marcelin ne garda de sa chute qu'une cicatrice légère à la tempe. Ferdinand ne la regardait jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontrait Marcelin, il le baisait sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un à l'autre dans tout le cours de leur vie.

L'EMPLOI DU TEMPS.

Martin, quoique simple compagnon, excellait dans son métier. Il aspirait de tous ses désirs à devenir maître; mais il lui manquait une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand qui connaissait son industrie voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât sa maîtrise, et qu'il achetât ce qui lui était nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyait déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. Il avait peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseraient de l'employer, et tout l'argent que son travail allait lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jetaient ses pensées, il aperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui criait à haute voix que le moment de jouir n'était pas encore arrivé; qu'il fallait d'abord songer aux moyens de rembourser au temps prescrit les avances qu'on lui avait faites; que jusqu'alors il n'était pas honnête d'en dépenser un sou sans la plus grande nécessité. Il s'avançait vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserais aujourd'hui trente sous pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resterait encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise et me mettre en fonds; et je puis en un jour réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il cherchait à étouffer ses reproches intérieurs. Mais, hélas! le pauvre homme! c'était le premier pas qui devait l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avait goûté la veille dans le cabaret vint se présenter à son esprit, et il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sous de la même manière. Il devait lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût de l'ivrognerie s'était si bien emparé de lui, qu'il prit sans remords trois écus l'un après l'autre, et les dépensa comme il avait fait le premier. Car, se disait-il à chaque séance, ce n'est que trente sous. Oh! il m'en restera encore bien assez.

Telles étaient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison, qui de temps en temps se faisait entendre. Il ne considérait pas que sa fortune consistait en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendait l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvait plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il l'était, de sa richesse actuelle, qui lui semblait inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elle diminuait de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvait plus atteindre son but, parce qu'il n'y avait

pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords, plus il cherchait à les étouffer dans le vin, plus il avançait l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment, où, dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvrait devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, et il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toute sorte de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas longtemps impunies, et une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh! si le malheureux avait écouté la première fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience! tranquille aujourd'hui dans son état, il attendrait au sein de l'aisance et de l'honneur le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans, vous frémissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu, et ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent, et ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore si leur égarement ne les pousse pas à se plonger dans l'abîme du désespoir.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Mme DE SAUSEUIL, VICTOIRE, sa fille.

Mme DE SAUSEUIL. — Qu'as-tu donc, Victoire? tu parais bien triste.

VICTOIRE. — Je le suis aussi, maman.

Mme DE SAUSEUIL. — Et pourquoi donc, ma fille? J'espérais te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

VICTOIRE. — Elle m'a d'abord réjouie, mais en passant, à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte qui pleuraient à faire compassion. Ils mouraient de faim.

Mme DE SAUSEUIL. — Comment cela est-il possible? Leur père a un bon métier; et il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

VICTOIRE. — C'est ce que ma bonne a dit à une voisine qui était accourue aux cris des enfans, et qui leur donnait un morceau de pain.

Mme DE SAUSEUIL. — Et qu'a-t-elle répondu?

VICTOIRE. — Ce pauvre homme est bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit et jour, et n'en est pas plus riche. Sa femme est une si mauvaise ménagère! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne sait ni coudre, ni tricoter, ni filer; elle ne sait pas même tenir le linge en bon état. Si son mari veut mettre une chemise, il faut qu'il la fasse blanchir et raccommoder hors de la maison.

Mme DE SAUSEUIL. — Voilà qui est fort triste; et tu as raison d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit

aucun de ses devoirs. Dieu veuille que ce soit la seule qui se présente jamais à toi.

VICTOIRE. — Ah! ce n'est pas encore là tout. Écontez, ma chère maman. Comme elle ne sait s'occuper de rien, absolument de rien, l'oisiveté l'a conduite à s'adonner au vin. Lorsque le mari, après un rude travail, croit trouver une bonne soupe en rentrant chez lui, il trouve sa femme étendue ivre-morte dans son lit; et ses enfans n'ont pas eu, souvent, de toute la journée, un morceau de pain à manger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre?

Mme DE SAUSEUIL. — Je les plains comme toi, ma chère fille. Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

VICTOIRE. — Et laquelle, maman?

Mme DE SAUSEUIL. — C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe et de son état est la plus méprisable et la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pourquoi ton père et moi ne cessons de t'exhorter au travail.

VICTOIRE. — Oh! oui, maman, je sens aujourd'hui combien vous m'aimez, en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les demoiselles riches et de condition ont-elles besoin d'apprendre tant de choses? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas des femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles désirent?

Mme DE SAUSEUIL. — Non, ma chère Victoire, le travail est d'une nécessité aussi indispensable pour elles que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains; ces révolutions sont cependant assez communes. Mais, dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connaître par elle-même le travail, pour savoir les employer chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence en facilitant leur service, et se concilier de cette manière leur attachement et leur respect? Obligée, par son rang et sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans connaître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres; ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan utile, et se defendre des tromperies de l'artisan de luxe et de frivolités; satisfaire, d'un côté, la noble générosité de son cœur, et prévenir de l'autre la ruine de sa maison? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible de se voir, elle et ses enfans, parés de l'ouvrage de ses mains, d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens, et à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puissent soutenir leur famille!

VICTOIRE. — Ah! ne perdons pas un moment, je vous prie. Instruisez-moi de tout cela, ma chère maman.

Mme DE SAUSEUIL. — Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, et pour t'aider à remplir le vœu de la nature et de la religion, pour te sauver surtout des dissipations dangereuses, dont l'oisiveté pourrait faire naître en toi le goût et le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le séjour de ta maison, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari et respectable aux yeux de tes enfans; pour te ménager une distraction des chagrins qui pourraient t'accabler si tu ne savais leur opposer cette diversion puissante; enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, et te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu, par l'exemple de la femme du menuisier,

dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût et de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère et proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

VICTOIRE. — O ma chère maman! voyons vite l'histoire de cette petite fille.

Mme DE SAUSEUIL. — La voici:

« Madame de Fayeuse aimait à s'occuper, et ne passait jamais un quart d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avait bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parlait des plaisirs du travail, et des désagrémens attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travaillait toutes les fois que sa mère le lui prescrivait, car elle était accoutumée à l'obéissance; mais on imagine aisément combien peu elle était heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

« Ma chère fille, lui disait souvent madame de Fayeuse en la voyant travailler la tête pendante et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où jette le désœuvrement, et le bonheur qu'on se procure par une douce occupation! » Ce vœu, inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

Angélique, alors âgée de onze ans, devait un jour se rendre avec sa mère dans une maison de campagne éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique voulait obéir à sa mère; mais avec quelle facilité on perd la mémoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance! Le sac à ouvrage fut oublié.

Le voyage s'annonça d'abord très heureusement. Le ciel était serein, toute la nature semblait leur sourire. Mais, vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelèrent sur l'horizon, le tonnerre traversait tout l'espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village, et l'instant d'après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

Comme les approches de l'orage avaient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asile dans l'hôtellerie, madame de Fayeuse et sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, et se rendirent à pied chez une bonne vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher et son lit: c'était le seul qu'elle avait.

Combien madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage! La bonne vieille s'assit à son côté en filant sa quenouille; et la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation et le travail.

La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière était petite, et lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restait plus rien absolument à faire. La pluie, qui tombait toujours avec grande abondance, ne lui permettait pas de mettre le pied dans le jardin; le bruit effrayant du tonnerre lui ôtait l'envie de dormir, et les discours de la vieille, qui ne savait parler que de son travail, n'étaient guère propres à l'amuser.

Elle voulut prier sa mère de lui céder un moment son ouvrage; mais madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne voulait pas s'ennuyer pour elle, qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il était naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, et qu'elle, au contraire, portât la peine de sa négligence et de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

Après bien des bâillemens d'ennui,

des soupirs d'impatience, et des murmures très-inutiles contre le temps, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit sans appétit un léger repas, et se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuage! Avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ!

Enfin la voiture se trouva prête, et madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'elle avait causé à Angélique d'humeur et de dépit.

La pluie avait rompu tous les chemins; l'eau qui les couvrait encore empêchait d'apercevoir les ornières; la voiture tombait d'un trou dans un autre; on entendait crier l'essieu et craquer les soupentes, enfin une roue se brisa, et la voiture fut renversée. Heureusement, ni madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chute. Elles se remirent peu à peu de leur frayeur. On découvrait à quelque distance un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline. Madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau, pour envoyer du secours à son cocher.

Il n'y avait dans cet endroit ni serrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

La pauvre Angélique! comme elle pleurait! comme elle se plaignait de la longueur du temps! L'impression de frayeur qu'elle avait gardée de sa chute lui dérobait l'usage de ses jambes. Elle n'était pas en état de marcher. Que pouvait madame de Fayeuse pour la distraire de son ennui? La justice exacte qu'elle s'était imposée avec sa fille l'empêchait de lui céder son ouvrage; et d'ailleurs Angélique avait si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie, qu'elle aurait tout gâté.

Elle commença alors à sentir le prix du travail; et toute honteuse, elle dit à sa mère:

Ah! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement! Elle se jeta dans les bras de sa mère, et pressant sa main sur son cœur: Pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution; et profitant de la leçon qu'Angélique avait reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avait opéré un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avait donnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avait promis, et madame de Fayeuse n'eut plus de reproches à lui faire que sur l'excès de son activité.

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie avaient une gouvernante qui les aimait avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelait mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent était que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence, et une justice rigoureuse, étaient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût a pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtait avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontraient doucement leurs fautes, se pardonnaient leurs offenses, partageaient toutes leurs joies, et ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes? Et de quel avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence!

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner pour quelque temps de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelaient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; et à peine un mois s'était écoulé, qu'elle était déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans!

Si l'une demandait le plus léger service à une autre, celle-ci la refusait avec aigreur; de-là suivaient des rebuffades et des querelles. La gaîté naïve qui présidait à leurs jeux, et qui assaisonnait jusqu'à leurs travaux, s'était changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animaient leurs entretiens, on n'entendait que des gronderies éternelles. Joséphine témoignait-elle le désir d'aller jouer dans le jardin, ses sœurs trouvaient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'était assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisance, elles cherchaient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui était témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit était encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusait les autres d'en être cause; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avaient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée, mais la poupée ne savait que répondre : elle n'avait pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Joséphine poussait un volant; mais personne n'applaudissait à son adresse, elle n'avait personne pour le lui renvoyer, ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Émilie aurait bien voulu s'amuser à son jeu favori, *je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avait le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devait envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune aurait cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardait fièrement sa solitude et son ennui. Cependant le jour allait finir. Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venaient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le désirez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh! nous le voulons de tout notre cœur! s'écrièrent-elles ensemble; et elles étaient attentives à saisir le premier mot qui sortirait de sa bouche.

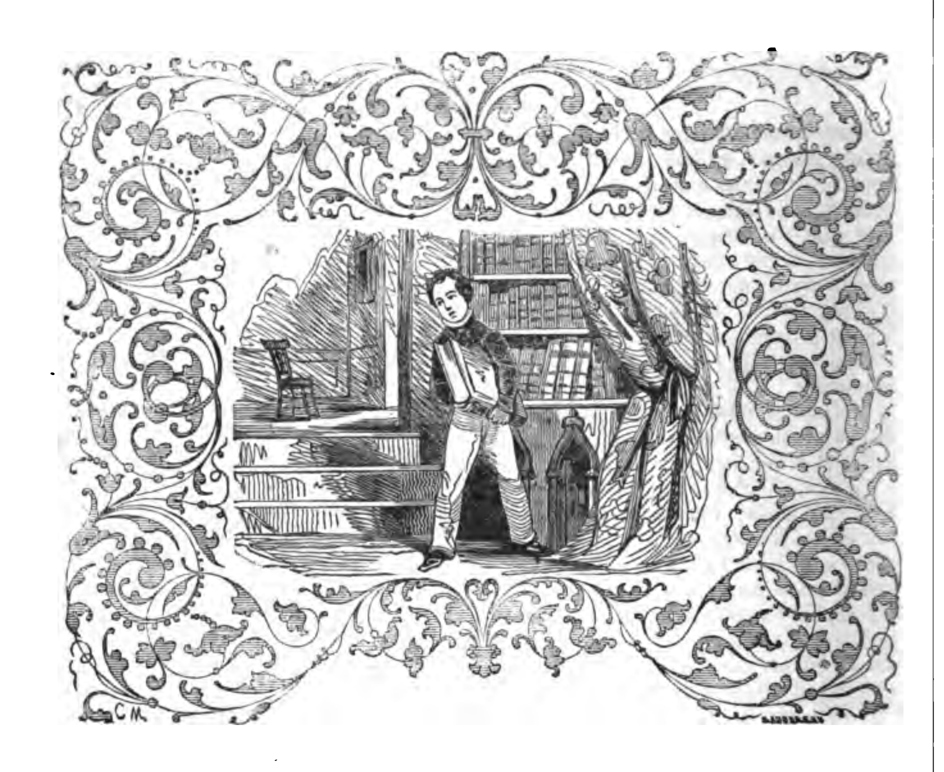
C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs; et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restaient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras : elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étaient des prévenances délicates qui charmaient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.



L'HOMME EST BIEN COMME IL EST.

M. DE LEYRIS *porte un perroquet empaillé, et, montant sur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher.* — Je ne crois pas que cet espiègle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon. (*Il remet le fauteuil à sa place, et sort.*)

FRÉDÉRIC, *entrant un moment après.* — Où est-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot? Il l'avait dans les mains lorsqu'il est entré ici, et je l'ai vu sortir les mains vides. (*Il regarde de tous côtés; enfin, levant les yeux, il aperçoit le perroquet suspendu au plancher.*) Ah! bon! le voilà. (*Il prend aussitôt son élan, et bondit de toutes ses forces; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau.*) Si j'étais aussi leste que notre minet! (*Il va prendre un fauteuil, monte dessus, et se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds, il saute: tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume* in-folio *de Plutarque, le met sur le fauteuil, grimpe sur le livre, tend le bras.*) Je ne saurai jamais l'attraper. J'aurais pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de

paille. Essayons en sautant. (*Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever, Maurice entre dans le salon, l'aperçoit, et lui chante* :) Oh! comme il y viendra! oh! comme il y viendra! Je te le donne en mille. Un petit bout-d'homme comme toi atteindre là-haut! Allons, descends, que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque, moi. (*Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les bras, et se voit encore fort loin de Jacquot. Frédéric pousse un grand éclat de rire.*) Eh bien! toi qui faisais le fier, je t'aurais cru aussi grand que le Saint-Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE. — Oui, mais si je montais sur le livre! (*Il y monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil, en se moquant de lui.*)

MAURICE. — Ce n'est pas ma faute; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant; s'il y avait eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot était à moi.

FRÉDÉRIC. — Je l'aurais bien eu le premier.

MAURICE. — Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

FRÉDÉRIC. — Oh, non! pas plus que le renard de la fable ne se souciait des raisins. Le perroquet est peut-être trop vert, n'est-ce pas?

MAURICE. — Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironiquement.*— Oui, c'est le vrai point de vue. Écoute, mon frère, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins; et tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE. — Voyez donc la vanité de ce petit mirmirdon! Est-ce que tu voudrais te mesurer avec moi?

FRÉDÉRIC. — Voyons un peu! (*Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, et s'aperçoit de la supercherie.*)

MAURICE. — Ah, le fripon! je le crois bien de cette manière. Appuie tes talons à terre. (*Frédéric paraît alors bien au-dessous de son frère, et dit avec humeur, en frappant du pied.*) C'est bien triste d'être si petit!

M. DE LEYRIS *qui est rentré depuis un moment.* — Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas, Frédéric?

FRÉDÉRIC.— Vous nous avez donc vus faire, mon papa?

M. DE LEYRIS. — Non, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE. — Si nous avions été aussi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.

M. DE LEYRIS. — Oui, pour le tourmenter jusqu'après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

MAURICE. — Oh! quel plaisir, mon papa, si j'étais de votre taille!

M. DE LEYRIS. — Je te connais: alors même tu ne serais pas content.

MAURICE. — Il est vrai que j'aimerais encore bien mieux être comme le géant qu'on montrait cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC. — Le beau ragotin, vraiment! Quand on fait des souhaits, et qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu sais notre plus haut cerisier? voilà comme je voudrais être grand, moi.

M. DE LEYRIS. — Et pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. — C'est que je n'aurais besoin ni d'échelle, ni de perche, lorsque les cerises viendraient à mûrir. Imagi-

nes-tu, mon frère, comme il serait doux de porter sa tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, et de pouvoir cueillir les poires et les pêches comme nous cueillons les groseilles? Cela ne serait pas malheureux, au moins!

MAURICE. — On pourrait aussi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troisième. (*En souriant.*) Il y aurait de quoi leur faire de belles frayeurs.

FRÉDÉRIC. — Je ne craindrais plus les voitures, quand j'irais dans les rues. Je n'aurais qu'à écarter les jambes; tiens, comme cela. (*Il les écarte.*) Je verrais passer là-dessous les chevaux, le cocher, le carrosse, les domestiques, et je leur sourirais de pitié.

MAURICE. — Tu sais la petite rivière qui coule au bas du jardin? On a besoin d'un canot pour la traverser, ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst! d'une enjambée, ou d'un saut à pieds joints, on se trouverait de l'autre côté.

FRÉDÉRIC. — Et puis l'on serait bien plus fort, si l'on était si grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traversant la forêt, je lui tordrais le cou comme à un pigeon, ou je le jetterais à deux cents pieds en l'air, et il serait si occupé de sa chute en retombant, qu'il oublierait de se relever.

MAURICE. — Il ne faudrait plus aussi de bœufs pour labourer la terre: on tirerait la charrue soi-même; et en dix pas, on serait au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçaient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travaillaient! Eh bien! avec un grand marteau, comme on pourrait alors en porter, un homme seul aurait fait toute leur besogne en un jour. N'est-il pas vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS. — Voilà qui est fort bon à dire; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous.

MAURICE. — Comment, des fous?

M. DE LEYRIS. — Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE. — Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent?

FRÉDÉRIC. — Par exemple, ne serait-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin?

M. DE LEYRIS. — Avant que je te réponde, dis-moi, en te donnant cette taille prodigieuse, voudrais-tu que tout ce qui t'entoure demeurât aussi petit qu'il l'est aujourd'hui?

FRÉDÉRIC. — Sans doute, mon papa.

MAURICE. — Oui, rien que nous trois de géans.

M. DE LEYRIS. — Grand merci! je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC. — Il faudrait pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous, autrement ce serait aux enfans de donner le fouet à leur père.

M. DE LEYRIS. — Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDÉRIC. — Oh! non, je vous ferais grace. Je me souviendrais que vous m'en avez fait si souvent.

MAURICE. — Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres?

M. DE LEYRIS. — Non. Parlons pour vous seuls, et voyons ce qui en résulterait. D'abord, Frédéric, si, comme tu le désirais tout à l'heure, tu etais aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi, comment pourrais-tu te glisser dans notre verger qui est si plein? Il te faudrait donc marcher à quatre pattes, et encore aurais-tu bien de la peine à y pénétrer.

FRÉDÉRIC. — Bon! je n'aurais qu'à

mettre le pied contre le premier arbre qui me gênerait, je le briserais comme un tuyau de blé, pour me faire place

M. DE LEYRIS. — Voilà un parti bien sensé. A mesure qu'il te faudrait plus de fruits pour satisfaire ton appétit, tu détruirais les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées se joignent et s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise, et ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi, tu serais obligé d'aller sans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrais-tu, quand il se présenterait une épaisse forêt sur ton passage? C'est là que tu aurais un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDÉRIC. — Il ne m'en coûterait pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

MAURICE. Je déracinerais les chênes, comme ce Roland-le-Furieux dont vous m'avez conté l'histoire.

M. DE LEYRIS. — Je plaindrais fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendrait sans doute dans la tête de voyager ?

FRÉDÉRIC. — Comment donc, mon papa! je voudrais aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS. — Tout d'une haleine, sans doute : car où trouverais-tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grand pour te recevoir? Il te faudrait coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela serait-il bien agréable? Qu'en penses-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC. — Hélas! je me trouverais comme le pauvre Gulliver à Lilliput,

MAURICE. — Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudrait que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS. — Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffirait-elle à nourrir tant de monstrueux colosses? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourrait-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, et il nous faudrait une demi-tonne de lait pour notre déjeuner seulement.

MAURICE. —Oh! c'est que je voudrais que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS. — Et de ces bœufs-là, combien en pourrais-tu faire paître dans notre prairie?

MAURICE. — Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS. — Je vois que, faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE. —Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS. — Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me semble. Pour te hausser de quelques coudées tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination; malgré cela, je pense toujours que tu n'y trouverais pas un grand avantage.

MAURICE. —Comment donc, s'il vous plaît?

M. DE LEYRIS. — Sais-tu ce que c'est que la proportion?

MAURICE. — Non, mon papa.

M. DE LEYRIS. — Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux?

MAURICE. — Vous le voyez bien; il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS. — Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit?

MAURICE. — C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS. — Tu es donc à la fois grand et petit?

MAURICE. — Non, je ne suis ni grand,

ni petit, à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric, et petit pour vous.

M. DE LEYRIS. — Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne le sommes, serais-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frère, que tu ne l'es à présent pour l'un et pour l'autre?

MAURICE. — Non, mon papa, ce serait toujours la même différence.

M. DE LEYRIS. — Eh bien! voilà ce que c'est que la proportion, une gradation proportionnelle.

MAURICE. — Ah! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS. — En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième, en les regardant par la fenêtre; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau, encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air. Il serait toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE. — J'en conviens.

M. DE LEYRIS. — Frédéric, nous as-tu écoutés?

FRÉDÉRIC. — Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS. — Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion?

FRÉDÉRIC. — Oh, oui! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi; en sorte que cela ne fait jamais ni plus ni moins.

M. DE LEYRIS. — Pourrais-tu m'en donner un exemple?

FRÉDÉRIC. — Je crois bien que oui. (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS. — A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu serais devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier aurait grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDÉRIC. — C'est clair.

M. DE LEYRIS. — Pourrais-tu alors cueillir les cerises avec la main, comme tu cueilles les groseilles?

FRÉDÉRIC. — Non, mon papa, il me faudrait reprendre ma perche et mon échelle; non pas les mêmes, car il faudrait qu'elles fussent aussi plus grandes à proportion.

M. DE LEYRIS. — Et les voitures passeraient-elles toujours entre tes jambes?

FRÉDÉRIC. — Non certes. Je serais encore obligé de me ranger contre la muraille, pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS. — Quels avantages auriez-vous donc retirés de ce bouleversement général que votre orgueil aurait introduit dans l'univers?

MAURICE. — Je ne sais guère.

M. DE LEYRIS. — Vos souhaits étaient donc insensés, puisque leur accomplissement n'aurait pu vous rendre plus heureux.

MAURICE. — Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il aurait mieux valu souhaiter d'être petits, petits, tout-à-faits petits.

FRÉDÉRIC. — Quoi, mon frère! comme les petits hommes de Gulliver?

MAURICE. — Certainement.

M. DE LEYRIS. — Ha, ha! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seraient tes motifs pour cette réduction?

MAURICE. — D'abord, c'est qu'on n'aurait jamais à craindre de disette. Une poignée de grain suffirait pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS. — Effectivement, ce serait une grande économie.

MAURICE. — Et puis il ne resterait plus aucun sujet de guerre. Une place

comme notre jardin serait assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes, ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudrait pour se mettre bien à leur aise, ne chercheraient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrain.

M. DE LEYRIS. — Je n'en répondrais guère, connaissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes, un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix et l'abondance; et, graces à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE. — Oh! ce n'est pas tout. Notre précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat et de plus parfait que les grandes; que leur vue est bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr et plus exquis. Cela est-il vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS. — Oui, en général.

MAURICE. — Ainsi l'homme verrait, entendrait, sentirait une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS. — Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurais du regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire universel que nous nous sommes établi sur tout ce qui respire.

MAURICE. — Il ne serait pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS. — Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lilliputien le génie le plus vaste et le plus hardi. Donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés, crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine? Comment pourrait-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraserait innocemment sous ses pieds?

MAURICE. — Oui; mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS. — Pour te confondre toi-même; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulais lui procurer : ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine; ses guerres, sans être moins fréquentes ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins et des sensations plus délicates : et peut-être qu'avec sa petitesse risible, il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE. — Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC. — C'est que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y aurait qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. DE LEYRIS. — Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi?

FRÉDÉRIC. — Tout aussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS. — Voyons ton plan, je te prie; cela doit être curieux.

FRÉDÉRIC. — Il ne s'agirait que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS. — Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. — Voyez la piqûre que je me suis faite au doigt; cela ne paraît rien, et je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

M. DE LEYRIS. — Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC. — Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant sur l'escalier; il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS. — Il est vrai.

FRÉDÉRIC. — Oh! quel plaisir ce se-

rait de pouvoir jouer avec Azor sans qu'il me mordît, et avec Minet sans craindre ses égratignures! Ensuite, quand je serais grand, et que j'irais à la guerre, je me moquerais des balles et des boulets; et les sabres se briseraient sur ma tête au lieu de l'entamer. Ne serait-ce pas fort heureux?

M. DE LEYRIS. — J'en conviens.

FRÉDÉRIC. — Il ne manquerait plus rien à l'homme. Il serait parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa?

M. DE LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.* — Tiens, Frédéric, sens cette orange.

FRÉDÉRIC. — Oh, quelle bonne odeur! Elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frère?

M. DE LEYRIS. — Non, elle n'est pas pour toi.

MAURICE. — Pour moi, donc?

M. DE LEYRIS. — Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE. — Et à qui donc, s'il vous plaît?

M. DE LEYRIS. — A cette figure de Nègre qui est sur ma cheminée.

FRÉDÉRIC. — Vous voulez rire, mon papa? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS. — Elle est pourtant de bronze.

FRÉDÉRIC. — Et c'est précisément pour cela.

M. DE LEYRIS. — Quoi donc! tu aurais sacrifié la douceur de sentir, de manger et de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus ma cheminée? car tu n'aurais été bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais voulu être vif avec mon corps de fer.

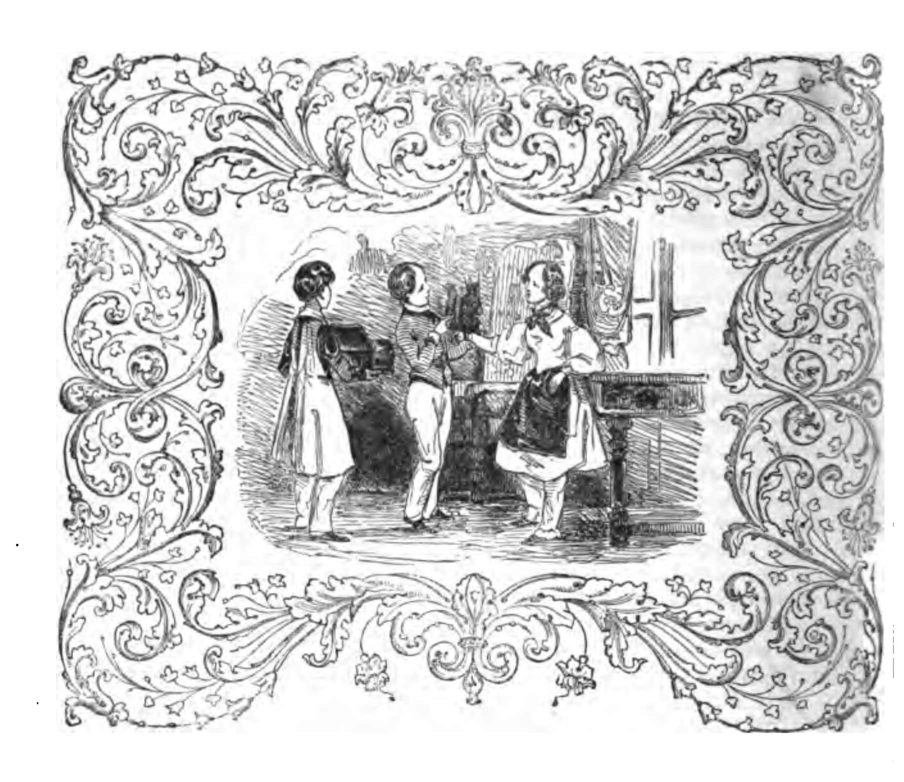
M. DE LEYRIS. — Et comment un corps de fer pourrait-il être animé par le sang et par ces liqueurs qui sont la source de la vie? Comment ses nerfs pourraient-ils avoir cette souplesse et cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, et le plaisir de nos sens si délicieux?

FRÉDÉRIC. — C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frère.

MAURICE. — Mais, mon papa, vous qui vous entendez si bien à détruire nos systèmes, faites-nous-en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS. — Et pourquoi veux-tu que j'en fasse? Je suis très-satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. s'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qni devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Il ne peut, comme l'aigle, fixer le soleil; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance, et observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles, et veillent également à ses plaisirs et à sa sûreté Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles

découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air, et défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, et dont il forme, par un mélange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, et les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail, des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie; il trouve à chaque pas sous sa main, les productions de tout l'univers. Les sciences élèvent son ame, et agrandissent son esprit; les beaux-arts adoucissent ses peines, et le délassent de ses labeurs. La mémoire et la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle, son cœur jouit encore dans les autres par la compassion et la bienfaisance, les liaisons du sang et de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, et l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.



LES PÈRES RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS.

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.
CONSTANTIN, son fils.
ADÉLAIDE, sa fille.
THOMAS, fils du médecin du village.
GENEVIÈVE, sa sœur.

La scène est dans un jardin, sous les fenêtres du château de M. de Clermont. On voit sur le côté un berceau de treillage, et dans l'enfoncement un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE CLERMONT, ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE. — Mais, mon papa....

M. DE CLERMONT. — Je vous le répète qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrace, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du médecin.

ADÉLAÏDE. — Qui vous a donc mis si fort en colère contre M. Genest?

M. DE CLERMONT. — Suis-je obligé de t'en rendre compte?

CONSTANTIN. — Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*à Adélaïde.*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. DE CLERMONT. — C'est comme je l'entends. Monsieur Genest est un homme contrariant et opiniâtre. L'ingrat! me refuser cela, à moi qui suis son seigneur, à moi de qui il tient son état et sa fortune!

CONSTANTIN. — Cela est indigne, mon papa! et je ne sais pourquoi nous avons été liés si long-temps avec des enfans de cette espèce. S'il y avait eu le plus petit gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurais jamais adressé une parole à Thomas.

ADÉLAÏDE. — O mon papa! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère? Thomas et Geneviève sont de si braves enfans! nous serions bien heureux de les valoir.

M. DE CLERMONT. — Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans! Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

CONSTANTIN. — Que Thomas s'avise de venir seulement rôder autour du jardin! je vous le....

M. DE CLERMONT. — Que veux-tu dire? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

CONSTANTIN, *embarrassé.* — Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh! je ferai ma ronde.

ADÉLAÏDE. — Vous aviez tant d'amitié pour M. Genest! vous le regardiez comme un si honnête homme! comme un homme si raisonnable et si savant! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenait le latin à mon frère, et qui me donnait, à moi, des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un précepteur?

M. DE CLERMONT. — Tout cela peut être; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans.... Eh bien! je crois que tu pleures? Séchez ces pleurs, mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir?

ADÉLAÏDE. — Non, mon papa. Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frère.

CONSTANTIN. — Nous verrons qui sera le plus soumis.

ADÉLAÏDE. — Vous n'exigez pas au moins que je les haïsse. Il ne dépendrait plus de moi de vous obéir.

M. DE CLERMONT. — Ni les haïr, ni les maltraiter: rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

ADÉLAÏDE. — Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grace à vous demander.

M. DE CLERMONT. — Quelle est-elle?

ADÉLAÏDE. — C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

CONSTANTIN. — A quoi bon? tout est rompu.

M. DE CLERMONT. — Je trouve ta demande raisonnable, et je te l'accorde. Tu peux leur dire en même temps que leur père ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

ADÉLAÏDE. — O mon papa, que dites-vous? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose?

M. DE CLERMONT. — Penses-tu que je lui demanderais ce qu'il ne me devrait

pas? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE. — Comment, mon frère, est-ce là ton amitié pour Thomas et pour Geneviève?

CONSTANTIN. — Comment, ma sœur, est-ce là ta soumission à notre papa?

ADÉLAÏDE. — Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN. — Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse? Voudrais-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu?

ADÉLAÏDE. — Tu ne méritais guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

CONSTANTIN. — Comme si j'avais eu jamais quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce?

ADÉLAÏDE. — Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Geneviève? et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet ou pour une orange; et aujourd'hui....

CONSTANTIN. — Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfans de monsieur le médecin!

ADÉLAÏDE. — Oui, et je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village!

CONSTANTIN. — Je ne perdrai pas beaucoup au change.

ADÉLAÏDE. — Et eux encore moins.

CONSTANTIN. — A la bonne heure. Mais voici monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

ADÉLAÏDE. — Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

CONSTANTIN. — Sa vue me déplaît, et je reste.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN, THOMAS, *qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu.*

THOMAS, *à Adélaïde.* — Ah! que je suis aise de vous trouver!

CONSTANTIN. — Mon cher Thomas, que portes-tu là dans cette petite cabane?

THOMAS. — C'est un présent que m'a fait le garde-chasse de M. de Boismiran.

CONSTANTIN. — Et tu viens me le donner, mon cher ami?

ADÉLAÏDE, *à part.* — L'hypocrite!

THOMAS. — C'est pour mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE. — Pour moi, non, non, mon ami. Puisque c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver... Mais qu'est-ce donc, je te prie?

CONSTANTIN, *d'un ton impérieux* — Allons, je veux voir ce que c'est. (*Il veut arracher la cabane des mains de Thomas; mais Thomas la retient avec force.*) Quelque vilain oiseau, sans doute?

THOMAS. — Un vilain oiseau? Oh pour cela non. Devinez, mamzelle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête! Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches : puis il vient manger dans votre main, et il court après vous comme un petit barbet. (*Il le tire de sa cabane, et présente sa chaîne à Adélaïde.*) Ne le lâchez pas, au moins. Il faut d'abord

qu'il s'apprivoise avec vous, autrement il irait faire un tour dans la forêt.

CONSTANTIN, *avec un regard d'envie.* — Le joli cadeau qu'un écureuil! cela sent comme une fouine.

ADÉLAÏDE. — O le charmant petit animal! comme il a un air d'esprit!

THOMAS. — J'aurais voulu, monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, et je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, mamzelle, il fera des espiégleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

ADÉLAÏDE. — C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*A l'écureuil.*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

CONSTANTIN. — Oui, entends-tu? il faut le remporter.

THOMAS. — Comment! il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, mamzelle Adélaïde? Oh non sûrement, vous ne le voudriez pas. (*Il court sous le berceau qui est à côté.*) Là. Je vais le mettre ici sur le banc.

CONSTANTIN, *à Adélaïde.* — Avise-toi de le prendre, pour moi. Mon papa te le fera payer cher.

ADÉLAÏDE. — J'aurais presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

CONSTANTIN. — Eh bien! laisse-moi faire je vais le congédier lui et son écureuil.

ADÉLAÏDE. — Non, non, ne te charge pas de ce soin. (*A Thomas qui revient.*) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse que je ne saurais....

CONSTANTIN. — Oui, oui, monsieur Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château!

THOMAS. — Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, monsieur? je vous croyais plus d'amitié pour moi.

CONSTANTIN. — Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez, et ne vous avisez pas.....

ADÉLAÏDE. — Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre?

THOMAS. — Pardonnez-moi, je le sais; et cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyais pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurais encore moins attendu de la part de monsieur Constantin.

CONSTANTIN. — Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant? ou je vais avertir mon papa.

THOMAS. — Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, mamzelle Adélaïde.....

ADÉLAÏDE. — Rassure-toi. mon ami, tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

CONSTANTIN. — C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification. (*Il sort, mais il revient un moment après, et se glisse dans le berceau sans être aperçu.*)

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, THOMAS.

THOMAS.—Au nom de Dieu, mamzelle Adélaïde, dites-moi ce que j'ai fait à monsieur votre frère.

ADÉLAÏDE. — D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paraissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colère, et je ne sais pas pourquoi.

THOMAS. — Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disait en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de M. de Clermont! Il est allé trouver ma mère ; et comme ma sœur était auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

ADÉLAÏDE. — En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir et de vous parler.

THOMAS. — Quoi! je ne vous verrais plus! je ne pourrais plus vous parler! Eh! comment ferais-je pour me passer de vous? Comment fera ma pauvre sœur qui vous aime tant? Hélas! mon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

ADÉLAÏDE. — Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh! comme je vais l'aimer!

THOMAS.—Que vous me faites de plaisir de me dire cela! Je ne sais plus si je dois avoir encore du chagrin : mais voici ma sœur ; elle est bien triste!

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, THOMAS, GENEVIÈVE.

ADÉLAÏDE, *courant au-devant de Geneviève et l'embrassant.* — Ma chère Geneviève!

GENEVIÈVE. — Ma bonne mamzelle Adélaïde! (*On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Constantin conduit secrètement derrière le berceau.*)

THOMAS *à Geneviève.* — Ah, tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle!

GENEVIÈVE. — Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père et ma mère sont dans un chagrin....

THOMAS. — Ne vous l'avais-je pas dit? Eh! que s'est-il passé?

GENEVIÈVE. — Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement sa demande est un peu injuste....

ADÉLAÏDE. — Injuste? cela ne peut pas être. Ah! si elle l'était, je pourrais encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

GENEVIÈVE. — Vous savez bien ce joli bosquet qui est derrière votre jardin?

ADÉLAÏDE. — Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage!

GENEVIÈVE. — Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon père par le vieux M. Drouillet, en récompense des services qu'il lui avait rendus pendant sa vie?

ADÉLAÏDE. — Eh bien?

GENEVIÈVE. — Eh bien! M. de Clermont veut l'avoir.

ADÉLAÏDE. — Mon papa?

THOMAS. — Notre joli bosquet?

GENEVIÈVE. — Mon père lui a répondu qu'il avait beaucoup de plaisir de le satisfaire, qu'il n'oublierait jamais combien lui et sa famille lui avaient d'obligations ; mais que son bienfaiteur lui avait recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

ADÉLAÏDE. — Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudrait pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas là sa manière de penser.

GENEVIÈVE. — Eh mon Dieu non! il veut le payer à mon père, et le payer peut-être plus qu'il ne vaut.

THOMAS. — Eh! qu'en veut-il donc faire? n'est-il pas à lui comme à nous?

GENEVIÈVE. — Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

ADÉLAÏDE et THOMAS. — Les jeter à bas ?

GENEVIÈVE. — Vous savez le coteau qui est derrière le bosquet? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du coteau : ainsi pour avoir le point de vue, il faudrait abattre le bosquet.

ADÉLAÏDE. — Ah ! voilà donc pourquoi il a fait venir un architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples chinois ! Mon papa ne rêve que de jardins anglais. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisait le détail à moi-même. Et moi, qui me réjouissais de voir bientôt toutes ces jolies choses ! Ah ! je n'en veux plus, et que votre père garde son petit bosquet !

THOMAS. — Que deviendraient les oiseaux qui gazouillaient si joliment sur ces vieux arbres, et qui venaient y faire leurs nids, parce que personne ne les troublait, et que nous leur y apportions leur nourriture?

GENEVIÈVE.—Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été ?

ADÉLAÏDE. — Et l'écho qui nous y renvoyait de la colline le bout de nos chansons?

GENEVIÈVE. — La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un coteau.

ADÉLAÏDE. — Et puis, quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue? il y en a tant d'autres de tous les côtés !

THOMAS. — Il me semblerait voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

ADÉLAÏDE. — Non, non : il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

GENEVIÈVE. — Il ne le faut pas? ah! il ne le gardera pas long-temps.

ADÉLAÏDE. — Pourquoi donc? mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

THOMAS.—Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir et de nous parler ! je donnerais plutôt dix bosquets comme celui-là.

GENEVIÈVE. — Et moi donc? qu'irais-je y faire sans vous, mamselle Adélaïde? Je ne me sentirais plus d'envie d'y entrer.

ADÉLAÏDE. — Ma chère Geneviève, nous y étions si heureuses ! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, et que nous nous disions tout ce qui nous était arrivé dans la journée?

GENEVIÈVE. — Chacune y apportait son ouvrage : je tricotais, vous faisiez du filet; et puis, lorsque Thomas nous avait apporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnais le mien. C'en était assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

THOMAS.— Et tout cela est passé ! tout cela ne reviendra plus !

ADÉLAÏDE. — Non, non, je n'aurais plus un moment de plaisir. J'en tomberais malade. Alors mon papa aurait du regret, et je lui dirais que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis. (*Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.*)

GENEVIÈVE. — Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

ADÉLAÏDE. — Et pourquoi donc?

GENEVIÈVE. — Hélas ! mamselle Adélaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre?

ADÉLAÏDE, *à part.* — Ah ! voilà donc la dette dont il était question tout-à-l'heure !

GENEVIÈVE. — Si nous voulons garder

le bosquet, M. de Clermont voudra ravoir les cent écus, et mon père ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, et c'est précisément à lui qu'on la doit.

ADÉLAÏDE, *les prenant tous deux par la main.* — Oh bien! s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

GENEVIÈVE. — Nous tirer de peine?

THOMAS.—Vous, mamselle?

ADÉLAÏDE, *les regardant avec un air de joie.* — Me promettez-vous bien de ne pas me trahir?

GENEVIÈVE. —Moi vous trahir!

THOMAS. — Ah! si je vous le promets!

ADÉLAÏDE. — Eh bien! écoutez-moi. Vous savez..... je ne puis y penser sans être encore émue...... vous savez quelle tendresse avait pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étais seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes, et, tirant une bourse de dessous son chevet : « Tiens, ma chère Adélaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, et beaucoup de raison pour ton âge (c'est maman qui disait cela au moins), tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une ame noble et généreuse, mais il est un peu colère et vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées, tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes graces et mes secours : j'espère que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme, que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras; et c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire. » Il lui prit une faiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

GENEVIÈVE, *essuyant ses yeux.* — O l'excellente dame!

THOMAS. — Mon père et ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

ADÉLAÏDE. — Maman avait aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, et de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnaissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets, je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant....

GENEVIÈVE, *saute à son cou en pleurant.* — O ma chère mamselle Adélaïde!

THOMAS, *lui baisant la main.* — Mon père va vous bénir dans son cœur, mais il ne prendra jamais votre argent.

ADÉLAÏDE. — Il le prendra sûrement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis, je vais vous l'apporter.

THOMAS — Ce n'est pas moi qui m'en charge au moins.

ADÉLAÏDE. — Ce sera toi, ma chère Geneviève. Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends y garde, je ne reçois pas ton écureuil, j'obéis à la rigueur à mon papa, je ne vous regarde plus, je

ne vais plus chez vous, et je ne rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIÈVE. — Eh bien! mamselle, puisque vous parlez de la sorte....

ADÉLAÏDE, *lui mettant la main sur la bouche.* — Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place, entendez-vous?

GENEVIÈVE. — Je suis sûre que mon père me renverra avec votre argent.

ADÉLAÏDE. — Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver; car, hélas! c'est peut-être la derniere fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

GENEVIÈVE. Ah! mamselle Adélaïde, que dites-vous?

ADÉLAÏDE. — Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder; et lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée.....

GENEVIÈVE. — Oh! les miens sauront bien chercher les vôtres, et leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

THOMAS. — Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade? Et alors....

ADÉLAÏDE. — Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter

THOMAS. — Attendez un peu, je vais chercher sa cabane, et je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

ADÉLAÏDE. — Adieu, ma chère Geneviève.

GENEVIÈVE. — Ah! mamselle Adélaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

THOMAS, *revenant tout consterné avec la petite cabane.* — O Dieu, l'écureuil n'y est plus.

ADÉLAÏDE. — Que dis-tu? mon écureuil? O mon cher Thomas!

THOMAS. — Il faut qu'on lui ait ouvert la porte; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

ADELAÏDE. — Ce ne peut être que mon frère. Il était jaloux du présent que tu m'as fait; et tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau et a ouvert la cabane.

THOMAS. — S'il n'avait fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment?

ADÉLAÏDE. — Je le connais mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

THOMAS. — Eh bien! attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés. (*Il sort.*)

ADÉLAÏDE, *à Thomas.* — Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*à Geneviève.*) Le pauvre Thomas! je le plains; il avait tant de plaisir de me faire ce cadeau!

GENEVIÈVE. — Oh! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

ADÉLAÏDE. — Allons, je te laisse, ma chère Geneviève. Je vais gagner le château par la terrasse; et toi, sors par la petite porte du jardin, et fais le tour, en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre sans faire semblant de rien; je te jeterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les apporter moi-même.

GENEVIÈVE. — O ma chère et géné-

reuse amie, quelle bonté! (*Elles sortent chacune de leur côté.*)

SCÈNE VI.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN.

CONSTANTIN. — Eh bien, mon papa, avais-je tort? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obeir.

M. DE CLERMONT. — Et quelle est cette histoire d'un écureuil?

CONSTANTIN. — Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on aurait pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chère amie Adélaïde. La chère amie Adélaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-temps à s'en réjouir.

M. DE CLERMONT.— Et comment donc cela?

CONSTANTIN. — Ils avaient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé tandis qu'ils se faisaient leurs tendres adieux; j'ai ouvert la cabane, j'en ai tiré l'écureuil, et je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussitôt grimper sur un arbre, et sauter de branche en branche. Ils seront bien fins s'ils le rattrapent jamais.

M. DE CLERMONT. — Vous avez fait là, monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avais-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

CONSTANTIN. — Puisqu'elle vous désobéissait, ne méritait-elle pas d'être punie?

M. DE CLERMONT. — Est-ce à vous qu'appartenait le droit de la punir? Courez dire au jardinier et à ses garçons de chercher l'écureuil, et de me l'apporter.

CONSTANTIN. — Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest, et vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau?

M. DE CLERMONT. — Thomas était-il instruit de mes volontés lorsqu'il a apporté l'écureuil?

CONSTANTIN. — Du moins Adélaïde les savait. N'était-ce pas vous désobéir?

M. DE CLERMONT. — C'était à moi de le décider. Elle n'aurait pas manqué de me montrer le présent qu'elle avait reçu, et je lui aurais ordonné de le rendre, si je l'avais jugé à propos. Encore une fois, courez, et que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

CONSTANTIN. — Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, et elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferais-je pas mieux d'aller guetter Geneviève, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, et de vous l'apporter?

M. DE CLERMONT. — Avisez-vous de cela! Vous savez mes ordres; obéissez.

CONSTANTIN, *en murmurant.* — Moi qui croyais avoir fait merveilles!

SCÈNE VII.

M. DE CLERMONT.

M. DE CLERMONT, *pensif un moment.* — Oui, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnaissance et de générosité me donnent ces enfans! Il est vrai que j'avais défendu à Adélaïde.... Mais devais-je le lui défendre? devais-je étouffer le sentiment que j'avais moi-même fait naître dans son cœur? Pouvais-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude? le plus grand bonheur de la vie humaine, une société aimable et vertueuse avec des enfans de son âge? un

bien dont je ne saurais lui racheter la perte avec toutes mes richesses? Et pourquoi? pour satisfaire un vain caprice. Ma chère Adélaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples chinois, tous ces ornemens dont je voulais embellir mon jardin, rien n'aurait pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvait un si doux asile. Quelle leçon pour moi! Sans toi, j'allais perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux. Tu me sauves une injustice et des remords! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère! Le méchant! sous quels traits affreux il vient de se montrer! Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avais qu'un ami: ou il était indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi. (*Adélaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre; M. de Clermont l'aperçoit, et l'appelle.*) Adélaïde! (*Elle veut continuer sa route, M. de Clermont l'appelle une seconde fois.*) Adélaïde, approchez!

SCÈNE VIII.

M. DE CLERMONT, ADÉLAIDE.

M. DE CLERMONT. — Où allais-tu donc? Pourquoi cherchais-tu à m'éviter?

ADÉLAÏDE, *embarrassée*. — C'est que je craignais de vous troubler, mon papa.

M. DE CLERMONT. — Tu allais peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau?

ADÉLAÏDE. — Oui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit?

M. DE CLERMONT. — J'imagine que tu ne l'a pas reçu?

ADÉLAÏDE. — Moi? Non...... Mais, oui. Comment aurais-je pu m'en empêcher? Le pauvre Thomas! il s'était fait une si grande joie de me l'offrir!

M. DE CLERMONT. — Il faut le lui rendre.

ADÉDAÏDE. — Oui, mon papa, si je l'avais; mais il s'est échappé.

M. DE CLERMONT. — Cela est-il bien vrai, Adélaïde?

ADÉLAÏDE. — Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. DE CLERMONT. — Qui peut donc l'avoir fait échapper? C'est une malice de Constantin.

ADÉLAÏDE. — Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte aura été mal fermée, et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite; et s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. DE CLERMONT. — Tu veux donc avoir un second entretien avec lui? Qu'as-tu à lui dire? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux?

ADÉLAÏDE.—Oui, mon papa; mais...... Oh! comme j'ai souffert! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. DE CLERMONT. — Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir?

ADÉLAÏDE. — Oh! ce n'est pas cela, ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnaître pour votre enfant, si je vous disais que cette brouillerie ne m'a pas affligée? Que penseriez-vous de moi, qu'en penseraient mes amis, si je pouvais leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coutât des regrets?

M. DE CLERMONT. — Mais l'offense que me fait leur père, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part?

ADÉLAÏDE. — Oh! j'y prends part aussi; et je donnerais tout au monde

pour que vous en eussiez une entière satisfaction.

M. DE CLERMONT. — Tu sais donc ce que je lui demande, et ce qu'il me refuse ?

ADÉLAÏDE. — Je sais..... je sais..... Ah! mon papa, pourquoi me le demandez-vous ?

M. DE CLERMONT. — Parce que je voudrais savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

ADÉLAÏDE. — Oui ; ils m'ont..... ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. DE CLERMONT. — Eh bien! que penses-tu de ma demande? Te paraît-elle déraisonnable? Ne suis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le paierais au centuple?

ADÉLAÏDE. — Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant, comment pourrais-je décider entre de grandes personnes ?

M. DE CLERMONT. — Consulte ton cœur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

ADÉLAÏDE. — Dispensez - m'en, de grace. Mon cœur dirait peut-être quelque chose qui pourrait vous fâcher.

M. DE CLERMONT. — Je comprends. Il jugerait sans doute que j'ai tort.

ADÉLAÏDE.— Ah! vous allez vous mettre en colère.

M. DE CLERMONT. — Parle seulement. Tu le verras.

ADÉLAÏDE.— Je ne voudrais pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT. — Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

ADÉLAÏDE. — Eh bien! je pense que vous avez raison, et M. Genest aussi.

M. DE CLERMONT.— Nous avons raison tous deux! Ah! la petite flatteuse! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, et que l'autre ait tort.

ADÉLAÏDE. — Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest, et vous avez raison d'exiger en reconnaissance, qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à cœur; et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. DE CLERMONT. — Et ses motifs, sont-ils justes, ou mal fondés ?

ADÉLAÏDE. — Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnaissance qu'il vous cède son petit bosquet; et il regarde aussi comme un devoir de reconnaissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue : il y trouve un ombrage agréable pour ses enfans. Vous êtes son seigneur, et vous avez la puissance : il est votre vassal, et il n'a que ses prières et les larmes de sa famille.

M. DE CLERMONT. — C'en est assez; tu es un avocat trop dangereux. Eh bien! qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde son bosquet.

ADÉLAÏDE. — Ainsi donc ce sera la force.....

M. DE CLERMONT. — Qui aura raison, n'est-ce pas?

ADÉLAÏDE. — Non, mon papa. Je voulais dire seulement.... Oh! je n'en sais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

M. DE CLERMONT. — Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant, s'il avait recours à toi....

ADÉLAÏDE, *jetant ses bras autour de son père.* — Oh! je ne puis vous le cacher plus long-temps. Et quand vous devriez m'en punir.... J'ai mérité votre colère. J'ai....

M. DE CLERMONT. — Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela mademoiselle?

SCÈNE IX.

M. DE CLERMONT, ADÉLAIDE, CONSTANTIN, *traînant de force Geneviève*; **GENEVIÈVE.**

CONSTANTIN. — Ah! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avait à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. DE CLERMONT. — Point de violence, Constantin. (*à Geneviève.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant?

GENEVIÈVE, *déconcertée*. — Non.... Oui, monsieur. Je cherchais....

M. DE CLERMONT. — Pourquoi s'effrayer? Eh bien! qui cherchez-vous?

GENEVIÈVE. — C'est mamselle Adélaïde.

CONSTANTIN. — Vous savez cependant, Geneviève, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT, *à Constantin*. — Je te prie, toi, de te taire. (*à Geneviève.*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question?

GENEVIÈVE. — Ce n'est rien, rien.... (*Elle regarde tristement Adélaïde.*) Ah! mamselle Adélaïde, me pardonnerez-vous?....

ADÉLAÏDE. — Ma chère amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

CONSTANTIN, *à M. de Clermont*. — Comment! elles osent se parler jusque sous vos yeux! Est-ce là l'obéissance?....

M. DE CLERMONT. *à Constantin*. — Te tairas-tu? Eh bien! Geneviève, ne pourrai-je savoir...

GENEVIÈVE. — Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon père a écrit une lettre à mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre à Adélaïde. Constantin s'en saisit.*)

CONSTANTIN. — Mon papa, elle est pleine d'argent. (*à Adélaïde.*) Ah! tu vas être payée.

ADÉLAÏDE. — J'allais tout vous avouer, mon papa, lorsque Geneviève et mon frère nous ont interrompus. Je me résigne avec soumission à mon châtiment.

M. DE CLERMONT *ouvre la lettre et la lit*.

NOBLE ET GÉNÉREUSE DEMOISELLE,

« Je ne serais pas digne de vos sentimens envers moi, si javais la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie, et d'accepter l'argent que vous m'offrez, pour le rendre à votre papa. Non, ma chère demoiselle, je suis son débiteur, et j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux désirs de monsieur votre père, avec la joie que j'aurais de remplir tous ses autres souhaits. Si M. de Clermont, sans m'en parler, avait employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurais demandé aucun compte; et il peut être sûr que je n'aurais pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui. Du moins je n'aurais pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela, ma digne et jeune amie. Son amitié et la vôtre me sont plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

(*M. de Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adélaïde.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui*. — Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, et daignez me pardonner si je ne vous ai pas plus tôt avoué...

M. DE CLERMONT, *l'embrassant.* — Je sais tout, ma chère Adélaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse et de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allais commettre une action qui aurait fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes chers enfans, et l'amitié vous unira toujours.

ADÉLAÏDE, *prenant une de ses mains, et la baisant.* — O mon papa! vous me donnez une seconde fois la vie.

GENEVIÈVE, *lui baisant l'autre main.* — O monsieur! quelle bonté! Ah! comme mon père....

M. DE CLERMONT. — Dis-lui, ma chère Geneviève, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

CONSTANTIN. — Comment, mon papa, vous....

M. DE CLERMONT.—Tais-toi, méchant: tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

CONSTANTIN. — Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens?

M. DE CLERMONT. — Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissait emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

CONSTANTIN. — Mais maman ne m'a pas laissé, à moi, d'argent pour en disposer.

M. DE CLERMONT. — C'est qu'elle prévoyait l'indigne usage que tu en aurais pu faire. Et n'avais-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, et pour un homme qui a donné des soins à ton éducation? Mais qu'est devenu l'écureuil? As-tu dit qu'on se mît à le chercher?

CONSTANTIN. — Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

SCÈNE X.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN, ADÉLAIDE, GENEVIÈVE, THOMAS.

Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écureuil d'une main; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.

THOMAS. — De la joie! de la joie! le voilà! il est pris! le voilà! (*Il aperçoit M. de Clermont, et s'arrête tout court.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.* — O mon ami! (*Elle prend l'écureuil.*) Mon cher petit Thomas! Je te tiens donc. Oh! tu ne m'échapperas plus. Allons, monsieur, rentrez dans votre maison. (*Elle le renferme dans sa cabane, et le porte sous le berceau.*)

M. DE CLERMONT. — Qu'est-ce donc que tu as à la main? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

THOMAS, *avec une surprise de joie.*— Mon cher Thomas! mamselle, entendez-vous?

ADELAÏDE. — Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

GENEVIÈVE. — Nous sommes amis pour toujours. (*Thomas saute de joie, et court baiser les mains et l'habit de M. de Clermont. Geneviève prend la main de son frère, et la regarde avec attendrissement.*) Tu t'es blessé? Voyons.

ADÉLAÏDE. — Et c'est pour moi!

THOMAS. — Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait

pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main; mais j'y aurais laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE. — O mon cher ami! Mon papa, il faut le faire panser; ma bonne a un baume excellent.

M. DE CLERMONT. — Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école; et je vois, par votre exemple, que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.





LA LEVRETTE ET LA BAGUE.

PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.
SÉRAPHINE, sa fille.
EUSTACHE, son fils.
LÉON, } amis d'Eustache.
RUFIN, }

La scène est dans l'appartement des enfans de M. de Calvières.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE *seule.*

SÉRAPHINE. — Ah! ma chère Diane! je ne saurais plus, sans toi faire un seul point de broderie. C'était-là, dans cette petite corbeille, que tu étais couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillais! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises et sous la table; puis tu sautais de fauteuil en fauteuil. Combien tu paraissais heureuse, quand je te prenais dans mes bras! Comme tu me léchais les mains et les joues! Comme tu me caressais! Oh!

quel chagrin ce serait pour moi de ne plus te revoir ! Ce n'est pas ma faute ; c'est cet étourdi....

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE, *qui a entendu les derniers mots.* — Je vois qu'il est ici question de moi.

SÉRAPHINE. — Et de qui, serait-ce donc ? Si tu ne t'étais pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne serait pas perdue.

EUSTACHE. — Cela est vrai, et j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent ?

SÉRAPHINE. — Ne t'avais-je pas prié de me la laisser ? mais tu ne pouvais faire un pas sans l'avoir sur tes talons.

EUSTACHE. — J'en conviens. J'avais tant de plaisir lorsqu'elle m'accompagnait, quand je la voyais aller tantôt devant, tantôt derrière moi ! Quelquefois elle s'échappait, comme si je la poursuivais ; puis elle revenait de toutes ses jambes se jeter, en caracolant, dans les miennes.

SÉRAPHINE. — Tu devais donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE. — Oui, je l'aurais dû. Mais comme elle était accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyais....

SÉRAPHINE. — Tu croyais !.... Tu ne doutes jamais de rien, et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE. Une autre fois, ma sœur, je te promets....

SÉRAPHINE. — Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart-d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me semblait l'entendre m'appeler de loin, en jappant. Je courais du côté d'où paraissaient venir ses cris. Je me réveillais, et je me trouvais seule. Ah ! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE. — Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvais la ravoir pour tout ce que je possède !

SÉRAPHINE. — Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée ? On pourrait s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE. — Je parierais qu'elle m'a suivi jusque dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

SÉRAPHINE.—Oui, je crois que cela est comme tu dis ; car elle serait revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

EUSTACHE. — Léon, qui était alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avait vue un instant avant qu'elle ne se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisait de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SÉRAPHINE. — Il aurait bien dû au moins t'aider à la chercher.

EUSTACHE. — C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connaissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colere contre moi !

SÉRAPHINE *lui tendant la main.* — Je ne suis plus fâchée ; ton intention n'était pas de me faire de la peine ; et tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte.* — C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE. — Bonjour, monsieur Léon.

LÉON. — Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt....

SÉRAPHINE. — Que dites-vous? La retrouver?

LÉON. — Écoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épice et des marrons?

SÉRAPHINE. — Comment? elle a ma chienne?

LÉON. — Non, non; c'est une honnête femme, et la meilleure de mes amies. Tu sais bien, Eustache, que Diane voulait aussi, l'autre jour, faire connaissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur sa table, et en flairant ses biscuits?

EUSTACHE. — Hélas! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE. — Laissons cela. Achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON. — Eh bien! tout à l'heure, en allant déjeuner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi! m'a-t-elle dit, cette petite doguine?....

SÉRAPHINE. — Doguine, M. Léon? N'appelez pas ainsi ma Diane; j'aimerais mieux ne pas en entendre parler.

LÉON. — Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien! a-t-elle repris, vous connaissez un autre petit monsieur, qui demeure là-bas, à ce grand balcon? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE. — Comment! ce serait Rufin?

LÉON. — Ne te souviens-tu pas qu'il était arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons?

EUSTACHE. — Cela est vrai; je me le rappelle à présent.

LÉON. — Eh bien! lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane qui nous suivait, lui présenta un marron, dans lequel il avait mordu, et lorsque la pauvre bête ne songeait qu'à se régaler, il la saisit, la serre sous son bras, et l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manège.

SÉRAPHINE. — O le méchant! Mais, enfin, nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LÉON. — Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres, et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume; il a triché.

EUSTACHE. — Que me dis-tu? J'y cours à l'instant.

LÉON. Tu ne le trouverais pas chez lui. J'en viens · il était sorti.

SÉRAPHINE. — Il a peut-être fait dire qu'il n'y était pas.

LÉON. — Non; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étais venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, et que j'allais l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE. — Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON. — Oh! vous ne connaissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE. — Il faut agir avec pru-

dence, et le questionner adroitement, pour lui faire avouer son secret.

LÉON. — Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon et un voleur.

EUSTACHE. — Non, non, mon ami, cela ne servirait qu'à faire une querelle; et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher que des reproches violens.

SÉRAPHINE. — Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient?

LÉON — Bon! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère? Il a joué cent fois avec elle, et il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE. — Chut! le voici.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

RUFIN. — On m'a dit, Léon, que tu étais venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, mademoiselle.

SÉRAPHINE. — Vous allez vous divertir, monsieur Rufin, rien ne vous chagrine; et nous, nous restons ici à nous désoler.

RUFIN. — Quel est donc le sujet de votre peine?

SÉRAPHINE. — Notre petite levrette, que nous avons perdue.

RUFIN. — Ah! c'est bien dommage! Elle était gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

SÉRAPHINE. — Vous vous la remettez si bien! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver?

RUFIN. — Est-ce que je suis inspecteur des chiens? Ou m'avez-vous donné le vôtre à garder?

EUSTACHE. — Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE. — Mon Dieu, non. Ce n'était qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON. — Certainement, on ne pouvait pas mieux s'adresser.

RUFIN. — Que voulez-vous dire par-là, monsieur Léon?

LÉON. — Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN. — Si ce n'était par considération pour mademoiselle....

LÉON. — Rendez-lui graces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE., *écartant Léon.* — Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Rufin.* — Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grace de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui, ou un non.

LÉON. — Et sans barguigner.

SÉRAPHINE. — N'avez-vous point notre levrette? ou ne savez-vous pas où elle est?

RUFIN, *déconcerté.* — Moi, moi? votre levrette?

LÉON. — Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi-bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN. — Qui vous a dit cela?

LÉON. — Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE. — Je vous le demande en

grace, monsieur Rufin, cela est-il vrai, ou faux?

RUFIN. — Et quand j'aurais régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurais prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue?

SÉRAPHINE. — Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci?

EUSTACHE. — Ou si, par espiéglerie, tu ne l'aurais pas gardée cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, et nous causer ensuite le plus grand plaisir?

RUFIN. — Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens?

LÉON. — Il faut être bien effronté!

RUFIN. — Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON. — Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE. — Doucement, monsieur Léon, il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avait trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE. — S'il avait perdu quelque chose, et que je pusse lui en donner des indices, je me ferais une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN. — J'en suis très-offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

LÉON. — Venez plutôt chez la marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN. — C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON. — Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN. — Je ne souffrirai pas cette insulte, et vous me la paierez. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON. — Voilà un menteur bien impudent! Je gagerais ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avait l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avait?

SÉRAPHINE. — Je ne puis le croire encore; ce serait aussi trop coquin.

LÉON. — Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle, mais de sa part, je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE. — Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON. — Si vous n'aviez pas été là, je l'aurais un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE. — Bon! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON. — Quand il le serait deux fois plus; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenait plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenait un ton plus honnête à mesure que je lui serrais le bouton? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE. — Votre peine serait inutile, monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre, pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE. — Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge!

LÉON. — Il ne la tuera pas, mon ami; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE. — O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

LÉON. — Celle que je dois avoir ; et je vais vous en convaincre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE. — Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE. — Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux ; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE. — Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles ; et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'aurait plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCÈNE VII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIÈRES. — Qu'avez-vous donc fait à Rufin ? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

EUSTACHE. — Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérais à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

SÉRAPHINE. — Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

M. DE CALVIÈRES. — Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir. Mais toi (*à Eustache*), que n'y faisais-tu plus d'attention ?

EUSTACHE. — Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurais dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeais. Cela me fait surtout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.

SÉRAPHINE. — Oh ! je ne saurais en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

M. DE CALVIÈRES. — Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE. — Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui était aussi chère qu'à moi ; elle faisait tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES. — Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connais des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auraient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE. — Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

M. DE CALVIÈRES. — Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette différence ? On n'en verrait pas qui aimeraient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un

malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE. — Oh ! mon papa !

M. DE CALVIÈRES. — En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE. — Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES. — Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourrait un jour nous en séparer? Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, et ce serait même de ta part un trait d'ingratitude.....

SÉRAPHINE. — Oui, si je cessais de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES. — Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE. — Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES. — Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE.—Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE. — Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES. — Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE. — Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES. — Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri : et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son pere ; je connais trop sa grossièreté. D'ailleurs il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

SÉRAPHINE.— J'en espérerais quelque chose, si je pouvais promettre une récompense à celui qui me rapporterait la chienne.

M. DE CALVIÈRES. — C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; et tu le porteras au bureau des Petites-Affiches.

SÉRAPHINE. — Oh ! quelle joie ce serait pour la pauvre petite bête et pour moi de nous revoir encore !

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUSTACHE.

EUSTACHE, *entrant dans le salon et sautant de joie.* — Ma sœur! ma sœur!

SCÈNE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE, *accourant d'un autre côté.*

SÉRAPHINE. — Qu'est-ce donc? Te voilà bien joyeux! Est-ce que Diane est retrouvée?

EUSTACHE. — Diane? Oh! je suis bien plus heureux! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte. (*Il lui donne un étui de bague.*)

SÉRAPHINE, *ouvrant l'étui.* — O la belle bague! Mais la pierre du milieu où est-elle?

EUSTACHE. —Elle s'était apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille! Celui de mon papa n'est pas si gros.

SÉRAPHINE. — Je plains bien celui qui l'a perdu.

EUSTACHE. — C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

SÉRAPHINE. — Oh! je ne sais pas. Ma petite Diane était si jolie! Elle nous aimait tant! Nous l'avions vu naître. Ah! quand je pense à la joie que nous avions de la voir profiter tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes! la plus belle bague à mon doigt ne m'aurait jamais donné tant de plaisir.

EUSTACHE. — Mais de cette bague, tu pourrais acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE. — Ce ne serait pas la mienne. Celui qui a perdu la bague, en a d'autres peut-être; et moi, je n'avais que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE. — Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE. — Cependant si c'était un malheureux domestique qui l'eût perdue en la portant au joaillier! Si c'était le joaillier lui-même! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce serait pour ces honnêtes gens!

EUSTACHE. — Tu as raison. Tiens, me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre papa. Bon! le voici qui vient.

SCÈNE III.

M. DE CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE.

M. DE CALVIÈRES.— Eh bien! l'article de ta chienne sera-t-il dans les Affiches de demain?

EUSTACHE. — Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu, c'est une bague que j'ai trouvée. (*Il lui donne l'étui.*)

M. DE CALVIÈRES. — Voilà un superbe diamant!

EUSTACHE. — N'est-il pas vrai? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES. — Oui, s'il t'appartenait. Est-ce que tu te proposes de le garder?

EUSTACHE. — Mais si personne ne le réclame?

M. DE CALVIÈRES. — Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser?

EUSTACHE. — Non, mon papa.

SÉRAPHINE. — Pour moi, je n'aurais pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE. — Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc! ce serait comme si je l'avais volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES. — Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux?

EUSTACHE. — Pourquoi donc, mon papa? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardais déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devait être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague, qui me ferait rougir toutes les fois que j'y jetterais les yeux.

SÉRAPHINE. — Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIÈRES, *les embrassant*. — Ames pures et innocentes! O mes enfans! combien je me réjouis d'être votre père! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE. — Vous nous en donnez l'exemple, mon papa, comment pourrions-nous sentir différemment?

EUSTACHE. — Oh! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde; et je cours faire annoncer tout à la fois dans les affiches, que nous avons perdu une levrette et trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES. — Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourrait se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE. — Oh! je serais aussi fine qu'eux: Je leur demanderais d'abord comment elle est faite; et je ne la rendrais qu'à celui qui me le dirait bien exactement.

M. DE CALVIÈRES. — Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici avant lui la réclamer.

SÉRAPHINE. — Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES. — L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE. — Et si l'on ne songe pas à ce moyen?

SÉRAPHINE. — Nous y avons pensé pour Diane, on s'en avisera bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES. — En attendant, je le garde entre mes mains, et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE. — C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurais eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans!

SÉRAPHINE. — Et pourquoi donc, puisque tu ne peux ni ne veux la garder? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE. — Cela est vrai; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE. — On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE. — De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'oc-

cuper que de Diane ; et je cours au bureau des Affiches donner son portrait.

SÉRAPHINE. — Va, va, mon frère ; et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon ?

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à Eustache qui veut sortir.* — Où vas-tu donc, mon ami ?

EUSTACHE. — J'ai des affaires très-pressées.

LÉON. — Oh ! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha !

EUSTACHE. — Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant.* — Oh ! tu t'égaieras malgré toi. Écoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés !

SÉRAPHINE. — Vengés ! Et de qui ?

LÉON. — De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha ! (*Eustache et Séraphine se regardent d'un air de surprise.*)

SÉRAPHINE. — La bague de son père ?

LÉON. — Oui, vous dis-je. Il la lui avait donnée ce matin à porter au joaillier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'était détaché. (*Eustache pousse du coude Séraphine. Elle lui fait signe de se taire.*) Il l'avait encore lorsqu'il est venu ici ; mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

SÉRAPHINE. — Et l'avez-vous vu depuis sa perte ? Quel air a-t-il ?

LÉON. — L'air d'un déterré.

EUSTACHE. — Ah ! ma sœur !

SÉRAPHINE, *lui imposant silence.* — Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. (*à Léon.*) Son père en est-il instruit ?

LÉON. — Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avait remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avait remise.

SÉRAPHINE. — Le pauvre malheureux !

LÉON. — Vous le plaignez, je crois ?

EUSTACHE. — Ah ! il est bien digne de pitié !

LÉON. — De pitié ? J'aurais voulu que vous vissiez comme je me moquais de lui.

SÉRAPHINE. — Que trouviez-vous donc là de plaisant ?

LÉON. — Comment ! vous ne le sentez pas ? Il fallait le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passans. Je le suivais, pour jouir de son embarras. Il revenait à moi : Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire ? Que m'importe ? lui répondais-je : est-ce que je suis le gardien de vos bagues ? — Si tu savais combien elle vaut ! — Tant mieux pour celui qui l'a trouvée. — Et mon père, que dira-t-il ? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

SÉRAPHINE. — Fi ! monsieur Léon ! C'est bien cruel de votre part.

LÉON. — Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

EUSTACHE. — Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont ?

LÉON. — Oh ! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avais eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'aurait pas de si-tôt.

SÉRAPHINE. — Est-ce que vous la garderiez pour vous ?

LÉON. — Oh ! non ; mais je ne la rendrais que lorsque son père l'aurait bien rossé.

EUSTACHE. — Je ne t'aurais jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE. — Et moi, e ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vi-

vement pour ma pauvre levrette! Ce n'était donc pas sincère?

LÉON. — C'était du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

LÉON. — Ah! le voici. (*Il rit, en le montrant du doigt.*) Ha, ha, ha!

RUFIN, *pleurant.* — Ah! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de.....

LÉON. — Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague?

RUFIN. — Je n'ose plus paraître devant mon père; et je ne sais où me cacher.

LÉON. — Je gagerais que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

RUFIN. — J'ai mérité vos moqueries; mais par pitié.....

EUSTACHE. — Tranquillisez-vous, monsieur Rufin, votre bague est ici.

RUFIN, *étonné.* — Vous l'avez? vous? ma bague? (*lui sautant au cou.*) Ah! mon ami, tu me rends la vie.

LÉON, *bas à Séraphine.* — Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN. — Mais, c'est-il bien vrai? Oh! je veux à genoux.... Mais, non..... il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

SCÈNE VII

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

SÉRAPHINE. — Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE. — Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON. — C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague?

EUSTACHE. — Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON. — Réellement, est-ce que tu l'aurais?

EUSTACHE. — Certainement, je l'ai; autrement je ne l'aurais pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON. — Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne méritait pas tant de bonheur. Tu aurais dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

SÉRAPHINE. — Comment, monsieur Léon, l'exemple de mon frère ne vous touche pas? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup de son amitié et de la mienne?

SCÈNE VIII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE.

M. DE CALVIÈRES. — Que voulait donc Rufin? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE. — Le pauvre garçon était à demi mort.

EUSTACHE. — C'est lui qui avait perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES. — Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous?

LÉON. — Eh! mon Dieu, non, monsieur! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurais du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'aurait pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE. — Ah! mon cher papa, je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyais Rufin si affligé.

SÉRAPHINE. — Quoique j'aime bien Diane, il m'aurait été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentais que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES. — Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

EUSTACHE. — Il était si transporté de joie ! Il ne savait ce qu'il faisait.

SÉRAPHINE. — Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE. — O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

M. DE CALVIÈRES. — Pourrais-tu me croire insensible à une action généreuse?

EUSTACHE. — C'est que vous m'aviez défendu....

M. DE CALVIÈRES. — Je t'avais défendu de parler de la bague indiscrètement; mais je ne t'avais pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se serait fait connaître.

SCÈNE IX.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN *qui porte la levrette sous son bras.*

SÉRAPHINE, *avec un cri de joie.* — Ah ! Diane, ma chère Diane ! (*Elle court à elle, la prend dans son sein et la caresse.*)

RUFIN. — Vous voyez combien j'étais coupable et combien peu je méritais votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, et mon indigne conduite? (*Apercevant M. de Calvières.*) Ah ! monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES. — On cesse de l'être lorsqu'on reconnaît ses fautes, et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de monsieur votre père.

RUFIN. — Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux et moi ! Comme je suis méchant, et comme ils sont généreux !

SÉRAPHINE. — Ce n'est qu'une petite espiéglerie de votre part, monsieur Rufin; et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN. — Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avais cachée dans un grenier, et....

M. DE CALVIÈRES. — Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait : vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes, et qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer pour modèle la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! que j'ai de graces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN. — Ah ! je le sens moi-même; et c'est avec une vive et amère douleur. (*à Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais?

EUSTACHE, *l'embrassant.* — Dès ce moment, et de toute mon ame.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.* — J'ai retrouvé ma Diane; tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.* — Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON. — Oh ! je suis aussi confus que vous; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN. — Je viens d'avouer tout à

mon père. Autant il était indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnaissance.

M. DE CALVIÈRES. — Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE. — Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

RUFIN. — Si je pouvais répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

LÉON. — Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étais pas meilleur que Rufin; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.* — Ah! petite volage! cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t-en encore pour voir.... Eh bien! qu'en arriverait-il? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.



LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'était pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix :

Ainsi que les Romains s'adressaient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens... Ah!... je viens.....

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvait point. Le pauvre malheureux se tourmentait et suait à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit : Voilà un fort beau discours, mon fils; est-ce toi qui l'as composé?

PORPHIRE. — Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frère qui est en rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

M. DE VERMONT. — Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire; ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE. — Oh! il a bien été quinze jours à le composer, et moi, aussi longtemps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il fallait m'en souvenir. Hier encore, je le déclamais si bien à votre tête à perruque. Je le lui récitai d'un bout à l'autre sans manquer une fois. Si elle pouvait vous le dire!

M. DE VERMONT. — J'étais alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE. — Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embrasse! Je le disais bien, n'est-ce pas?

M. DE VERMONT. — A merveille

PORPHIRE. — Oh! c'est qu'il était beau!

M. DE VERMONT. — Ton frère y a mis toute son éloquence; mais je te l'avoue, j'aurais mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE. — Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec.

M. DE VERMONT. — Oui, si tu te bornais à me dire : Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvais-tu chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

PORPHIRE. — Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis, votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT. — Et ne me souhaites-tu pas tout cela?

PORPHIRE. — O mon papa! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT. — Eh bien! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avais besoin de recourir à personne.

PORPHIRE. — Je ne croyais pas être si savant ; mais c'est toujours comme cela quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurais jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT. — Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE. — Je sens bien à peu près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurais le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT. — Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitais tout-à-l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur, à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public ; qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaire pour les exécuter ; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse, aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leur enfans ; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On doit même ne pas oublier ses ennemis, et adresser des vœux au Ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE. — O mon papa ! que je vous remercie ! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT. — C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

PORPHIRE. — Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT. — Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE. — Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT. — Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame ?

PORPHIRE. — O mon papa ! quelle belle perspective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT — Saint-Cloud s'offrit a notre vue ; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE. — Eh bien ! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT. — Pas mal. Je fus assez content de tes jambes ; mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE. — Il est vrai. Ce n'est pas

mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT. — Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE. — Ah! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-milles, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT. — Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire; il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE. — Je ne m'en souviendrais pas mieux si c'était d'hier. D'abord, comme je me sentais ingambe, et que j'étais glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vite, et je faisais je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route était longue. Je suivis votre conseil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyais, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentait un banc de pierre ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avait donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : et le bon repas que nous fîmes en arrivant acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT. — Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il allait tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui était tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrais.

PORPHIRE. — Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT. — Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE. — Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étais si content! Si vous saviez combien cela me délassait! j'en marchais bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT. — La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE. — Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT. — Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnait, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu

choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulais courir sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporterait à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savait la modérer. Les connaissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir; les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourraient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une faible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE. — Oui, mon papa, cela cadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

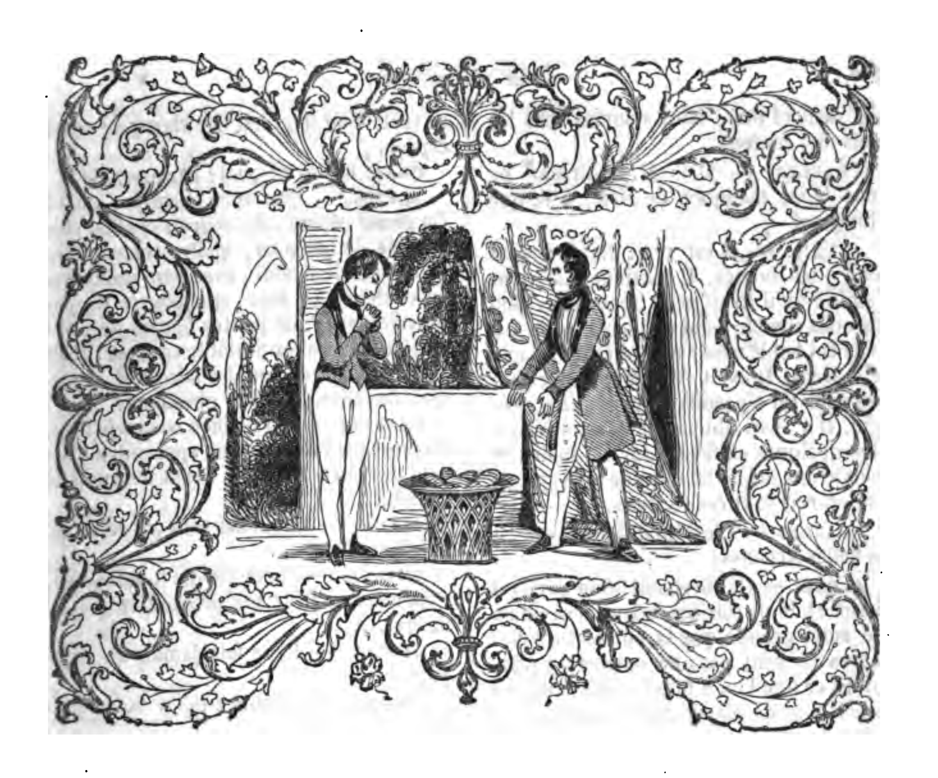
M. DE VERMONT. — C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour, le ciel était serein dans ce moment; et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru?

PORPHIRE. — Oh! oui. J'étais fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT. — Le serais-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré faible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnaissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?

PORPHIRE. — Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT. — Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.



LES ETRENNES.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
ÉDOUARD, son fils.
VICTORINE, sa fille.
CHARLES, ami d'Édouard.
ALEXIS, jeune orphelin.
COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS. — Eh quoi ! de si bonne heure ici monsieur Charles?

CHARLES. — Ah ! c'est vous que je cherchais, Alexis.

ALEXIS. — Moi, monsieur? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

CHARLES. — Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien ! avez-vous eu de jolies étrennes?

ALEXIS. — Oh mon Dieu, que me demandez-vous? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère,

ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contens.

CHARLES. — Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine?

ALEXIS. — Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avait pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Édouard que je le tiens. Il avait été achete pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur: et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES. — C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

ALEXIS. — Oh sûrement! Son papa est si riche! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES. — J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits?

ALEXIS. — Oui; mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES. — Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir: ce sont les friandises, et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS. — Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac; et à l'égard des joujoux, qu'Édouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES. — Et quoi, par exemple?

ALEXIS. — Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

CHARLES. — Je sais bien ce que je fais. J'avais mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS. — Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

CHARLES. — Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettiez d'être discret....

ALEXIS. — Je ne fais jamais de rapports.

CHARLES. — Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS. — Voilà ma main.

CHARLES. — Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS. — Mon bon ami! je ne le souffrirai pas.

CHARLES. — En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS. — Comment! vous pourriez faire tort à mon cher Édouard?

CHARLES. — Oh! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS. — Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES. — Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS. — Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES. — Je vais vous l'expliquer.

Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui sera partageable, s'entend.

ALEXIS. — Eh bien! comment pourrait-il perdre à ce marché? son papa n'est pas si riche que le vôtre, et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES. — Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici; mais cela ne peut pas se partager

ALEXIS. — Et vous n'avez eu rien de plus?

CHARLES. — Rien absolument qu'un gâteau et deux petites. boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'était une autre affaire; c'est alors que j'avais des bonbons et des colifichets de toute espèce. Édouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière, et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS. — Oui, je vois clairement que le pauvre Édouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, monsieur Charles? Je ne puis guère vous croire.

CHARLES. — Que voulez-vous dire, monsieur Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez.....

ALEXIS. — Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire; et si vous trompez Édouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES. — Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Édouard de prendre son parti. Et s'il n'avait eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS. — Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il serait malhonnête à vous de prétendre qu'Édouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire.....

CHARLES. — Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS. — Quoi donc, est-ce que vous persistez encore?....

CHARLES. — Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

ALEXIS. — Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner, et je lui rendrais sa parole.

CHARLES. — Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, monsieur Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.....

ALEXIS. — Encore jurer, monsieur Charles. Fi de vos sermens! Je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusqu' à votre montre,

je ne voudrais pas faire un serment inutile.

CHARLES. — Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment serait-on lié à sa promesse?

ALEXIS. — Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensez différemment, je ne saurais que penser de vous.

CHARLES. — Vous croyez donc qu'Édouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur*.— Si je le crois? Il n'aurait qu'à y manquer, je ne le regarderais plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.—C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS. — Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES. — Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS. — Quoi! vous joignez encore l'insulte à la rapine!

CHARLES. — Je me moque de lui comme il se serait moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS. — Non, non, monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant*. — A la bonne heure. Je suis en fnods pour m'en consoler.

SCÈNE II.

ALEXIS, *seul*.

ALEXIS—Je n'aurais jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenait si dure pour son ami? Quelle avarice! quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Édouard; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *tenant un billet à la main*. — Ah, mon cher Alexis! je mériterais de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS. — Je sais tout ce qu'il contient, mon ami; mais aussi, qui t'engageait à faire ce marché? Il me semble que tu aurais dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

ÉDOUARD. — D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS. — Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

ÉDOUARD. — Parce que l'année dernière et encore celle d'auparavant, Charles avait eu de plus belles étrennes que moi. Je croyais...

ALEXIS. — Oui, tu croyais en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

ÉDOUARD.—Ah! si j'avais su me contenter de ce qui devait m'appartenir!

ALEXIS. — Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

ÉDOUARD. — Tu crois donc?....

ALEXIS. — N'achève pas. Édouard me demande s'il doit tenir sa parole!

ÉDOUARD. — Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

ALEXIS. — Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois

ÉDOUARD. — Mais comment son père l'aurait-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS. — C'était de sa maman : elle

n'est plus. Son père pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

ÉDOUARD. — Oh! je le connais. Charles niera ce qu'il devait partager avec moi ; et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS. — S'il en agissait de cette manière, ce serait un fripon.

ÉDOUARD. — Et dans ce cas, serais-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS. — Pourquoi non? C'est comme si tu disais que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

ÉDOUARD. — Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

ALEXIS. — Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

ÉDOUARD. — Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante?

ALEXIS. — As-tu fait cette exception dans votre traité?

ÉDOUARD. — Hélas! non, vraiment.

ALEXIS. — Ainsi, cela s'entendait de tout ce que tu pourrais recevoir?

ÉDOUARD, *frappant du pied.* — Mais que ferai-je donc?

ALEXIS. — Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

ÉDOUARD. — Si je le veux toutefois. Qui pourrait m'y forcer?

ALEXIS. — L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer partout pour un fripon.

ÉDOUARD. — Oh! cela ne m'embarrasse guère ; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourrait-il me convaincre?

ALEXIS. — Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

ÉDOUARD. — Quoi! tu aurais pu me trahir? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS. — J'en aurais la mort dans le cœur, mon cher Édouard. Il me serait bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention ; mais s'il m'avait appelé en témoignage, il aurait toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

ÉDOUARD. — Tu aurais pris son parti contre moi, et je serais ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS. — Tu en es le maître, mon cher Édouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter; ton amitié était pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille; mais, au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner : et si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

ÉDOUARD. — Un bon ami, vraiment, qui voudrait me voir dépouiller!

ALEXIS. — Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse par laquelle tu t'exposais à perdre?

ÉDOUARD. — Mais aussi, je pouvais y gagner.

ALEXIS. — Et alors aurais-tu exigé que Charles remplît ses engagemens envers toi?

ÉDOUARD. — Belle question.

ALEXIS. — Pourquoi donc ne remplirais-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

ÉDOUARD. — Oui, pour la moitié de tout ce que je possède!

ALEXIS. — L'autre moitié te reste. Eh bien! imagine que tu n'en a pas reçu davantage. Pense surtout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les

mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Édouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étais riche, tu ne gémirais pas long-temps de cette perte; je voudrais te donner tout, tout ce que j'aurais, pour t'en dédommager.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* — Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étais un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS. — Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connaissais ton cœur, et je savais le parti que tu allais prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serais dégoûté, et tu l'aurais donné au premier venu.

ÉDOUARD. — Oui, tu me connais bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.* — M'aimer toujours, Édouard.

ÉDOUARD. — Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrais encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS. — Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV.

ALEXIS.

ALEXIS, *seul.* — Non, quand tout cela serait pour moi-même, je n'en aurais pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien! il n'en est que plus glorieux. J'étais sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.* — Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS. — Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croirait peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits; deux pour l'un et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles; trois pour chacun. (*Il fait deux parts qu'il place aux deux bouts de la table.*) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse?

ÉDOUARD. — Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.* — Voilà les

siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres jetons.

ÉDOUARD. — Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille! N'y as-tu pas de regrets, Alexis ?

ALEXIS. — J'en aurais si tu les gardais. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. Un jeu de loto et un microscope.

ÉDOUARD. — Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS. — Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connaître mille beautés de la nature qui se déroberaient à nos regards.

ÉDOUARD. — Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS. — Tu n'aurais jamais pu les placer ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

ÉDOUARD. — Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS. — Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part, et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

ÉDOUARD. — Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS. — Ce que j'aurais fait moi-même à ta place. Ha, ha ! des estampes encadrées ! J'avais oublié de lui en parler.

ÉDOUARD, *avec joie.* — Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, *d'un air sévère.* — Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savait ? Combien y en a-t-il ? Voyons ! Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici les princes régnans de l'Europe, et là les grands hommes de France.

ÉDOUARD. — Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.* — Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénelon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois ?

ÉDOUARD, *tristement.* — Hélas ! oui.

ALEXIS. — Pourquoi cet air si triste ?

ÉDOUARD. — C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS. — Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux ; c'est toi qui l'as voulu, et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours ?

ÉDOUARD. — Oui, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS. — N'y pense plus, mon ami ; tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, *seul.*

ÉDOUARD. — Oh, oui ! mourir de honte ? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avait eu honte, il ne m'aurait pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.*) Et il faut que je me prive de tant de jo-

lies choses, pour un fripon encore! Il me semble à présent que j'aimerais mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens. Et ce loto, que j'avais tant désiré pour amuser mes amis! ces soldats, qui m'auraient fait une armée! tout cela était à moi, je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien! (*Il rêve un moment.*) Mais, non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles? Non, c'est Victorine.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE, *regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.* — Que fais-tu donc là, mon frère? Que signifie ce partage? Est-ce qu'il y aurait une moitié pour moi? Sais-tu bien que ce serait une fort aimable galanterie?

ÉDOUARD. — Ah! ma sœur, je le voudrais, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE. — Et pourquoi donc? Cela t'appartient. Ah! j'entends : c'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

ÉDOUARD. — Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrais pour tout ce que je possède avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE. — Mais enfin, que veut dire ce déménagement?

ÉDOUARD. — Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cède à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE. — Au lieu de me les donner! Et à quel propos?

ÉDOUARD. — Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur, j'ai eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE. — Il n'aurait donc rien de moi : c'est la justice.

ÉDOUARD. — Que veux-tu? nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE. — Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours!

ÉDOUARD. — Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE. — Lui? jamais. Et je parierais même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

ÉDOUARD. — Sérieusement tu le croirais, ma sœur? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE. — C'est toi qui es trop faible. Il prendrait bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y était intéressé.

ÉDOUARD. — Je suis son ami; il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE. — Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

ÉDOUARD. — Cela vaudrait toujours mieux.

VICTORINE. — Et d'une manière si ridicule! Oh! comme ils vont se moquer de toi! Ha, ha, ha!

ÉDOUARD. — Alexis se moquerait de moi?

VICTORINE. — S'il aide à te tromper.

ÉDOUARD. — Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE. — Eh bien! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que

tu les attrapes lorsqu'ils pensent t'attraper.

ÉDOUARD. — Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères !

VICTORINE. — Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

ÉDOUARD. — Et par quel moyen ?

VICTORINE. — Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui serait plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présens. Je me charge de la mission.

ÉDOUARD. — Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE. — A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer ; je le veux aussi. Je ne perds rien à cela : tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne serait que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, *seul*.

ÉDOUARD. — Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne serait pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devais tout prévoir avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis était ici pour me décider ! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS. — Charles ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Édouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

ÉDOUARD. — Il me trompe, j'en suis sûr ; et il faut encore que je paraisse content.

ALEXIS. — N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

ÉDOUARD. — Eh bien ! je tâcherai de me vaincre et de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disait tout à l'heure ma sœur ? qu'il fallait prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens ; que de cette manière, je conserverais mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS. — Et le repos de ta conscience, le conserverais-tu aussi par ce moyen ?

ÉDOUARD. — Hélas ! non : je sentais déjà en moi qu'il serait malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS. — Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Édouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentimens de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

ÉDOUARD. — Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil, et je le suivrai, quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères ! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cor-

nets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS.—Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

ÉDOUARD. — Prends toujours soin de ma faiblesse; et si tu me voyais fléchir, parle pour moi.

ALEXIS. — Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement : c'est Charles qui s'avance.

SCÈNE X.

CHARLES, ÉDOUARD, ALEXIS.

CHARLES. — *avec l'air un peu embarrassé.* — Bonjour, Édouard. Alexis est venu me dire que tu me demandais. Me voici. Je suis cependant fâché.....

ÉDOUARD. — De quoi es-tu fâché, mon ami?

CHARLES. — De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je....

ÉDOUARD. — N'est-ce que cela? Sois tranquille.

ALEXIS. — Édouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. N'est-ce pas, Édouard?

ÉDOUARD. — C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charles par la main, et le conduit vers la table.*) Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS. — Il y avait deux choses qui n'étaient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Édouard, suivant vos conventions, pouvait les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

ÉDOUARD.—J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenait. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES. — Eh non, mon ami, je suis content.

ÉDOUARD. — Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES *veut courir après lui pour le rappeler.* — Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

ALEXIS, *l'arrêtant.* — Laissez-le faire, monsieur Charles. (*A Édouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS. — Eh bien! monsieur, convenez-en, Édouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES, *confus.* — Est-il vrai? Vous me faites rougir, et je ne sais comment...

ALEXIS. — Ce n'est pas votre faute si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.* — Le pauvre Édouard!

ALEXIS. — Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'aurait rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

ÉDOUARD, *revenant avec un grand gâteau, qu'il présente à Charles.* — Tiens, voilà qui t'appartient par-dessus le marché

CHARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.* — Non, non, c'en est trop.

ÉDOUARD. — Prends-le, je te le donne ; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir célé quelque chose ! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, *en regardant fixement Charles.* — Oui, je le suis à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles. Qu'avez-vous donc ?

CHARLES. — Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux qui...... qui vous a trompé.

ÉDOUARD. — Toi, me tromper ! Non c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins et de bons amis?

CHARLES. — Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais...... mais..... (*Il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étais un trompeur, tandis que tu étais si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* — Oh ! toujours, toujours ! toute ma vie ! Comme tu me ravis de plaisir ! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas....

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE. — Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa !

ALEXIS. — O ma chère Victorine, ne pourrait-il attendre un moment? Ce serait me dérober un plaisir, un plaisir....

VICTORINE. — Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

ÉDOUARD. — Ma sœur, ma sœur, quelques minutes encore !

VICTORINE, *en se retournant d'un air moqueur.* — Mon frère, mon frère ! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *prenant la main de Charles.* — O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étais pas en droit de l'espérer.

CHARLES. — Comment ! lorsque tu me donnais la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

ÉDOUARD. — Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtait. Non, jamais je n'aurais eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

CHARLES. — Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité! Lorsque ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avais mis dans le partage...

ÉDOUARD. — Moi, le partage? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre; mais il me faisait trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnais, et je croyais m'enrichir.

CHARLES. — Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi, mon meilleur ami, je n'aurais plus osé

te regarder en face. J'étais loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

ÉDOUARD. — Et moi donc, comme j'étais tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux ! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

CHARLES. — Lui, mon cher Édouard ! D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

ÉDOUARD. — C'est ma sœur, qui, par jalousie, voulait me le faire accroire.

CHARLES. — Ah ! si tu l'avais entendu parler de toi ! Comme il soutenait vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment, il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

ÉDOUARD. — Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES. — Que dis-tu ? moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devait entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

ÉDOUARD. — Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui, pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES. — Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD. — Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XV.

CHARLES.

CHARLES, *en remplissant la corbeille.* — Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter. Ah ! je ne la céderais pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurais encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré qu'à le garder pour moi ? Je voudrais être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCÈNE XVI.

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

ÉDOUARD, *à Comtois qui le suit.* — Entrez, entrez, Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS. — Oh ! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD, *à Charles.* — As-tu fini, mon ami ?

CHARLES. — J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

ÉDOUARD. — C'est bien pensé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES. — Voilà qui est fini.

ÉDOUARD, *à Comtois.* — Bon ! vous n'avez qu'à prendre la corbeille, et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et surtout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES. — Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai

dans la bourse de jetons. (*On entend la voix d'Alexis, qui frappe à la porte, et qui dit*) : Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

ÉDOUARD. — O mon Dieu! qu'allons-nous faire? (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi-enveloppé dans la main de Comtois.* — Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

ÉDOUARD, *en lui présentant la corbeille.* — Prenez-la sous le bras, et tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES. — Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver sans qu'il vous voie.

COMTOIS. — Laissez-moi faire.

ALEXIS, *de derrière la porte.* — Eh bien! m'ouvrirez-vous? Édouard, ton papa me suit de près.

ÉDOUARD, *à Charles.* — Je peux lui ouvrir maintenant?

CHARLES. — Oui, c'est fait. (*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCÈNE XVII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte à Alexis.* — Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. (*Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.*)

ALEXIS. — Et à quoi donc? (*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*) A qui en veut-il avec ses mines? (*Il se retourne et aperçoit le domestique.*) Ha! ha! qu'est-ce qu'il porte là? (*Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS, *lui retenant le bras.* — Doucement, M. Alexis : c'est un secret.

ALEXIS.—Comment, du mystère?

COMTOIS. — Vous l'apprendrez tantôt chez vous. (*Il veut sortir. Alexis l'arrête.*)

ALEXIS. — Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avais deviné! me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

ÉDOUARD. — Qu'appelles-tu un outrage? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre. (*Il reprend la corbeille, et la lui présente.*) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, *lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.* — Et ceci encore. (*Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Édouard continue de lui offrir.*)

ALEXIS. — Que faites-vous? Non, non, jamais.

ÉDOUARD. — Je le veux.

CHARLES. — Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS. — Si j'osais joindre ma prière à celle de ces messieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrais bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il serait petit, mais je vous le donnerais de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS. — O mon cher Édouard, mon généreux Charles! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon brave Comtois! (*en le regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi : je ne l'accepterai jamais.

ÉDOUARD. — Veux-tu me chagriner?

CHARLES. — Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCÈNE XVIII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE, *qui est entré depuis un*

moment sans être aperçu, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel; ensuite il s'avance comme s'il n'avait rien entendu, et dit : — Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

ÉDOUARD, *courant à lui.* — Ah, mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole....

CHARLES. — Il me rend à l'honneur.....

ÉDOUARD. — Et il méprise notre reconnaissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.* — O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on voulait vous inspirer sur mon compte, et j'irais maintenant me démentir! Non, non, je me rendrais suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE. — Mes chers enfans, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Édouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnaissance.

ÉDOUARD. — Ah! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver!

CHARLES. — Vous me punissez, monsieur, comme je le méritais peut-être tout à l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis....

ALEXIS, *à M. Dufresne.* — Non, non, de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE. — Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y aurait que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS. — Vous m'y forcez, monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais au moins, qu'Édouard garde ses présens!

M. DUFRESNE *tirant sa bourse.* — Hé bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS. — Ah! mon cher monsieur Dufresne! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnaissance.... Ma pauvre mère! il y a bien long-temps qu'elle ne se sera vue si riche! O mes bons amis! (*Il embrasse Édouard et Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE, *à Édouard.* — Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

ÉDOUARD. — Eh! mon papa, comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui?

M. DUFRESNE. — Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD. — Oh! comme je vais profiter près de lui!

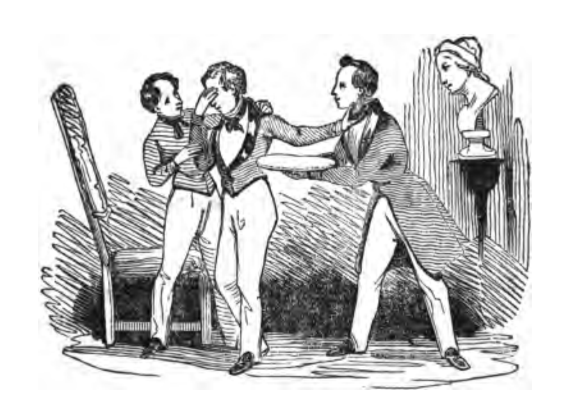
ALEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.* — Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés?

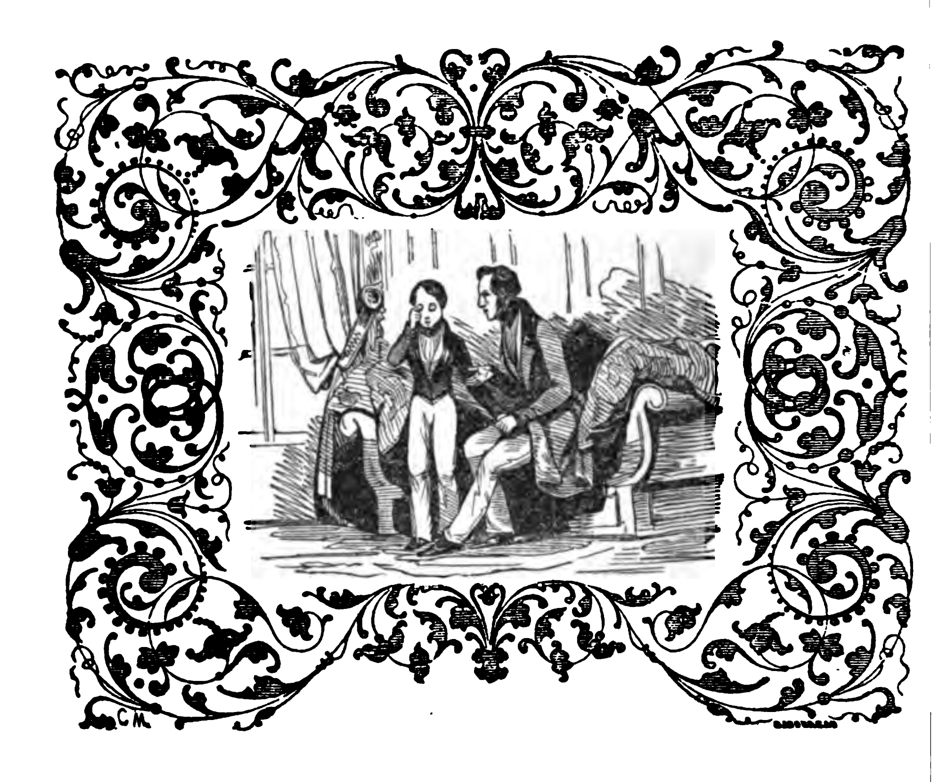
M. DUFRESNE, *le relevant.* — Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimais ton père.

CHARLES. — Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne

pas m'en croire tout-à-fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE. — Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur; et soyez hommes ce que vous êtes enfans.





LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. DORVAL, PAULIN, son fils.

PAULIN. — Mon papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL. — Qui t'a chargé de ce soin ? Est-ce que je pense à le renvoyer ?

PAULIN. — Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon ? Un jeune domestique serait, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL. — Comment, Paulin ? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon ? Tu devrais en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causées tes maladies qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il serait ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique serait bien mieux notre affaire ? Ce discernement est au-dessus de ton âge ; il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir dans un autre moment l'avantage qu'un vieux

domestique a sur un jeune, pour l'exactitude et la sûreté du service.

PAULIN. — Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque, et cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. DORVAL. — C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils; je ne te l'aurais jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse. Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

PAULIN.—Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. DORVAL. — Champagne peut être sérieux; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion? O mon fils! cette pensée me fait frémir! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse?

PAULIN. — Oh! non, mon papa; je ne suis pas si méchant.

M. DORVAL. — Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois?

PAULIN. —J'ai tort, mon papa, j'en conviens; et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir...

M. DORVAL.—Pourquoi t'interrompre? Quel est ton regret, dis-tu?

PAULIN. — Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL. —Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi. Je ne connais point la faute que tu as commise; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurais prétendu mettre à ton aveu? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi : c'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

PAULIN. —Hé bien! mon papa, je vous avouerai que... j'ai appelé Champagne... vieux coquin.

M. DORVAL. — Comment! Cela est-il possible? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme? Et Champagne t'a-t-il entendu?

PAULIN. — Oui, mon papa : c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL. — C'est très-bien d'en être fâché; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

PAULIN. — Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne, mais, ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face; car.....

M. DORVAL. — Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

PAULIN. — Oui, mon papa..... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et il a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance!

M. DORVAL. — Le pauvre Champagne! Je le connais, cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant; mais combien l'on doit souffrir lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter!

PAULIN. — Ah! mon papa, combien je suis coupable! Je veux lui en deman-

der pardon ; et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. DORVAL. — Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous faibles, et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais, revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, et travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrais bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avait-il offensé?

PAULIN. — Oui, mon papa... du moins je me le figurais. Je jouais de ma sarbacane, et je visais à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace, et c'est alors que je l'ai injurié.

M. DORVAL. — C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

PAULIN. — Je ne puis en disconvenir.

M. DORVAL. — C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

PAULIN. — Ah! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. DORVAL. — Oui, mon fils, il ne faut jamais différer un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici. (*Paulin sort, et revient quelques momens après d'un air satisfait.*)

PAULIN. — Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. DORVAL. — Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

PAULIN. — Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve?

M. DORVAL. — Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

PAULIN. — Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. DORVAL. — Qu'est-ce donc, mon fils?

PAULIN. — L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL. — Pourquoi en serais-je fâché? Je trouve fort bien que tu fasses de fort bonnes actions de toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvais en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content?

PAULIN. — Il pleurait de joie ; et je me réjouissais de le voir pleurer.

M. DORVAL. — Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame ; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

PAULIN. — Ah! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. DORVAL. — La dernière prière que j'adresserai à Dieu sera de fortifier cette vertu dans ton cœur, et de te mettre en état de l'exercer.

PAULIN. — Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui?

M. DORVAL. — C'est le seul plaisir qui ne s'affaiblisse jamais. Cherche surtout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits ca-

deaux. Si tu sais les faire à propos et avec grace, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

PAULIN. — Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages?

M. DORVAL. — Ils les ont pour faire leur service, et rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection, et ils iront au delà de leur devoir.

PAULIN. — Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. DORVAL. — Je vais t'éclaircir ma pensée par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement et sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? et me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnaissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

PAULIN. — Maintenant, je vous comprends à merveille, et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

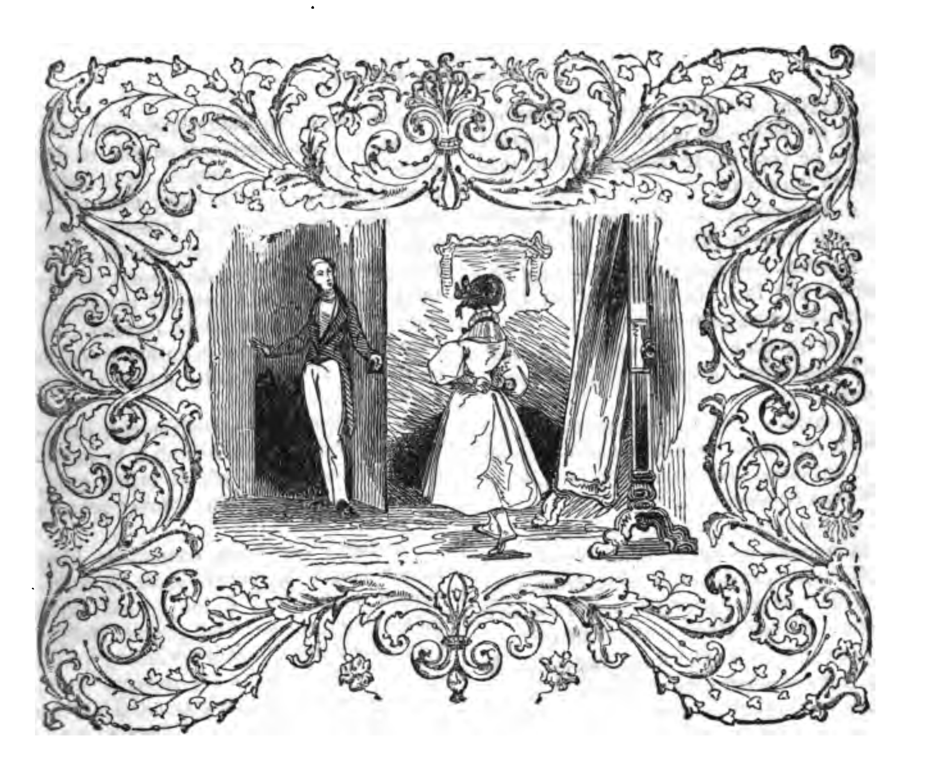
M. DORVAL. — Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père, et je me souviendrai toujours de ce qu'il avait coutume de nous raconter à ce sujet.

PAULIN. — Ah! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien aise d'entendre cette histoire.

M. DORVAL. — Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir et de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

« M. de Floré, brave militaire, retiré du service, vivait sur ses terres avec une épouse respectable et cinq enfans dignes d'être nés de si honnêtes parens. Les habitans des villages voisins étaient pénétrés pour eux de vénération, et cette famille réunie formait le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré et l'ordre qui régnait dans sa maison lui conciliaient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Tous les jeunes gens du canton s'empressaient d'entrer à son service; et lorsqu'il venait à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place était recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignait sur le visage de tous ces gens. On aurait cru voir des enfans respectueux autour de leur père. Ses ordres étaient si justes et si modérés, que jamais un seul n'avait eu la pensée de lui désobéir. La concorde régnait entre eux comme parmi des frères : ils ne disputaient que de zèle pour le service de leur maître, et d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommait M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château, pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenait que la vigilance sur ses domestiques était l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avait jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me

plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayiez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré, et le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes : *Dépenses extraordinaires.* — *Pour moi.* — *Pour ma femme.* — *Pour mes enfans.* — *Gages de mes domestiques.* — *Gratifications.* — Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir je mets une certaine somme inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux ; mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres et de mes vœux. »



LA PHYSIONOMIE.

Monsieur d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent à ce sujet l'entretien suivant.

M. D'ORVILLE. — Te voilà bien parée, Agathe; tu as sans doute des visites à recevoir ou à rendre?

AGATHE. — Oui, mon papa, je dois aller passer la soirée chez les demoiselles Saint-Aubin.

M. D'ORVILLE. — J'ai cru que tu allais figurer dans quelque cercle de duchesses. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours?

AGATHE. — C'est que, mon papa, c'est que..... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre, comme on l'est chez soi.

M. D'ORVILLE. — Tu es donc ordinairement en désordre *chez toi?*

AGATHE. — Oh! non; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

M. D'ORVILLE. — J'entends : tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupais aussi du soin de ta mine et de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi? (*Agathe baisse les yeux et rougit.*) Quel est donc ton dessein?

AGATHE. — Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, et.... surtout qu'on ne veut pas se montrer d'une manièreà faire peur.

M. D'ORVILLE. — Ha! ha! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur?

AGATHE. — Non, pas tout-à-fait. J'entendais par là ... ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

M. D'ORVILLE. — Je serais bien aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi, à moi.

AGATHE. — Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, et les yeux chassieux....

M. D'ORVILLE. — Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, et tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, et pour plaire généralement?

AGATHE. — Ah! mon cher papa, je ne sais comment cela se fait; mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guère. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

M. D'ORVILLE. — Peux-tu me faire confidence de tes sentimens? Fais-moi d'abord connaître celles qui sont d'une jolie figure, et qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

AGATHE. — Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine et blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille; mais elle a des airs penchés qui la font paraître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son épaule, de manière à se démonter le visage; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble, et elle vous regarde en parlant, comme si elle attendait votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite mademoiselle Armand, l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville; mais elle a une mine si fière et si railleuse, que lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise ou qu'elle se moque de nous. Pour mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé et un ton si tranchant, qu'un garçon rougirait....

M. D'ORVILLE. — Doucement. De ce train-là, nous irions bientôt à la médisance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grace à tes yeux.

AGATHE. — Vous connaissez bien Émilie Jansin? La petite vérole l'a cruellement maltraitée; il lui en est resté même une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur et la complaisance. La cadette Armand louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eus rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche. Eh bien! on s'y accoutume, et nous l'aimons toutes à la folie; elle a tant de vivacité, tant de gaîté!

M. D'ORVILLE. — Tu le vois: les avantages extérieurs, et, pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche et douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine et dégagée: en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire. Il faut encore une physionomie heureuse, et des manières engageantes.

AGATHE. — Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurais expliquer comment des personnes me plaisent qui ne sont ni jolies, ni d'une

belle taille, et comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. D'ORVILLE. — Mais pourrais-tu me dire pourquoi les premières ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes?

AGATHE. — Parce que apparemment on y découvre quelques marques du caractère, et que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

M. D'ORVILLE. — Lorsque tu étais devant ton miroir, tu cherchais sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère?

AGATHE. — Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

M. D'ORVILLE. — Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disais toi même tout à l'heure que tu voulais plaire, et tu convenais que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir?

AGATHE. — Certainement, oui.

M. D'ORVILLE. — Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse se donner le talent de plaire, et de le déposer ensuite à sa volonté?

AGATHE. — Je le crois, mon papa; car je vous ai entendu dire cent fois à vous et à d'autres personnes : Je n'aurais jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, et il nous a trompés. Celui-ci, ou celui-là sait si bien composer son visage, qu'on jurerait qu'il possède toutes les vertus.

M. D'ORVILLE. — Mais était-il alors question de personnes que nous eussions vues long-temps, souvent, ou de bien près?

AGATHE. — Ah! je ne sais pas.

M. D'ORVILLE. — Ce faux jugement ne pourrait-il pas aussi provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle ou telle occasion; ou enfin si tout, en elles, parle et agit d'après le même système.

AGATHE. — Que voulez-vous dire par-là, mon papa?

M. D'ORVILLE. — Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente et ne se contredise.

AGATHE. — Oh! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela! Je croirais cependant que si je voyais quelqu'un long-temps et souvent, et que j'apportasse bien de l'attention à cet examen, je ne pourrais pas m'y tromper.

M. D'ORVILLE. — Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

AGATHE. — Mais au moins, je pense que je puis bien voir dans mes amis ce qui est affecté ou ce qui est naturel.

M. D'ORVILLE. — Ainsi, tu crois être assez instruite dans l'art de se contrefaire, et avoir assez de pénétration et de jugement pour distinguer, sur un visage, la vérité de l'hypocrisie? En vérité, je n'en aurais jamais tant attendu d'une tête si légère.

AGATHE. — Oh! j'ai bien remarqué dans mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête et sa voix traînante, ne sont pas naturels; et, au contraire, que la mine fière et moqueuse de mademoiselle Armand l'aînée, et les manières libres et hardies de mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine et dédaigneuse, et l'autre impudente.

M. D'ORVILLE. — Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aver-

sions et nos penchans, nos vertus et nos défauts se peignent sur notre visage, et qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur?

AGATHE. — Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune personne colère, avec une physionomie douce; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle voulait les dévorer, et comme elle parle d'une voix grondeuse. Toutes les fois que la vieille demoiselle d'Angennes vient chez nous, et que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau ou de brillant dans sa parure, et de quel air de jalousie elle la parcourt toute entière, de la tête aux pieds, comme si elle souffrait de son bonheur.

M. D'ORVILLE. — Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, et l'autre colère. Cependant, ne pourrait-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux?

AGATHE. — Je n'en sais rien. Mais j'aurais de la peine à le croire.

M. D'ORVILLE. — Et pourquoi donc?

AGATHE. — C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est faible ou robuste, saine ou maladive, et qu'il doit en être de même du caractère.

M. D'ORVILLE. — Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

« Un homme, nommé Zopire, très-habile physionomiste, se piquait, d'après l'examen de la conformation et de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs et ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvait être qu'un homme d'un mauvais esprit, et livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami et le disciple de Socrate, qui connaissait tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du physionomiste, et de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avait réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venait de lui reprocher, et qu'il ne s'en était préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, était si hideux et si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisait de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connaître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenais. »

AGATHE. — En verité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, et par rapport à Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurais cru l'un et l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore a ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, et avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit ou de bonté dans la physionomie.

M. D'ORVILLE. — Tu as raison : les chagrins et les maladies peuvent déformer les traits; mais ce n'était pas le cas de Socrate. Il convenait même qu'il avait eu d'abord des inclinations vicieuses, et les traits de sa figure s'y rapportaient à merveille.

AGATHE. — Il me semble que sa réponse peut expliquer la difficulté. Il était né avec de mauvais penchans; mais comme il avait en même temps beaucoup

de raison, et qu'il vit bien que la colère, l'orgueil et l'envie étaient des vices affreux, il les combattit, et vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ses défauts, mais sa physionomie en garda encore la trace.

M. D'ORVILLE. — Tu me parais bien preste à la réplique. Il y a même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposé que mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre et le dédain, instruite par les sages représentations de ses parens, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers et des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur et la complaisance, en sorte qu'elle devînt tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui; supposé qu'il en fût de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches, ces traits d'orgueil, d'affectation et d'impudence se conserveraient-ils sur leurs figures? Et lorsque, par des efforts redoublés et soutenus, elles seraient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même changement ne s'opérerait-il pas dans leur physionomie?

AGATHE. — Certainement oui, mon papa.

M. D'ORVILLE. — Ainsi la vérité pourrait bien se trouver entre nos deux raisonnemens. Socrate s'était livré, pendant toute sa jeunesse, à la folie de ses passions. Il avait même gardé long-temps son humeur colère, puisqu'il priait ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verraient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, et à s'élever peu à peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales; mais il était trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres et ses nerfs s'étaient raidis; la beauté de son ame ne pouvait plus percer sur sa figure. Elle était comme le soleil dans un ciel chargé de nuages et de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse et de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour-à-tour sur la tête d'une belle Circassienne, ou d'une Négresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Je ne sais si je m'explique assez clairement pour toi.

AGATHE. — Oh! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaisons; et pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau, les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année; mais je n'aurais pu en venir à bout sur un vieux arbre, l'écorce eût été trop dure et trop raboteuse.

M. D'ORVILLE. — Comment donc? Tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison ne serait pas tout-à-fait exacte, il est toujours vrai que si nous ne prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paraîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits, long-temps accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure?

AGATHE. — Qu'il faut.... qu'il faut....

M. D'ORVILLE. — Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

AGATHE. — Qu'il faut travailler de

bonne heure à se donner une physionomie de vertu.

M. D'ORVILLE. — Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se ferait-il pas remarquer? Tu disais tout-à-l'heure de mademoiselle Blondel, qu'elle n'était pas ce qu'elle voulait qu'on la crût. Ainsi tu vois....

AGATHE. — Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce que l'on veut paraître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeste, réservé, bienfaisant? il faut combattre toutes les inclinations qui nous empêcheraient de l'être en effet : autrement notre physionomie serait bientôt démasquée. Est-on, dans la vérité, doux, modeste, réservé, bienfaisant? les traits de notre visage le peindront aussi.

M. D'ORVILLE. — Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-ce pas là une excellente recette pour se procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire? Combien seraient malheureux ceux à qui la nature a refusé ses charmes, si l'espérance de se donner une physionomie aimable et engageante ne pouvait leur faire acquérir la bonté du cœur, et les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu et des hommes! Crois-moi, ma chère fille, ne va pas chercher dans ton miroir l'art de paraître meilleure que tu ne le serais en effet. Mais lorsque tu te sentiras agitée de quelque passion, cours aussitôt le consulter. Tu verras la laideur de la colère, ou de la jalousie, ou de la vanité, demande-toi alors à toi-même, si cette image peut être agréable aux regards des hommes ou de Dieu.

AGATHE. — Oui, mon papa, votre conseil est très-sage, et je le suivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

M. D'ORVILLE. — Et lequel?

AGATHE. — Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai affaire, et je chercherai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

M. D'ORVILLE. — Garde-t'en bien, ma fille. Le premier moyen répugne a la civilité, et ne convient guère à la modestie de ton sexe : le second serait très-dangereux avec ta candeur et ton inexpérience. Pour démêler, dans les traits d'une personne, son caractère et sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées; et un regard très-perçant. Tu te verrais sans cesse trompée dans ta confiance ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur toi-même, et emploie toutes les forces de ton ame à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable et plus belle.



L'EDUCATION A LA MODE.

PERSONNAGES.

Mme BEAUMONT.
LÉONOR, sa nièce.
DIDIER, son neveu.
M. VERTEUIL, tuteur des deux enfans.
M. DUPAS, maître de danse.
FINETTE, femme de chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de Mme Beaumont.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame **BEAUMONT, M. VERTEUIL.**

Mme BEAUMONT. — Non, monsieur Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille !

M. VERTEUIL. — Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la faiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route....

Mme BEAUMONT. — Quinze lieues ! un grand voyage !

M. VERTEUIL. — Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes in-

firmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

Mme BEAUMONT. — Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

M. VERTEUIL. — Au désir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor et Didier.

Mme BEAUMONT. — Ah! Léonor! Léonor! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens! tant d'esprit!

M. VERTEUIL. — Vous m'inspirez une bien forte envie de la connaître. Où est-elle? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

Mme BEAUMONT. — Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL. — Comment! à l'heure qu'il est! Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre?

Mme BEAUMONT. — Il était un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme de chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

M. VERTEUIL. — Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

Mme BEAUMONT. — Non, non, mon cher M. Verteuil; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. VERTEUIL.

M. VERTEUIL. — Madame Beaumont élève, à ce que je vois, sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée, et se tenir toujours en parade. Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels!

SCÈNE III.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mme BEAUMONT. — Vous allez la voir descendre dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL. — Comment! une plume? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup? Son impatience de me voir ne devrait-elle pas être aussi vive que la mienne?

Mme BEAUMONT. — Aussi vive, certainement. C'est le désir qu'elle aurait de vous plaire....

M. VERTEUIL. — Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu?

Mme BEAUMONT, *d'un air impatient.* — Oh! mon neveu? vous aurez toujours assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL. — Vous m'en parlez comme si je n'en devais pas recevoir une grande satisfaction.

Mme BEAUMONT. — Ce n'est pas qu'il soit méchant; mais c'est que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL. — Comment donc! Est-il impoli, sauvage, grossier?

Mme BEAUMONT. — Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse....

M. VERTEUIL. — Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur?

Mme BEAUMONT. — Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée! quelles manières enchanteresses! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL. — Et pourquoi donc?

Mme BEAUMONT. — De peur de le dé-

tourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL. — C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

Mme BEAUMONT. — Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL. — Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire, et se mettre en état de parler à son tour.

Mme BEAUMONT. — Bon! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés? Oh! il faut entendre jaser Léonor! C'est une aisance, un esprit, une vivacité? On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTEUIL. — Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

Mme BEAUMONT. — O le plus fidèle et le plus généreux des hommes! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfans?

M. VERTEUIL. — Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnait à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

Mme BEAUMONT. — En ce cas Léonor, comme la plus aimable....

M. VERTEUIL. — Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

Mme BEAUMONT. — Ah! la voici qui vient.

SCÈNE IV.

Madame **BEAUMONT**, **M. VERTEUIL**, **LÉONOR**, *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

M. VERTEUIL, *étonné.* — Comment! c'est Léonor?

Mme BEAUMONT. — Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verneuil une révérence cérémonieuse.* — C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coiffée moi-même. Je suis enchantée, monsieur Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL, *allant vers elle, et lui tendant les bras.* — Et moi, ma chère Léonor..... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

Mme BEAUMONT. — Oui, Léonor, comme ton père et notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL. — Elle ne les aurait point blessées en recevant les témoigna-

ges de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-temps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR.—Pardonnez-moi, monsieur, j'étais dans un état à ne pouvoir paraître devant vous avec bienséance.

M. VERTEUIL. — Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paraître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Mme BEAUMONT. — Oui; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande....

M. VERTEUIL. — Une plume de moins, et quelques empressemens de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur aurait été mille fois plus flatté de voir mes enfans; car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père, de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

Mme BEAUMONT. — C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie.....

M. VERTEUIL. — N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'ose te tutoyer? Je ne t'ai pas appelée autrement dans ton enfance, les cinq années que j'ai passées sans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR. — Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL. — Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne l'ai vue! Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien.......

Mme BEAUMONT. — Oh! charmante! adorable!

M. VERTEUIL. — Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les graces de la pudeur et de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'ame, et la culture des talens de l'esprit.

Mme BEAUMONT. — Oui, oui, de ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

M VERTEUIL. — Dans le grand monde, madame? Est-ce que Léonor doit s'y produire? Je n'ai plus rien à désirer, si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu.

Mme BEAUMONT. — Oh! sûrement, cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Viens, ma chère Léonor, fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavecin.

LÉONOR. — Non, ma tante, cela pourrait déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL. — Que dis-tu, ma chère enfant? Je suis très-sensible au charme de la musique; et je ne connais point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

Mme BEAUMONT. — Eh! quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique! Léonor, cette charmante ariette! tu sais bien? (*Léonor va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment, et commence une sonate.*) Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL. — J'espère bien que

j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor?

LÉONOR. — Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

M. VERTEUIL. — Non, cela n'est pas dans mon caractère, je t'en prie seulement.

LÉONOR, *bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.* — Je vous ai là une grande obligation.

Mme BEAUMONT, *bas à Léonor.* — Au nom du Ciel, mon cœur, obéis; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL. — Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre.

LÉONOR *chante en s'accompagnant sur le clavecin*:

Vermeille rose,
Que le zéphyr, etc.

(*Et à peine a-t-elle fini, que madame Beaumont s'écrie, en battant des mains*):
Bravo! bravo! bravissimo!

M. VERTEUIL. — En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurais pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Mme BEAUMONT. — Eh bien! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale? (*Elle chante*):

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est-à-dire qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talens, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL. — Croyez-moi, madame, c'est là de préférence qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il aperçoit un dessin suspendu à la tapisserie, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*)

Mme BEAUMONT. — Ha, ha! comment le trouvez-vous?

M. VERTEUIL. — Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

Mme BEAUMONT. — Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL. — Je crois qu'il aurait pu mieux faire encore, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui aurait élevé son ame en perfectionnant son talent.

SCÈNE V.

Madame **BEAUMONT**, **M. VERTEUIL**, **LÉONOR**, **FINETTE**.

FINETTE, *à monsieur Verteuil.* — Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement?

M. VERTEUIL, *à madame Beaumont.* — Vous avez donc la bonté de me loger, madame?

Mme BEAUMONT. — Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL. — Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCÈNE VI.

Madame **BEAUMONT**, **LÉONOR**.

LÉONOR. — Bon! le voilà dehors. Je respire.

Mme BEAUMONT. — Doucement, doucement, Léonor, qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR. — Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserais volontiers mon clavecin, et que je mettrais en pièce tous mes dessins et mes cahiers de musique.

Mme BEAUMONT. — Calme-toi donc,

mon enfant, tu as besoin ici de toute ta modération.

LÉONOR. — C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu? Ne l'avez-vous pas entendu?

Mme BEAUMONT. — Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR. — Pourquoi donc m'y exposer? Il ne fallait pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulais pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

Mme BEAUMONT. — Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de monsieur Verteuil?

LÉONOR. — Ma fortune?

Mme BEAUMONT. — Hélas! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés?

LÉONOR. — Oh! je le sais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

Mme BEAUMONT. — Ah! ma chère enfant, sans lui tu serais bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurais-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation?

LÉONOR. — Est-il possible, ma tante? Quoi! c'est à monsieur Verteuil que je suis si redevable? S'occupe-t-il aussi de mon frère?

Mme BEAUMONT. — C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR. — Vous me l'aviez toujours caché.

Mme BEAUMONT. — Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importait cette connaissance? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frère et toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR. — Oh! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit!

Mme BEAUMONT. — C'est aussi fort mal de sa part. Écouter froidement ta voix brillante! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR. — Ah! il les mérite mieux que moi, je le sens.

Mme BEAUMONT — Que dis-tu? C'est bien peu te connaître. Et quelle serait ta destinée! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir?

LÉONOR. — Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurais dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et le clavecin.

Mme BEAUMONT. — Folle que tu es! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit désirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE. — Mademoiselle, monsieur Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mme BEAUMONT. — Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR. — Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allais encore déplaire à M. Verteuil!

Mme BEAUMONT. — Comment donc! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de grace! Tu lui tourneras la tête,

j'en suis sûre. (*Elle court après.*)Entrez, entrez, M. Dupas.

SCÈNE VIII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

Mme BEAUMONT, *à M. Dupas.*— N'est-il pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.* — Comme un ange, madame, à vous obéir.

Mme BEAUMONT. — Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

M. DUPAS. — Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paraît.*)

SCÈNE IX.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

Mme BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par la main.* — Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zéphir. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR. — Mais je ne la danserai pas toute seule.

Mme BEAUMONT. — M. Dupas la dansera avec toi, je vais la frédonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL. — Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS. — Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL. — Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, monsieur, c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS. — Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL. — De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS. — Quoi, monsieur! la haute danse!

M. VERTEUIL. — Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS. — Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire.*) : Portez votre tête plus haute.... Les épaules effacées... Déployez mollement vos bras... En cadence... Un air noble, voyez-moi.

M. VERTEUIL, *quand le menuet est fini.* — Fort bien, Léonor, fort bien. (*A M. Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, et se retire.*)

LÉONOR, *bas, à madame Beaumont.* — Eh bien! ma tante; vous voyez les grands compliments que j'ai reçus?

Mme BEAUMONT. — Quoi! M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage...

M. VERTEUIL. — Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE X.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.* — O mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir.

Mme BEAUMONT. — Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL. — Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des revérences froides et compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles! Oui, les voilà, ces traits nobles, et cette figure aimable qui distinguaient ton père.

Mme BEAUMONT. — Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas et votre veste brodée? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER. — Mais, ma tante, pour m'habiller il m'aurait fallu un peu de frisure. C'est un quart d'heure au moins que j'aurais perdu. Non, je n'aurais jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL. — J'aurais eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mme BEAUMONT. — Eh bien! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

DIDIER. — Daignez me pardonner, ma chère tante, j'étais si joyeux d'embrasser mon tuteur. (*A Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor!

LÉONOR, *sèchement.* — Non, monsieur.

M. VERTEUIL. — Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serais fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

Mme BEAUMONT, *à part.* — Je n'y saurais tenir plus long-temps. (*A M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, monsieur? J'aurais quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL. — Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

Mme BEAUMONT, *bas, à Léonor.* — Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

LÉONOR. — Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL. — Très-volontiers, mon enfant. (*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

SCÈNE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL. — Eh bien! mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension?

DIDIER. — C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

M. VERTEUIL. — Quelles sont à présent tes études?

DIDIER. — Le grec et le latin, d'abord; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part.* — Voilà bien des choses dont je savais à peine le nom.

M. VERTEUIL. — Et y fais-tu quelques progrès?

DIDIER. — Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL. — Et le dessin, la danse, la musique?

DIDIER. — De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL. — Voilà qui me paraît fort bien entendu.

DIDIER. — D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de ré-

récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.*—Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.* — Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER. —Oh! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL. — Comment cela, mon ami.

DIDIER. — Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes; et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL. — Et y retomberas-tu encore?

DIDIER. — Vraiment non, si j'y pense; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL. — Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnaître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor?

LÉONOR. —Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL. — D'autres, peut-être?

LÉONOR. —Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL. — Elle devrait être la première à les apercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR, *à part.* — Le vilain homme! il flatte mon frère; et il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL. — Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER. — Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-temps.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR. — Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER. — Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne, ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur? Ah! quand il ne me donnerait qu'une bagatelle, je serais toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR. — Non, je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante!.. je crois que je battrais tout l'univers.

DIDIER. — Comment! et moi aussi? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR. —Si tu avais été aussi maltraité!

DIDIER. —Toi, maltraitée? Et par qui? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer; et je crois qu'elle mettrait volontiers la main sous tes pieds, pour l'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR. — Oui, mais M. Verteuil! C'est un homme si grossier!

DIDIER. — Comme tu parles, ma sœur? Il est, au contraire, si indulgent, si bon!

LÉONOR. —Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui; il méprise ce que je sais, et me parle de choses essentielles que j'aurais dû apprendre.

DIDIER. — Écoute, je crois qu'il a raison.

LÉONOR. — Il a raison? Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles?

DIDIER. — Je peux te le dire sans être bien savant.

LÉONOR. — Oh oui! toi, qu'est-ce donc?

DIDIER. — Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois?

LÉONOR. — Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER. — Et que lis-tu alors?

LÉONOR. — Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER. — Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs?

LÉONOR. — Quand il y en aurait, où trouver un moment pour les lire? ma toilette du matin et mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite, vient le maître de danse jusqu'à onze; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique; puis je m'habille pour le soir; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons; et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER. — Est-ce tous les jours la même chose?

LÉONOR. — Sans contredit.

DIDIER. — Oh bien! mon maître a des filles, grandes à peu près comme toi; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR. — Comment donc, mon frère?

DIDIER. — D'abord à six heures, l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR. — Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée?

DIDIER. — Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LÉONOR. — A dix heures au lit?

DIDIER. — Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette; et vers midi elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris*. — Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge?

DIDIER. — J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage?

LÉONOR. — Et l'après-midi s'occupent-elles encore?

DIDIER. — Pourquoi non? Elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix *les Conversations d'Émilie*, ou *le Théâtre d'Éducation*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

LÉONOR. — Elles ne prennent donc jamais de récréation?

DIDIER. — Que dis-tu? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vu oisives un moment.

LÉONOR. — Ah! c'est apparemment ce qu'entendait M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

DIDIER. — Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seraient de condition, ces instructions-là ne leur seraient pas inutiles. Il faut bien qu'elles con-

laissent le travail d'une maison, pour e faire exécuter par leurs domestiques. i elles n'y entendent rien, tout le monde 'accordera pour les tromper; et plus el- s seront riches, plutôt elles seront rui- iées.

LÉONOR. — Tu m'épouvantes, mon rère. J'ignore absolument tout cela. A eine sais-je manier une aiguille. Cepen- lant, je viens d'apprendre que nous n'a- ons rien que ce que nous tenons de I. Verteuil.

DIDIER. — Tant pis, ma chère Léonor, ar s'il venait à nous abandonner, ou si ous avions le malheur de le perdre.... lais peut-être que ma tante est riche?

LÉONOR. — Oh! non, elle ne l'est pas, lle me l'a dit tout à l'heure. A peine au- ait-elle de quoi vivre elle-même. Que leviendrons-nous tous les deux?

DIDIER. — Je serais un peu embarrasse l'abord. Mais je mettrais ma confiance n Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandon- erait pas. Il se trouve toujours des per- onnes généreuses dont nous gagnons l'a- nitié par nos talens, et qui se font un laisir de nous employer. Par exemple, ans quelques années, lorsque je serai un eu plus avancé dans ce que j'apprends, pourrais montrer à des enfans moins istruits que moi, ce que je saurais. Je l'instruirais tous les jours davantage; et vec du courage et de la conduite, l'ha- itude du travail et de l'application, on ouvre tôt ou tard un chemin pour arri- er à la fortune.

LÉONOR. — Et moi, que me serviraient ion chant et mon clavecin, mon dessin ma danse? Je mourrais de misère avec s vaines perfections.

DIDIER. — Voilà pourquoi notre tuteur emandait si l'on ne t'avait pas fait ap- rendre des choses plus utiles que celles ui ne servent qu'au plaisir et à l'agré- ent.

LÉONOR. — Oui, et quelquefois au chagrin; car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur.... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER. — Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR. — De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre; mais tout cela est bientôt épuisé.

DIDIER. — Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR. — Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation!

SCÈNE XIII.

Madame BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

Mme BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de Léonor*. — Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier....

DIDIER. — Votre serviteur très-humble, ma chère tante, je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort*)

SCÈNE XIV.

Madame BEAUMONT, LÉONOR.

Mme BEAUMONT. — Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison!

Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation était négligée.

LÉONOR. — Cela est vrai aussi, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

Mme BEAUMONT. — Eh! ma divine Léonor! que manque-t-il à tes perfections; toi qui es la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

LÉONOR. — Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

Mme BEAUMONT. — Pédanterie que tout cela! Je serais au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes; elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène?

LÉONOR. — J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connaître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette? Serais-je en état de conduire un ménage?

Mme BEAUMONT. — Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ni une cendrillon.

LÉONOR. — Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombais dans la misère, quelles seraient mes ressources pour gagner ma vie?

Mme BEAUMONT. — Oh! s'il ne tient qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.* — Tiens, tiens, ma sœur! regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR. — Comment! une montre d'or!

DIDIER. — Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL. — Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, et t'empêcher de les confondre.

DIDIER. — Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. VERTEUIL. — Demande-lui congé pour la journée, et annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER. — Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, *qui paraît triste et pensive.*

M. VERTEUIL. — Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR. — Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL. — Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre?

LÉONOR. — Elle lui durera long-temps, je crois! Il saura bien comment la gouverner!

M. VERTEUIL. — Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en avait grand besoin.

LÉONOR, *d'un ton ironique.* — Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL. — Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR. — Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL.— Tant mieux ; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR. — Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL. — Léonor ! Léonor ! tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.* — O monsieur Verteuil !

M. VERTEUIL. — Eh bien ! tu ne sais pas l'ouvrir ! (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente à présent?

LÉONOR. — Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

M. VERTEUIL. — Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnais, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurais seulement désiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR. — Mon frere me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourrait m'instruire de ce que j'ignore?

M. VERTEUIL. — Je connais une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR. — Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL. — J'entends. Eh bien ! je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR. — Tous vos biens, monsieur Verteuil?

M. VERTEUIL. — Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misere.

LÉONOR. — Que me dites-vous?

M. VERTEUIL. — Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

LÉONOR. — Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL. — Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer?

LÉONOR. — Vous m'avez dit que non, monsieur Verteuil.

M. VERTEUIL. — D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendrait pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterais la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

LÉONOR. — Mais, mon frère?

M. VERTEUIL. — Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frère aussitôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR.

LÉONOR, *seule.* — Oh ! quelle joie ! héritière de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante désirait avec tant

d'ardeur. Je voudrais bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort sans être aperçue de M. Verteuil ni de son frère.*)

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL. — Ton maître est donc bien aise que je t'aie fait ce cadeau?

DIDIER. — Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

M. VERTEUIL. — En quoi donc, mon ami?

DIDIER. — La pauvre Léonor! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrais pas vous paraître indifférent pour vos bienfaits; mais si j'osais vous prier....

M. VERTEUIL. — Généreux enfant! va, sois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER. — O mon cher monsieur Verteuil! combien je vous remercie!

M. VERTEUIL. — Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER. — Ah, tant mieux! tant mieux!

M. VERTEUIL. — Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER. — Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL. — C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, et quel temps précieux elle a perdus, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

DIDIER. — O mon Dieu! vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL. — Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connaissances; qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverserait la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité, également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis et du respect de ses enfans? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours?

DIDIER. — Oh! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. VERTEUIL. — Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER. — Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence, et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERTEUIL. — Je le voudrais; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER — Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie; les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non; vous

vivrez encore long-temps pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir si tôt un second père.

M. VERTEUIL. — Je suis sensible à ta tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.* — Oh! je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devait vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chère sœur! je puis donc espérer de te voir heureuse!

M. VERTEUIL. — Tu es un bien digne enfant! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse. Moi, ne te rien laisser, et donner tout à ta sœur! Comment pourrais-je commettre une telle injustice? Cette pensée était bien loin de mon esprit. Je voulais seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel; et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER. — Non, non, monsieur Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux et plus appliqué. J'acquerrai des talens utiles; je serai un honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL. — Rassure-toi sur le compte de Léonor: je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

DIDIER. — Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

SCÈNE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR, *qui s'élance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.*

LÉONOR. — O mon frère! mon cher Didier! ai-je mérité de ta part?....

DIDIER. — Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits et à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR. — Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, monsieur Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL. — Tu feras ton bonheur si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées?

LÉONOR. — Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER. — Oui, ma sœur, je veux l'être: j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL. — De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un et l'autre! O chers enfans! je ne sens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avais donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (*Léonor et Didier se serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

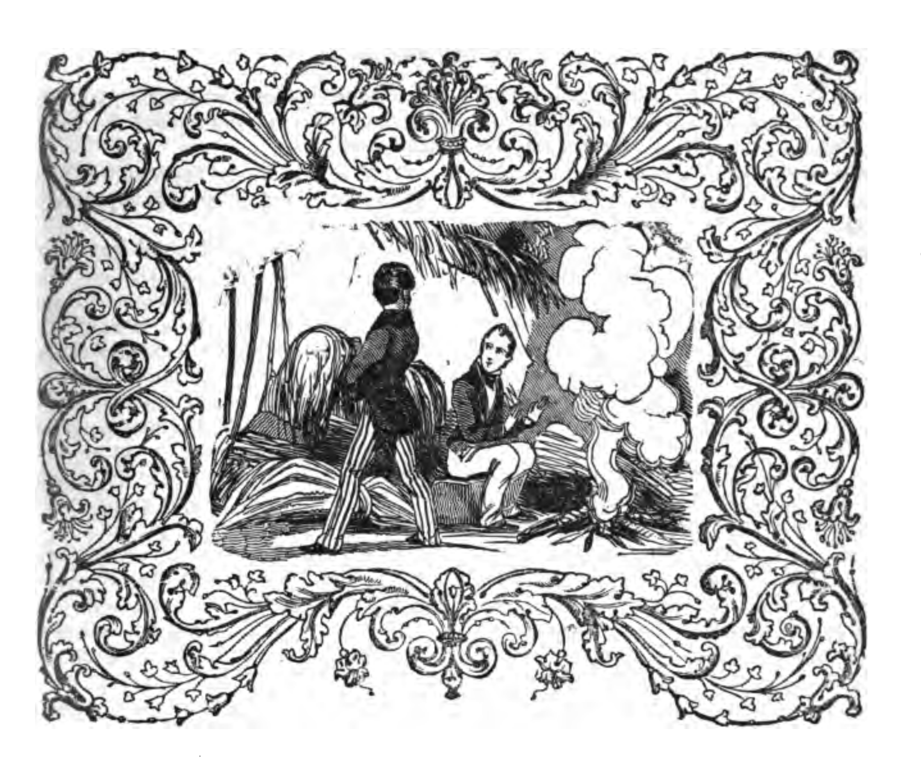
LÉONOR. — Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

M. VERTEUIL. — Je te la ferai bientôt connaître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur ; mais ses plus vifs désirs n'en étaient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR. — Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avait occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTEUIL. — Non, ma chère amie ; cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, et accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine, mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.





LA VANITÉ PUNIE.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.
Mme DE VALENCE.
VALENTIN, leur fils
M. DE REVEL, } amis de M. de Valence.
M. DE NANCÉ, }
MATTHIEU, petit paysan.
MATHURIN, jardinier.

La scène est tour à tour dans un appartement du château, sur la terrasse du jardin, et dans une forêt contiguë.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Madame DE VALENCE.

M. DE VALENCE. — Voilà notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit plutôt par vanité que par un véritable désir de s'instruire qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

Mme DE VALENCE. — D'où te vient cette pensée, mon ami?

M. DE VALENCE. — Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt

d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui?

Mme DE VALENCE. — Cependant ses maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, et ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE. — Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connaissances qu'il peut avoir acquises lui ont donné de la vanité, j'aimerais cent fois mieux qu'il ne sût rien, et qu'il fût modeste.

Mme DE VALENCE. —Quoi! rien, mon ami?

M. DE VALENCE. — Oui, ma femme. Un homme sans connaissances bien relevées, mais honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant à qui ses études ont tourné la tête et enflé le cœur.

Mme DE VALENCE. —Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE. —Que le Ciel nous en préserve! Mais nous voici arrivés à la campagne; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même, et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCÈNE II.

M. DE VALENCE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Matthieu, qu'il repousse.* — Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. DE VALENCE. —Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon?

VALENTIN. — C'est qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE. — De ce que tu as appris, à la bonne heure; mais il sait aussi bien des choses que tu ignores; et vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connaissances.

VALENTIN. — Il peut apprendre beaucoup de moi; mais que puis-je apprendre de lui?

M. DE VALENCE. — Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre de bonne heure une idée des travaux de la campagne, d'apprendre a distinguer les arbres et les plantes; de connaître le temps des semences et des récoltes; d'étudier les merveilles de la végétation? Matthieu possède déjà toutes ces connaissances, et ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrais lui communiquer, ne lui serviraient à rien. Ainsi, tu vois que dans ce commerce tout l'avantage est de ton côté.

VALENCE. — Mais, mon papa, me siérait-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan?

M. DE VALENCE. — Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire? Je ne connais de véritable distinction entre les hommes que celles des talens utiles et de l'honnêteté; et tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN. -- Comment donc? sur l'honnêteté aussi?

M. DE VALENCE. — Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, et lui témoignes-tu de la bienveillance et de la douceur? Il paraît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur et de la finesse dans l'esprit. Tu devrais t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux

profiter en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rôde sur la terrasse pour te chercher; songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils; et je serais bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VALENTIN, seul.

VALENTIN. — Oui, la belle liaison à former! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan aurait quelque chose à m'apprendre! Oh! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MATTHIEU.

MATTHIEU. — Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, M. Valentin?

VALENTIN. — Fi de ton bouquet! il n'y a ni renoncule, ni tulipe.

MATTHIEU. — Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs; mais elles sont jolies, et je pensais que vous n'auriez pas été fâché de les connaître par leur nom.

VALENTIN. — C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes! Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU. — Si je l'avais su, je n'aurais pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulais pas rentrer hier au soir sans vous apporter quelque chose; et comme je revenais un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN. — Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

MATTHIEU. — Eh morguienne! comme un fromage.

VALENTIN. — O l'ignorant petit rustre! (*Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important; et lui montrant son livre*). Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

MATTHIEU. — Il n'est pas dans notre catéchisme, et M. le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN. — Bon! comme si c'était un livre de paysan!

MATTHIEU. — Pourquoi voulez-vous donc que je le connaisse? Oh! laissez-moi le voir.

VALENTIN. — Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains. (*Il lui en saisit une.*) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle?

MATTHIEU. — Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, monsieur.

VALENTIN. — La peau en est si épaisse, qu'on pourrait la tailler en semelles.

MATTHIEU. — Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois; et cependant je ne voudrais pas me changer avec vous. Travailler bravement, et laisser les autres en paix, voilà ce que je sais faire, et ce que vous devriez apprendre. Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

VALENTIN, seul.

VALENTIN. — Je crois que ce petit drôle voulait se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant. (*Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.*)

SCÈNE VI.

M. et Madame DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ, VALENTIN, assis sur un banc à l'écart.

M. DE VALENCE. — La belle soirée! Voudrez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil?

M. DE REVEL. — J'allais vous le proposer; ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCÉ. — J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses?

Mme DE VALENCE. — J'étais dans la rêverie. Mon cœur se fondait de plaisir.

M. DE REVEL. — Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison?

M. DE VALENCE. — Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline pour voir le coucher du soleil?

VALENTIN. — Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE. — Si tu dis vrai, je te plains; et si tu ne le dis pas..... Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre, pour jouir de ce spectacle ravissant. (*Ils s'avancent vers la colline.*)

SCÈNE VII.

VALENTIN.

VALENTIN, *les voyant s'éloigner.* — Bon! les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche.*) Que vont penser ces messieurs de mon application? Je voudrais bien être oiseau, et voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent. (*Il se promène en bâillant sur la terrasse pendant un quart d'heure.*) Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vus se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit! Allons, allons. (*Il se jette dans le bois.*)

SCÈNE VIII.

M. et Mad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE REVEL. — Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE. — Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ. — Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne paraisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

Mme DE VALENCE. — C'est que je suis inquiète de mon fils; je ne l'aperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin! Il ne répond pas. (*Elle aperçoit le jardinier et l'appelle.*) Mathurin, as-tu vu mon fils?

MATHURIN. — Oui, madame; il y a un petit quart d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

Mme DE VALENCE. — Vers la forêt! S'il allait s'y égarer! Mon ami, cours après lui, et ramène-le-moi.

MATHURIN. — Oui, madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

Mme DE VALENCE. — Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui?

M. DE VALENCE. — Non, madame, je

n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

Mme DE VALENCE. — Mais, s'il allait prendre un côté opposé! Je suis dans des transes!....

M. DE NANCÉ. — Tranquillisez-vous, madame; M. de Revel et moi nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

Mme DE VALENCE. — Ah, messieurs! je n'osais vous en prier; mais vous connaissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE. — Ne vous donnez pas cette peine, messieurs, vous me désobligeriez.

M. DE REVEL. — Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de madame plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE. — Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. DE NANCÉ. — Nous recevrons vos reproches à notre retour. (*Ils marchent vers la forêt.*)

SCÈNE IX.

M. et Madame DE VALENCE

Mme DE VALENCE. — Comment donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. DE VALENCE. — Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

Mme DE VALENCE. — Et si on ne le trouvait pas!

M. DE VALENCE. — Je le voudrais.

Mme DE VALENCE. — Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse! Que deviendrait ce pauvre enfant? que deviendrais-je moi-même?

M. DE VALENCE. — Vous guéririez l'un et l'autre; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

Mme DE VALENCE. — Que veux-tu dire, mon ami?

M. DE VALENCE. — Je viens de me convaincre de ce que je ne faisais que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine que si ses pas s'étaient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

Mme DE VALENCE. — Mais considères-tu bien....

M. DE VALENCE. — Tout est considéré. Il a près de onze ans: s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

Mme DE VALENCE. — Mais, s'il n'a pas cet avisement?

M. DE VALENCE. — Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience, et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison; et pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en essuie tous les désagrémens.

Mme DE VALENCE. — Non, je n'y puis consentir; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. DE VALENCE. — Eh bien, ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon

projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage; mon parti est pris, et je ne veux pas, pour une aveugle faiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

Mme DE VALENCE. — Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. DE VALENCE. — Je m'en réjouis.

SCÈNE X.

M. et Mad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE NANCÉ. — Nos recherches ont été inutiles ; mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques....

M. DE VALENCE. — Non, messieurs ; vous avez cédé aux prières de ma femme, vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI.

(Au milieu de la forêt.)

VALENTIN.

VALENTIN. — Qu'ai-je fait, malheureux ! Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (*Il crie*) : Papa ! mon papa ! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis ! que vais-je devenir ? (*Il pleure.*) O maman ! où êtes-vous ? répondez donc encore à votre fils ! O ciel ! qui court à travers le bois ? Si c'était un loup ! Au secours ! au secours !

SCÈNE XII.

VALENTIN, MATTHIEU, accourant au cri.

MATTHIEU. — Qui est là ? qui est-ce qui crie de la sorte ? Quoi ! c'est vous, monsieur ? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est ?

VALENTIN. — O mon cher Matthieu ! mon cher ami ! je me suis égaré.

MATTHIEU, *le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire.*

Y pensez-vous, monsieur ? Moi, votre cher Matthieu ? votre cher ami ? Vous vous trompez ! je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus ? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN. — Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages ; et par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU, *le regardant du haut en bas.* — Avez-vous achevé de lire votre Télémaque ?

VALENTIN, *baissant les yeux d'un air confus.* — Ah !

MATTHIEU, *mettant son doigt contre le nez, et regardant le ciel.* — Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci ?

VALENTIN. — Épargne-moi, de grace ; et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU. — Vous voyez donc, monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, et cependant être bon à quelque chose ! Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune ?

VALENTIN. — Je reconnais mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

MATTHIEU. — Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourrait bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus long-temps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme

comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN. — O mon cher Matthieu !

MATTHIEU, *s'étendant sous un arbre.* — Allons, monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN. — Où donc est ta chambre à coucher?

MATTHIEU. — Nous y sommes. (*En frappant sur la terre.*) Voici mon lit; prenez place; il est assez large pour nous deux.

VALENTIN. — Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile ?

MATTHIEU.—Je vous assure, monsieur, que le roi lui-même n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon; de combien de gros diamans il est enrichi ! et puis notre belle lampe d'argent (*en montrant la lune*). Eh bien ! que vous en semble?

VALENTIN.—Ah ! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

MATTHIEU.—Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes de terre, que vous accommoderez comme vous savez.

VALENTIN. — Elles sont crues.

MATTHIEU. — Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

VALENTIN. — Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon et du bois ?

MATTHIEU, *en souriant.* — Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres?

VALENTIN. — Mon Dieu non, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — Eh bien ! je vais vous montrer que j'en sais plus que vous, et que tous vos Télémaques. (*Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'amadou.*) Pink ! voici déjà du feu ; et vous allez voir. (*Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou, et il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.*) Le foyer sera bientôt bâti. (*Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.*) Voyez-vous ? (*Il met les pommes de terre à côté du feu, et les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.*) Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler. (*Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.*) Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN. — O mon cher ami ! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi?

MATTHIEU. — Fi de vos récompenses ! n'est-on pas assez payé, lorsqu'on fait du bien? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti. (*Il s'éloigne, en chantant.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, seul.

VALENTIN. — Insensé que j'étais! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant? Que suis-je auprès de lui? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! Mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et

je ne serai plus si orgueilleux ni si vain. (*Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu.*)

SCÈNE XIV.

VALENTIN, MATTHIEU, traînant deux bottes de foin.

MATTHIEU.—Voici votre lit de plumes, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf, et bien douillet.

VALENTIN. — Je te remercie, mon ami. Je voudrais bien t'aider; mais je ne sais comment m'y prendre.

MATTHIEU.—Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer. (*Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, et réserve l'autre pour servir de couverture.*) Voilà qui est fait : songeons maintenant au souper. (*Il retire une pomme de terre de dessous le feu, et la tâte.*) Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes; elles ont meilleur goût.

VALENTIN. — Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi?

MATTHIEU. — Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN. — Comment, tu veux....

MATTHIEU.—Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas faim. Et puis j'ai tant de plaisir à vous les voir manger! Sont-elles bonnes?

VALENTIN. — Excellentes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.—Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table?

VALENTIN. — Oh, je t'en réponds!

MATTHIEU. — Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend. (*Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisolle.*) Les nuits sont fraiches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu, je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

VALENTIN. — Mon cher Matthieu, je pleurerais de regret de t'avoir maltraité.

MATTHIEU. —N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant, par l'alouette. (*Valentin s'endort, et Matthieu veille auprès de lui pour entretenir le feu.*)

SCÈNE XV.

(Vers le point du jour.)

VALENTIN, dormant encore, MATTHIEU.

MATTHIEU, *l'éveillant.* — Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paraître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, *se frottant les yeux.* — Quoi! déjà? déjà? Bonjour, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — Bonjour, monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi?

VALENTIN, *se levant.* — Tout d'un somme. Voici ta camisolle; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATTHIEU. — Ne parlons plus de remerciemens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi; je vais vous conduire. (*Ils partent.*)

SCÈNE XVI.

(Au château.)

M. et Madame DE VALENCE.

Mme DE VALENCE. — Dans quelle agitation j'ai passé toute cette nuit! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. DE VALENCE. — Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même. Mais

qui frappe? (*La porte s'ouvre.*) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII.

M. et Mad. DE VALENCE, VALENTIN, MATTHIEU.

Mme DE VALENCE, *courant à son fils.* — Ah! je te vois donc enfin, mon cher fils!

MATTHIEU. — Oui, madame; le voilà, un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE. — Est-il vrai?

VALENTIN. — Oui, mon papa; j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'aurait corrigé?

M. DE VALENCE. — Une bonne récompense, et de grand cœur.

VALENTIN, *lui présentant Matthieu.* — Eh bien! voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié; et il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE. — Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

Mme DE VALENCE. — Et moi, je lui en fais une de la même somme pour avoir conservé mon fils.

MATTHIEU. — Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudrait donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE. — Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais nous allons déjeuner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN. — Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE. — O mon fils! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère et qu'il sera sans retour! (*Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.*)

LA POULE.

Que Cyprien était heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable ! Lorsqu'il avait été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvait se promettre que M. de Tourville ne manquerait pas de lui en témoigner sa satisfaction par une récompense flatteuse. Il avait du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en était aperçu, et il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étaient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur vient de me dire que tu commençais aujourd'hui l'histoire romaine et la géographie de l'Italie; si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je? il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savait déjà toute l'histoire des rois de Rome; et il traçait lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin, et lui en montrant un carré : Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étaient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyait sur des planches des boîtes remplies de griffes et d'ognons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquait le temps des semences et des récoltes.

Il faudrait être encore à l'âge heureux de Cyprien, pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre était pour lui un grand royaume; et toutes les heures de relâche qu'il perdait auparavant à polissonner, il les employait utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortait, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une poule s'aperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étaient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La poule, friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pieds et à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venait de transplanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son tour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes! Ah! maudite bête, lui cria-t-il,

n vas me le payer ! Il courut aussitôt ermer la porte, de peur que la victime l'échappât à sa vengeance ; et ramassant lu sable, des cailloux, des mottes de erre, tout ce qu'il pouvait saisir, il les ui jetait, en la poursuivant.

La pauvre poule, tantôt courait de oute sa vitesse, tantôt, prenant l'essor, herchait à s'élever au-dessus des murs : on vol n'allait pas à cette hauteur. Elle etomba malheureusement une fois sur es planches de fleurs de Cyprien, et 'embarrassa des pieds et des ailes dans es touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien, qui la vit ainsi enchevêtrée, rut tenir sa proie. Deux planches de ulipes et de giroflées le séparaient enore d'elle : emporté par sa rage, il les oule lui-même impitoyablement sous ses ieds pour franchir plus tôt l'intervalle. lais la poule, redoublant d'efforts à approche de son ennemi, vient à bout e se dégager, et s'élève de plus belle, mportant à sa patte une jacinthe roseendre à dix cloches. Cyprien avait saisi on râteau ; il le lance de toute la raideur e son bras. Le râteau tournoyant, au eu d'atteindre son but fugitif, n'atteinit qu'une glace du pavillon du jardin, u'il mit en pièces, et se fracassa luiiême deux dents, en retombant sur le avé.

Le petit furibond, plus acharné par ous ces malheurs, avait couru prendre a bêche ; et le nouveau combat aurait eu es suites funestes pour son adversaire, ui, de fatigue et d'étourdissement, était allé rencogner contre une tonnelle, i M. de Tourville, que le bruit avait dès e commencement attiré à sa fenêtre, ne it venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il aperçu, qu'il 'arrêta tout confus, et lui dit : Voyez, oyez, mon papa, le ravage que cette audite poule a fait dans mon jardin !

— Si tu en avais fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne serait pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre une poule ? Elle est privée des lumières de la raison ; et si elle a fourragé tes œillets, ce n'était pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serais-tu mis en fureur contre elle, si elle n'avait gratté que dans les orties ? Et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les œillets ? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il fallait la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et mon râteau ne seraient pas en pièces, toute la perte se serait bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupais une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver le même traitement que tu voulais faire subir à la poule, ne serais-je pas plus juste que toi ? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien se retira confondu, et de toute la journée il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne serait pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse qu'il s'efforçait vainement de cacher. Son père s'en aperçut, et lui dit : Qu'as-tu donc, mon fils ? tu me parais affligé.

CYPRIEN. — Eh ! mon papa, n'ai-je pas sujet de l'être ? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs, pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs que je destinais à lui acheter un joli chapeau, et il faut que je vous en

donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

M. DE TOURVILLE. — Je crois que tu aurais eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN.—Ah! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en prendrai plus aux poules de mes étourderies.

M. DE TOURVILLE.—Mais crois-tu que dans ce vaste univers il n'y ait que les poules qui puissent te fâcher?

CYPRIEN. — Eh! mon Dieu, non. Tenez, la semaine dernière, j'avais laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

M. DE TOURVILLE. — Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables?

CYPRIEN. — Hélas! oui, mon papa.

M. DE TOURVILLE. — Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux; et ils les chercheront aux depens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

CYPRIEN.—Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. DE TOURVILLE. — Ne pouvais-tu pas prévenir cette perte, en serrant la mappemonde dans ton portefeuille?

CYPRIEN. — Vraiment, oui.

M. DE TOURVILLE. — Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire de tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

CYPRIEN. — Et par quel moyen, mon papa?

M. DE TOURVILLE. — Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

CYPRIEN. — Ah, ne me parlez pas de cet homme! Depuis deux ans, il ne vous regarde plus; et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. DE TOURVILLE. — Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

CYPRIEN. — Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. DE TOURVILLE. — C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avait exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avais été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avait d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

CYPRIEN. — Ah! mon papa, si j'étais aussi grand que lui, je lui ferais bien rengaîner ses propos.

M. DE TOURVILLE. — Je suis de sa taille, et je le laisse dire. La conduite que tu aurais dû tenir avec la poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerais sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens

tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton râteau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrais dans une vaine et maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la poule; instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serais fait la victime qu'il n'aspirait qu'à immoler, et mes dignes amis m'auraient reproché ma faiblesse : mon indifférence pour ses injures le livre à ses propres mépris, et soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

CYPRIEN. — Ah, mon papa! que de chagrin dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre!

Comme ils disaient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnaissance pour les sages instructions qu'il avait reçues, et M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.

Urbain passait, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il était doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avait qu'un défaut. C'était de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, et très-sale sur ses habits.

On l'avait souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeaient pour lui-même, et parce qu'il voyait ses amis les lui faire avec regret. Il avait mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude était devenue si forte, que c'était toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avait long-temps que son papa lui avait promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très-serein. Le vent était doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfans, leur annonça son projet; et, comme sa maison donnait sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-temps attendue!

Ils étaient déjà prêts, lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautaient de joie autour de lui. De son côté, il était ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement!

L'un de ses bas était descendu sur le talon; l'autre se roulait à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentait

pas mal une colonne torse. Sa culotte avait deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste était toute marquetée de taches de graisse et d'encre ; et il manquait à son surtout la moitié du collet.

M. de Saint-André vit avec peine qu'il ne pouvait se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde aurait eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné devait être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffrait ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avait des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'était pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avait bien un autre habit; malheureusement il se trouvait alors chez le tailleur ; et ce n'était pas pour peu de chose. Il ne s'agissait de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'était détaché. Le dégraisseur devait ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis ? Vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avaient des habits propres, et dont tout l'équipage faisait honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle était peinte en bleu, relevée par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étaient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portaient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté ; de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avait dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière, aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple, assemblé sur le rivage, y répondait par de joyeuses clameurs.

Urbain, qui s'était fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, et qui paraissait voler sur la surface des eaux, et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisait tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusait dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restait aussi pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avait déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart d'heure, elle était déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit était venue; et l'herbe était si haute, qu'un agneau se serait caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver, dans l'obscurité, quelque chose d'aussi petit? Ils s'en retournèrent clopin-clopant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes; Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avait à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parens.

Le lendemain, il se présenta devant toute sa famille assemblée, avec une seule boucle pour ses deux souliers. Triste coup d'œil pour un père, qui voyait par-

là combien ses leçons avaient été vainement prodiguées !

M. de Saint-André payait tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et surtout de leur générosité. Les frères d'Urbain avaient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui, sa pension ne lui passait presque jamais dans les mains, parce que son père la retenait, tantôt pour lui acheter des boutons de manches, un col, ou son chapeau qu'il avait égarés, tantôt pour lui faire détacher ses habits, et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'était pas tout encore, il avait perdu celle de son camarade, et il fallait l'en dédommager tout de suite. Mais comment ? ses pensions de la semaine n'auraient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avait fait apprendre à écrire, et, pour me servir de l'expression commune, il avait une assez jolie main.

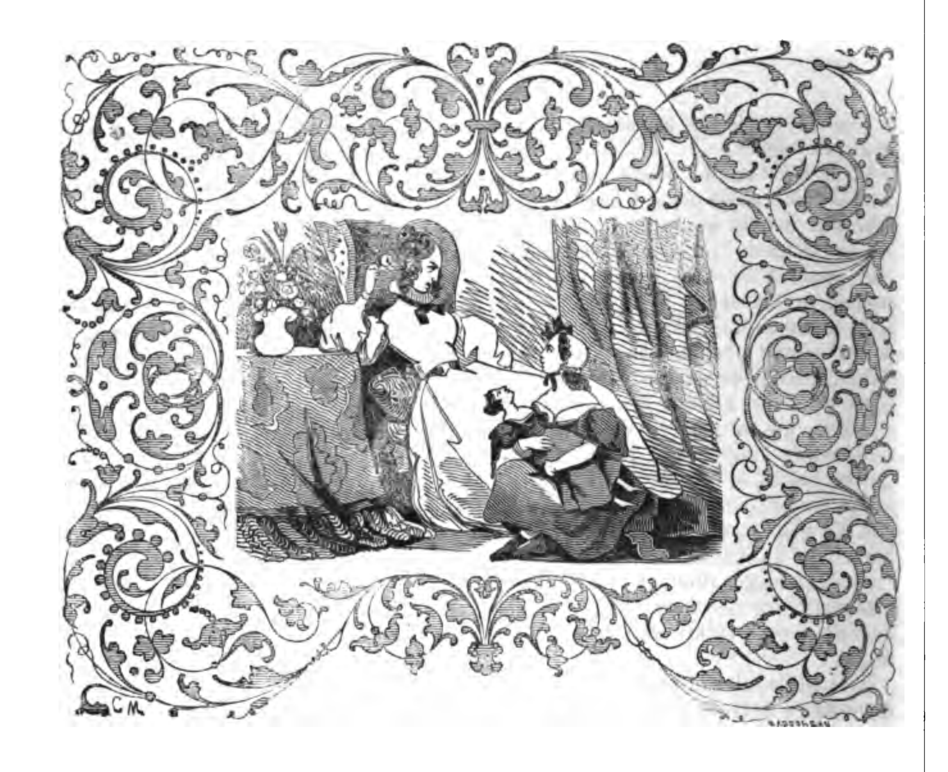
C'était le seul travail où il pût gagner quelque chose. Je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami était un avocat célèbre, qui donnait tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami, qu'il avait perdue.

Urbain passait les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux, et tout griffonnés, tandis que ses frères allaient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusaient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh ! combien il soupira de son étourderie ! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrais, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire, autant que pour vous amuser.



EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée.*—Eh bien ! mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou raide comme un piquet ? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ! Oh ! que vous êtes maussade ! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots :* — Tu me parais un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi ?

EUPHRASIE. —Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

Mme DE SELIGNY. — Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlais de te mettre en colère ?

EUPHRASIE. — Oh ! non. Je lui reprochais seulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mme DE SELIGNY. — Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrais-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE. — Non, maman ; je sais

que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

Mme DE SELIGNY. — Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disais à ta poupée.

EUPHRASIE. — C'est qu'elle ne voulait pas porter un peu de côté sa tête, et je lui disais que si elle refusait de m'obéir, je me mettrais en colère, et que je me fâcherais encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme DE SELIGNY. — Tu penses donc que je me mis en colère?

EUPHRASIE. — Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mme DE SELIGNY. — Ce n'était pas de l'humeur, c'était de la tristesse; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faisais mal à ton chien : ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuais de le frapper. Je t'en avertis; et comme tu semblais recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante; et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étais en colère. En colère? Fi donc! Je me serais aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE. — Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disais à ma poupée?

Mme DE SELIGNY. — Il y aurait bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulais lui donner, et que tu commençais par prendre toi-même.

EUPHRASIE. — Je croyais, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéraient fort bien.

Mme DE SELIGNY. — Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie; et je ne serais pas du tout de son avis.

EUPHRASIE. — J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'allaient à merveille.

Mme DE SELIGNY. — Tu penses donc que les contorsions et les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE. — Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mme DE SELIGNY. — A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE. — Oh! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé : je serais peut-être tombée dans ce vice sans m'en apercevoir.

Mme DE SELIGNY. — Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serais peut-être aperçue que lorsque le mal aurait eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE. — Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serais-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serais morte de honte.

Mme DE SELIGNY. — Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE. — Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mme DE SOLIGNY. — C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seuls, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE. — Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devait prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvait embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde était aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, et de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avait acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir : la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parens.



L'ÉCOLE DES MARATRES.

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.
Madame DE FLEURY.
FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, } enfans de M. de Fleury.
CASIMIR, PROSPER, } enfans de madame de Fleury.
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIEN.

FABIEN. — Le voilà donc ce jardin, où je n'étais pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon, où j'allais si souvent déjeuner avec ma chère maman ! Ah ! si elle vivait aujourd'hui, quelle joie pour nous deux ! Elle me prendrait dans ses bras, elle me caresserait ! Et moi, que j'aurais de choses à lui dire !

Mais, hélas! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurais-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place dans la maison, demeure à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme! Pauvre enfant! que vais-je devenir? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avais pu rester toujours auprès de mon grand-papa! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah! je ne saurais y rester. Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser, et puis je m'en irai, oui, je m'en irai, je men irai.

SCÈNE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT. — Est-ce vous, M. Fabien? Vous voilà donc de retour? Comment cela va t-il?

FABIEN.—Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu?

DUMONT. — Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien? vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN, *en s'essuyant les yeux*. — Moi, pleurer?

DUMONT. — Oh! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

FABIEN. — Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT. — Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

FABIEN. — Je n'en serais point fâché, si j'avais retrouvé ici ma chère maman.

DUMONT. — Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? vous en avez déjà une autre.

FABIEN. — Une marâtre, veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvais m'empêcher de la voir! Mais, dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT. — Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes! je ne leur conseillerais pas de rester au lit; elles paieraient cher leur sommeil.

FABIEN. — Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT. — Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer: chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avais qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres? Aussi combien je la hais! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y était avant moi, et vos sœurs travaillaient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN. — Et à quoi donc?

DUMONT. — A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN. — On me l'avait bien dit que les marâtres tourmentaient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin? Où sont mes tulipes et mes œillets? Je ne vois plus rien

DUMONT. — Oh! tout cela a été emporté.

FABIEN. — Et par qui?

DUMONT. — Vraiment, par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN. — O mon Dieu! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchants petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT. — Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas, à Prosper.* — Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont? Ah! si c'était Fabien?

PROSPER, *bas, à Dumont.* — Est-ce lui?

DUMONT, *sèchement.* — Oui, messieurs.

CASIMIR. — O mon frère, sois le bienvenu! Nous avons bien désiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

FABIEN, *en se détournant.* — Est-ce que nous nous connaissons depuis si longtemps, pour que vous veniez m'embrasser?

CASIMIR. — Nous ne nous connaissons pas encore, mais nous sommes frères.

FABIEN. — Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

CASIMIR. — Eh! Fabien, laisse-là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman; notre maman aime ton papa: est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres? Ils sont mari et femme, pourquoi ne serions-nous pas frères?

FABIEN. — Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin?

PROSPER, *à part.* — Oh! comme il est querelleur!

CASIMIR. — Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN. — J'y étais avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER. — Allons-nous-en Casimir, qu'il reste là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR. — Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER. — Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

FABIEN. — Moi, je serais un méchant, dites-vous?

PROSPER. — Oui, vous l'êtes, et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un....

FABIEN, *s'avançant vers lui.* — Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

PROSPER. — C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas, entendez-vous?

CASIMIR, *arrêtant Prosper.* — Y penses-tu, Prosper? Te battre contre ton frère? Viens, viens; n'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, surtout le jour de l'arrivée de son fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER. — Eh bien! je cours le dire à maman.

SCÈNE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN. — Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère; ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre?

DUMONT. — Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur, je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN. — Oui; mais mon papa.

DUMONT. — Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs: je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN. — Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami?

DUMONT. — Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN. — Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman! Mais as-tu vu comme ils étaient bien habillés? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent?

DUMONT. — C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN. — Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi?

DUMONT. — Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN. — N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs?

DUMONT. — Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds, le jour de son mariage.

FABIEN. — Oh! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah! Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT. — Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, et à lui baiser la main.

FABIEN. — Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.—Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y serait pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avais pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant de madame votre mère? C'était une femme, cela! Les choses ont bien changé; il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN. — Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré?

DUMONT. — Eh! vous pleurez encore!

FABIEN. — Je ne veux pas, donc, l'aller trouver à présent. Elle me demanderait pourquoi je pleure. Qu'aurais-je à lui dire?

DUMONT. — Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en sont venues aux yeux.

FABIEN. — Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans?

DUMONT. — Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Madame DE FLEURY, FABIEN.

Mme DE FLEURY, *avec empressement.* —Où est-il? où est-il? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, et l'embrasse avec tendresse. En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

FABIEN. — Je voudrais bien aussi pouvoir me réjouir; mais, hélas!

Mme DE FLEURY. — Qu'est-ce donc, mon petit ami? tu me parais bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes, tu pleures? D'où viennent ces larmes? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur?

FABIEN. — Ce n'est rien, rien du-
ut.

Mme DE FLEURY. — C'en est trop pour
t'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te
onsole. Si ton papa ou tes sœurs ve-
aient en ce moment, et qu'ils te vissent
ans la tristesse, ils pourraient croire
u'il t'est arrivé quelque accident fâ-
heux. Ah! ils se sont promis bien de la
ie de ton arrivée. Est-ce que tu serais
âché de les embrasser!

FABIEN.—Que me dites-vous? Je n'au-
ai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-
ous aussi me faire embrasser maman?
'est elle que je pleure.

Mme DE FLEURY.—Il y a six mois que
u l'as perdue, et tu la pleures encore?

FABIEN. — Ah! toujours, toute ma
ie. (*Avec des sanglots.*) O maman, ma
hère maman!

Mme DE FLEURY. — N'en parlons plus,
mon cher ami, puisque c'est renouveler
outes tes douleurs.

FABIEN. — Non, non, au contraire;
parlons-en, je vous prie, pour me sou-
lager. Voudriez-vous que sitôt après vo-
tre mort, vos enfans vous eussent déjà
oubliée?

Mme DE FLEURY. — Excellente petite
créature! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimais
donc bien ta maman?

FABIEN. — Je le sens mieux encore,
depuis que je ne l'ai plus. Elle était si
bonne et si douce!

Mme DE FLEURY. — Je voudrais pou-
voir la rendre à tes regrets; ou plutôt
je veux prendre sa place dans ton cœur.
Je veux t'aimer comme elle, et te rendre
les mêmes soins.

FABIEN.—Mais ce ne sera jamais vous
qui m'aurez fait naître, qui m'aurez
nourri de votre lait, qui m'aurez élevé
dans mon berceau. Elle était ma mère,
et vous n'êtes que ma marâtre.

Mme DE FLEURY. — Pourquoi m'ap-
pelles-tu de ce nom? je ne t'ai pas ap-
pelé mon beau-fils.

FABIEN. — Pardonnez-moi, je vous
prie. Ce n'était pas pour vous fâcher.
Vous me semblez aussi bien aimable et
bien caressante. Mais vous avez des en-
fans à vous, et vous les aimerez toujours
plus que moi.

Mme DE FLEURY. —Tu ne t'apercevras
jamais de la différence. Quelques jours
encore, pour nous mieux connaître, et tu
verras si tu ne te croiras pas toi-même
mon propre fils.

FABIEN. — Oh! si cela pouvait arriver
sans oublier maman!

Mme DE FLEURY. — Je ne demande
pas que tu l'oublies; au contraire, nous
en parlerons tous les jours. Je veux que
ta tendresse pour elle serve d'émulation
et d'exemple à mes enfans. Viens, viens,
je brûle de te les présenter.

FABIEN. — Oh! je les ai vus. Ne vous
ont-ils pas déjà porté des plaintes contre
moi?

Mme DE FLEURY. — Non, mon ami,
aucune. Est-ce que vous auriez eu quel-
que différend? J'en serais au désespoir.
Tous mes plus vifs désirs sont de vous
voir tendrement unis et attachés les uns
aux autres, comme de véritables frères.

FABIEN. — Je ne demande pas mieux
que d'aimer: cela fait tant de plaisir!
Mais où est mon papa? où sont mes
sœurs? Faites-les-moi voir, que je les
embrasse.

Mme DE FLEURY. — Ton papa ne tar-
dera pas à revenir. Il est allé terminer
quelques affaires, pour avoir tout le reste
de la journée à te donner. Mais, en atten-
dant, je peux te mener auprès de tes
sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois
penser sur mon compte

FABIEN. — Je veux bien qu'elles me
parlent de vous; mais qu'elles me parlent
d'abord de notre pauvre maman. (*Ils*

sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.)

SCÈNE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER. — Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien! Je ne le serai jamais. Aussitôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR. — Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serais-tu content de toi, si tu l'affligeais.

PROSPER. — J'en aurais certainement du regret; cependant comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant; je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout à l'heure....

CASIMIR. — Que dis-tu, Prosper? J'espère que tu n'as pas envie de le battre?

PROSPER. — Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine?

CASIMIR. — Non certainement.

PROSPER. — Quel parti faut-il donc que je prenne?

CASIMIR. — Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il serait cruel de troubler la joie de son père.

PROSPER. — Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plus tôt sera le mieux.

CASIMIR. — Mon frère, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER. — D'où le sais-tu? Je le connais peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR. — Son père et ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avait d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER. — Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR. — Il ne nous connaît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres*.

PROSPER. — Comment pouvait-il le croire? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

CASIMIR. — Il était peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER.— Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur?

CASIMIR. — Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

PROSPER. — Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

CASIMIR. — Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

PROSPER. — Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

CASIMIR. — Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER. — Non, je pourrais la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

CASIMIR. — Eh bien! je te suis.) *En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.* — Pourquoi t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne sauraient nous rendre notre maman.

FABIEN. — Mais au moins promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble

PRISCILLE. — Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

FABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.* — Mes chères sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE. — Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

AGATHE. — Et moi aussi; mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! (*Elle frappe des mains et saute de joie.*)

FABIEN. — Vous pouvez bien laisser là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE. — Comment donc, Fabien, est-ce que cela te ferait de la peine?

FABIEN. — Ils dérangeraient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE. — Eux, mon frère? Comment peux-tu le penser?

AGATHE. — Tiens, vois-tu, Fabien? (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN. — Et d'où te vient cela?

AGATHE. — C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE. — Regarde aussi ce portefeuille. On l'avait donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

FABIEN. — Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE et AGATHE. — Contre toi?

FABIEN. — Certainement. Je sais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déjà fort mal reçu; et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs.

PRISCILLE. — A qui en as-tu donc? Qui t'a enlevé tes fleurs?

FABIEN. — Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE. — Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

FABIEN. — Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes œillets?

PRISCILLE. — Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas sous les fenêtres de maman?

FABIEN. — Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE. — Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE. — Celui-ci était trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN. — Et qui en est le maître? les deux enfans gâtés sans doute.

PRISCILLE. — Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE. — Moi, tout comme les autres.

FABIEN. — Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

PRISCILLE. — Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE. — Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN. — De qui me viennent-elles donc?

AGATHE. — De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs platebandes, et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN. — Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avaient tout fourragé.

PRISCILLE. — Oh! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il voulait aussi nous

brouiller avec nos frères. Voyez cet ingrat! leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avait recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE. — Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN. — Ah! je commence à voir qu'il cherchait à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE. — Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN. — Oh! non, puisque maman avait des bontés pour lui.

PRISCILLE.—Tu verras bientôt comme il voulait t'en faire accroire.

AGATHE.—Viens seulement donner un coup d'œil à ton jardin.

FABIEN. — Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main, et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.*)

SCÈNE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits, qu'ils vont poser sous le berceau voisin.

CASIMIR. — Où est-il donc?

PROSPER, *tournant la tête de tous côtés.* — Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœurs qui entre dans notre jardin?

CASIMIR. — Ah! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs!

PROSPER. — Bon! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je, moi?

CASIMIR. — Oui; mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER. — C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandais qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendais son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR. — Il est vrai; mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toute sorte de complaisances?

PROSPER. —Tu as raison. Je n'y avais pas encore si bien songé.

CASIMIR. — S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira. C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER. — Ah! j'avais tort je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR. — Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER. — C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main...... Mais le voici qui revient.

CASIMIR. — Vois-tu comme il a l'air content?

SCÈNE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN, *courant se jeter dans les bras*

de Prosper et de Casimir. — Ah! mes bons amis, mes frères! vous devez être bien fâchés contre moi.

CASIMIR. — Nous? Pourquoi donc?

PROSPER, *l'embrassant encore.* — Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN. — Quel joli jardin vous m'avez arrangé! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR. — Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABIEN. — Oh! si je le suis! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis; et tout ce que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR. — Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER. — Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASIMIR. — Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

PROSPER. — Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN. — Oh! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux, et des fruits, et ils commencent à manger*)

PROSPER. — Eh bien! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble?

AGATHE. — Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR. — Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord!

PRISCILLE. — Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connaîtras, Fabien..... Mais tu l'as déjà vue?

FABIEN. — Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE. — Et comme elle nous aime à son tour?

AGATHE. — Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE. — Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais, ne pouvait guère s'occuper de nous. Il manquait toujours quelque chose à nos habits, et notre éducation était encore plus négligée.

AGATHE. — Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE. — Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On dirait qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE. — Et moi, j'ai été malade, oh! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle était toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseilles et de cerises confites. Je serais déjà morte sans ses secours.

FABIEN. — O mes chères sœurs! que me dites-vous?

PRISCILLE. — Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet; et nous

venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien.* — Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, et son premier cadeau.

PRISCILLE. — Ah! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs? Entends-tu, Fabien? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères, sans qu'ils travaillent aussi pour nous; et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE. — Oh! oui. Je veux te montrer le petit bateau de liége que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, et ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER. — Puisque tu m'avais tricotté des jarretières....

AGATHE. — Vraiment, des jarretières! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien, si tu voyais certaine bourse à bandes vertes et lilas! Tout le vert est de ma façon, au moins: demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN. — Comment! vous m'avez fait une bourse?

(*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

AGATHE, *embarrassée.*—Non, Fabien, elle n'est pas pour toi.... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas, en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE. — Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE. — C'est que j'avais tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN. — Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE.—Si nous le sommes! Que pourrait-il manquer à notre bonheur. Notre maman est si bonne! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE. — Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE.—O mon Dieu! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

AGATHE. — J'en serais bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce serait drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

PRISCILLE. — J'en serais bien aise, à cause de maman. Je voudrais que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

CASIMIR. — Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.

SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY, *qui s'est tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, et s'écrie:*

Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire et toute ma joie de me croire votre père. Mais où est Fabien?

FABIEN, *se jetant au cou de M. de Fleury.* — Me voici, mon papa. Oh! quelle joie de vous revoir!

M. DE FLEURY. — Embrasse-moi en-

core, mon cher fils. Eh bien ! es-tu content des frères que je t'ai donnés ?

FABIEN. — Oh ! je n'aurais jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR. — Ce ne sera pas difficile, puisque nous le désirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER. — Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE. — J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE. — Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.—J'en ai été le témoin, et mon ame en sera long-temps pénétrée. Mais elle ne saurait suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau madame de Fleury, et l'amène devant ses enfans.*)

SCÈNE XI.

M. et madame **DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.**

M. DE FLEURY. — La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurais pu vous laisser, n'eût été rien sans les dons bien précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquait aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talens. Il manquait aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, et à leur former des établissemens honorables. Vos intérêts étaient les mêmes dans cette union ; et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfans, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, et par sa bonne conduite ?

Mme DE FLEURY. — Ma réponse est pour toi dans ces larmes, et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.—Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction, comme frères et sœurs. (*Ils se prennent tous par la main, et tombant aux genoux de M. et de mad. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :*) Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY, *se baissant sur eux, et les relevant.* — Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité ; et vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE. — Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

LUCETTE. — Non, pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE. — Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE. — Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

CLAUDINE. — Charmant.

LUCETTE. — Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE. — Oh! il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE. — Et qu'a-t-il donc de si drôle?

CLAUDINE. — D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE. — Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE. — Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

LUCETTE. — Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE. — Si tu voyais donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous! Il est à croquer.

LUCETTE. — Et de quelle couleur est-il, Claudine?

CLAUDINE. — Café au lait tendre.

LUCETTE. — Bon! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeuner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE. — Tout sec?

LUCETTE. — Hélas! oui. Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE. — Il sait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE. — Que me dis-tu?

CLAUDINE. — Ensuite il fait comme s'il était mort. Il se couche tout de son long, et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle; et il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE. — Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne?

CLAUDINE. — Oh! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE. — C'est bon pour la nuit; et encore si c'était à lui de garder la maison.

CLAUDINE. — Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant!

LUCETTE. — Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

CLAUDINE. — Vraiment oui.

LUCETTE. — Et tu l'appelles Charmant?

CLAUDINE. — Il est si drôle et si gentil!

LUCETTE. — Va, Claudine, je n'en voudrais pas avec sa gentillesse et ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!

LE CEP DE VIGNE.

M. de Surgy était allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissaient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étaient déjà parés d'une verdure naissante et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevait un cep de vigne rude et tortu, qui étendait tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher et en chauffer le four de Mathurin? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenaient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

JULIEN. — Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. DE SURGY. — Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque temps encore.

Julien persistait à le condamner: son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appelaient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil était fort chaud; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisait tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau, pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit: mais lui, voyez comme il en est couvert; voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin: je voudrais bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paraît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter; c'était du muscat. Ses transports recommencèrent, et combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'était de ces graines qu'on exprimait la liqueur délicieuse dont il goûtait quelquefois au dessert!

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy; je te surprendrais bien davantage si je te disais que c'est là cet arbre rude et tortu qui te faisait les cor-

nes au printemps. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

JULIEN. — Oh! gardez-vous-en bien, mon papa; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci : j'aime tant le muscat!

M. DE SURGY. — Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

CAROLINE.

L'aimable petite Caroline, dont je vous ai déjà parlé dans ce volume, était allée à la campagne avec sa mère, à deux petites lieues de Paris. Elle y avait apporté quelques paires de souliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvaient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mère en avait aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire de nouveaux, et de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mère eut essayé les siens, on chercha partout la petite fille pour lui faire prendre mesure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-temps attendue, se retire. Il n'était pas au bout de l'allée, que Caroline reparaît tout à coup.

Où étiez-vous donc, ma fille? lui dit sa mère.

Là, maman, répondit elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas sortie, lorsque le cordonnier était ici?

Maman, c'est qu'il y était.

Eh bien! est-ce que votre cordonnier vous fait peur!

Non, maman; mais il aurait bien vu à mes souliers que ce n'était pas lui qui les avait faits. J'aurais eu beau dire, il aurait cru que je lui avais ôté ma pratique. Le pauvre M. David! il aurait été tout fâché!



CASTOR ET POLLUX.

Monsieur de Sainval élevait deux jeunes chiens, qu'il avait appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeraient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portaient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor était doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissait de joie lorsqu'on lui faisait des caresses; mais il ne trouvait pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. de Sainval le tenait sur ses genoux, trouvait encore à grogner s'il adressait un sourire à Castor, ou s'il lui faisait le signe le plus léger d'amitié,

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisaient suivre de leurs chiens, en lui rendant visite, Castor allait les joindre, et cherchait à s'amuser avec eux. Comme il était d'un naturel souple et liant, et qu'il avait les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvaient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyait jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avaient été amis de collége. Le généreux Castor

semblait chercher à faire briller leur grace et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisait Pollux pendant tout ce temps? Il se tenait dans un coin, d'où il ne cessait d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchait-il de trop près, il lui montrait les dents, et souvent lui mordait la queue ou les oreilles. S'il voyait M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussait des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avait remarqué dans Pollux ce caractère odieux, et il commençait déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gagnait tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il était à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Les deux frères étaient auprès de lui. Pollux était le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisait un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendait sans murmure que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné : il le reçut d'un air satisfait ; mais à peine Pollux eut-il aperçu que son frère avait eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenait à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance ; et, imaginant que son os flattait peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa faiblesse ou de sa pusillanimité. Il avait fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'était mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avait pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros ; et il eut la gloire de mettre en déroute son ennemi.

M. de Sainval savait cette anecdote ; ainsi le caractère de Castor étant déjà bien établi dans son esprit, il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avait jeté à Pollux, et que celui-ci avait négligé, et il dit : Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardait en grognant. M. de Sainval ajouta : Puisque tu as été complaisant et généreux envers celui qui ne te montrait qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avait obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignait de la disgrace de son frère; et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnait un morceau friand, il le prenait proprement dans sa gueule, et le portait à Pollux : il frétillait de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il allait le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevait qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage

allume son sang, ulcéra son cœur, et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans! s'il en était quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace; une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.



LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

M. de Fréville était une après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans, Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuilleragues et de Fonbonne. Les enfans aimaient beaucoup ces messieurs, et se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtaient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs et si amusans, que le soir, et même la nuit étaient déjà venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en était aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendait toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avait donné l'ordre à Lucien son fils aîné; mais Lucien l'avait fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise, et Denise à Saint-Félix. Durant le cours de ces négociations, on avait frappé une seconde fois, et aucun d'eux ne bougeait de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui semblait leur demander si c'était à lui ou à ses amis de prendre la peine de

se lever de leur siége. Enfin, ils se mirent en marche tous les quatre ensemble, dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, et la poussa brusquement, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre, et à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampait à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sosies prirent la fuite, en poussant des hurlemens d'effroi. Qui est donc là? s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience. Moi, Monsieur, répondit une voix sourde, qui semblait sortir du plancher.—Et qui êtes-vous?—C'est le garçon perruquier, monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne silence qui venait de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux; et bientôt on aperçut à leur clarté la boîte à perruque tout en pièces, et la malheureuse perruque renversée à terre, qui chaussait, comme une large pantoufle, l'un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut apaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfans sur leur poltronnerie, et leur demanda de quoi ils avaient eu peur. Ils ne le savaient pas eux-mêmes; car ils étaient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avait laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, et qu'il avait été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres et de revenans.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point; et l'on examina d'où pouvait provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination, qui ne demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rapetissant à son gré. Alors le sentiment de leur faiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, et les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seraient bien honteux, dit M. de Fréville, s'ils voyaient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

C'est comme si je le voyais, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher, alors je sais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage! C'est pour cela que tu m'aurais laissé toucher la porte, si je ne t'avais poussé.

Il te sied bien de parler de ma peur, répliqua Lucien, toi qui t'es allée cacher derrière Saint-Félix.

Et Saint-Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que dans toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, et qu'on peut s'en préserver en reconnaissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce

propos une histoire assez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux se rangèrent en cercle autour de lui ; et M. de Fréville commença en ces mots :

Dans la maison de mon père, il y avait une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'était déjà mis à table, et l'on ne voyait venir le vin ni la servante. Ma mère, d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave était ouverte, et personne ne répondait à ses questions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, et de descendre avec elle. Je marchais le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portait en avant, je ne regardais point à mes pas. Tout à coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds s'étaient embarrassés. Ma lumière s'éteint ; et cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile et glacée. Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, et nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels, elle reprend peu à peu ses esprits ; mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras : Ah ! la voilà, la voilà encore ! Qui donc ? lui demanda ma mère. — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montrait, et nous vîmes effectivement quelque chose de blanc et de long suspendu dans un coin. N'est-ce que cela? s'écria la cuisinière, en poussant un grand éclat de rire. Eh ! c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais ; et je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussitôt détacher l'enveloppe, et présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à la convaincre de sa ridicule méprise. Elle s'obstinait à soutenir que le fantôme l'avait renversée d'un coup d'œil effrayant ; qu'elle avait voulu se sauver, qu'il l'avait poursuivie et accrochée par sa jupe, et qu'il lui avait ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savait plus ce qui lui était arrivé depuis ce moment.

Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'était passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout à coup ; et comme elle ne pouvait s'enfuir, elle s'imagina qu'elle était retenue. Sa main, en se raidissant, laissa tomber son flambeau, et elle crut que le fantôme le lui avait arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres et d'apparitions ! Il fut un temps d'ignorance où ces idées se mêlant à des sentimens superstitieux, portaient la faiblesse et l'effroi dans tous les esprits. Graces au ciel, elles sont bannies des villes ; mais elles règnent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcières et d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant :

Thomas, gros fermier, revenait un soir de la foire du village voisin, avec Étienne et Suzette, ses deux enfans. C'était vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avait besoin d'y entrer pour se rafraîchir ; et comme ils savaient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Étienne et Suzette s'en allaient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils

avaient vu faire aux marionnettes, et les répétant pour s'amuser. Tout à coup, vers le milieu d'un sentier qui venait se rendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils aperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitait sur la terre, et qui semblait danser en s'élevant et s'abaissant tour à tour. Thomas, autrefois soldat, leur avait souvent dit qu'il ne fallait pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement et les ténèbres, portait quelque forme effrayante; et qu'en s'en approchant, on trouvait toujours que ce n'était rien. Étienne, dans ce moment, avait oublié toutes ces instructions. Il bégayait à peine, tremblant de tout son corps, et glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, et lui déclara qu'elle voulait voir la chose de près. Son frère eut beau lui protester que c'était des revenans, des hommes de feu qui lui tordraient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, et s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en était plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec sa lanterne, cherchait quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, on avait enlevé sa bourse, et depuis un quart d'heure il la cherchait à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, et la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aubépine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle qui l'avait tant fait rire; et tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisaient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, et loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenait plus sombre, et le pauvre Étienne ne paraissait point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, et courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils allaient à grands pas, se tournant de tous côtés, et l'appelant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondait par des cris douloureux. Ils y coururent, et ils trouvèrent Étienne dans un fossé profond, dont il ne pouvait sortir. Il était couvert de boue de la tête aux pieds; et il avait le visage et les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment diantre t'es-tu fourré là-dedans? lui dit Thomas, en l'aidant à s'en retirer.

Ah! mon père, c'est que je courais, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivait, et je suis tombé dans cette fosse. Je voulais en sortir, je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang : et là-dessus il recommença ses cris et ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Étienne en fut bien plus honteux, lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinelle qu'elle savait déjà faire jouer si adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenais un soir d'une tournée que j'avais faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il était tombé depuis midi une pluie affreuse qui avait rompu tous les chemins. Elle se précipitait encore avec la même violence; mais comme il me fallait rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me

remis en route avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venais de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusque vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avais un grand manteau rouge. Je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire, et pour respirer. De peur que l'ouragan ne s'engouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir : en sorte que ma lanterne, que je tenais de la main droite, se trouvait sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, et j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulais prendre quelque repos. Bientôt après, j'y vis arriver mes trois poltrons pâles, et plus morts que vifs. Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venaient de trouver un grand cadavre tout dégouttant de sang, qui portait sa tête en feu sous son bras. Il était monté, disaient-ils, sur un cheval noir par devant et gris par derrière, qui n'avait pas laissé, tout boiteux qu'il était, de monter tout droit la montagne avec une vitesse extraordinaire. Ils avaient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avait suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, et il s'y trouvait près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches et leurs oreilles à cet épouvantable récit. Pour me dédommager des désagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; et m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne était sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il aurait fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte, et de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras, je dépouillai mon manteau, et je parus à ses yeux tel qu'il m'avait vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs surtout, encore frappés de la première impression, n'en pouvaient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, et par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement, allait peut-être, de vieille en vieille, répandre pour des siècles une frayeur superstitieuse dans toute la contrée.

Il ne tenait donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle relation aux commères de mon pays, dans une aventure nocturne qui m'est arrivée lors de ma première jeunesse.

Je venais d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le temps des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il fallait traverser une vaste galerie, et je n'avais d'autre lumière pour y guider mes pas, que les faibles rayons de la lune obscurcie par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvrait sur la grande allée du jardin, je vis une masse informe qui se glissait le long des arbres. La lune qui la frappait obliquement d'une sombre lueur lui donnait une apparence effrayante,

celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps serait courbée en avant. A mesure qu'il s'éloignait, je le voyais se rapetisser par degrés, tout à coup il sembla se partager en deux. Une moitié paraissait immobile et morte ; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitait autour d'elle. Comme aucune des deux ne venait de mon côté, la frayeur dont j'étais saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, et me dit d'une voix suppliante : Ah! monsieur, monsieur Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'était pas inconnue. Je m'armai de résolution, et m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je? un voleur, sans doute? — Eh non, monsieur Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah! c'est toi? répondis-je. Que fais-tu donc? J'allai le joindre, et j'aperçus un grand sac debout contre la muraille qu'il chargeait sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avait donné cette stature monstrueuse, et pourquoi il m'avait paru se partager en deux, lorsqu'il avait jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportait à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier ; il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher ; mais n'en dites rien, je vous en supplie. On pourrait me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourrait bien être en effet ce qu'il craignait de paraître. Je l'avais vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'était pas du côté de l'écurie qu'il portait le sac, mais vers la petite ruelle qui passait au bout du jardin ; et puis il ne fallait sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'instruisis mon oncle de ce manége. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avait une fausse clef, et que de cette manière, il avait plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.

Si, lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi et m'eut appelé par mon nom, je n'avais pas surmonté ma première frayeur, et que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serais-je pas tourmenté pendant toute la nuit? Cette image m'aurait peut-être poursuivi le reste de ma vie, et m'aurait rendu faible et peureux, si même elle n'avait attaqué mes nerfs et dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne aurait eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, et j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, surtout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit et de talens, avait pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de clavecin qu'il recevait chez lui dans la matinée, il allait encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeurait dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi, mais dont les goûts étaient plus tournés vers la dissipation, employait ce temps à forger dans sa tête mille nouvelles espiégleries. Il s'était aperçu que Charles rentrait le plus souvent tout seul au logis, et quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçait à l'insu

de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds, s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînait jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendait un long crêpe de deuil; et, dans ce grotesque attirail, il se place debout, à l'entrée de la maison, pour attendre son frère. Celui-ci revenait dans la joie innocente de son âge, frédonnant l'air qu'il venait de répéter. Il n'était plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il aperçut le colosse monstrueux qui agitait ses bras, et marchait à lui pour le repousser. Frappé d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout-à coup par terre sans connaissance. Auguste qui n'avait pas prevu les suites de son détestable badinage, dépouille aussitôt son épouvantail, et se jette à corps perdu sur son frère, en lui prodiguant les plus tendres caresses, et tous les secours qu'il crut propres à le ranimer. Mais hélas! le petit malheureux était déjà comme mort. Ses parens accourent, et parviennent enfin à le rappeler au sentiment de la vie. Il ouvre les yeux, et les regarde d'un air stupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans sa bouche, elle ne rend plus que des sons inarticulés. Le voilà sourd, muet et insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, et tout l'art des médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parens. Il serait peut-être à désirer pour eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auraient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs et de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce temps, il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger ni dormir. Ses larmes l'épuisent, et ses remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré, il tord ses mains, s'arrache les cheveux, et maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère, qui ne le reconnaît plus. Je les ai vus l'un et l'autre, et je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infortuné.



LE DÉJEUNER.

Viens, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons; si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine.

Ah! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable: Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil, cet endroit est charmant pour un déjeuner.

PAULIN. — Nous n'avons pas de table, mon papa, comment ferons-nous?

M. DE GERSEUIL. — Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en servirait, si nous en avions besoin; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN. — A la bonne heure; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL. — Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il est couvert de jolies fleurs! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN. — Le tapis, mon papa? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL. — Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon: mais il y en a aussi un ici.

PAULIN. — Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL. — Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure! il est plus frais et plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand! il s'étend partout, sur les montagnes et sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auraient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si délicats! bientôt ils seraient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes: le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN. — Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL. — J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN, *goûtant le gâteau.*—Ah! mon papa, qu'il est bon! Il ne manquerait plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez?

M. DE GERSEUIL. — Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN. — Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL. — Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN. — Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. DE GERSEUIL.—*Les trois gâteaux.* Il y avait un enfant de ton âge qui s'appelait Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri était un fort joli petit garçon, et il aimait ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman

en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; et le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, madame, de tout mon cœur ; et aussitôt elle se mit à pêtrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avait rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avait glacé le dessus avec du sucre ; en sorte qu'il était blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper ; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avait plus d'appétit, et il voyait avec jalousie le plaisir que prenaient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venait lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avait pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disait : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui était si gaillard, qui aimait tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avait envoyé un grand gâteau, qu'il s'était dépêché de le manger, et que tout le mal venait de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvait bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir ; ce qui lui serait infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverrait plus de gâteaux.

PAULIN. — Il ne méritait plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avait trois dans votre histoire?

M. DE GERSEUIL. — Patience, mon ami, voici le second.

Il y avait dans la pension d'Henri un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi, le dimanche suivant, un gâteau. François se dit en lui-même : je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivait adroitement d'entre

ses camarades, montait sur la pointe du pied dans sa chambre, coupait un morceau de son gâteau, et renfermait le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en était encore qu'à moitié, tant il était grand! Mais qu'arriva-t-il? A la fin, le gâteau se dessécha et se moisit; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN. — Ni moi non plus. Comment! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis! Fi, que c'est vilain! Mais voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL. — Il y avait encore dans la même pension un enfant dont le nom était Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimait beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimait encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades: Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'était muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau en autant de portions qu'il y avait de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne; et ayant commencé par celui qui était le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avait servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit: Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avait une longue barbe toute blanche; et comme il était aveugle, il se faisait conduire par un petit chien qu'il tenait au bout d'une longue corde. Le petit chien le menait avec beaucoup d'adresse; et quand il voyait du monde, il secouait la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit: Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sache. Les enfans ne demandaient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que tandis qu'il jouait les airs les plus gais, une grosse larme tombait le long de ses joues, et il lui dit: Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit: Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvais travailler pour nous faire vivre tous deux! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleurait comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avait gardé pour lui; puis il revint tout joyeux, en criant de loin: Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras: Où est-il? car je suis aveugle, je ne puis pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux, et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portait à sa bouche, il en réservait pour le petit chien fidèle qui venait dîner dans sa main. Et Gratien, debout à son côté, souriait de plaisir.

PAULIN. — Ah! Gratien, le bon Gratien! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL. — Le voici. Qu'en veux-tu faire?

PAULIN. — Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avais de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeuner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'aurait pas de violon.



MAURICE.

I.

Orléans.

Mon cher fils,

Ne t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrais bien te le cacher; mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade; et sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah! Dieu! Dieu! mon cœur se brise, lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil; et je suis si faible, que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes sur-le-champ à la maison. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'aies point de froid en chemin. Ton père désire ardemment te voir. « Maurice! mon cher Maurice! si je pouvais t'embrasser avant de mourir! » voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh! que n'es-tu déjà ici. Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vitesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi, jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon enfant, que le Seigneur daigne veiller sur toi dans ta route.

J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, et je suis toujours ta bonne mère.

CÉCILE LAFORET.

II.

Orléans.

Monsieur et cher cousin,

C'est à vous seul que je m'adresse; c'est près de vous que j'espère trouver des secours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avais de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il était tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeler notre fils du collége. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main, et à peine lui eut-il donné sa bénédiction, qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos et de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme et pour une mère. Encore si je souffrais toute seule! mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne sait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin! Il me brise le cœur, lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père, en versant des larmes et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois lire alors sur son visage ces tristes paroles: Maintenant, ma mère, c'est à toi seule de me nourrir. En quelque endroit que j'aille, il est auprès de moi, et il essuie ses yeux pleins de larmes à mes habits. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, et mes mains sont trop faibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous? C'est sur vous seul que repose mon espérance. Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre et malheureuse veuve. Montrez que les nœuds du sang qui nous lient vous sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, et pour la mémoire d'un homme qui vous aimait. Ce que Dieu m'a laissé de forces et de courage, je l'emploierai à gagner ma vie par mon travail; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me sera cruel de le voir sortir de mes mains; mais je sais obéir à la nécessité. Cependant une pensée me console, c'est que je le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant, et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'était son père, et mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur. Je ne puis en dire davantage. Mes larmes, qui mouillent cette feuille, vous témoignent assez ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis, avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, etc.

CÉCILE LAFORET.

III.

Paris.

Madame et chère cousine,

Votre lettre du 7 courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre mari, m'a extrêmement affligé. Vous pouvez être sûre que je partage votre douleur, et que je suis encore plus sensible à votre perte qu'à la mienne. Cependant je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuillez chercher votre recours auprès de moi seul. Est-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses

études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions, où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourrait s'avancer sans biens et sans appui. Vous connaissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous serait insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous me parlez des nœuds du sang; mais ma propre famille, qui est très-nombreuse, me les rappelle plus fortement encore, et je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une manière convenable. Me charger encore d'un nouveau fardeau, cela m'est absolument impossible, et je suis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonnerez. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, et mandez-moi votre résolution et celle de votre fils. S'il persiste à vouloir continuer ses études, je me vois absolument hors d'état de contribuer à son entretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, madame et chère cousine, etc.

IV.

Orléans.

Monsieur le principal,

J'aurais bien des choses à vous écrire, si j'en avais la force. Je commence d'abord en pleurant; et maman, qui est assise auprès de moi. me regarde, et elle pleure aussi. Je ne sais trop ce que sera cette lettre. J'ai toujours un peu de consolation à vous l'écrire. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'aviez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverais peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il est pourtant mort; maman n'est plus qu'une pauvre veuvee, et moi, je ne suis qu'un pauvre orph lin. Ah! j'en avais une frayeur terrible, lorsque j'arrivai près de la maison. Je m'étais endormi dans la voiture: je rêvai que mon papa était dans le ciel, et que j'étais auprès de lui. Il me prit par la main, me conduisit devant Dieu, et lui dit: « Voilà mon fils Maurice. » Dieu me regarda d'un air d'amitié, et me dit: « Console-toi, mon fils; c'est moi qui serai ton père sur la terre. » Comme il disait cela, je m'éveillai, et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnaient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maison, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin, quand j'y arrivai, maman était sur la porte, qui pleurait, à m'attendre, et sanglotait de tout son cœur. Elle m'embrassa, et me conduisit à mon papa, qui était dans son lit, et qui ne pouvait plus parler. Lorsque je lui sautai au cou, Dieu sait comme je pleurais, et comme je sanglotais. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guère. Il mit sa main sur ma tête, et me donna sa bénédiction; ensuite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, et mourut. Ah! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré, ma mère et moi. Tous les gens du village ont pleuré aussi à ses funérailles; mais maman et moi plus que personne. Je commence à boire et à manger

quelque chose; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort; et il faut que je la prie sans cesse de ne pas mourir, parce qu'autrement je ne saurais plus que devenir dans ce monde. Hélas! monsieur le Principal, vous saurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah! c'est un grand chagrin pour maman et pour moi. Mais cela ne peut pas être autrement, et j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit à son cousin de Paris, qui est un banquier fort riche, pour l'engager à me soutenir au collége; mais il ne le veut pas, et il dit que je ne serais bon qu'à être un demi-savant. Pour moi, je pense que je pourrais être un savant tout-à-fait, si ma mère avait la dixième partie de son argent. Mais non; il faut que je devienne apprenti de commerce, et que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les marchands sont aussi d'honnêtes gens, et des gens utiles, et que lorsqu'ils ont appris quelque chose, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous sert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier? Vous savez, monsieur le Principal, combien j'aimais à m'instruire. J'aurais voulu être un aussi grand médecin que mon papa. J'avais toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune, puisque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, monsieur le Principal; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sou. Vous verrez, vous verrez! Adieu, monsieur le Principal, je suis et serai toujours comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

MAURICE, madame LAFORET.

MAURICE. — Ah! ma chère maman! voilà déjà la voiture.

Mme LAFORET, *les yeux baignés de larmes*. — Mon cher fils, tu vas donc me quitter?

MAURICE. — Oh! ne pleurez pas tant, je vous prie; autrement je serais triste dans toute la route. Où sont mes gants? Ah! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

Mme LAFORET. — Qu'il m'en coûte de me séparer de toi! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE. — Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si faible!

Mme LAFORET. — Ce n'est qu'une demi-lieue, et je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE. — Je le voudrais aussi; mais vous savez que le médecin a dit qu'il fallait vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher et de mourir, c'est moi qui en serais la cause. Non; je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

Mme LAFORET. — Eh bien! mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE. — Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

Mme LAFORET. — Oui, si je pouvais.

MAURICE. — Adieu, adieu, ma chère maman.

Mme LAFORET. — Porte-toi bien, mon cher fils! Que le bon Dieu soit toujours

avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

MAURICE. — Vous verrez, vous verrez, je ferai votre joie.

Mme LAFORET. — Écris-moi régulièrement, au moins tous les quinze jours.

MAURICE. — Toutes les semaines, maman : vous m'écrirez aussi?

Mme LAFORET. — Peux-tu me le demander? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde?

MAURICE. — Oh! sûrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

Mme LAFORET. — Oui, mon enfant; et tu resteras ici quinze jours. Oh! si ce temps était déjà venu!

MAURICE. — Maman, voyez le coher qui s'impatiente. Il faut que le vous quitte.

Mme LAFORET. — Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu. (*Ils se font signe de la main jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.*)

VI.

Rouen.

M. DUPRÉ, marchand d'étoffes de soie, MAURICE.

M. DUPRÉ. — Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur?

MAURICE. — Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit Laforet; vous devez savoir de quoi il est question.

M. DUPRÉ. — Ah! tu es le petit Laforet! Je suis bien aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, *en soupirant.*—Hélas! oui, monsieur.

M. DUPRÉ. — Tu as été quelque temps au collége, sais-tu lire?

MAURICE. — Je le savais déjà que je n'avais que cinq ans; et j'en ai dix.

M. DUPRÉ. — Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE. — 48; et 6 fois 48, font 288; et 6 fois 288, font.... attendez un peu.... font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

M. DUPRÉ. — Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE. — Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis; j'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRÉ. — C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE.—Je ne demande pas mieux. Mais, monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRÉ. — Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentis.

MAURICE. — Je vous en prie de grace, monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRÉ.—J'en parlerai à ma femme, et nous verrons à te satisfaire.

MAURICE. — Oh! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment.....

M. DUPRÉ. — Ha! ha! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie!

MAURICE. — Avez-vous des enfans, monsieur?

M. DUPRÉ. — Oui, un fils et une fille

MAURICE. —Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi?

M. DUPRÉ. — Ils sont à peu près de ton âge.

MAURICE. — Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je sais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment; je peux leur montrer ce que je sais.

M. DUPRÉ. — Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE. — Oh! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRÉ. — Allons, viens avec moi; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE — Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

VII.

Madame DE SAINT-AULAIRE, jeune et riche veuve, MAURICE.

MAURICE, *portant un rouleau de satin sous son bras.* — Votre serviteur, madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie douze aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix?

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE. — N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame?

Mme DE SAINT-AULAIRE.—M. Dupré est un honnête homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il?

MAURICE. — Cent cinquante-six livres, madame.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête; et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

MAURICE.—Oui, madame, si vous me le donnez.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE. Oh! sûrement.... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame?

Mme DE SAINT-AULAIRE. — A quoi bon cette question?

MAURICE. — A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Et pourquoi donc?

MAURICE. — C'est qu'alors j'aurais vingt sous par aune à rabattre: M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE.—Eh bien! c'est douze francs à vous rendre.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

MAURICE. — Madame, je ne les prendrai pas.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Tu les prendras; je te les donne.

MAURICE. — Et si M. Dupré ne le trouvait pas bon?

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE. — Oh! que je suis aise! Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas long-temps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Non, non, je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, et où elle demeure.

MAURICE. — Ah! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimait mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il est resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avait cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au collége d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa voulait m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprenti de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avait voulu, je serais retourné au collége, et j'aurais été médecin. Ah! j'aurais eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, et mes régens étaient bien contens de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimait. Oh! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais, dis-moi, serais-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension?

MAURICE. — Ah! si Dieu le voulait! Mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent, et pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Cela est vrai; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent! Que dirais-tu, si je t'adressais à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au collége, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès?

MAURICE. — O madame! avec quelle joie je subirais cet examen! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Sais-tu où est le collége royal de cette ville?

MAURICE.—Hélas! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Eh bien! attends un peu. (*Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remettant à Maurice:*) Tiens, cours au collége, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes complimens, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE. — Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

Mme DE SAINT-AULAIRE. —Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être aurastu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

MAURICE. — Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez M. Dupré qui m'attend.

Mme DE SAINT-AULAIRE.—Prends bien garde de t'égarer.

MAURICE.—Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse dame. En moins d'une heure, M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

LE PRINCIPAL du collége, MAURICE.

MAURICE. — M. le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de

madame..... Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL. — Cela n'est pas nécessaire, mon cher enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) DE SAINT-AULAIRE! Oh! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)

« MONSIEUR,

» L'enfant que je vous envoie est un » pauvre orphelin. Son père vient de » mourir, et sa mère s'est vue dans la né» cessité de le retirer du collége, pour le » placer en apprentissage. Il paraît ce» pendant qu'il a un goût très-vif pour » l'étude. Je vous prie en grace de vou» loir bien l'examiner; et s'il vous donne » quelques espérances, je m'engage à » pourvoir à son éducation. Ma fête, que » je célèbre aujourd'hui, m'impose le » devoir de faire une œuvre utile, et le » ciel semble m'avoir adressé cet enfant » pour en être l'objet. Je vous prie, mon» sieur, de me mander ce que vous pen» sez sur son compte.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

LE PRINCIPAL. — Prends un siége, mon petit ami. Je suis à toi dans la minute. J'ai une lettre pressée à finir.

MAURICE. — Ah! monsieur, que vous avez là de beaux livres! Il y a bien long-temps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez?

LE PRINCIPAL. — Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, *prenant un livre.* — Oh! c'est Homère! Mais il est en grec; c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en français.

LE PRINCIPAL. — Comment! tu as lu Homère? Et qu'en penses-tu?

MAURICE. — Il est plein de belles choses: il a surtout de superbes comparaisons. Je voudrais seulement qu'Achille ne fût pas si violent et si opiniâtre.

LE PRINCIPAL. — Et quels traits de violence et d'obstination as-tu à lui reprocher?

MAURICE. — Est-ce bien fait à lui de laisser les Grecs dans l'embarras? Est-ce leur faute, s'il avait une querelle avec Agamemnon? Ils ne lui avaient fait aucun tort à lui-même. N'aurait-il pas dû se laisser fléchir, lorsque les députés vinrent lui faire des soumissions dans sa tente? Mais non; il reste inébranlable comme un rocher. Ils n'auraient pas eu besoin de me prier si long-temps. Je les aurais suivis au premier mot.

LE PRINCIPAL. — Tu es donc bien indulgent?

MAURICE. — Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, et encore plus pour nos compatriotes? Oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est de lui, je pense, qu'est la tragédie de Philoctète. Notre régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir?

LE PRINCIPAL. — Je suis curieux de le savoir.

MAURICE. — C'est ce jeune Grec....... Comment s'appelle-t-il maintenant?

LE PRINCIPAL. — Néoptolême.

MAURICE. — Oui, oui, Néoptolême C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches. Je sens que j'aurais fait comme lui. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL. — Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi bien, voilà ma lettre finie.

MAURICE. — Tant mieux; je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupître.

LE PRINCIPAL. — C'est un recueil des

meilleures gravures de la galerie de Florence.

MAURICE. — Voilà Jupiter ; je le reconnais.

LE PRINCIPAL. — Comment le trouves-tu ?

MAURICE. — J'aime l'estampe ; mais je n'aime pas monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL. — Pourquoi donc cela ?

MAURICE. — C'est que c'était un vilain personnage. Je ne sais comment les Grecs et les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, et il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être Dieu, cela ?

LE PRINCIPAL. — Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis, sur son compte, que des imaginations populaires. Et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

MAURICE. — Oh ! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un curé de village qui montât en chaire, et qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiraient rien du tout.

LE PRINCIPAL. — Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité ?

MAURICE. — De la lumière de l'Évangile. C'est là que tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y aurait adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL. — Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu ?

MAURICE. — Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL. — En vérité, mon cher Maurice, il serait dommage que tu passasses ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE. — Ah ! je le voudrais bien, si cela dépendait de moi.

LE PRINCIPAL. — Je vais te donner ma réponse à madame de Saint-Aulaire.

MAURICE. — Je m'en chargerai avec joie. Mais, monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL. — Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connais ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes ; je vais écrire ma réponse.

MAURICE. — Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL. — Est-ce à ta bienfaitrice ?

MAURICE. — Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL. — Et ne puis-je savoir à qui ?

MAURICE. — Quand ma lettre sera écrite, pas plus tôt.

LE PRINCIPAL. — Il me tarde de la voir. (*Il s'assied et se met à écrire. Maurice écrit aussi la lettre suivante.*)

« MONSIEUR LE PRINCIPAL,

« Je vous remercie mille et mille fois » de la bonté que vous avez de vous oc» cuper de moi, et d'écrire en ma faveur » à madame de Saint-Aulaire. J'aurais » eu beaucoup de plaisir à retourner » dans ma première pension, où tout le » monde m'aime encore ; mais puisque » vous aurez fait mon bonheur, c'est près » de vous que je veux le goûter. Ah ! si » je pouvais être admis dans votre col» lége ! je vous aimerais de tout mon » cœur ; je serais bien studieux et bien » sage, et j'apprendrais tout ce que vous » auriez la complaisance de m'enseigner. » Je n'ose espérer que cela s'arrange » ainsi. C'est à la volonté de Dieu, et à

» la vôtre. Mais s'il faut que je reste chez » M. Dupré, vous ne me refuserez pas la » permission de venir vous voir de temps » en temps, de causer un peu avec vous, » et de lire dans vos beaux livres : autre- » ment j'aurais bientôt oublié tout ce » que j'ai appris au collége ; et j'en au- » rais du regret, quoique ce ne soit pas » grand'chose. Oh ! ayez cette bonté, » monsieur le Principal. Dieu vous en » bénira, et je l'écrirai à maman, pour » la soulager dans ses chagrins, car elle » m'aime beaucoup, et je l'aime beaucoup » aussi. Peut-être qu'un jour... »

LE PRINCIPAL. — Eh bien ! Maurice, ta lettre est-elle finie?

MAURICE. — Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL. — Comment ! c'est à moi qu'elle s'adresse ? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers madame de Saint-Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

MAURICE. — Quoi ! je serais assez heureux !....

LE PRINCIPAL. — Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

MAURICE. — Oh ! je cours, et je reviens. (*Lui baisant la main.*) Adieu, monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

Mad. DE SAINT-AULAIRE, MAURICE.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Eh bien ! Maurice, m'apportes-tu une réponse?

MAURICE. — Oui, madame, la voici.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit ; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE. — Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.

Mme DE SAINT-AULAIRE *lit tout bas.*

« MADAME,

» Vous ne pouviez me procurer un » plus sensible plaisir que l'entretien de » cet aimable enfant. Sa physionomie » remplie de candeur et d'innocence, » l'esprit vif et plein de feu qui brille » dans ses yeux, et qui se répand dans » ses discours, m'ont pénétré d'attache- » ment pour lui. Son génie le destine à » un genre de vie plus élevé que celui où » la mort de son père et la pauvreté de » sa famille le forceraient de vivre. Je » vous félicite, madame, d'avoir choisi » pour objet de votre générosité, un en- » fant qui donne de si belles espérances. » Le Ciel ne vous l'a pas adressé sans » dessein le jour de votre fête. Je suis » intimement persuadé que vous n'aurez » qu'à vous louer de sa conduite et de » ses sentimens ; et je m'estimerai fort » heureux de seconder, par mes soins, » vos généreuses dispositions.

» J'ai l'honneur, etc. »

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Le Principal ne me paraît content de toi qu'à demi.

MAURICE. — Oh ! il l'est tout-à-fait, madame, il me l'a dit, et je le vois aussi dans vos yeux.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Comment, tu y vois cela, mon petit devin ! Mais parlons sérieusement ; s'il se trouvait une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferais-tu pour elle ?

MAURICE. — Ce que je ferais ?.... Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même ; mais je prierais pour elle du fond du cœur, et le jour et la nuit.

Mme DE SAINT-AULAIRE, *l'embrassant.* — Prie donc pour moi, mon cher fils, prie pour ta seconde mère.

MAURICE. — Pour vous, pour vous, maman ?

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je ferai pour toi ce qu'il aurait fait. Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, *se jetant à ses genoux.* — Ah ! Dieu, mon Dieu ! maman, je ne peux plus parler.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Lève-toi, et viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils ?

MAURICE. — Oh ! oui, maman. Je suis dans le paradis.

Mme DE SAINT-AULAIRE. — Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

M. DUPRÉ, MAURICE.

M. DUPRÉ. — Où donc es-tu resté si long-temps ?

MAURICE. — Ah ! M. Dupré, si vous saviez.....

M. DUPRÉ. — Je sais, je sais, qu'il ne faut pas être si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé madame de Saint-Aulaire ?

MAURICE. — Oh ! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. DUPRÉ — Quel galimatias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

MAURICE. — Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études ; j'entrerai dans trois jours au collége, et maman de Saint-Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRÉ. — Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

MAURICE. — Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. DUPRÉ. — Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE. — Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRÉ. — Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

MAURICE. — Mais, monsieur Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. DUPRÉ, *s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçans.* — Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE. — Et que vous ai-je donc fait ? Vous ai-je causé quelque perte ?

M. DUPRÉ. — Tu m'as trompé ; je commençais à t'aimer, et je voudrais ne t'avoir jamais vu.

MAURICE. — Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serais resté chez vous, et je ne songeais pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'était pas mort, je ne serais pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa ; je sors de votre maison pour rentrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute ?

M. DUPRÉ. — Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable ? Je m'accoutumais à te regarder comme mon fils.

MAURICE. — Embrassez-moi donc, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ. Non. — Il m'en coûterait encore plus de te perdre. (*Il sort.*)

MAURICE. — Il est brusque, M. Dupré ; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et surtout ses enfans et sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh ! comme elle va se réjouir en lisant ma lettre ! Je voudrais

qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après. (*Il se met à écrire.*)

« Ma chère maman,

« De la joie ! de la joie ! vous êtes hors » de peine, et moi aussi. Ne pleurez pas » trop de plaisir, pour pouvoir lire ma » lettre. Voici l'histoire de notre bon- » heur. M. Dupré m'a envoyé ce matin » porter des étoffes à une dame de Saint- » Aulaire. Oh ! l'excellente dame ! Ah ! si » vous étiez déjà ici ! Savez-vous bien, » maman, que vous y viendrez avant huit » jours ? Elle vous donnera un apparte- » ment dans son hôtel, et vous vivrez avec » elle ; et moi, j'irai au collége, et je vien- » drai vous voir tous les jours. Oh ! ce sera » un plaisir ! un plaisir ! Vous souvenez- » vous pourtant, lorsque je partis, comme » vous pleuriez ? Vous disiez que nous » nous embrassions peut-être pour la » dernière fois. Eh bien ! il ne tiendra » qu'à nous de nous embrasser mille fois » le jour. Maman doit vous envoyer de » l'argent pour faire le voyage : car elle » est aussi ma maman comme vous, et je » suis sûr que vous n'en serez pas fâchée. » Tout l'argent que vous recevrez pour- » tant n'est pas d'elle : il y a douze francs » de moi; elle me les avait donnés, et » moi, je vous les donne. Dépêchez-vous » bien à faire votre paquet; plus tôt vous ar- » riverez, plus nous serons contens. Je lui » ai dit tant de bien de vous, qu'elle désire » presque autant que moi de vous voir. » Partez, partez; j'irai vous attendre à » l'arrivée de la diligence, pour vous » conter toute l'histoire, avant que vous » entriez chez elle; mais elle vous la conte » sans doute dans la lettre qu'elle vous » écrit aujourd'hui. Adieu, ma chère ma- » man, je craindrais que ma lettre ne fût » retardée d'un courrier, si je vous écri- » vais tout ce que j'ai à vous dire.

« MAURICE. »

XI.

Orléans.

Madame,

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnaissance ? Grand Dieu ! mes malheurs sont donc à leur fin ! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi, et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abîme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que les larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez désiré d'être mère, vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés; mais vous entendrez mon silence, et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

COUPLETS

DE MAURICE A MAD. DE SAINT-AULAIRE.

Air : *Je suis Lindor.*

De tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour se répandent sur moi ;
Et je tremblais que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, et redoubler comme elles.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Ferait goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offrait autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnaissance !

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avaient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim. Ah! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchait le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi. Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugène! Il avait aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain, et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout: le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin. Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher. Gaspard répondit: Je n'ai pas le temps, et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé sur la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe: il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchait, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que celui de Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes; mais le moyen d'en trouver! le petit garçon s'était levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin: Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté. Mon

papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous dirait de jolis contes, et qu'il jouerait lui-même avec nous. Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin. Et Gaspard? il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne s'avait pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger; et il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disait un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau?

Mme DE SAINT-MARCEL. — Je le pourrais, sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau, et non pas toi.

VICTOIRE. — Cela est vrai, maman; mais je voudrais pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Eh bien! Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre? N'as-tu pas quelque chose à toi? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE. — Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets?

Mme DE SAINT-MARCEL. — Et ton agneau?

VICTOIRE. — O maman! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit partout!

Mme DE SAINT-MARCEL. — Et tes tourterelles?

VICTOIRE. — Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfans à moi.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Tu n'as donc rien à donner à ton frère?

VICTOIRE. — Pardonnez-moi, maman.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Et quoi donc?

VICTOIRE. — Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes? Elle est bien belle au moins?

Mme DE SAINT-MARCEL. — Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère? Il ne peut en faire usage de long-temps! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE. — Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Non, ma fille; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.— Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

Mme DE SAINT-MARCEL.—Non, tu peux donner autant ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE *réfléchit pendant quelques momens. et elle dit :* — Eh bien ! je cueillerai, pour le bouquet de mon frère, les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Fort bien ! Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.—Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mme DE SAINT-MARCEL. — Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvais nous causer une plus grande joie, à moi ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité. Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête ; et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frere et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman ; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenterait à son frère.



L'ÉPÉE.

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.
AUGUSTE, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, } amis d'Auguste
CHAMPAGNE, domestique de M. d'Orval.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE.

AUGUSTE. — Ah! c'est aujourd'hui ma fête! On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serais jamais avisé. Bon! Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi? voyons: que me donnera-t-il? Champagne avait quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présent· chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah! s'il ne fallait

pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurais bien fait montrer de force ce qu'il portait ! Mais chut ! je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II.

M. D'ORVAL, tenant à la main une épée avec le ceinturon; AUGUSTE.

M. D'ORVAL. — Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

AUGUSTE. — Oh ! mon papa.... Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. D'ORVAL. — Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien; une épée, vois-tu?

AUGUSTE. — Quoi ! c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa! je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué...

M. D'ORVAL. — Ah ! si je le croyais ! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée.

AUGUSTE. — Oh, ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens...

M. D'ORVAL. — Que veux-tu dire par ces petites gens?

AUGUSTE. — J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL. — Pour moi, je ne connais de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE. — Oui; c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL. — Que parlais-tu donc tout à l'heure d'épée et de plumet au chapeau? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE. — Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL. — Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction que par ta bonne conduite. Voici ton épée; mais souviens-toi...

AUGUSTE. — Oui, mon papa; vous verrez. (*Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.*)

M. D'ORVAL. — Comment donc! Elle ne te va pas si mal !

AUGUSTE. — N'est-ce pas? Oh ! j'en étais bien sûr !

M. D'ORVAL. — A merveille. Mais n'oublie pas surtout ce que je t'ai dit. Adieu. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE. — Oui, mon papa.

SCÈNE III.

AUGUSTE se promène avec un air de gravité sur la scène, et de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit.

Bon ! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée; et s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent ! Mais alte-là! Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (*Il tire son épée, et prend un air*

furibond.) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre. A mort! canaille!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

Henriette, qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.

HENRIETTE. — Eh bien! Auguste, es-tu fou?

AUGUSTE. — C'est toi, ma sœur?

HENRIETTE. — Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? (*En montrant son épée.*)

AUGUSTE. — Ce que j'en fais? ce qu'un gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE. — Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde?

AUGUSTE. — Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin!...

HENRIETTE. — Voilà bien des vies en danger. Et si c'était moi, par hasard?

AUGUSTE. — Si c'était toi?... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE.—Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers?

AUGUSTE. — Est-ce que je ne suis pas chevalier? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main! (*Il veut la tirer du fourreau.*)

HENRIETTE. — Oh! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE. — Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE. — Fort bien; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE. — D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, *lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.* — Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela?

AUGUSTE. — Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette; autrement...

HENRIETTE. — Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE. — Oh! je veux bien me moquer de ces petits drôles; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE. — C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier?

AUGUSTE. — Bon! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

HENRIETTE. — Vraiment, notre papa ne pouvait te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier était caché dans son fils, et qu'il ne fallait qu'une épée pour le faire paraître au grand jour.

AUGUSTE. — Ecoute, ma sœur; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa?

HENRIETTE. — Pourquoi non? il ne t'aurait pas donné une épée, s'il n'avait attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'aurait recommandé autre chose?

AUGUSTE. — Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE. — Que t'a-t-il donc prêché?

AUGUSTE. — Que sais-je, moi? Que

c'était à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE. — En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE. — Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer? Mais je veux bien que tu saches....

HENRIETTE. —Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

AUGUSTE. — Eh! quoi donc! (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE. — Vraiment, tu es un habile chevalier! Et une rosette? Ah! comme un nœud bleu et argent irait bien sur cette poignée!

AUGUSTE. — Tu as raison, Henriette. Ecoute; tu as dans ta toilette un magasin de rubans, ainsi....

HENRIETTE. — J'y pensais; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE. — La folle! Voici ma main, tope là; tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE. — Donne-la-moi dont.

AUGUSTE, *lui donnant son épée.* — Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE. — Repose-t'en sur moi.

SCÈNE V.

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE. — Les deux messieurs Dupré et les deux messieurs Renaud sont en bas.

AUGUSTE. — Eh bien! ne peuvent-ils pas monter? faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier?

CHAMPAGNE. — Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE. — Non, non; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE. — Mais, puisque maman veut que tu descendes?

AUGUSTE. — Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards! Allons, j'y vais tout-à-l'heure. Eh bien! toi, que fais-tu là? Et mon nœud d'épée? Va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table; (*en sortant*) m'entends-tu?

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

HENRIETTE. — Le petit insolent! de quel ton il me parle! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connaît pas comme moi; il faut que j'aille lui conter.... Ah! le voici!

SCÈNE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE. — Vous venez bien à propos, mon papa; je courais vous chercher.

M. D'ORVAL. — Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?... Mais, que fais-tu de l'épée de ton frère?

HENRIETTE. — Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud; mais c'était pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. D'ORVAL. — Pourquoi reprendrais-je un cadeau que je lui ai fait?

HENRIETTE. — Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu

moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Don Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL. — Le petit écervelé! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE *lui donne l'épée.* — Le voici; je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL. — Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet.

Auguste entre le premier et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.

DUPRÉ l'aîné, *bas, à Renaud l'aîné.* — Voilà une réception bien polie.

RENAUD l'aîné, *bas, à Dupré l'aîné.* — C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE. — Que bredouilles-tu là?

DUPRÉ l'aîné. — Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE. — Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

RENAUD l'aîné. — Cela pourrait être.

AUGUSTE. — Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné. — Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ l'aîné. — Doucement, Renaud. Il ne nous convient pas dans une maison étrangère....

RENAUD l'aîné. — Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *avec hauteur.* — Impoli? moi, impoli? Est-ce parce que je marchais devant vous?

RENAUD l'aîné. — C'est cela même Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE. — Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi....

RENAUD l'aîné. — Eh bien! de vous à moi?....

AUGUSTE. — Est-ce que vous êtes noble?

RENAUD l'aîné, *aux deux Dupré, et à son frère.* — Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ l'aîné.—Fi, monsieur d'Orval! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

AUGUSTE.—Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD l'aîné. — Fort bien. Ainsi, nous allons trouver monsieur votre père, et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, *l'arrêtant.* — Vous n'entendez pas le badinage, M. Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné. A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ l'aîné. — Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ le cadet. — C'est donc aujourd'hui votre fête, monsieur d'Orval?

DUPRÉ l'aîné. — Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'aîné. — Et moi aussi, monsieur, je vous souhaite toutes sortes de

prospérités; (*à part*) et je souhaite surtout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD le cadet. — Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux?

AUGUSTE. — Oh! sûrement!

DUPRÉ le cadet. — Bien des bonbons, sans doute?

AUGUSTE. — Ha! ha! des bonbons. Ce serait beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet. — Ah! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas?

AUGUSTE, *avec fierté.*—Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter. (*Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart, et se parlent tout bas.*)

RENAUD le cadet.—Si j'avais ce qu'on vous a donné, je pourrais bien le porter comme un autre, peut-être!

AUGUSTE, *le regardant d'un air de mépris.* — Pauvre petit ami! (*Aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ l'aîné. — Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD l'aîné. — C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE. — Qu'entendez-vous par-là, M. Renaud?

SCÈNE IX.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une assiette de gâteaux.* — Je vous salue, messieurs; vous vous portez bien, à ce que je vois?

RENAUD l'aîné. — Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

DUPRÉ l'aîné.—Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

HENRIETTE. — Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*à Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné. — Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

AUGUSTE. — Nous n'avons pas besoin de toi ici..... A propos, et mon nœud d'épée?

HENRIETTE. — Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. (*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

RENAUD l'aîné, *la suivant.* — Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie?

HENRIETTE. — Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

AUGUSTE, *s'asseyant.* — Allons, prenez des siéges et asseyez-vous. (*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*) Un moment: on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné. — Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE. — A la bonne heure.

DUPRÉ l'aîné —Si c'est là une politesse de gentilhomme...

AUGUSTE. — C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner! Je vous ai déjà dit qu'on nous servirait autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas; m'entendez-vous?

RENAUD l'aîné. — Oui ; cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRÉ l'aîné. — Allez-vous encore recommencer vos querelles? M. d'Orval, Renaud, fi! (*Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.*)

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*—Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

RENAUD l'aîné, *d'un ton ferme.*—Avec un petit noble, bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ l'aîné. — Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE. — Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

RENAUD l'aîné. — Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, *le frappant.* — Je vais t'apprendre à qui tu as à faire. (*Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort et tire la porte après lui.*)

SCÈNE XI.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

DUPRÉ l'aîné. — Mon Dieu! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, et lui forger mille menteries ; pour qui nous prendra-t-il?

RENAUD l'aîné. — Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir pour nous faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ le cadet. — Il va nous renvoyer à nos parens, et leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD le cadet. — Non; mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

RENAUD l'aîné. — Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCÈNE XII.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.* — Attends, je vais t'apprendre, petit insolent!.. (*Il dégaîne son épée; et au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire et se rapprochent.*)

RENAUD l'aîné. — Avance donc. Voyons la force de ton épée!

DUPRÉ l'aîné.—N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD le cadet. — Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

DUPRÉ le cadet. — Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

RENAUD l'aîné. — Je pourrais maintenant te punir de ta grossièreté; mais je rougirais de ma vengeance.

DUPRÉ l'aîné. — Il ne mérite plus notre société; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD le cadet. — Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

DUPRÉ le cadet. — Nous ne reviendrons plus que vous ne soyez désarmé; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

RENAUD l'aîné, *les arrêtant.* — Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son

père de notre conduite. Autrement, toutes les apparences seraient contre nous.

DUPRÉ l'aîné. — Tu as raison. Que pourrait-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

SCÈNE XIII.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD l'aîné, **RENAUD** le cadet, **DUPRÉ** l'aîné, **DUPRÉ** le cadet.

Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, et pleure de rage.

M. D'ORVAL, *à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.* — Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur? (*Les sanglots empêchent Auguste de répondre.*)

RENAUD l'aîné. — Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paraissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus...

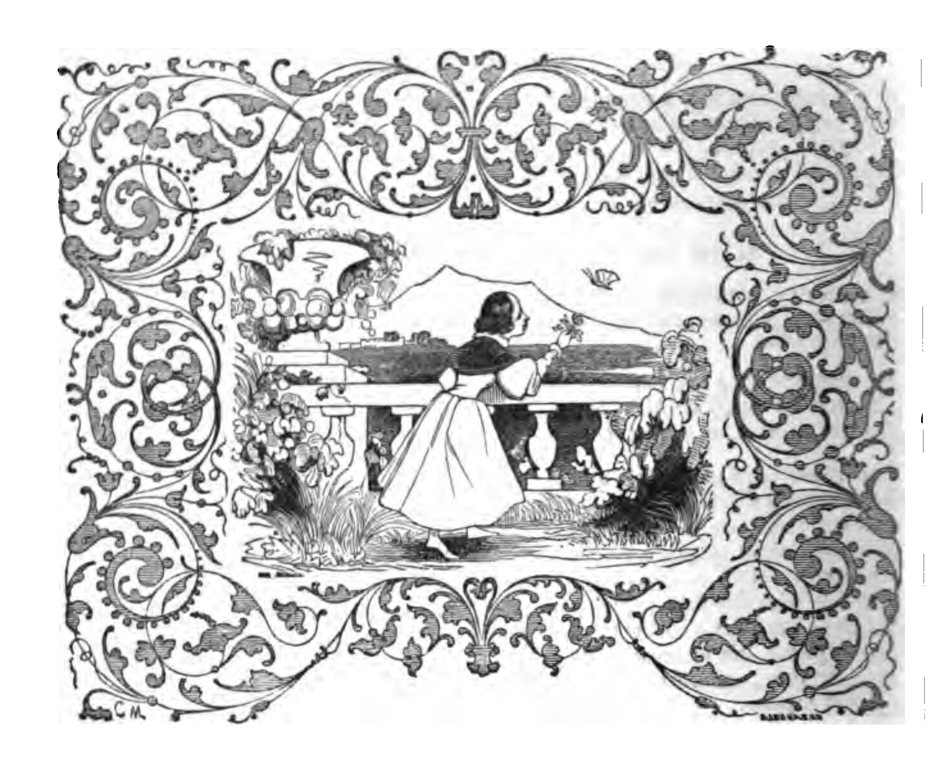
M. D'ORVAL. — Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étais dans la chambre voisine; et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venait de me faire les plus belles promesses. Il y a long-temps que je soupçonnais son impudence; mais je voulais voir par moi-même à quel excès il pouvait la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang. (*Les enfans poussent un éclat de rire.*)

RENAUD l'aîné. — Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL. — Je vous en dois plutôt des remercîmens. Vous êtes un brave jeune homme, et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnaissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD l'aîné. — Je suis confus de vos bontés, monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourrait n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL. — Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble, et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur (*en s'adressant à Auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudrait vieillir sans la porter.



PAPILLON, JOLI PAPILLON

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguiser son bec, et il l'ouvre déjà, tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici; il aura peur de moi, et il n'osera t'approcher.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter; non, non, tu es petit et faible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près; je veux voir ta petite tête, ton long corsage et tes grandes ailes bigarrées de mille et mille couleurs.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-temps, je sais que tu n'as pas long-temps à vivre. A la fin de cet été, tu ne seras plus, et moi, je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

NARCISSE ET HIPPOLYTE.

Narcisse et Hippolyte, à peu près du même âge, étaient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avaient occasion de se voir tous les jours.

M. de Choisy, père de Narcisse, occupait une place distinguée dans la magistrature, et jouissait d'un immense revenu. Le père d'Hippolyte, au contraire, nommé M. de Merville, ne possédait qu'une fortune bornée; mais il vivait content, et toutes ses vues tendaient à rendre son fils heureux, par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvait lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hippolyte avait à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il était formé à tous les exercices du corps, et que son esprit était enrichi de plusieurs connaissances utiles. Comme il était toujours dans le travail et le mouvement, il avait acquis une santé robuste; et content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respirait qu'une douce gaîté, dont l'impression se répandait sur tous ceux qui avaient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentait bien; et du moment qu'il n'était plus avec Hippolyte, il ne savait à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentait, il mangeait continuellement sans avoir faim, buvait sans soif, et s'assoupissait sans besoin de sommeil. Aussi ne se passait-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac ou des douleurs de tête violentes.

M. de Choisy avait, comme M. de Merville, le tendre projet de faire le bonheur de son fils. Mais il avait pris malheureusement, pour y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avait été élevé dans la mollesse. Il avait toujours derrière lui un domestique pour lui avancer un fauteuil, lorsqu'il voulait changer de place. On l'habillait et on le déshabillait, comme s'il avait été privé de l'usage de ses mains. Il semblait que tous ceux qui l'entouraient fussent chargés de respirer pour lui, et qu'il ne vécût point par lui-même.

Lorsqu'Hippolyte, en veste légère de toile, aidait son père à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisait traîner dans un carrosse, pour faire des visites avec sa maman.

S'il allait quelquefois se promener à la campagne, et qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avait soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offrait à ses yeux excitait un moment ses désirs. Et plus on s'empressait à les satisfaire, plus tôt il en était dégoûté.

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mère avait ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avait rendu si fantasque et si impérieux, qu'il était devenu un objet de haine et de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hippolyte était le

seul qui l'aimât, et qui supportât patiemment ses boutades. Il avait l'art de ployer son humeur, et de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai? lui dit un jour M. de Choisy.

Comment je fais? lui répondit-il; je n'en sais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne sait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé : lorsqu'il vient des étrangers à la maison, et que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices et d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir ; et j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisy poussa un soupir : et ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il fallait prendre pour rendre son fils aussi sain et aussi gai qu'Hippolyte.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, et il lui exposa le plan qu'il avait suivi.

Les forces de l'esprit et celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, et ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur et à la santé de ses enfans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, et de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bizarres et tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, et qu'il sera réduit à murmurer lâchement contre sa destinée, quand il devrait le plus souvent remercier le Ciel de la résistance qu'il oppose à ses vœux insensés? Il ajouta, avec un mouvement de joie inexprimable, qu'Hippolyte ne serait certainement pas cet homme malheureux.

M. de Choisy fut frappé de ce discours, et il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas! il était trop tard. Narcisse avait déjà douze ans, et son ame, dès longtemps énervée, était hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguaient tant soit peu sa faiblesse. Sa mère, aussi faible que lui, suppliait son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avait conçu ; et le bien-aimé s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps et la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris, pour prendre ses grades en philosophie, et de là passer à l'étude du droit. Hippolyte devait entrer dans la même carrière; il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hippolyte, dans les diverses connaissances qu'il avait acquises, n'avait eu d'autres maîtres que son père. Narcisse avait eu autant de maîtres qu'il y a de connaissances à acquérir; et il en avait passablement retenu quelques termes. C'était là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hippolyte, au contraire, était comme un vaste jardin bien aéré, et de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondaient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avait répandues. Riche

déjà d'instructions, il en désirait avidement de nouvelles. Son application et sa bonne conduite offraient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, et l'enjouement de son caractère, inspiraient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimaient, tous aspiraient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers temps, s'était fait une joie de loger avec lui. Bientôt son orgueil, humilié de la considération qu'Hippolyte avait acquise, ne put lui permettre d'en être plus long-temps le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même, et blase dans ses goûts, il soupirait après le plaisir, et il saisissait inconsidérément tout ce qui paraissait lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, et comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, et qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hippolyte, tendrement regretté de ses professeurs et de ses camarades, était rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumières et de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille! O enfans! que c'est une douce chose de se faire aimer, et de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle!

Sa mère s'estimait la plus heureuse de toutes les femmes. Son père ne le regardait qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses concitoyens, et satisfit le désir ardent qu'il avait de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, et il vit partager ce sentiment généreux a ses parens, qui coulèrent dans l'abondance une vieillesse honorable. Il se plaisait à leur rendre avec usure les soins qu'il en avait reçus. Une épouse belle et vertueuse, des enfans semblables à lui, achevèrent de combler sa félicité. Lorsqu'on parlait d'un homme heureux et digne de l'être, son nom se présentait toujours le premier.

LE FOURREAU DE SOIE

La jeune Marthonie avait porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chaussaient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottait en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites demoiselles de son âge, qu'on avait déjà parées comme de grandes dames; et la richesse de leur habillement éveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah! comme elles étaient joliment adonisées! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie et des souliers

brodés, et permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

Mme DE JONCOURT. — Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE. — Et pourquoi donc, maman, je vous prie?

Mme DE JONCOURT. — C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu désires, demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Une seule tache en ternirait tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre: et quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiraient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE. — Oh! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

Mme DE JONCOURT. — A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance. Ses cheveux, qui jusqu'alors avaient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillotes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans; et leur beau noir de jais, qui relevait avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli vert de pomme, avec des nœuds de ruban rose tendre, et des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnait dans ses habits, leur fraîcheur et leur propreté, charmaient les regards; mais tous les membres de Marthonie y paraissaient à la gêne; ses mouvemens n'avaient plus leur aisance accoutumée; et sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, semblait avoir perdu les graces de la candeur et de la naïveté.

La petite fille était cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenaient avec complaisance le long de toute sa petite personne, et ne s'en écartaient que pour aller chercher à la dérobée dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avait eu l'adresse de faire inviter ce jour-là, par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise et de leur admiration. Elle se pavanait fièrement devant elles, comme si elle était parvenue à la royauté, et qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas! ce règne brillant eut une bien courte durée, et fut semé de bien des soucis!

On avait proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville. Marthonie se mit à leur tête, et l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle était émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeaient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrapaient avec adresse, sans les blesser, et lorsqu'elles avaient admiré leurs couleurs, elles les laissaient s'envoler, et suivaient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composaient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avait d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiraient. Mais on lui représenta que le ga-

son pouvait être humide, et qu'il gâterait ses souliers et son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule et sans bouger, tandis qu'elle voyait folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de contempler sa robe vert de pomme était bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevait un joli bosquet. On entendait, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui semblait inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrèrent en sautant de joie. Marthonie voulait les suivre; mais on lui dit que sa garniture de gaze serait déchirée par tous les buissons. Elle voyait ses amies jouer aux quatre coins, et se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendait de cris de plaisir, plus elle ressentait de dépit et d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyait de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venait de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut, et on trouva Marthonie accrochée par les rubans et la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvait se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui tenaient le chapeau sur sa tête; mais comme ses cheveux crêpés se trouvaient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entière; et l'édifice élégant de sa coiffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine a imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisait à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événément. Au lieu des consolations qu'elle aurait dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentait de loin à la vue.

Marthonie fut contrainte de rester en arrière : ses souliers étroits gênaient sa marche, et son corset embarrassait sa respiration. Elle aurait bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise; mais il n'était pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étaient déjà montées sur le sommet de la colline, et jouissaient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentait à leurs yeux enchantés. On découvrait de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentaient dans la plaine, et dans l'éloignement une large rivière dont les bords étaient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmait leurs regards. Elles se récriaient de joie et d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, et n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, était rongée de tristesse et d'ennui.

Elle eut le temps de faire, dans sa solitude, des réflexions bien amères. Ah! se disait-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter! et quelles douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnait à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, et lui crier de loin : Viens, Marthonie, sauvons-nous, sauvons-nous! Voilà un orage terrible qui s'élève derrière la colline. Ta robe va être abîmée, si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître, par la crainte du malheur dont on la menaçait. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures et ses étouffemens, pour hâter

sa course. Mais malgré l'aiguillon dont elle était pressée, elle ne pouvait suivre que de loin ses compagnes, vêtues bien plus légèrement. D'ailleurs, elle était à tout moment arrêtée, tantôt par son panier dans les sentiers étroits, tantôt par sa queue traînante à travers les pierres et les ronces, tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisait courber les branches des arbustes et des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur, et il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venaient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin, Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avait laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, et la tempête avait emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur et la pluie avaient collé sa chemise sur son corps; et sa parure se trouva perdue sans ressources.

Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie? lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes.

Oh! non, non, maman, répondit-elle, en se jetant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, et pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses graces, sa liberté; et sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendait à sa fille le bonheur que son imprudence et sa vanité allaient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

Madame de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venait encore de perdre un procès, au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restait de meubles et de bijoux; et en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre, avec économie, de son modique revenu.

A peine avait-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avaient rendue incapable de toute espèce de travail; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restait d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyait, en effet, autour d'elle, personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger, où elle avait reçu la naissance, elle ne pouvait solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avait attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avait élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusait à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avait adoptée pendant

le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avait éte comblée par madame de Fonbonne, firent naître dans son cœur le désir généreux de lui en témoigner sa reconnaissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asyle, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; et si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le désire encore plus dans vos peines. Graces à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre et broder : avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Madame de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde, et consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenue à son tour la mère par adoption de son ancienne protectrice. Elle ne se bornait pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la consolait dans sa tristesse, la soulageait dans ses infirmités, et s'efforçait, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que madame de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur venait aussi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'était montré si insensible à la voix du sang et de la reconnaissance. Comme il ne pouvait emporter avec lui ses trésors, il avait cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions. Mais ces secours étaient venus trop tard. Madame de Fonbonne n'était plus en état d'en profiter. Elle n'avait pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvait ainsi dévolu au domaine du Prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline. Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines commeelle, à qui elle se plaisaif surtout dinspirer les sentimens qui la lui avaient méritée.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentait pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnait quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyait

l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi! lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard; aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avait été fort mauvais pendant toute la semaine, mais vers midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avait été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeuner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérais bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin, voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan qui ne pouvait comprendre pourquoi son domestique refusait de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittait tous les jours sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'était passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avait qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête, et des égards généreux. Si cet état vous paraît vil, vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venait d'éprouver. Il aurait bien voulu monter à cheval; le temps était devenu si serein! Mais décrotter lui-même ses bottes? il ne pouvait s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettait pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouverait sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osait enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avait exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.



LE PETIT PRISONNIER.

Première lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

Ma chère Honorine,

Tu ne devinerais jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur et la sage conduite lui faisaient des amis de tous ceux qui le connaissaient. Tu sais cette bourse de deux louis d'or, dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence, le jour de sa fête? Eh bien! ces deux louis s'en sont allés; et le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme l'on pense que c'est par obstination qu'il en fait un mystère, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre, où il ne voit personne, et dont il ne sortira qu'en disant son secret. Que je le plains de cette punition! L'opiniâtreté n'a jamais été son défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile, et un cœur plein de franchise. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée. Je suis pourtant bien sûre qu'il n'a rien de condamnable à se reprocher. Viens me voir cette après-midi, si tu es libre, pour me consoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend aussi triste que s'il

m'était personnellement arrivé. Adieu. J'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie, DOROTHÉE.

Réponse d'Honorine de Castel à Dorothée de Joigny.

MA CHÈRE DOROTHÉE,

Je plains ton *brave* Daniel; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guère embarrasser sa reconnaissance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment, je l'aurais rabroué d'une belle manière: mais je vois fort bien à sa mine que je lui parais étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que sais-je? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croirait que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avaient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connaître. Je parierais qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable. De plus, c'est un dissipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de son père, il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. Si encore il avait dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode, ou en d'autres choses essentielles, on pourrait l'excuser; que dis-je? faire même son éloge. Cependant, je ne laisse pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir. Le temps est beau pour la promenade; et j'essaie une robe d'un goût ravissant Adieu, crois-moi toujours ta plus sincère amie,

HONORINE.

Seconde lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel

MADEMOISELLE,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurais souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère avec un peu plus de respect, et à le traiter lui-même avec plus d'égards, surtout lorsqu'il est malheureux Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi de lui appartenir de si près. J'en fais mon plaisir et ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire, et que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, et vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade,

DOROTHÉE.

Lettre de Daniel de Joigny à Dorothée sa sœur.

Je sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort; et je t'écris cette lettre pour te prier en grace de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en de bonnes mains, et beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur refuses la

confiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur, et je ne sais que répondre. J'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude, j'ai tout le temps qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude bien plus que de ma prison. Adieu, ma chère sœur. Conserve ton amitié au pauvre reclus

DANIEL.

Troisième lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

Je t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venais de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, et de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras grace en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, et il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il sait où elle est, et qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte; et j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu; je t'embrasse pour notre raccommodement, et suis toujours

Ta bonne amie DOROTHÉE.

Réponse d'Honorine de Castel à la lettre précédente.

Me voilà, ma chère Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, et aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà dans sa retraite qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche; et la correction sévère qu'il va recevoir me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, et la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur. Comment donc! monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte, et vous le mangez tout seul en confitures! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret. Il lui ferait honneur! Opiniâtre, fourbe et gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiseur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'est assez bien raisonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien. Je brûle d'impatience de savoir comment ton héros se tirera de cette grande aventure. J'y prends assez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle. J'espère que tu ne refuseras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies,

HONORINE.

Quatrième lettre de Dorothée de Joigny à Honorine de Castel.

Mademoiselle,

Je m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans ; ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire, avec tous ses détails.

Mon frère était hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuraient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendait si tristes. Le vieillard honteux n'osait répondre. L'aîné des trois enfans lui dit, à travers ses sanglots, qu'ils n'avaient rien mangé de la journée. Ah ! mon petit monsieur, ajouta-t-il, nous sommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits et une belle maison; nous ne les avons plus. Notre papa et notre maman sont morts de chagrin. Il ne nous reste plus que notre grand-papa, qui n'a plus de forces pour nous gagner de quoi vivre. Le vieillard, à ces mots, cacha sa tête dans ses mains, et poussa des gémissemens pitoyables, sans pouvoir proférer une parole. Daniel, trop vivement ému par ce spectacle, n'eut pas le temps de penser à venir consulter mon papa. Il courut chercher la bourse où étaient ses deux louis, et présenta le tout ensemble au vieillard. Celui-ci versait des larmes d'attendrissement et de joie, mais ne voulait pas prendre l'argent. Daniel se mit en colère, et ne s'apaisa que lorsque le vieillard parut céder à ses instances. Il reçut en effet la bourse ; mais comme il jugeait ce présent trop considérable de la part d'un enfant tel que mon frère, il résolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet, la déposer aussitôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une pièce de vingt-quatre sous, pour en acheter du pain a sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis ; mais il y a un quart d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurais voulu, mademoiselle, que vous eussiez été témoin de cette scène, vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice et la délicatesse de l'honnête vieillard, ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse : et mon frère en a été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder par modestie sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, et m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de cérémonie,

Mademoiselle,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LE VIEUX LAURENT.

Lettre de George de Vallière à Camille sa sœur.

Ma chère Camille,

J'ai de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il était, comme tu le sais, indisposé depuis cet automne; et il y a quinze jours qu'il ne sortait plus de sa chambre. Avant-hier au soir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il était mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avait fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employais mes heures de récréation à lui rendre tous les soins dont j'étais capable. Ah! je lui devais bien plus que je n'ai pu faire. C'était l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondait: au contraire, on le voyait toujours gai, doux et complaisant. Comme il était joyeux quand il nous avait procuré quelque nouveau plaisir! Je crois que sa plus grande peine en mourant était de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il était plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avait une espèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa dernière maladie, il ne venait personne nous rendre visite, sans demander aussitôt: Et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyais que cette question flattait mon papa, qui le regardait comme son ami le plus fidèle. Aussi ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours, et il lui a procuré tous les secours dont il avait besoin. Un homme bien riche n'aurait pu en avoir davantage. Hier au soir on fit ses funérailles, je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression. Mais il vit que j'aurais été bien plus triste s'il m'avait refusé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvrait le cercueil. Il me semblait que par là nous étions encore attachés l'un à l'autre, et que je le retenais sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'était raidie; elle ne pouvait plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, et surtout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvais en détacher mes regards Jusque-là je n'avais pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyais son cercueil, il me restait quelque chose de lui; mais lorsque ce dernier reste m'eût échappé, c'est alors que je sentis qu'il était réellement et à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit j'ai cru le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il semblait me sourire, et je trouvais du plaisir à le caresser. J'ai passé toute la matinée dans ma chambre tout seul, et occupé à t'écrire. Je croyais ne pouvoir te dire que deux mots, et ma lettre s'est allongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avait donné pour moi une petite histoire en anglais, d'une servante qui avait nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment la mienne. A chaque trait d'amitié

d'Elspy, je disais : Voilà ce que Laurent aurait fait pour nous, si nous avions été à la place de madame Macdowel. Ah ! mon pauvre Laurent ! mon ami Laurent ! Adieu, ma chère sœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle et à ma tante, et donne-leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère et d'ami.

GEORGE DE VALLIÈRE.

ELSPY CAMPBELL.

(Cette pièce était incluse dans la lettre précédente.)

Madame Macdowell, veuve écossaise, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout à coup dépouillée, et réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avait point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains; et le reste de sa famille se trouvait enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendiait le long du jour un abri pour la nuit, et un morceau de pain.

Elspy Campbell qui l'avait servie pendant plusieurs années, et qui en avait toujours été traitée avec beaucoup d'égards et de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivait éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussitôt, et la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, et lui dit : Ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, et je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins et des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière. Elle est saine et bien close. Avec cela j'ai un demi-arpent de jardin qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter, si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi, si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étais chez vous une fière travailleuse; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il en perce sur la terre, et s'il n'y en perce pas, je creuserai au-dessous pour vous en chercher.

O Elspy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié. Je veux vivre et mourir avec vous. Je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera partout où vous êtes. Elles se mirent aussitôt en marche vers l'ermitage d'Elspy. La chaumière était petite, mais bien située. L'ordre et la propreté faisaient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille servait de passage à la lumière, lorsque le vent ne soufflait pas de ce côté. Lorsqu'il y soufflait, cette ouverture était bouchée par un petit paquet de roseaux, et Elspy se contentait de la sombre clarté qui pénétrait par la cheminée. Le lit qu'on ne voyait point en entrant, était défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il était composé d'une paillasse, d'un matelas assez mince avec des draps fort blancs, et une couverture de laine grossière. Il n'y avait point de rideaux ; mais aussitôt qu'Elspy se vit honorée de la société d'un hôte si respectable, elle en tissa de natte, meilleur abris contre le froid que le damas le plus soyeux. C'est dans ce lit que mada-

me Macdowel goûtait le repos, les pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui se courbait comme un cercle autour de ses jambes pour les réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côté de sa maîtresse. Plus elle la voyait déchue de son ancien état, plus elle lui montrait de respect et d'obéissance, pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille Bible, les aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion et de morale, fournissaient une ample matière à leurs entretiens. Quant à leurs repas, elles avaient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre; et les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait, se trouvaient constamment placés devant madame Macdowell.

On sera sans doute curieux de savoir comment s'y prenait Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'était au moyen de son filage en hiver, et de ses travaux dans les champs au temps de la moisson. Lorsque les denrées étaient montées à un prix trop haut pour que ses moyens pussent y atteindre, elle allait devant la demeure des plus riches fermiers seulement, et là, s'arrêtant sur la porte les bras élevés, elle disait : Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout, mais pour ma maîtresse, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald. De cette sorte de quête, elle recueillait des vivres, du linge, et quelques petites pièces de monnaie, qu'elle mettait soigneusement en réserve pour acheter à sa maîtresse des souliers et des bas, qui lui servaient, lorsqu'ils étaient à demi usés.

C'est ainsi qu'elles vivaient heureuses toutes les deux, l'une de ses soins, l'autre de sa reconnaissance. Elspy avait des principes très-sévères sur les devoirs qu'elle s'était imposés. Elle ne souffrit pas que madame Macdowell qui avait été sa maîtresse s'assujettît à aucun travail. Un jour que cette femme admirable portait une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse était sortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, et s'en retournait furtivement après en avoir puisé. Elspy l'aperçut, laissa tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, et en alla puiser de nouvelle. Comme elle rentrait à la maison, elle dit d'une voix respectueuse : Pardonnez, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald; mais vous ne puiserez jamais une goutte d'eau tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passer les secours que ma fortune me permettait de lui donner. Aussi long-temps qu'Elspy vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus instruit de son histoire, toutes les fois que dans un repas on me portait une santé, je donnais toujours le nom d'Elspy Campbell à joindre au mien. Un nom si vulgaire excitait ordinairement la curiosité sur l'objet de mon affection. On m'interrogeait, et je répondais : Elspy est une vieille femme mendiante...... Une vieille femme mendiante! s'écriait-on. Oui; mais écoutez jusqu'au bout; et alors suivait en substance le récit que je viens de faire Je ne l'avais pas achevé, que les demi-couronnes et les demi-guinées pleuvaient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes qu'elle recevait assez fréquemment, lui donnèrent occasion de dire un jour à mon messager. Quel est donc celui qui vous envoie? Un ami de Dieu sans doute! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Madame Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se

souvenait que des anciennes bontés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avait fait à son tour pour y répondre.

Réponse de Camille de Vallière, à la lettre de Georges.

O mon frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il semblait le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, mademoiselle Camille : au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai toujours bien pensé. Je me faisais une joie de l'en convaincre à mon retour. Je lui tricotais une bonne paire de bas de laine pour cet hiver. J'y travaillais encore au moment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée! Oh! oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, et je le tiendrai dans mon armoire, pour me rappeler chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parlait souvent de moi. Je suis bien sûre qu'il ne m'avait pas oubliée; mais c'est que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. Je crois que le plaisir de recevoir nos soins aurait prolongé ses jours. Je te sais bon gré de l'avoir accompagné dans ses funérailles. Je n'en aurais pas eu la force; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage et de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étais, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent aurait fait tout comme elle, s'il avait été à sa place, et nous à la place de madame Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent et des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres sentimens que ceux de la crainte? Puisqu'ils sont placés par le hasard dans un rang inférieur, n'est-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds, de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, et nous concilier leur attachement? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage, pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami ce que la généreuse Elspy a fait pour sa maîtresse? Mon oncle m'a dit que l'Académie française venait de couronner cette année un trait exactement semblable. Je suis bien aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour; et les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zèle et de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avait emmenée hier avec lui dans les champs, pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout à coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes. C'étaient des recrues levées dans le pays qui allaient partir. Il y avait, au milieu des soldats, plusieurs

paysannes assemblées, qui avaient sans doute leurs maris ou leurs enfans dans la troupe, car ils ne faisaient que s'embrasser et verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent sur une femme en habits de deuil, qui, sans être de la première jeunesse, avait une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras était un jeune homme qu'on voyait se mordre les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentait un flacon de vin, et quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, et lui demanda si c'était son fils. — Oui, monsieur, c'est mon seul garçon, et un si bon fils, que le monde entier ne pourrait en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, et m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette, il s'était endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort; et j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre près de leur être abandonné. On levait des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'était laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village voulait prendre sa place, il lui donnerait cent francs. Mon fils lui a proposé de porter la somme jusqu'à cinquante écus, et qu'il serait son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurais prié mon fils de nous laisser, mes filles et moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde, car il a travaillé nuit et jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent; toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils a cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrais vivre avec mes filles au-dessus des besoins. Tranquillisez-vous, me disait-il, je serai quelque temps en quartier dans le voisinage. Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de six ans, et ensuite j'aurai mon congé... Hélas! s'écria-t-elle, tout allait si bien. Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, et satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, et je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui présentait dans le morceau de linge. C'est, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une dame, pour avoir sevré son enfant. C'est tout l'argent que je possède, et je le tenais en réserve pour les dernières extrémités. Ah! si mon Julien voulait au moins le prendre! Mais j'aurais dû le connaître. Il n'a jamais voulu rien recevoir de moi, depuis qu'il peut travailler; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, et lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté; et j'en fus aussi bien touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étaient baignés de larmes pendant ses plaintes. Mais je crois que je plaignais encore plus son fils; car on voyait la violence que se faisait le pauvre garçon pour cacher sa douleur à sa mère, et ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère voulait l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, et nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi par de douces paroles, et mon oncle par

des secours utiles. Écoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser, en me donnant une belle robe : je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa. Je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, et nous en achèterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée ; et il saura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison ; nous arrangerons ensemble notre projet, et nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu. Je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, et qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIÈRE.



L'INCENDIE.

PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.
Madame DE CRESSAC.
ADRIEN, } leurs enfans.
JULIE, }
THOMAS, riche fermier.
JEANNE, sa femme.
SUZETTE, } leurs enfans.
LUBIN, }
GODEFROI, palefrenier de M. de Cressac.

La scène est à l'entrée d'un village. Le théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles, dans le lointain, des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du théâtre, est une ferme, et tout auprès une fontaine; de l'autre côté, est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtemens et sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre, que la colline masquait à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur.

ADRIEN. — Bon Dieu! bon Dieu! tout

brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée et de flammes! O mon papa! maman! ma petite sœur Julie, qu'êtes-vous devenus? Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin? Seigneur, mon Dieu, prends pitié de moi! Tu m'as déjà tout enlevé; laisse-moi mes parens. Ils sont pour moi plus que tout au monde. Que deviendrais-je sans eux? (*Accablé de fatigue et de douleur, il pose sa main contre un arbre, et appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, et il en sort un petit paysan, tenant à la main son déjeuner.*)

SCÈNE II.

ADRIEN, LUBIN, petit paysan.

LUBIN, *sans voir Adrien.* — Il ne finit donc pas, ce feu d'enfer! A quoi pensait mon père, d'aller s'enfourner là-dedans avec ses chevaux? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre. (*Il marche vers l'arbre, et voit Adrien.*) Eh! mon petit joli monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village?

ADRIEN. — Ah! mon ami, je ne sais ni où je suis, ni où je vais.

LUBIN. — Comment? est-ce que vous seriez de la ville qui brûle?

ADRIEN. — Hélas! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

LUBIN. — Le feu a-t-il déjà pris à votre maison?

ADRIEN. — C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étais au lit, et je dormais tranquillement. Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, et on m'a emporté à travers les charbons de feu qui pleuvaient sur nous.

LUBIN, *avec un cri de frayeur.* — O mon Dieu! (*On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme.*)

Lubin! Lubin! (*Lubin, tout troublé, n'entend pas.*)

SCÈNE III.

JEANNE, SUZETTE, ADRIEN, LUBIN.

JEANNE, *en entrant, à Suzette.* — Je crains que le drôle ne m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son père?

SUZETTE. — Non, ma mère, le voici. Ha! ha! il parle à un petit monsieur.

JEANNE, *à Lubin.* — Pourquoi ne pas me répondre?

LUBIN. — Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendais que ce malheureux enfant. Ah! ma mère, il vous aurait donné le frisson comme à moi.

JEANNE. — Que lui est-il donc arrivé?

LUBIN. — D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison était tout en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

JEANNE. — Dieu de bonté! comme le voilà pâle! Vous êtes si petit! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver?

ADRIEN. — Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, et mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurais de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, et m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin; que c'était le premier village que je trouverais; et m'y voici.

JEANNE. — Et savez-vous le nom de votre père nourricier?

ADRIEN. — Ma petite sœur de lait s'appelait Suzette.

SUZETTE, *avec un cri de joie.* — Ah! ma mère, si c'était Adrien?

ADRIEN. — Eh! oui, c'est moi.

JEANNE. — Vous, le fils de M. de Cressac?

ADRIEN. — O ma bonne nourrice! je te reconnais bien à présent. Et voilà ma chère Suzette, et voilà Lubin. (*Suzette se*

jette à son cou, Lubin lui prend la main.)

JEANNE, *l'élevant dans ses bras, et l'embrassant.* — O mon Dieu! que je suis heureuse! Je ne pensais qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi! L'aurais-tu reconnu, Suzette?

SUZETTE. — Non pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battait près de lui. Nous avons été si long-temps sans le voir!

ADRIEN. — C'est que j'étais au collége! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie!

JEANNE. — Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connais. Il les sauverait tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger?

LUBIN. — Tenez, monsieur Adrien, voici une tartine que j'avais faite pour moi.

ADRIEN. — Tu me disais *tu* autrefois, Lubin.

LUBIN, *lui passant un bras autour du cou.* — Eh bien! Adrien, prends donc mon déjeuner.

SUZETTE. — Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

ADRIEN. — Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon père, ma mère et ma sœur. je veux m'en retourner, je veux les voir.

JEANNE. — Y penses-tu? Aller courir dans les flammes?

ADRIEN. — C'est là que je les ai laissés! Oh! c'est bien malgré moi. Je ne voulais pas me séparer d'eux! Mon papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colère. Mais je ne peux plus y tenir; il faut que je retourne le chercher.

JEANNE. — Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

ADRIEN. — Vous avez une maison! Ah! je n'en ai plus.

JEANNE. — La nôtre n'est-elle pas à toi? Je t'ai nourri de mon lait: je te nourrirai bien de mon pain. (*Elle le prend entre ses bras, et l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme.*) (*A Lubin.*) Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton père, et nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

SCÈNE IV.

LUBIN, seul.

Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire! Je ne sais; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpait dans les nuages, avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que je les plains! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeuner. (*Il mord dans son pain.*)

SCÈNE V

LUBIN, SUZETTE, qui sort de la ferme, tenant à la main un verre.

LUBIN. — Ah! ma sœur, tu es une bien bonne enfant, de me porter ainsi à boire!

SUZETTE. — Oh! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment, la faim et la soif; et moi, je pourrais prendre quelque chose pour me régaler! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

LUBIN. — Il faut être bien tendre, au moins, pour ne vouloir pas prendre un

peu de lait, parce qu'on ne sait pas où est son père?

SUZETTE. — N'est-ce pas? Oh! je te connais. Ta sœur pourrait brûler toute vive, que tu n'en perdrais pas un coup de dent. Pour moi, je serais bien comme Adrien. Je n'aurais guère envie de manger, si notre cabane brûlait, et si je ne savais où trouver mon père et ma mère, ou toi-même, Lubin.

LUBIN. — Et moi aussi, si je n'avais pas faim.

SUZETTE. — Est-ce qu'on a faim alors? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

LUBIN. — Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe?

SUZETTE. — Tu voudrais bien qu'elle te restât, après avoir mangé la tienne, et encore un gros chiffon de pain au beurre?

LUBIN. — Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant. (*Suzette lui donne le verre; Lubin puise de l'eau à la fontaine, et boit.*)

SUZETTE. — Dépêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

LUBIN. — Attends. Je vais le remplir.

SUZETTE. — Que fais-tu? Sans le rincer?

LUBIN. — Crois-tu que j'aie du poison dans la bouche?

SUZETTE. — Vraiment, ce serait bien propre, avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord! Je veux le rincer moi-même. Les enfans comme lui sont accoutumés à la propreté; et je veux qu'il se trouve chez nous comme dans sa maison. (*Elle rince le verre, le remplit, et rentre dans la ferme.*)

SCÈNE VI.

LUBIN, seul.

LUBIN. — Voilà mon déjeuner fini. Si je courais à présent voir le feu! Quelques tapes de plus ou de moins ne sont pas grand'chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons. (*Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son père.*)

SCÈNE VII.

THOMAS, LUBIN.

Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas harassé, et paraît ne respirer qu'avec peine.

LUBIN. — Ah! vous voilà, mon père. Je courais devant vous.

THOMAS, *avec empressement.* — Adrien est-il ici?

LUBIN. — Oui, oui; il vient d'arriver.

THOMAS, *posant la cassette à terre et levant ses bras vers le ciel.* — Je te remercie, ô mon Dieu! Toute cette honnête famille est donc sauvée! (*Il s'assied sur la cassette.*) Que je respire.

LUBIN. — Ne voulez-vous pas entrer?

THOMAS. — Non, non; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici. (*Lubin court vers la ferme, et s'y élance.*)

SCÈNE VIII.

THOMAS, essuyant la sueur de son front, et les larmes de ses yeux.

THOMAS. — Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour!

SCÈNE IX.

THOMAS, JEANNE, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette et Lubin la suivent.

JEANNE, *se jetant au cou de Thomas.* — Ah! mon cher ami, quelle joie de te revoir!

THOMAS, *l'embrassant tendrement.* — Ma chère femme! (*Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, et qui lui tend les bras; il le serre dans les siens, l'embrasse, et le rend à sa mère.*) Mais Adrien, où est-il? Que je le voie!

ADRIEN, *courant à lui.* — Me voici, mon père nourricier, me voici. (*Il regarde de tous côtés.*) Vous êtes seul? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils?

THOMAS, *avec transport.*—En sûreté, mon fils. Embrasse-moi.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.*—Oh! quelle joie!

JEANNE. — Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

THOMAS. — Ils n'avaient pas leur bienfaiteur à sauver!

JEANNE. — Mais au moins tout est-il éteint à présent?

THOMAS. — Éteint, ma femme? Oh! ce n'est plus une maison, une rue; c'est la ville tout entière embrasée! Si tu voyais cette désolation! les femmes courant échevelées, et vous demandant à grands cris leurs maris et leurs enfans! le son des cloches, le bruit des chariots et des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent! les chevaux furieux et les flots de peuple effrayé qui vous renversent! les flammes qui vous poursuivent et se croisent devant vous! les poutres brûlantes qui tombent sur la foule et l'écrasent... Je ne sais comment j'en suis revenu.

JEANNE. — Tu me glaces le sang dans les veines.

SUZETTE. — Ah! ma mère, voyez ses sourcils, ses cheveux tout brûlés!

THOMAS. — Et mon bras encore! Mais qu'est-ce que tout cela? Trop heureux d'en sortir la vie sauve! Je ne l'aurais pas marchandée.

JEANNE. — Que me dis-tu, mon ami?

THOMAS. — Quoi! ma femme, pour notre bienfaiteur? N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage? n'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme et tout ce que nous possédons? N'as-tu pas nourri son enfant? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah! j'aurais eu mille vies que je les aurais toutes risquées.

JEANNE, *avec attendrissement.* — Tu l'as donc pu secourir?

THOMAS. — Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme et sa fille étaient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étais encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyait écrasés, et fuyait. J'ai entendu leurs cris; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, et je les en ai retirés. J'avais déjà sauvé la cassette que voici; et mon chariot est chargé de leurs effets les plus précieux.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.* — O mon père nourricier! sois sûr d'en être bien récompensé.

THOMAS. — Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptait peut-être pas sur moi, et je l'ai secouru; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille et ses gens....

ADRIEN. — Oh! je vais donc les revoir!

THOMAS. — Cours, ma femme; va tirer de notre excellent vin vieux; fais traire nos vaches; prépare nos meilleures provisions; qu'on mette des draps blancs au grand lit; nous irons coucher dans l'étable.

JEANNE. — Oui, j'y vole, mon ami.

SCÈNE X.

THOMAS, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS. — Et moi je vais ranger le

foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asile. Hélas! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore, les uns, muets et insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue ou d'épuisement; les autres courant çà et là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, et voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

SUZETTE. — Ah! mon pauvre Adrien, si tu t'étais trouvé là, on t'aurait foulé sous les pieds.

THOMAS. — Aussitôt que mes chevaux seront revenus, j'irai, je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfans, de femmes et de vieillards, pour les conduire ici. J'étais le plus pauvre du village; j'en suis devenu le plus riche: c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux. (*Il se baisse pour prendre la cassette.*)

LUBIN. — Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las!

THOMAS. — Non, non; prends garde, elle est trop lourde pour toi. Elle te casserait les jambes, si elle échappait de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, et fourbir nos marmites des vendanges: puis, tu courras chez le meûnier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins les plus pressans. Je ne suis pas, graces à Dieu, dans l'aisance pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerais jusqu'à mon dernier morceau de pain. (*Il sort avec Lubin.*)

SCÈNE XI.

SUZETTE, ADRIEN.

SUZETTE. — Oh! je partagerai aussi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'aurait dit que je te verrais un jour si à plaindre!

ADRIEN. — Ah! ma chère Suzette! c'est bien cruel aussi de tout perdre dans une nuit!

SUZETTE. — Console-toi, mon ami. Ne te souviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous ne le sommes, tiens, pas plus hauts que ce buisson là-bas? Eh bien! nous le serons encore. Crains-tu que rien te manque, autant que j'en aurai?

ADRIEN, *lui prenant la main.* — Non, je ne le crains pas. Mais c'était moi qui devais un jour te mettre à ton aise, te marier lorsque tu serais grande, et prendre soin de tes enfans comme des miens.

SUZETTE. — Eh bien! ce sera mon affaire, au lieu d'être la tienne: quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin; tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai; je te donnerai aussi mon lit, et je dormirai à terre auprès de toi.

ADRIEN, *se jetant à son cou.* — Mon Dieu! mon Dieu, ma chère Suzette! combien je dois t'aimer!

SUZETTE. — Tu verras aussi comme j'aurai soin de ta petite Julie! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du même lait, n'est-ce pas comme si l'on était frère et sœur?

ADRIEN. — Oui, tu seras toujours la mienne; et je ne sais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa et à maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mais, mon Dieu! quand reviendront-ils?

SUZETTE. — Pourquoi t'inquiéter? Tu sais bien que mon père les a mis hors de danger?

ADRIEN. — C'est que mon papa est comme le tien. Il aura aussi voulu sauver

à son tour ses amis. Il se sera peut-être rejeté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh! si c'était lui!

SCÈNE XII.

GODEFROI, ADRIEN, SUZETTE.

ADRIEN, *courant à Godefroi d'un air joyeux.* — Ah! Godefroi!

GODEFROI. — Vous voilà, monsieur Adrien?

ADRIEN. — C'est bien de moi qu'il s'agit. Où est mon papa? où est maman? où est ma sœur Julie? sont-ils ici?

GODEFROI, *d'un air hébété.* — Ici? Où donc?

ADRIEN. — Derrière toi?

GODEFROI. — Derrière moi? (*Il se retourne.*) Je ne les vois pas.

ADRIEN. — Tu ne les as donc pas accompagnés?

GODEFROI. — Ils ne sont donc pas ici?

ADRIEN, *d'un ton d'impatience.* — C'est ici que tu viens les chercher?

GODEFROI, *d'un air troublé.* — Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. (*Adrien pâlit.*) Ne vous effrayez donc pas. (*Avec consternation.*) Ils ne sont pas ici?

SUZETTE. — Il n'est venu personne que mon frère Adrien.

ADRIEN. — Pourquoi y suis-je venu?

GODEFROI. — Écoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eût arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens; je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde; personne ne les avait vus, personne n'en avait entendu parler.

ADRIEN, *d'un ton plaintif.* — O Dieu! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous?

GODEFROI. — Ce n'est pas tout. Écoutez. Ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

ADRIEN. — Hélas! mon Dieu! qu'est-ce donc?

GODEFROI. — Comment voulez-vous que je vous le dise, si vous allez prendre l'épouvante?

ADRIEN. — Eh! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

GODEFROI. — Eh bien donc! le bruit court qu'un homme, une femme et une petite fille ont été écrasés dans notre rue, par une charpente qui est tombée tout en feu. (*Adrien tombe évanoui.*)

SUZETTE. — Bon Dieu! bon Dieu! à notre secours! Adrien qui se meurt! (*Elle se précipite sur lui.*)

GODEFROI. — Mais qu'a-t-il donc? Il n'en est rien peut-être. Ce n'est qu'un ouï-dire : et on ne sait pas qui c'est.

SUZETTE. — La frayeur l'a saisi tout à coup. Il oublie que mon père les a sauvés.

GODEFROI, *tâtant le front d'Adrien.* — O mon doux sauveur! il est froid comme un glaçon!

SUZETTE, *se relevant à demi.* — Que veniez-vous faire ici? C'est vous, c'est vous qui l'avez tué.

GODEFROI. — Je lui avais pourtant bien dit de se tranquilliser. (*Il le soulève.*) Monsieur Adrien! (*Il le laisse retomber.*

SUZETTE. — Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas mort encore. O mon cher Adrien! mon frère! Où trouver à présent mon père et ma mère pour lui envoyer du secours? (*Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme.*)

SCÈNE XIII.

ADRIEN, toujours évanoui; **GODEFROI**, appliquant son oreille au nez d'Adrien.

GODEFROI. — Non, non; il n'est pas

encore mort; il renifle. Oh! s'il était mort, j'irais me jeter dans le premier puits. (*Il lui crie dans l'oreille.*) Adrien! Monsieur Adrien!.. Si je savais comment le faire revenir! (*Il lui souffle sur le visage.*) Bah! j'y perdrais mes poumons... C'était bien bête aussi de ma part; mais c'est encore plus bête de la sienne. Je lui disais de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands seigneurs sont comme des boules de savon qui crèvent de rien... Adrien! Monsieur Adrien! Il ne m'entend pas. Ma femme est morte, et j'en ai eu bien du regret; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. (*Il le secoue encore.*) Il ne revient pas cependant! (*Il tourne la vue de tous côtés.*) Ah, bon! voici une fontaine! je vais y puiser de l'eau dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir. (*Il court à la fontaine. En même temps, arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, et tenant Julie par la main. Godefroi l'aperçoit, et, de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus et stupéfait; puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant;*) Ah! Dieu me pardonne! s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCÈNE XIV.

M. DE CRESSAC, madame **DE CRESSAC**, **JULIE**, **ADRIEN**, toujours évanoui.

M. DE CRESSAC. — Mais c'est Godefroi, je pense? (*Il l'appelle.*) Godefroi! où vas-tu donc? où est Adrien?

Mme DE CRESSAC. — Il fuit! Qu'a-t-il fait de mon fils?

JULIE, *voyant un corps étendu à terre.* — Que vois-je? Qui est couché là? (*Elle se baisse pour le considérer; elle reconnaît Adrien, et se jette sur lui.*) Dieu! mon frère! Il est mort!

Mme DE CRESSAC. — Que dis-tu? (*Elle s'arrache du bras de M. de Cressac, et se précipite à corps perdu de l'autre côté.*) Mon fils! Adrien!

M. DE CRESSAC. — Il manquait encore quelque chose à notre malheur! (*Il tombe à genoux auprès d'Adrien et le soulève. Adrien fait un léger mouvement.*) Dieu soit loué! Il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi. Garde tes forces pour le secourir. Assieds-toi.

Mme DE CRESSAC, *avec un cri douloureux.* — Mon fils, mon fils! (*Elle tombe presque évanouie.*)

JULIE. — Ah! mon pauvre frère! que les flammes eussent plutôt tout dévoré! Réveille-toi, réveille-toi. (*Pendant ces paroles de Julie, M. de Cressac relève madame de Cressac sur son séant, et remet Adrien dans ses bras, en sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui le couvre de baisers.*)

M. DE CRESSAC. — Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi?

Mme DE CRESSAC. — Je ne sais; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse toutes! Je donnerais tout ce qui nous reste pour quelques gouttes d'eau. (*M. de Cressac regarde autour de lui, aperçoit la fontaine, et y vole.*)

JULIE, *fouillant dans le tablier de sa mère.* — Maman, voici votre éther. (*Elle ouvre le flacon; madame de Cressac le saisit avec transport, et le fait respirer à son fils.*)

JULIE. — Mon frère, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien! mon cher Adrien! (*Adrien paraît un peu se ranimer.*) Ciel! il respire, il m'entend! (*Elle court à son père.*) Venez, venez, mon papa. (*M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front et les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts.*)

ADRIEN, *les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, et pousse des soupirs à demi-étouffés.* — Hélas ! hélas ! mon papa.

Mme DE CRESSAC. — Mon cher Adrien.

ADRIEN, *comme dans un songe.* — Il est donc mort !

M. DE CRESSAC. — Il me croit mort ! C'est cet imbécile de Godefroi qui l'aura effrayé.

JULIE, *avec transport.* — Ciel ! il entr'ouvre les yeux.

Mme DE CRESSAC. — Mon fils ! ne nous reconnais-tu pas ?

M. DE CRESSAC. — Adrien ! Adrien !

JULIE. — Mon frère ! c'est moi.

ADRIEN, *comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui.* — Suis-je vivant? Où suis-je ? (*Il se relève tout à coup, et se jette au cou de sa mère.*) — Maman !

M. DE CRESSAC. — Mon fils ! tu vis encore !

ADRIEN *se retourne, et se jette dans les bras de son père.* — Et vous aussi, mon papa ?

JULIE *l'embrasse, suspendu comme il l'est au cou de son père.*—Mon Adrien ! mon frère, je crois revivre comme toi !

ADRIEN. — O quelle joie, ma sœur, de te revoir ! (*Il se tourne vers sa mère.*) Ah ! maman ! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. DE CRESSAC.—Je déplorais mon malheur ! Je vois maintenant que je pouvais perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

Mme DE CRESSAC. — N'y pensons plus, mon ami.

M. DE CRESSAC. — Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés; je ne regrette rien.

JULIE. — Mais que t'est-il donc arrivé, mon frère ?

ADRIEN. — C'est cet étourdi de Godefroi....

M. DE CRESSAC. — Ne l'ai-je pas dit ?

ADRIEN. — Il me disait que vous étiez ensevelis sous les flammes.

JULIE, *montrant la colline.* — Ah ! le voilà là haut ! (*Tous le regardent; Godefroi retire sa tête qu'il avançait entre les arbres.*)

SCÈNE XV.

M. DE CRESSAC, mad. DE CRESSAC, ADRIEN, JULIE, GODEFROI.

M. DE CRESSAC.—Godefroi ! Godefroi ! Cet imbécile ! il craint sans doute..... Appelle-le toi-même, Adrien.

ADRIEN. — Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

GODEFROI, *du haut de la colline.* — Est-ce bien vrai, au moins ?

ADRIEN. — As-tu jamais entendu parler les morts ?

GODEFROI, *accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout à coup.* — Vous n'allez pas me renvoyer, monsieur? sans quoi ce ne serait pas la peine de m'avancer.

M. DE CRESSAC. — Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

Mme DE CRESSAC. — Tu as failli me tuer mon fils.

ADRIEN. — Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

GODEFROI. — Sûrement. Je lui disais de ne pas s'effrayer. (*Adrien lui tend la main.*) Je suis bien aise que vous ne m'en veuillez pas de mal. Oh ! je ne dirai plus une autre fois que les gens sont morts, à moins de les avoir vus à dix pieds sous terre.

SCÈNE XVI.

M. DE CRESSAC, madame DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN, THOMAS, JEANNE, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS, *courant.* — Ah ! le malheureux ! Où est-il ? où est-il ?

SUZETTE, *montrant Godefroi.* — Tenez, mon père, le voilà. (*Godefroi épou-*

vanté, se retire derrière M. de Cressac.

THOMAS. — Que vois-je ? (*Suzette et Lubin courent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de madame de Cressac, et la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, et les tient embrassés.*)

M. DE CRESSAC, *relevant Thomas.* — Que fais-tu, mon ami ? A mes pieds ? toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille !

THOMAS. — Oui, monsieur, c'est une nouvelle grâce que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnaissant de tous vos bienfaits.

M. DE CRESSAC. — Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie

THOMAS. — Que dites-vous ? C'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, ce'st de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

M. DE CRESSAC.— Eh bien ! mon ami, je les reprends, mais pour te donner des champs dix fois plus vastes et plus fertiles. La cassette que tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, et je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfans seront les miens.

ADRIEN. — Ah ! mon papa ! j'allais vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites ! Je serais peut-être mort aussi sans leurs secours.

Mme DE CRESSAC, *serrant la main de Jeanne.* — Eh bien ! nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

JEANNE. — Venez, en attendant, prendre quelque repos. Excusez-nous, si nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions désiré.

THOMAS, *regardant du côté de la colline.* — Voici le chariot qui arrive, et des malheureux qui le suivent. Permettez-vous que j'aille leur offrir quelque secours ?

M. DE CRESSAC. — Ah ! je vais avec toi les consoler. Je suis trop intéressé dans l'événement cruel qui cause leurs peines. O jour que je croyais si malheureux ! tu me rends bien plus que tu ne me fais perdre. Pour quelques biens que tu m'enlèves, tu me donnes une nouvelle famille, et des amis dignes de mon cœur.





LA PETITE FILLE TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

Madame DE BLAMONT, AMÉLIE.

AMÉLIE. — Maman, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri ?

Mme DE BLAMONT. — Non, je ne le veux pas, Amélie.

AMÉLIE. — Et pourquoi donc, maman ?

Mme DE BLAMONT. — Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable lorsque je te prescris ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner, et je craindrais, si tu le voyais trop souvent, de te voir prendre sa légèreté et son indiscrétion.

AMÉLIE. — Mais, maman....

Mme DE BLAMONT.—Point de réplique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, et s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment ! mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrais-je savoir ce qui vous afflige ?

AMÉLIE. — Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

NANETTE. — Et pourquoi ne le pourrais-je pas ? Mademoiselle Sophie, dont je servais les parens, venait toujours me chercher lorsqu'elle avait quelque peine. Ma chère Nanette, me disait-elle, tu vois ce qui m'arrive; dis-moi ce que je dois faire ; et j'avais toujours un bon conseil à lui donner.

AMÉLIE. — Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

NANETTE. — Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher madame votre mère. Ella sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie demoiselle que vous dans le chagrin.

AMÉLIE — Oh ! oui, maman, maman !

NANETTE. — Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

AMÉLIE. — Et qui serait-ce donc ?

NANETTE. — Je ne l'aurais jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avais une fille aussi bien née que vous, je voudrais la laisser se conduire elle-même ! Mais votre maman aime à commander; et pour un caprice, elle s'opposerait à vos désirs les plus innocens. Comment peut-on avoir une enfant aussi aimable, et se faire un jeu de la contrarier? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

AMÉLIE, *recommençant à pleurer.* — Ah ! je crois que j en mourrai de chagrin.

NANETTE. — En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges et enflés ! C'est être bien cruelle pour vous-même de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées, cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah ! si mademoiselle Sophie avait eu la moitié de vos peines, elle n'aurait pas manqué de m'ouvrir son cœur.

AMÉLIE. — Je n'oserais jamais vous dire les miennes.

NANETTE. — Ce n'est pas que, par rapport à moi, je me soucie beaucoup de les savoir.... Oh ! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison, tandis qu'elle va à la foire ?

AMÉLIE. — Non ; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

NANETTE. — Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit cousin ? Vous jouerez avec lui pour vous distraire.

AMÉLIE, *en soupirant.* — Ah ! je n aurai plus ce plaisir !

NANETTE. — Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une religieuse.

AMÉLIE. — Il m'est défendu de le voir.

NANETTE. — De le voir ? Je ne sais pas à quoi pense votre maman. Celle de mademoiselle Sophie faisait tout de même. Elle ne voulait pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais comme nous savions l'attraper !

AMÉLIE. — Et comment donc?

NANETTE. — Nous attendions le moment où elle allait rendre des visites. Alors mademoiselle Sophie allait trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venait la trouver.

AMÉLIE. — Et sa maman ne s'en apercevait pas ?

NANETTE. — C'était moi qui étais chargée d'y veiller.

AMÉLIE. — Mais si j'allais chez mon

petit cousin, et que maman vînt à demander : Où est Amélie ?

NANETTE. — Je lui dirais que vous êtes toute seule au bout du jardin ; ou bien, s'il était un peu tard, je lui dirais que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon sommeil, et tout de suite je courrais vous chercher.

AMÉLIE. — Ah ! si je croyais que maman n'en sût rien.

NANETTE. — Fiez-vous-en à moi ; elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire ? Allez passer la soirée chez votre petit cousin ; ne vous inquiétez pas du reste.

AMÉLIE. — J'aurais envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman....

NANETTE. — Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque temps après, et demanda où elle était. Nanette répondit qu'elle s'était ennuyée d'être seule, qu'elle avait soupé de bon appétit, et qu'elle était allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois, de cette manière, sa crédule maman. Ah ! c'était bien plutôt elle-même qu'elle trompait, en agissant ainsi ! Auparavant elle était toujours gaie : elle avait du plaisir à rester auprès de sa mère ; et elle courait avec joie à sa rencontre, lorsqu'elle en avait été séparée un moment. Qu'était devenue sa gaieté ? Elle se disait sans cesse : Mon Dieu ! si maman savait où je suis allée ! Elle tremblait, lorsqu'elle entendait sa voix. Si elle lui voyait un peu de tristesse : Je suis perdue ! s'écriait-elle ; maman a découvert que je lui ai désobéi. Ce n'était pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disait souvent combien mademoiselle Sophie avait été généreuse envers elle, combien de fois elle lui avait donné du sucre et du café, avec quelle confiance elle lui abandonnait les clefs de la cave et du buffet ! Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance et de générosité. Elle dérobait à sa maman du sucre et du café pour Nanette, et trouvait le moyen de lui procurer les clefs de la cave et du buffet.

Quelquefois cependant elle entendait les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disait-elle, et mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle allait trouver Nanette, et lui protestait qu'elle ne lui donnerait plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, mademoiselle, lui répondait Nanette ; mais, prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleurait, et puis elle faisait tout ce qu'il plaisait à Nanette de lui commander. Auparavant, c'était Nanette qui obéissait à Amélie ; c'était aujourd'hui Amélie qui obéissait à Nanette : elle en essuyait toute espèce de malhonnêtetés, et elle n'avait personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : Il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a serré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

AMÉLIE. — Mais, ma chère Nanette...

NANETTE. — Il est bien question de ma chère Nanette ! Songez plutôt à ce que je vous demande.

AMÉLIE. — Mais maman nous verra ; et si elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, et il nous punira.

NANETTE. — Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin ? Je ne me suis cependant pas aperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avait reçu de sa mère de bons

principes de religion. Elle était fortement persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous, qu'il récompense nos bonnes actions, et qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous est préjudiciable. C'était par pure légèreté qu'elle était allée chez son cousin, malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyait alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnait, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avait à souffrir de sa part.

Elle se retira dans sa chambre, pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu, s'écriait-elle en sanglotant, combien on est à plaindre, lorsqu'on t'a désobéi! Malheureuse enfant que je suis! me voilà l'esclave de ma servante! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, et je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu! et délivre-moi!

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes, et elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avait à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant: Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devrait me chasser un mois d'auprès d'elle; quand elle devrait..... Mais non, elle se laissera enfin attendrir, elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en sa bonté. Mais comme il va m'en coûter! Comment soutenir ses regards et ses reproches? N'importe, je vais lui tout avouer.

Elle s'élance aussitôt hors de sa chambre; et, apercevant sa mère qui se promenait toute seule dans le jardin, elle vole vers elle, se jette dans ses bras, l'embrasse étroitement, et couvre de larmes ses joues et son sein. La confusion et le trouble l'empêchaient de parler.

Mme DE BLAMONT. — Qu'as-tu donc, ma chère Amélie?

AMÉLIE. — Ah! maman.

Mme DE BLAMONT. — Que veulent dire ces larmes?

AMÉLIE. — Ma chère maman!

Mme DE BLAMONT. — Parle-moi donc, ma fille. D'où te vient cette agitation?

AMÉLIE. — Ah! si je croyais que vous pussiez me pardonner!

Mme DE BLAMONT. — Je te pardonne, puisque ton repentir paraît si vif et si sincère.

AMÉLIE. — Ma chère maman, j'ai été une fille désobéissante. Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

Mme DE BLAMONT. — Est-il possible, mon Amélie? toi qui craignais tant autrefois de me déplaire!

AMÉLIE. — Ah! je ne suis plus votre Amélie! si vous saviez tout!

Mme DE BLAMONT. — Tu m'inquiètes. Achève ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avais pas donné jusqu'à présent de mécontentement.

AMÉLIE. —Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette....

Mme DE BLAMONT. — Quoi! c'est elle!

AMÉLIE. — Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave et du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre et de café.

Mme DE BLAMONT.—Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre père pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

AMÉLIE. — Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

Mme DE BLAMONT. — Ah! malheureuse enfant, tu seras assez punie!

Mme de Blamont s'éloigna à ces mots, et elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont; et ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches, M. de Blamont lui ordonna de sortir sur-le-champ de sa maison. Elle eut beau pleurer et prier qu'on la traitât avec moins de rigueur, elle eut beau promettre qu'il ne lui arriverait plus rien de semblable à l'avenir, M. de Blamont fut inexorable. Vous savez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, et quelle indulgence j'ai eue pour vos défauts. Je croyais vous engager, par mes bontés, à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant; et c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance et au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence, et songez à vous corriger, si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parens dans un état digne de compassion. Ses yeux étaient enflés de larmes; tous les traits de son visage étaient bouleversés. Une pâleur effrayante couvrait ses joues; et tout son corps frissonnait d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendait dans un morne silence la sentence de son père.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parens. Qui vous a portée à en croire une fille scélérate plutôt que votre mère qui vous aime si tendrement, et qui ne désire rien tant au monde que de vous rendre heureuse? Si je vous punissais avec l'indignation que vous m'inspirez, si je vous chassais pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes, qui pourrait m'accuser d'injustice?

AMÉLIE. — Ah! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire, je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras; nommez-moi encore votre Amélie.

M. DE BLAMONT. — Je ne saurais sitôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorsque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes, et c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenait pas bien encore ce que son père avait entendu par ces dernières paroles. Elle ne s'était pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains, et leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avait donnée. Mais, hélas! les punitions suivirent bientôt, comme son père le lui avait annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontait tout ce qui s'était passé entre elle et Amélie, et elle y ajoutait mille horribles mensonges. Elle disait qu'Amélie, par de basses prières, et à force de dons volés à ses parens, avait travaillé si long-temps à la corrompre, qu'elle s'était enfin laissé engager à lui ménager des entrevues secrètes avec son cousin Henri; qu'ils se voyaient tous les soirs à l'insu de leurs parens, et qu'Amélie était souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontait tout cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entrait dans une société de ses petites amies, elle les voyait toutes se chuchoter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, et avec un sourire insultant. Si elle restait un peu tard dans une société, on disait : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avait-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disait : Lorsqu'on sait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avait avec une de ses compagnes : Taisez-vous, mademoiselle, lui disait-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étaient autant de traits aigus qui déchiraient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle était trop accablée de sa douleur, elle se jetait dans les bras de sa maman pour y chercher quelque consolation. Sa mère lui répondait ordinairement : Souffre avec patience, ma chère fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, et d'abréger le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre père et votre mère ; et soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connaissez pas encore le monde. vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme eux-mêmes, et qui ont plus d'expérience et de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous serait dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela ; tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chère Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux ; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, et règle toutes les actions de ta vie sur ce principe infaillible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrace, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, et s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.



LA PETITE BABILLARDE.

Léonor était une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans, elle maniait déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse, et toutes les jarretières de ses parens étaient de sa façon. Elle savait aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentait. Les lettres de son écriture étaient bien formées. Elle n'en mettait point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; et ses lignes n'allaient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étaient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étaient de son application. Elle vivait dans la plus douce union avec ses sœurs, traitait les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venaient, pour la première fois, dans la maison, en paraissaient également enchantés.

Qui croirait qu'avec tant de qualités,

de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ses agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers. Lorsque, par exemple, elle prenait le matin son ouvrage, il fallait qu'elle dît : Oho ! il est bien temps de se mettre en besogne. Que dirait maman si elle me trouvait les bras croisés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah ! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soient les dragées. Ah ! si Dorothée venait aujourd'hui ! je lui ferais voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée; mais elle aime trop à parler ; on n'a pas le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle ! elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler, le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand mal, et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine ! où es-tu donc? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non, le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisait impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenaient ensemble de choses intéressantes, elle venait étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner, elle en était encore à sa soupe, lorsque les autres avaient presque fini leur repas. Elle oubliait le boire et le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenait plusieurs fois le jour de ce défaut; les avis et les reproches étaient également inutiles. Les humiliations ne réussissaient pas mieux. Comme personne ne pouvait s'entendre auprès d'elle, on l'envoyait toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il était possible de la grande. Léonor était affligée, mais elle ne se corrigeait pas. Elle avait toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvait s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle aurait lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnait-elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étaient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'était dans l'automne. Le temps était superbe ; et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avait cette année de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'était figuré qu'elle accompagnerait ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son père, ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que pour elle, il fallait qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah ! ma

chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère; mais il est impossible de tenir à ta société! Tu troublerais tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais, reprit Léonor? Ce défaut, lui répliqua sa mère, serait aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'aurait pas manqué de paroles pour se justifier; mais elle entendit son papa qui appelait sa femme, et Julie, et Cécile. La voiture était déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; et son œil, plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue! s'écriait-elle, c'est de toi que viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avaient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor était si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit: Ah! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir: nous en avons trop souffert l'un et l'autre! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

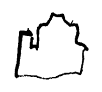
Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangeaison, roulait çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

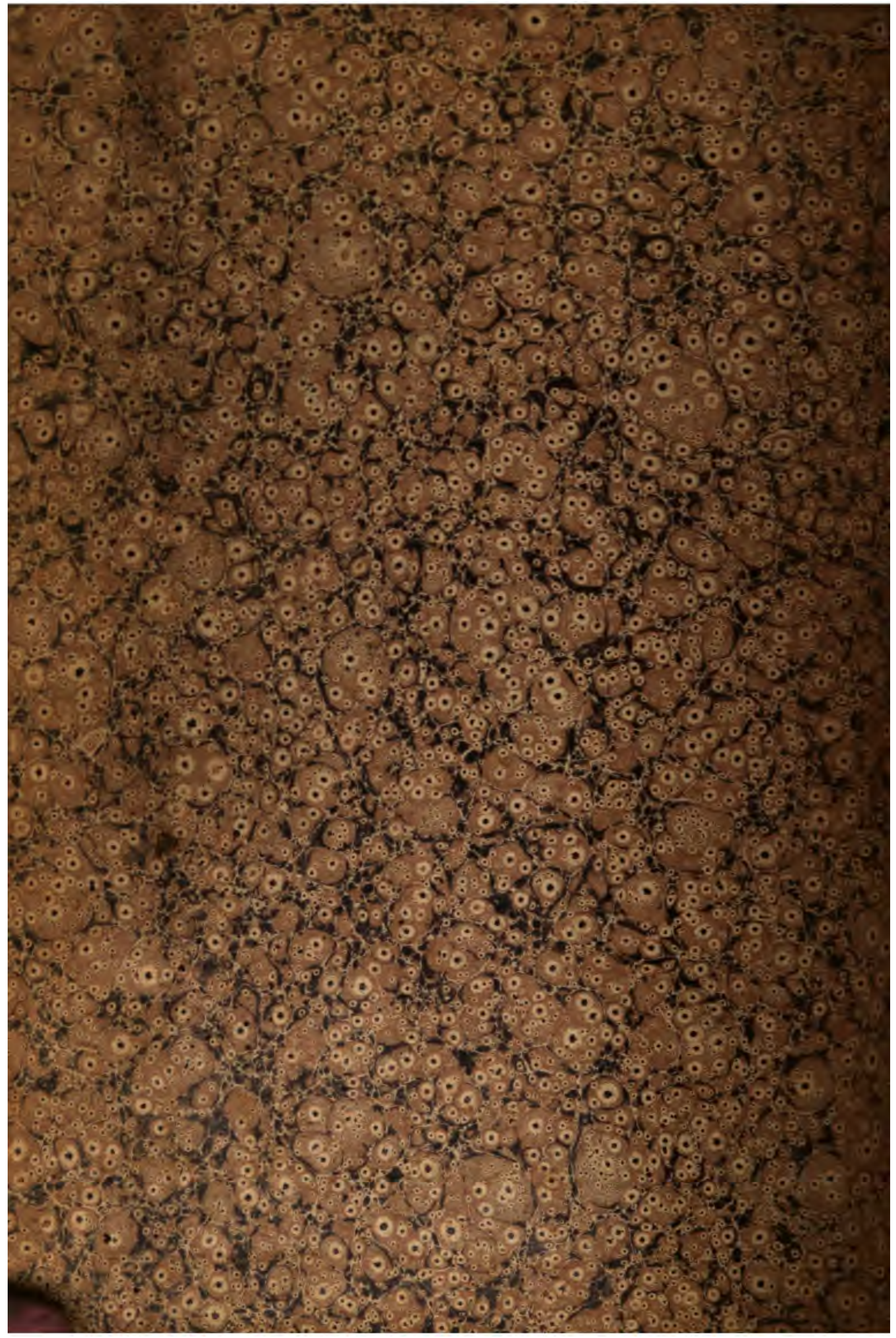
FIN DE L'AMI DES ENFANTS

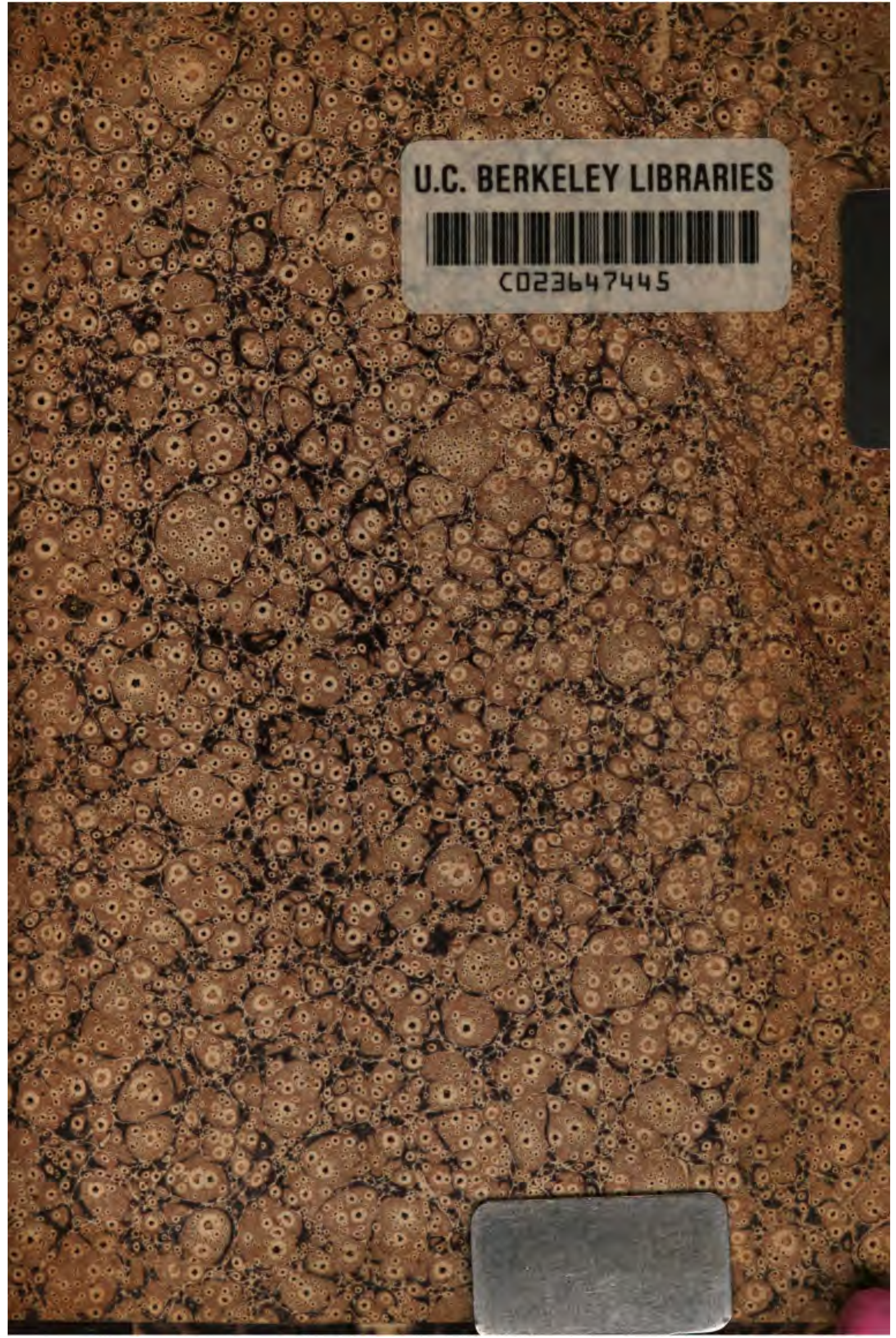
TABLE

DE L'AMI DES ENFANTS.

FIN DE LA TABLE.






U.C. BERKELEY LIBRARIES
C023647445

